
THE LIBRARY OF CONGRESS
1800
Class PQ 2193
Book .B36 C6
1855
TTON.
German Town, Pa.

CONFIDENCES

DE

MADEMOISELLE MARS

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Cᵉ, RUE D'ERFURTH, 1.

CONFIDENCES

DE

Mlle MARS

RECUEILLIES PAR

Mme ROGER DE BEAUVOIR



PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE.

1855

A MA MÈRE

[illegible] Édouard Roger de Bully, called
Roger de Beauvoir.

CONFIDENCES
DE
MADEMOISELLE MARS

CHAPITRE PREMIER

LA BAGUE.

I

Par une soirée du mois de septembre, nous étions, *elle* et moi, dans son élégant salon de Chantilly. *Elle !* c'est-à-dire une de ces délicieuses créatures dont Dieu est avare ; un composé de grâces, de distinction, d'esprit et de sensibilité ; une de ces rares intelligences qui viennent au monde pour réussir et charmer. Natures privilégiées qui ne connaissent pas les bornes de la lutte ! heureuses natures, à qui tout est facile et qui n'ont point à redouter ni les déceptions, ni les dents de l'amour-propre, ni la misère, triste et hideux cortége de la vie d'artiste.

Jetée sur la scène du monde aristocratique, la femme dont je parle eût été la plus grande dame de son temps. Destinée à l'art, elle y devint souveraine. Sa royauté fut de celles que la main des hommes ne peut ébranler ni détruire, et qui restent debout à l'heure où les autres s'écroulent dans les

tempêtes sociales, et ne sont plus que ruines et poussière !

Le sceptre de cette femme était sa grâce et son sourire ; elle se couronnait de son génie, et pour courtisans elle avait l'admiration et l'amour de la foule enivrée ; sa voix charmait les plus insensibles, soumettait les plus rebelles, et s'en faisait écouter pendant les longues et souriantes années de cette royauté incontestée. Elle régna sur Paris. Ce que ni un empereur ni un roi ne purent faire par la force des armées, soumettre et garder Paris, ce grand inconstant, elle le fit par l'irrésistible attrait du talent.

Ainsi passa dans sa route lumineuse cette reine de l'art, que déjà peut-être le lecteur a nommée. Sa vie ne fut qu'un continuel sourire et une longue victoire. Adorables triomphes qui s'obtiennent sans coûter une larme !

A la voir ainsi, étendue nonchalamment dans un grand fauteuil d'une forme Louis XV, la tête appuyée sur sa main blanche et fine, le regard rêveur, la lèvre souriante, il eût été impossible de donner un âge à cet ensemble délicieux.

Ce n'était ni le visage d'une jeune fille, ni celui d'une vieille femme, mais quelque chose de fin et de séduisant comme un pastel de Latour ; peut-être voyait-on que le temps l'avait effleurée de son aile, mais légèrement, et comme s'il eût tremblé de détruire un ouvrage si charmant de la nature et de l'art, car il y avait là comme la fleur d'une éternelle jeunesse.

Celle que je cherche à peindre ici datait, en effet, de l'autre siècle, sans avoir perdu de sa grâce première. Au printemps de sa vie, Célimène avait dit étourdiment son âge, l'écho avait répété l'imprudent aveu ; mais, en la regardant, qui pouvait s'en souvenir ? Quant à elle, l'insoucieuse, depuis longtemps elle l'avait oublié. La vie d'une femme se divise en trois parties : la première est consacrée à comprendre, la seconde à éprouver, la troisième à regretter,

Elle n'en était encore qu'à la seconde ; les yeux de son cœur regardaient-ils le passé de ce soir-là ? Je l'ignore ; mais il y avait dans toute sa personne un abandon et une mélancolie qui m'émurent en me captivant ; muette et attentive, j'é-

prouvai à la regarder je ne sais quel plaisir indéfinissable.

Quoique l'intimité qui régnait entre nous depuis plusieurs années m'eût donné chaque jour l'occasion d'arrêter mon regard sur son visage, la rêverie que j'y voyais répandue l'éclairait d'un doux reflet qui me le rendait plus cher. Les traits étaient d'une exquise pureté, et la physionomie formait un assemblage des plus distingués : l'esprit à côté de la candeur, la finesse de l'intelligence unie à la sérénité. Sur ce visage, l'œil de l'envie pouvait peut-être découvrir une ride légère ; mais l'abbé de Chaulieu, en l'apercevant, en eût dit ce qu'il disait de Ninon de Lenclos :

Dans cette ride l'Amour s'arrête et se joue.

Je crois plutôt qu'ici l'Amour aurait dû s'arrêter au cœur !

Une poétique pâleur donnait un vif éclat à l'expression de ses yeux. Sa taille noble et élevée, quoique un peu forte, à la manière des statues grecques, avait conservé toute l'élégance de la première jeunesse.

Chacun de ses mouvements était empreint d'une distinction qui révélait les habitudes du grand monde et la science des convenances. Ses bras et ses épaules avaient une beauté et une fraîcheur de contours à ravir un peintre ou un disciple de Phidias ; l'ivoire de ses dents, les plus régulièrement belles que j'aie vues, illuminait son visage. Son sourire était l'immortalité de sa jeunesse.

Une telle femme était faite pour inspirer encore de profondes passions. Elle n'avait pas voulu ou ne pouvait pas vieillir. Sa physionomie obéissait si fidèlement à son cœur, qu'il devenait aisé de suivre toutes les impressions de son âme. — Sa gaieté, car elle était gaie, n'avait pour cause ni l'indifférence, ni le goût de la raillerie, ni l'oubli des tristesses humaines, ni la froideur d'une malignité caustique. Elle n'eût jamais sacrifié un ami absent aux jeux de l'esprit. Cette gaieté que nous admirions tous en elle prenait sa source dans les dons les plus aimables de l'intelligence, de l'imagination, et la tranquillité de la conscience. L'éloge la faisait rougir, et c'est à peine si elle osait parler de ses succès. Jamais simplicité ne

fut plus vraie, jamais jugement ne fut plus sain que le sien, jamais caractère ne fut plus droit, plus loyal. Elle méprisait le charlatanisme, parce que, disait-elle, c'était l'échelle par où grimpait la médiocrité ambitieuse.

Le nom de mademoiselle Mars complétera cette esquisse.

A ceux qui trouveraient à ce portrait les couleurs un peu vives de la jeunesse, je répondrai que je voyais alors mademoiselle Mars avec les yeux d'une jeune fille, pour laquelle la vieillesse n'existe pas. — En un mot, c'était une femme, ce n'était point une date. Les vieillards seuls dénoncent la vieillesse.

Depuis quelques instants j'étais plongée dans une contemplation pleine de charmes; elle s'en aperçut et me dit avec un de ses plus gracieux sourires :

— A quoi pensez-vous?

— A vous, lui répondis-je.

— A moi?

— Qu'y trouvez-vous de si surprenant? En vous voyant ainsi, recueillie et silencieuse, je me demandais vers quelle époque du passé vous tourniez votre souvenir.

— Vraiment! fit-elle; eh bien, oui, je songeais, en effet, au temps qui n'est plus.

Elle soupira.

— J'ai beaucoup vu, continua-t-elle, j'ai observé les mœurs de mon temps, et dans ma mémoire plus d'un fait curieux, plus d'un caractère singulier, plus d'une aventure piquante, plus d'une histoire dramatique, peuvent se ranimer et revivre.

— Vos souvenirs! m'écriai-je, oh! quel charmant livre!

— Que vous voudriez bien feuilleter, curieuse! reprit-elle obligeamment.

— Oui, me hasardai-je à lui dire.

— Puisqu'il en est ainsi, ce soir, j'en détacherai de ma vie quelques-uns pour vous contenter et vous amuser un peu, ma chère enfant, si toutefois vous n'avez rien de mieux à faire qu'à m'écouter. Mais sachez bien que ce ne sont pas de *fausses confidences*.

Je m'approchai d'elle avec une joie inexprimable. Mes

yeux, ma bouche, mon regard, mes oreilles, tout en moi écoutait.

— Tenez, me dit-elle en me montrant un magnifique diamant qui étincelait à son doigt, je vais vous raconter l'histoire de cette bague. Oh! ne vous attendez pas à quelque drame bien compliqué et terrible, une trilogie finissant par une fiole de poison ou plusieurs coups de poignard, comme le mode en vient! C'est une histoire toute simple et inachevée, une comédie sans dénoûment.

En 18.., je jouai le rôle de mademoiselle de Beauval dans *Brueïs et Palaprat*. En quelques mots, voici l'analyse de la pièce: Brueïs et Palaprat sont dans la situation la plus critique; la comédie du *Grondeur*, leur seule espérance, vient d'être sifflée. Que devenir? Que faire? Comment assouvir la faim inhumaine de cet être qu'on appelle le créancier? Déjà l'huissier, M. Grapin, frappe à la porte, armé de l'arrêt de saisie, il entre, il est entré...

A sa voix, la muse qui consolait la pauvreté de nos deux amis s'effraye et s'envole. La prison va s'ouvrir, et entraîne leur aimable génie et leur gaieté; déjà Brueïs est prisonnier. Une femme, un ange souriant, vient à l'aide des deux poëtes: c'est mademoiselle de Beauval, la charmante comédienne; comme eux, elle a des dettes, mais il lui reste un diamant d'un grand prix.

— Prenez-le, dit-elle à Palaprat, qui est resté libre.

Heureuse d'avoir pu le sauver du naufrage,
Pouvais-je le garder pour un meilleur usage?

Survient le duc de Vendôme, qui arrive au dénoûment comme le *deus ex machinâ*: il apporte la liberté de Brueïs, et ainsi reviennent dans la maison de nos deux poëtes la liberté, l'abondance et la joie. Ce que le diamant de mademoiselle de Beauval avait commencé, la générosité de M. le duc de Vendôme l'achève.

Toute cette petite intrigue est fort simple, vous le voyez, ce qui ne l'empêcha pas d'obtenir un véritable succès. Le soir de la représentation de *Brueïs et Palaprat*, le régisseur, comme

c'est l'usage, me remit le diamant qui devait sauver les deux amis. C'était un morceau de verre grossièrement taillé, entouré d'un anneau de cuivre. Je le pris sans y faire attention et le rendis à un garçon de théâtre.

Deux jours après, on donnait encore cette jolie comédie; ce soir-là, il y avait salle comble. Sur le point d'entrer en scène, à la place de la bague de l'avant-veille, le régisseur m'apporta un élégant écrin en velours bleu clair accompagné d'un billet coquettement cacheté. Un doux parfum s'en exhalait. Je regardai le message et le messager avec étonnement.

— Madame, me dit-il, cet écrin et cette lettre sont pour vous. On me les a remis à l'instant.

— Qui donc?

Un domestique en livrée qui m'a recommandé de remplacer la bague d'avant-hier soir par celle-ci.

En disant ces mots, il me tendit l'écrin. Je l'ouvris. Jugez de ma surprise, il renfermait le plus beau brillant qu'on pût voir! Un instant je fus éblouie de l'éclat des mille feux qui s'échappaient de sa riche prison de satin et de velours. Puis, jetant les yeux sur la lettre que je tenais sous ma main, j'en rompis précipitamment le cachet, espérant qu'elle me donnerait le mot de cette singulière énigme.

Voici à peu près ce qu'elle contenait :

« La bague que j'ai vue au doigt de mademoiselle de Beauval n'était digne ni d'elle ni de vous. Acceptez celle-ci, madame, sans hésitations pour le présent, sans craintes pour l'avenir. Elle ne cache aucune pensée profane, aucun désir coupable. C'est à l'artiste seule que cette bague est offerte. Celui qui la lui envoie restera toute sa vie le plus inconnu de ses admirateurs; il en prend ici l'engagement sur sa parole de bon et loyal gentilhomme. »

Je cherchai un nom au bas de ce billet; il n'était pas signé. J'aurais voulu refuser cette bague et ne pas la passer à mon doigt, car le généreux désintéressement de celui qui me l'envoyait m'était suspect, je l'avoue. Mais comment faire? la toile était levée... le public attendait... La nécessité m'ôta tout scrupule.

J'entrai en scène. Durant la représentation, mes yeux cherchèrent à deviner l'auteur de la lettre mystérieuse, mais inutilement. Le spectacle fini, je regagnai ma loge, en proie à une rêverie inquiète. La première chose que remarqua ma femme de chambre fut ce diamant. Je lui racontai son étrange origine.

— Madame, me dit-elle, cette pierre doit être fausse.

— Pourquoi? lui demandai-je.

— Si elle était vraie, la valeur en serait énorme; elle est fausse, j'en suis sûre.

— Tu crois? Eh bien! tant mieux! Les grands seigneurs qui font de pareils présents à une femme de théâtre sont pour la plupart des marchands qui réclament tôt ou tard le montant de leur facture, et je n'ai nulle envie d'acquitter celle-ci.

Tout en parlant de la sorte, je gardai soigneusement, et comme malgré moi, la lettre de mon *admirateur inconnu.*

Ma loge se remplit bientôt d'un brillant essaim de célébrités. J'interrogeai tous les visages sans aucun profit pour ma curiosité. Un secret instinct me dit alors que pas un des amis qui m'entouraient ce soir-là ne pouvait délivrer mon cœur du doute qui l'oppressait. Je restai rêveuse, préoccupée, au milieu de l'esprit qui bourdonnait autour de moi. L'heure du départ sonna; la foule d'oisifs et de causeurs se perdit et disparut dans les labyrinthes de l'immense Paris; moi-même, je partis.

Lorsque je me trouvai seule avec ma femme de chambre :

— Je vais bien étonner madame, me dit-elle gaiement.

— Saurais-tu le nom du chevalier vertueux qui a écrit le billet? m'écriai-je vivement.

— Non, répondit-elle, mais je sais le prix du diamant, ce qui vaut mieux.

Je la regardai sévèrement.

— Tenez, madame, excusez-moi, je n'ai pas pu y tenir. Tandis que madame causait dans sa loge, j'ai été le montrer à H***, le fameux lapidaire du Palais-Royal. Oh! madame, le beau diamant! M. H*** l'a estimé trente mille francs. C'est la

plus belle eau qu'il ait vue de sa vie, m'a-t-il dit; et ces gens-là s'y connaissent.

Je fis un mouvement d'étonnement et grondai cette fille de la démarche qu'elle avait faite sans mon aveu.

— Dame! reprit-elle avec un sérieux comique, dans le cas où l'on présenterait demain à madame la facture de cette bague, il faut bien qu'elle en sache le prix. Si l'on n'était point prévenu de ce qu'on doit, on ne serait jamais en mesure de payer ses dettes.

Je souris de sa repartie; elle s'en aperçut, et, me croyant désarmée, garda le silence.

II

Les jours, les mois, les années se passèrent sans que j'entendisse parler de mon inconnu, c'était ainsi que je le nommais. Son diamant restait enseveli dans mon coffre à bijoux. Je n'osais plus m'en parer; il me semblait que c'était un dépôt qu'on m'avait confié, et que tôt ou tard on viendrait réclamer. Cependant je ne trouvais jamais ce diamant sans une vive émotion. C'était pour moi comme un souvenir à la fois doux et irritant. Un jour, je dînais chez un des artistes de la Comédie-Française, lorsqu'un vieil ami de ma mère vint m'annoncer que tous mes diamants avaient été volés. Je courus à mon hôtel.

J'y trouvai mes gens consternés et le désordre partout. La nouvelle n'était que trop vraie. Tout mon riche trésor courait les grandes routes aux mains d'un escadron de *coupeurs de bourses*. C'était pour moi une perte considérable; ces honnêtes gens avaient fait leur métier en conscience, j'étais complétement dévalisée. Grâce à l'activité de la police et à force d'argent, je découvris l'auteur du vol; il fut arrêté, jugé et condamné aux galères, comme vous savez.

A l'heure qu'il est, mon habile coquin se croit un personnage célèbre. Il tire vanité de sa *position sociale*. Les curieux qui visitent le bagne l'honorent, il est vrai, d'une attention

toute particulière. Le drôle le sent bien, et, les arrêtant d'un air superbe, leur dit :

— Là, là, ne courez pas si vite et regardez-moi un peu. ... j'en vaux bien la peine..... Je suis très-connu, très-célèbre..... J'ai occupé tout Paris. C'est moi qui ai volé les diamants de mademoiselle Mars, vous savez bien, ces magnifiques diamants que vous avez tant admirés?

Où la vanité va-t-elle se nicher? Mon voleur se croit un héros!

Revenons à mes diamants. La justice me les restitua presque tous, démontés et en fort mauvais état ; mais, hélas ! à mon grand regret, la bague mystérieuse se trouva au nombre des pierres qu'il me fut impossible de retrouver, et la singularité de l'aventure en faisait pour moi une véritable *pierre précieuse;* aussi fut-elle la plus regrettée. Bientôt le temps, qui calme les plus grandes blessures de l'âme, passa son aile sur cette impression et l'effaça. Il n'en fut plus question.

A quelques années de là, la baronne de B*** m'invita à un grand bal costumé. Tout ce que Paris renfermait à cette époque de distingué, de spirituel et de célèbre devait s'y trouver réuni. Les préparatifs de cette fête avaient fait grand bruit et excitaient le désir des jolies femmes et des danseurs élégants. Le faubourg Saint-Germain entrait en lice avec la Chaussée-d'Antin et se disputait les lettres d'invitation. L'esprit, la noblesse, le talent, la gloire, la science, la beauté, la jeunesse et l'Institut, — quel assemblage ! direz-vous, — y voulaient danser chacun avec son masque !

Comment vous retracer ici le tableau de cette fête? Ce fut une nuit d'enchantements. Mosaïque vivante de tous les costumes, de tous les pays, de toutes les époques, de toutes les classes de la société! Peuple de masques n'obéissant qu'à un maître, le bal; ne reconnaissant qu'un roi, le plaisir!

Trois heures du matin sonnaient lorsque je songeai à me retirer. Au moment où je franchissais la porte d'un petit boudoir que le signal du bal avait rendu désert, une main se posa sur mon bras. Je tressaillis et regardai avec une sorte d'épouvante le hardi fantôme qui s'arrêta devant moi.

— Remettez-vous, ma chère enfant, et n'ouvrez pas ces grands yeux curieux.

Il n'y avait pas de quoi frémir assurément, car ce hardi fantôme n'était qu'un élégant cavalier. Son masque me dérobait son visage; mais, en dépit du soin qu'il prenait de se cacher, je vis bientôt, — les femmes ont le coup d'œil rapide, — que j'avais affaire à une taille svelte et à une main fine et blanche qui dénonçait un gentilhomme. Celui-ci portait le costume des grands seigneurs de Charles VII! Une petite toque de velours bleu, surmontée d'une agrafe étincelante de pierreries et fièrement posée sur sa tête, laissait passer les boucles soyeuses de cheveux noirs et abondants. A ses mouvements empreints de noblesse et de vivacité, je devinai que cet homme devait être jeune encore.

Lui et moi nous gardâmes quelques instants le silence. J'attendais qu'il parlât.

— Avez-vous oublié la représentation de *Bruеïs et Palaprat?* me demanda-t-il enfin d'une voix profondément émue.

— Non, lui répondis-je étonnée; comment l'aurais-je oubliée?

— Merci, merci mille fois, reprit-il en me serrant la main avec transport. C'est le souvenir du cœur, celui-là, je n'avais pas le droit de l'exiger; oh! c'est le meilleur, il ne s'efface jamais; *l'autre* a disparu, l'avez-vous regretté?

En prononçant cette phrase, il appuya sur le mot *l'autre* avec un accent qui pénétra jusqu'au fond de mon âme. Il était impossible de ne point le comprendre.

— Oui, m'écriai-je, entraînée malgré moi; oui, je l'ai regretté, non à cause de sa valeur, mais parce qu'il y avait en lui un mystère fait pour occuper et troubler une imagination de femme et d'artiste.

— Et si vous le retrouviez, en éprouveriez-vous quelque joie?

— Une bien grande, je vous le jure.

— Surtout, poursuivit-il tristement, s'il vous était rendu avec son auréole romanesque?

— Vous dites vrai! répondis-je, livrée à une émotion que je ne pouvais cacher.

Mon cœur battait violemment, j'oubliais le lieu où se passait cette scène, ces lumières, ce bruit, cette fête étincelante... Je fus toute au passé, toute au souvenir, toute à celui que le hasard, après tant d'années écoulées, avait rapproché de moi. Ma main se trouvait dans la sienne; il la pressa avec une tendresse infinie, ses lèvres s'y posèrent... Je renonce à analyser ce que j'éprouvai alors. Je sentais que j'avais mille questions à lui adresser... et elles s'arrêtaient en se glaçant sur mes lèvres... J'aurais voulu passer mon bras sous le sien; je n'osai. Il me regarda quelques secondes encore, comme en proie à un combat intérieur, et sans que j'eusse le courage de l'interroger et de le retenir; puis il sortit brusquement en me jetant ces mots, que je n'oublierai de ma vie :

— Un homme d'honneur doit immoler les désirs les plus impérieux de son cœur à sa parole. Je vous l'ai promis, madame, et, quoi qu'il m'en coûte, je resterai le plus *inconnu de vos admirateurs*. Adieu... adieu pour toujours.

Je fus anéantie; je portai involontairement ma main à mes lèvres et je poussai un cri : j'avais au doigt le diamant de *Brueïs et Palaprat*. C'était bien lui. A défaut de mes yeux, mon cœur me le faisait reconnaître. Je parcourus les salons de la baronne de B*** sans retrouver cet homme étrange ; il avait quitté le bal.

Madame de B*** passa près de moi. L'expression toublée de mon visage parut l'étonner : elle ne m'en demanda point la cause, et je n'osai ni lui adresser une seule question, ni lui parler de la rencontre que j'avais faite. Quel éclaircissement aurait-elle pu me donner? Il y avait douze cents personnes dans son hôtel cette nuit-là ! Était-il possible qu'elle devinât le nom que je cherchais depuis si longtemps, et qu'il était écrit là-haut, comme dit *Jacques le Fataliste*, que je ne saurais jamais ?

— Comment ! lui dis-je après un moment de silence, vous ne revîtes jamais votre *inconnu ?*

— Jamais, reprit-elle avec tristesse.

— Quel dommage que les bagues ne parlent pas ! m'écriai-je.

— Folle que vous êtes! y pensez-vous? mais que deviendrions-nous, bon Dieu! si *nos bijoux* étaient *indiscrets?*

CHAPITRE DEUXIÈME.

LE PRÉJUGÉ.

I

Je remerciai mademoiselle Mars de son récit.

— Convenez, lui dis-je, que peu d'hommes eussent été capables de remporter une pareille victoire sur leur passion; car, je n'en saurais douter, le héros de cette aventure vous a tendrement aimée.

— Je le crois, reprit-elle avec une modestie coquette qui n'appartenait qu'à elle, et il me l'aurait dit, comme tant d'autres, sans ce diamant qui était venu en quelque sorte se placer entre lui et moi. Sans doute mon cher inconnu était doué d'une de ces natures tendres et romanesques qui s'effarouchent d'un doute jeté, même comme une ombre légère, sur leur cœur et sur leurs sentiments. Il ne voulut pas me déclarer sa passion, de peur de me faire outrage en me laissant soupçonner qu'il croyait en avoir payé le retour, — et il aima mieux me perdre que de m'offenser. Cette délicatesse, ce puritanisme, la jeunesse dorée et parfumée de ce temps-ci l'appellerait tout simplement une *sottise*.

Vous disiez vrai tout à l'heure, peu d'hommes ont cette hauteur d'âme d'immoler le plaisir au sentiment, ou de faire passer le devoir avant la vanité.

Les uns, ce sont les plus nombreux, ne croyant à rien, se font profanateurs; les autres, esclaves de l'opinion, étouffent le cœur sous l'égoïsme. J'ai connu un de ces hommes à l'âme de bronze; quand je cherche dans le passé, son nom se lève dans mon souvenir froid et triste comme un jour funèbre; il me rappelle une douloureuse histoire de la vie intime.

Vers l'année 18.., je me liai avec madame Duvernois; c'était une femme d'un caractère difficile, altier, bizarre; véritable

exagération vivante, elle prenait la vie et les idées au rebours, et appelait énergie ce qui n'était en elle qu'un entêtement déraisonnable. Sa fortune venait du commerce; sans être riche, madame Duvernois l'était assez pour avoir dans le monde ce qu'on nomme vulgairement *une position honorable*, et faire accepter ses ridicules et ses allures tant soit peu bourgeoises. Mais sa véritable richesse, la seule digne de l'envie de tous, c'était sa fille.

Marie avait seize ans à l'époque où je la connus; sans être remarquablement belle, elle attirait les regards par un charme irrésistible. Figurez-vous une tête de madone pour la pureté des traits et la douceur de l'expression.

La première fois que je la vis, je ressentis pour cette enfant un sentiment de tendresse presque maternelle.

Le caractère aigre et emporté de madame Duvernois formait un dur contraste avec l'angélique douceur de sa fille.

Je plaignais cette pauvre Marie d'avoir une telle mère, et ne la regardais jamais sans tristesse. Madame Duvernois était veuve depuis de longues années; sa volonté n'avait à redouter aucune volonté; aussi dictait-elle ses lois en souveraine absolue.

Au nombre des personnes qui fréquentaient son salon, je remarquai un jeune homme dont les yeux s'arrêtaient souvent sur Marie avec une expression qui me fit bientôt deviner le secret de son cœur. L'amour parlait dans ses regards; je ne me trompais pas : M. Charles de Nérac était épris de Marie, et M. Charles de Nérac était bien fait pour plaire et être aimé.

Sa réputation d'homme à la mode, la distinction de ses manières, la beauté de son visage, le charme de sa conversation, son élégance et son esprit combattaient pour lui et triomphaient aisément.

D'une famille riche et honorable, M. de Nérac était de noblesse. Je demandai quelques détails sur son caractère et ses mœurs; on me répondit qu'il était très-bien venu des mères impatientes de marier leurs filles; on lui reconnaissait une fortune indépendante; quant au moral, sa réserve était van-

tée, sa bravoure éprouvée. Il s'était toujours tenu à l'abri du scandale, qu'il redoutait par-dessus tout, et l'on ne lui connaissait aucune liaison compromettante pour son avenir d'homme à marier : « Il marche discrètement et *agréablement* dans la vie, » disait-on de lui. Mais au fond, vous le verrez plus tard, c'était un de ces caractères timorés qui ont toujours peur de l'éclat et sont prêts à tout sacrifier à cette interrogation, qu'ils se font à eux-mêmes : « Que dira-t-on de moi ? »

Ce que je savais en ce moment de M. de Nérac était fait, jusqu'à un certain point, pour me rassurer. Aussi ma tendresse pour Marie se mit-elle à suivre avec une sorte de satisfaction le développement de son amour pour ce jeune homme, amour deviné par moi seule, et dont le dénoûment me parut devoir aboutir au bonheur de tous deux.

Je me promis cependant d'interroger le cœur de Marie, la première fois que je me trouverais seule avec elle. Cette occasion se présenta bientôt ; l'aimable enfant, avec cette candeur d'une âme qui n'a encore été effleurée ni par le doute ni par le mensonge, m'avoua qu'elle aimait M. de Nérac, qui, de son côté, ressentait pour elle un profond attachement.

Elle me parla avec mélancolie des chagrins que lui causait sa mère, et avec un sourire d'espérance des joies que lui donnait son amour.

Elle resta ainsi une journée entière à me confier ses tristesses dans le présent et ses rêves de bonheur pour l'avenir. La tendresse de M. de Nérac était son unique bien ; elle s'en parait avec orgueil. Enfin, avec l'ardeur d'une captive qui entrevoit la liberté, elle me pria de parler à sa mère et de hâter par un mariage le dénoûment de cette passion mutuelle.

Je la baisai au front, et le lui promis, puisque c'était là son vœu le plus ardent. Si vous aviez vu sa joie à cette promesse ! Légère comme une gazelle, elle me sauta au cou, m'embrassa vingt fois et me quitta enfin, toute rose de bonheur, en m'appelant sa mère... Hélas ! je ne l'étais que par le cœur !

A peine Marie était-elle hors de chez moi, que l'autre mère, celle qui avait le droit et la force, entra d'un pas ferme et avec une sorte d'autorité. Sans même me donner le temps de lui offrir un fauteuil :

— Je viens, dit-elle, vous parler d'une affaire sérieuse qui intéresse le bonheur de ma fille.

Je ne doutai pas un instant qu'il ne fût question de M. de Nérac.

— Cela tombe à merveille, lui répondis-je enchantée. Moi-même je me disposais à aller vous trouver pour vous entretenir de Marie... Mais à tout seigneur tout honneur. Commencez, madame, je vous écoute.

— Marie a seize ans, reprit madame Duvernois. A seize ans, on n'est plus une enfant. Elle a de l'esprit, de l'intelligence, de la grâce, on la trouve jolie; eh bien! savez-vous à quoi je songe pour elle? Vous connaissez ma passion pour les arts?

Ces mots me firent sourire.

Madame Duvernois, comme tant d'honnêtes bourgeoises enrichies dans la *toile* ou dans la *canelle*, affectait, en effet, des goûts singulièrement aristocratiques que la nature lui avait refusés, et un enthousiasme étrange pour la poésie, la musique et la peinture, auxquelles la pauvre femme n'entendait rien. Elle en avait la vanité et n'en retirait que le ridicule.

C'était une espèce de *M. Jourdain* en jupons qui voulait faire oublier que son père avait vendu du drap sous les piliers des halles.

Sans s'apercevoir de ce sourire peu charitable, je l'avoue, qui raillait les prétentions de son amour-propre, elle reprit avec un air de profonde satisfaction :

— Vous connaissez ma passion pour les arts? J'aurais voulu pour tout au monde m'y faire un nom comme le vôtre; mais puisque cette joie m'est refusée, je veux au moins la retrouver et en jouir dans une autre moi-même.

Je ne sais pourquoi, en entendant ces mots, je ressentis une vague inquiétude.

— Oui, continua madame Duvernois en s'approchant de moi avec plus de familiarité, oui, ma chère, nous aurons nos

triomphes et nos couronnes. J'y ai bien réfléchi, c'est un projet arrêté, une affaire conclue; je fais de Marie une artiste; elle débutera à la Comédie-Française.

A cette étrange révélation, si brusquement faite, je fus atterrée.

— Y pensez-vous ? m'écriai-je, y pensez-vous? Quoi ! Marie au théâtre! quand vous êtes riche, quand vous avez une dot à donner à votre fille, quand vous pouvez en faire une honnête femme en la mariant à un honnête homme! Un pareil projet a-t-il pu vous venir à l'esprit? Comment, vous sa mère, vous sa seule protectrice en ce monde, vous lui raviriez le bonheur certain pour courir après la renommée douteuse? Vous la précipiteriez dans les orages et les aventures de la vie de théâtre ! Vous l'enlèveriez aux joies intimes de la vie régulière et honorée! Non, en vérité, non, madame, non, vous ne le ferez point. Vous ne sacrifierez pas votre fille!

— Sacrifier ma fille! répliqua aigrement madame Duvernois, la sacrifier! quand j'attire sur elle les couronnes et le succès! quand je veux la rendre illustre! quand j'ouvre à sa jeunesse une carrière où elle brillera applaudie, enviée, admirée!

— Eh! mon Dieu, vous ne voyez que la victoire et le triomphe. Et la défaite, et la honte, vous n'y songez pas! Plus le sommet est élevé, glorieux, difficile à atteindre, plus la chute est douloureuse et l'abîme profond.

Si Marie échoue, et qui vous dit qu'elle n'échouera pas? que deviendra-t-elle? Vous-même, que deviendrez-vous? Le monde est sans pitié; il ne plaint pas, il raille qui trébuche et qui tombe; cette société à qui vous méditez d'enlever Marie, jeune, pure, heureuse, aimée des plus insensibles, respectée des plus incrédules, que dira-t-elle lorsque vous lui rendrez, au lieu de cet ange, une comédienne critiquée, sifflée, bafouée? Quel homme voudra lui donner un nom honoré pour y cacher la disgrâce du sien?

— Est-ce vous, madame, qui me parlez ainsi? s'écria madame Duvernois en marquant un étonnement qui n'ôtait rien

à la ténacité de sa résolution, vous si justement applaudie, vous l'idole du public!

— Moi, moi... c'est autre chose : fille de comédiens, née sur la scène pour ainsi dire, sans fortune, sans place dans le monde, le théâtre était mon berceau, ma terre natale, mon univers. Être artiste, être comédienne, c'était rester sous mon ciel et ne point quitter ma patrie. Vivre par l'art ou mourir par lui! je n'avais pas d'autre alternative. D'ailleurs, j'aimais le théâtre avec passion. J'ai réussi, c'est vrai; mais croyez-moi, si vous saviez au prix de quelles luttes, et souvent de quelles douleurs secrètes! Mais Marie réussira-t-elle? je vous le répète encore. Est-ce votre fantaisie ou sa vocation qui la pousse à la poursuite de cette *toison d'or* où tant de naufragés périssent pour quelques-uns qui arrivent à la conquête? Peut-être ne lui avez-vous jamais demandé s'il lui plaisait de se hasarder sur cette mer pleine d'écueils.

— Marie est accoutumée à m'obéir, dit madame Duvernois du ton d'un tyran habitué à voir son esclave s'agenouiller et courber la tête; eh! qui vous a dit que dans cette occasion elle ne se soumettrait pas à ma volonté avec plaisir?

— Qui me l'a dit! elle-même, répliquai-je; tout à l'heure, la pauvre enfant me confiait avec naïveté le secret de son cœur.

— Qu'est-ce donc? demanda brusquement madame Duvernois.

— Oui, elle me parlait de son amour pour M. Charles de Nérac; cet amour, vous le connaissez aussi bien que moi, il est chaste, il est partagé; madame, au nom de votre fille, je viens vous demander de l'unir à celui qu'elle aime. Croyez à l'effusion de ma tendresse pour Marie et pour vous. Renoncez à ce fatal projet... N'écoutez que votre cœur... Que M. de Nérac devienne votre gendre; et, puisque vous aimez tant le théâtre, faites appeler un notaire, et que tout cela finisse par un mariage, comme dans toutes les comédies.

II

Madame Duvernois était debout, immobile et froide, et me regardant d'un air de dignité offensée, elle me dit :

— Je vous remercie de vos conseils, madame; ils sont très-éloquents, mais ils ne changent rien à ma résolution, elle est inébranlable; Marie entrera au théâtre, et peut-être un jour, en voyant ses succès, changerez-vous d'avis, et serez-vous plus indulgente pour un art qui vous a donné la fortune et la gloire.

En prononçant cette phrase d'un ton emphatique, elle se retira le sourire de l'ironie sur les lèvres. J'écrivis à Marie; elle savait tout... Le désespoir de sa réponse m'épouvanta. Je fis mettre les chevaux à ma voiture, et je courus chez cette mère inflexible pour faire auprès d'elle une dernière tentative. Je lui peignis la douleur, les larmes de sa fille. La pauvre enfant vint elle-même se jeter à ses genoux et supplier... Tout fut inutile.

Je ne vis plus madame Duvernois; cette scène avait rendu nos relations complétement impossibles.

Un an s'écoula, pendant lequel je sus que Marie avait redoublé de supplications et de sanglots. Hélas! ce n'était pas à la tendresse d'une mère qu'elle avait affaire, mais aux sottes prétentions d'une femme ignorante et vaine : la mère eût cédé; l'ignorance et la vanité furent impitoyables.

Un matin je reçus une lettre de Marie; elle ne renfermait que ces mots :

« Je débute ce soir, vous serez là, n'est-ce pas? »

Je crus voir la trace d'une larme empreinte sur ces lignes, écrites évidemment d'une main tremblante; les caractères incertains trahissaient l'émotion la plus vive.

Je compris que l'heure du péril était venue, et je tressaillis comme à l'approche d'une catastrophe qui doit amener la ruine d'une famille entière.

Que vous dirai-je? Je me rendis au Théâtre-Français et me

cachai dans les profondeurs d'une baignoire pour mieux dissimuler mon trouble et mon anxiété.

Mademoiselle Duvernois ne débutait pas sous son nom.

Quand elle s'avança sur la scène, j'hésitai à la reconnaître : c'était presque une autre Marie; sous le rouge, on sentait son agitation et sa pâleur. A peine osait-elle marcher; son regard morne et éteint avait perdu son charme indicible, et sa voix, si douce à entendre, expirait sur sa lèvre tremblante. Je vis que tout était perdu. Et, en effet, Marie, ma chère Marie, n'évita une chute qu'en s'abritant sous son extrême jeunesse.

Le spectacle fini, j'aurais voulu retourner directement chez moi et fuir jusqu'au souvenir de cette soirée; mais ne pas embrasser la pauvre fille, c'était lui causer un nouveau chagrin. J'entrai dans l'intérieur du théâtre, et j'allai la voir dans sa loge.

Elle était entourée de sots ou de railleurs qui la complimentaient. Les derniers surtout outraient la louange jusqu'à l'hyperbole.

Madame Duvernois parlait avec emphase du succès de sa fille et de son brillant avenir. L'entêtement de cette femme était arrivé à la folie. — Après l'avoir saluée très-froidement, je m'approchai de Marie, et, l'embrassant, je voulus lui donner quelques conseils. Deux larmes ruisselèrent sur ses joues décolorées. Le sacrifice achevé, la victime pleurait. Mon cœur était brisé.

Je cherchai M. de Nérac; il n'était pas là. Étonnée de son absence, je dis très-bas son nom à l'oreille de mademoiselle Duvernois; elle me répondit tristement que depuis quelques jours il n'avait point paru. En me parlant de Charles de Nérac, l'inquiétude et le regret se trahissaient dans ses yeux et dans sa voix; je sortis, n'étant plus maîtresse de mon émotion, que je voulais cacher aux indifférents et aux curieux qui nous entouraient.

Les débuts de mademoiselle Duvernois continuèrent, mais sans la relever de sa première disgrâce; hélas! je ne croyais pas avoir si fatalement prédit. Un soir, elle subit l'outrage d'un sifflet.

Tous ces deuils de l'amour-propre, Marie les étouffait sous ses larmes... Sa mère seule appelait *cabale* la justice brutale du parterre.

Mademoiselle Duvernois vint me trouver; je lui donnai quelques leçons et cherchai à l'instruire et à la corriger de ses défauts tout en relevant son courage. Vains efforts!... La spirituelle et charmante fille, si bien douée pour réussir et plaire dans le monde, n'entendait rien à l'art dramatique : elle était complétement dépourvue des qualités nécessaires au théâtre.

Cependant M. de Nérac continuait à venir chez madame Duvernois et semblait plus passionné que jamais, quoiqu'il évitât avec soin de se trouver seul avec la mère de Marie. Peut-être redoutait-il une explication sur ses sentiments... peut-être rougissait-il d'avance du rôle qu'il se préparait à jouer... peut-être sa conscience le condamnait-elle déjà.

Il voyait souvent mademoiselle Duvernois en l'absence de sa mère : une femme de chambre, vraie soubrette de comédie, favorisait ces dangereuses entrevues; grâce à la conscience facile de Lisette, nos amants passaient de longues heures en tête-à-tête.

Le malheur avait éveillé dans l'âme de Marie un besoin de tendresse. La fréquentation du théâtre devait être fatale à son imagination romanesque. Et c'est ainsi que cet amour, si pur d'abord et si ingénu, s'exalta jusqu'à la passion.

Je prévins mademoiselle Duvernois du danger qu'elle courait. Elle me répondit :

— Il y a des femmes qui font consister la vie dans la fortune, dans la coquetterie ou la célébrité. Les joies qu'elles désirent ne sont pas celles que je demande. Moi, je n'existerai, je ne serai heureuse ou malheureuse que par une seule cause. Toutes les forces de mon être sont rassemblées dans mon amour pour M. de Nérac. C'est par là que je dois vivre ou mourir. Si je cessais d'être aimée, je ne m'en plaindrais pas, il n'y aurait ni un mot amer sur mes lèvres, ni un désir de vengeance dans mon cœur. Les plaintes, les reproches, les menaces ne font pas revivre l'amour... Non! encore une fois! je ne me plaindrais pas, mais j'en mourrais!... C'est bien

vrai, ce que je vous dis là, ajouta-t-elle avec un accent de conviction qui m'inquiéta.

Je compris, par les progrès que M. de Nérac avait faits dans l'âme de Marie, que le jour où son caprice le voudrait, il serait maître de la destinée et de l'honneur de cette pauvre fille.

Le péril était prochain et menaçant; il ne me restait qu'un espoir pour le détourner ; cet espoir, bien fragile, je le plaçai tout entier sur la délicatesse de cet homme.

Il y avait deux mois à peine que mademoiselle Duvernois avait fait son premier début.

Je m'étais couchée tard et commençais à m'endormir, lorsque j'entendis un bruit inaccoutumé. Au même instant, la porte de ma chambre s'ouvrit brusquement. Je vis entrer une femme, avec tous les signes d'une violente indignation. C'était madame Duvernois.

— Marie! Marie!... s'écria-t-elle. Elle ne put achever.

Je devinai qu'un malheur était arrivé.

— Au nom du ciel, lui dis-je, parlez; qu'avez-vous? Que venez-vous m'annoncer?

— Marie! Marie! perdue!... perdue!...

Je n'entendis d'abord que ces paroles étouffées dans des sanglots. Je m'efforçai de la calmer et n'y parvins qu'avec peine.

Cette mère, que j'avais vue si dure, si inflexible, versa d'abondantes larmes, et trouva enfin de la sensibilité et de l'élan dans son cœur : l'infortune l'avait attendrie... Alors elle me raconta ce que je pressentais.

Marie, entraînée par la passion, avait succombé. Longtemps son honnêteté et sa candeur l'avaient défendue contre le danger de ses rencontres secrètes avec M. de Nérac, mais enfin elle en était revenue déshonorée.

Voilà ce que m'apprit sa mère.

— Mon Dieu! lui dis-je, si cela est vrai, c'est affreux...

— Hélas! je voulais en douter comme vous, reprit-elle d'un ton déchirant; j'avais des soupçons. — Ce soir, j'ai interrogé Marie. Je l'ai pressée, menacée, et j'ai arraché le plus complet aveu à son désespoir. — Oh! vous voyez bien que je suis la plus malheureuse des mères!

— Vous souffrez, lui répondis-je avec douceur; je vous plains, car votre malheur vient de vous-même.

Aussitôt je regrettai ce reproche qui s'était échappé malgré moi; et, m'approchant d'elle, je serrai ses mains dans les miennes.

— Il faut que je voie M. de Nérac, il le faut. Je vais lui écrire, et demain matin il sera ici.

— Qu'espérez-vous ?

— Au nom de l'honneur, je lui demanderai qu'il épouse Marie.

— Il ne viendra pas.

— Il viendra, je vous en réponds; laissez-moi faire : demain matin, il sera ici, vous dis-je.

Je donnai encore quelques consolations à madame Duvernois, qui me quitta emportant un peu d'espoir.

J'écrivis sur-le-champ à M. de Nérac.

Le sommeil m'avait fui, et je passai la nuit dans la plus vive attente.

III

Le lendemain, de bonne heure, l'amant de Marie était devant moi.

Je m'attendais à le voir ému et embarrassé; il était aussi calme que si sa conscience n'eût eu aucun reproche à lui faire.

Ce sang-froid me parut d'un mauvais augure.

— Monsieur, lui dis-je, vous avez commis une faute, une grande faute, qu'une prompte réparation peut seule absoudre. Je sais ce qui s'est passé entre vous et mademoiselle Duvernois. Que comptez-vous faire?

— Mais ce que j'ai fait jusqu'ici : l'aimer.

Ces mots furent prononcés d'un ton glacial.

— Et croyez-vous, monsieur, que ce soit là tout ce que vous lui devez?

— Je le crois.

— Est-ce vous qui me dites cela? m'écriai-je; vous dont on m'a parlé comme d'un honnête homme!

M. de Nérac garda le silence.

— Quoi! vous avez rencontré une jeune fille innocente, une âme candide; son cœur inexpérimenté, se confiant tout entier dans votre loyauté, s'est mis à vous aimer sans crainte et sans soupçon, et vous l'avez entraînée, séduite! Et maintenant que le mépris des uns et le blâme des autres sont là qui l'attendent, vous venez me dire froidement : Je continuerai à l'aimer! c'est-à-dire : Je la livrerai aux railleries et à la honte... je continuerai à l'accompagner dans cette route de la séduction que j'ai ouverte devant elle, sauf à l'abandonner quand j'en serai las!

Non, monsieur; non, vous ne ferez pas cette mauvaise action, car tôt ou tard elle vous rendrait méprisable à vos propres yeux. Vous donnerez à Marie la réparation dont elle est digne. Votre conscience vous l'ordonne... Cette réparation, monsieur, vous la lui devez.

— Et quelle est-elle, s'il vous plaît?

— Vous épouserez mademoiselle Duvernois.

M. de Nérac me regarda, sembla réfléchir, et me répondit :

— Et le monde, madame, le comptez-vous pour rien?

— Le monde, monsieur, puisque vous en parlez, vous défend-il de racheter une faute? Croyez-moi, donnez un nom, le vôtre, à cette pauvre Marie dont vous connaissez le cœur et la touchante abnégation, et ce monde sera pour vous.

— Oui et non, murmura-t-il.

En ce moment il parut hésiter encore. J'entrevis cependant qu'il préparait une attaque, et, en effet, s'armant de la flatterie pour se faire un allié de mon amour-propre, il ajouta :

— Ce que je vais vous dire, madame, ne peut vous offenser; par l'éclat de votre talent, vous vous êtes placée si haut, que les préjugés ne sauraient vous atteindre. Vous êtes reine dans l'empire de l'art, et toute reine n'a que des adorations et des hommages. Avec vous, pour vous, par vous, madame, tout est possible.

(Ma modestie est un peu confuse de vous avoir répété ces fades éloges, ma chère enfant; mais ils étaient en quelque sorte nécessaires à la vérité de mon récit.) Je continue :

Après ce pompeux préambule, auquel je ne m'attendais pas,

et qu'il accompagna d'un sourire charmant, M. de Nérac me prit la main de l'air courtois d'un homme du monde, et, y déposant galamment un baiser, il poursuivit :

— Si mademoiselle Duvernois était encore aujourd'hui ce qu'elle était il y a quelques mois ; si elle n'avait pas franchi l'espace périlleux que l'opinion a placé entre le théâtre et la société comme une ligne de démarcation... oui, certes, il serait de mon devoir de réparer ma faute... comme vous l'appelez ; car alors, madame, il y aurait faute, en effet. Mais le monde dans lequel est entrée Marie est loin de juger ces aventures d'amour avec la même sévérité que vous ; une femme n'y est pas déshonorée pour avoir trop aimé, n'est-il pas vrai, madame ?

Un sourire ironique passa sur la lèvre de M. de Nérac.

— Et si *Angélique* épouse *Clitandre*, ce n'est que dans la comédie. Malheureusement je ne la joue pas, madame, et mon monde à moi, celui avec les exigences duquel je dois vivre, ne s'accommoderait guère de me voir terminer la pièce par ce dénoûment. Restons donc chacun dans notre monde et dans notre rôle...

Cette froide impertinence et cette cruelle raillerie me firent monter le rouge au visage.

— Et c'est à cet abominable préjugé, interrompis-je indignée, que vous sacrifierez l'existence d'une jeune fille ! A force de prières et de serments, vous lui avez ravi sa couronne d'innocence, et vous la remplacerez, cette chaste et riante couronne, par les regrets, la honte et le désespoir...

M. de Nérac m'arrêta.

— Vous exagérez les choses, madame, vous dénaturez la situation. Mademoiselle Duvernois est jeune, jolie ; le théâtre lui donnera des distractions et des joies qui vaudront mieux qu'un mariage correct et froid comme un thème de rhétoricien ; croyez-m'en, il viendra un jour où elle ne regrettera rien.

— Oh ! taisez-vous ! taisez-vous ! m'écriai-je en l'interrompant brusquement... Je vous haïrais si vous me parliez plus longtemps ainsi. Le préjugé ! le monde ! grands mots dont vous

affublez votre indifférence! déclamation derrière laquelle s'abrite votre égoïsme! Quoi que vous fassiez, monsieur, par le tribunal du cœur vous serez condamné.

— Par le tribunal de l'opinion, madame, je serai absous.

— Vous n'aimez donc pas Marie? demandai-je à M. de Nérac.

— Vous vous trompez, madame, si vous doutez de mon amour pour mademoiselle Duvernois; je l'aime.

Il y avait dans ces mots comme un accent de sincérité qui me rendit une secrète espérance.

— Tout n'est pas perdu, pensai-je, puisqu'il l'aime; et, m'adressant à M. de Nérac, j'ajoutai :

Et appuyé sur votre amour pour Marie, fort de son honnêteté, vous n'osez pas vous armer contre cette fausse apparence qui vous pousse à commettre un crime (j'insiste sur le mot), sous prétexte que *votre monde* l'exige! Ah! monsieur, ayez ce courage, et par un noble combat, remportez cette victoire sur vous-même.

Il parut réfléchir. Je le crus ébranlé; mon espérance touchait presque à la joie.

— Si j'étais seul, reprit-il, si ces idées n'étaient que les miennes, oui, j'en triompherais, je vous l'atteste, et je ferais, sans hésiter, ce que vous me demandez; mais c'est une guerre de principes, une révolution dans l'ordre établi qu'il vous faut, et vous voulez en faire l'œuvre d'un seul homme? Ce que des siècles ont consacré; vous me croyez la puissance de le détruire? Quel géant suis-je donc à vos yeux, madame, pour que vous me conseilliez de m'attaquer à la société tout entière?

Il exagérait ainsi le danger de l'entreprise et la force du préjugé pour me faire reculer et s'absoudre; puis, s'apercevant qu'il ne m'avait pas convaincue, il feignit un attendrissement et une sensibilité hypocrites, et, me regardant avec affection :

— Oui, continua-t-il, j'aime mademoiselle Duvernois; je fais plus, je l'estime. Elle est, à mes yeux, aussi chaste aujourd'hui qu'il y a quelques mois; mais je vous le répète, madame, à vous qui défendez sa cause avec tant d'éloquence,

le monde ne sera pas de cet avis. Elle est comédienne, et je ne puis l'épouser !

— Écoutez-moi, lui dis-je, madame Duvernois est riche.

— Je le sais, madame.

— Eh bien ! quelle que soit la dot qu'elle donne à sa fille, je m'engage à la doubler....

M. de Nérac tressaillit; son visage se couvrit d'une vive rougeur, et il me posa fièrement cette question :

— Est-ce un marché que vous allez me proposer, madame?

Je compris que je venais de le blesser, aussi me hâtai-je de lui répondre :

— Non, monsieur, non; il ne s'agit point d'un marché. Loin de moi une pareille idée. Mais votre fortune agrandie par celle que vous apporterait mademoiselle Duvernois, votre indépendance mieux établie encore, qui vous empêcherait alors de quitter la France pour toujours, cette France où nul intérêt ne vous arrête... qui vous empêcherait d'amener Marie, votre femme, loin de ce monde qui vous fait peur?

Je faisais de la poésie pour un homme qui n'avait rien de poétique et ne vivait que pour la réalité.

— On n'échappe pas à l'opinion par la distance, me dit-il; vous partez, elle vous suit. Comme l'ennui, elle galope après vous! comme le remords, elle s'attache à votre conscience et la torture !

— Ainsi, lui demandai-je, votre résolution est inébranlable?

— Oui, madame ; car elle est fondée sur des principes que mon cœur déplore, mais que ma raison m'ordonne de respecter.

Sans me laisser le temps de lui en dire davantage, M. de Nérac me fit un salut respectueux et sortit.

Cette entrevue m'avait-elle causé plus d'étonnement que d'indignation? Je ne saurais le dire. Du moins, elle venait de me révéler le véritable caractère de cet homme. Comme tant d'autres, l'enveloppe en était trompeuse. Sous une bienveillance apparente se cachait la personnalité la plus sèche et la plus inflexible. Je me pris à le mépriser et à le haïr comme s'il eût été le plus cruel de mes ennemis. La situation que je

m'étais faite vis-à-vis de madame Duvernois devenait des plus embarrassantes, dès que M. de Nérac refusait d'épouser sa fille; mais il fallait l'accepter jusqu'au bout. Il eût été cruel d'ôter toute illusion à Marie en lui montrant à nu la pusillanimité et l'affreux égoïsme de l'homme auquel elle s'était abandonnée sans réserve; je pris donc le sage parti de rejeter le refus de M. Nérac sur l'orgueil de sa famille. J'écrivis à madame Duvernois le triste résultat de ma démarche, en la priant, au nom du repos de sa fille, de ne point lui lire ma lettre. Je savais que la pauvre enfant ne demanderait, n'exigerait jamais la réparation qui lui était si légitimement due. Je devais, du moins, lui laisser toujours ignorer avec quelle cruauté M. de Nérac l'avait immolée à cette idole qu'on appelle la *société*, et qui souvent, comme les divinités des peuples barbares, dévore des victimes humaines. Mieux que moi encore, M. de Nérac connaissait la noble générosité de cette âme excellente. Aussi n'avait-il pas craint de se démasquer à mes yeux, certain que la victime ne ferait entendre aucune plainte.

IV

Le lendemain, le valet de chambre de madame Duvernois, vieux et dévoué serviteur de la maison, vint me conjurer de passer chez sa maîtresse.

— Mademoiselle Marie est bien malade, me dit cet homme... Elle demande madame avec instance.

Je ne doutai pas un seul instant que madame Duvernois n'eût follement révélé à sa fille le terrible secret de mon entrevue avec M. de Nérac, et je frémis à l'idée seule du malheur qu'elle avait causé.

Arrivée chez Marie, mon premier mouvement fut de courir à sa chambre; je la trouvai au lit, et vis sur-le-champ qu'elle était dangereusement atteinte: son visage, marbré par la fièvre, était méconnaissable; je m'approchai de cet ange martyr; elle me regarda avec une expression de tendresse inexprimable, et me tendit les bras comme une naufragée.

Je posai mes lèvres sur son front, et les retirai brûlantes.

— Vous souffrez donc bien, mon enfant? lui demandai-je. Ses larmes inondèrent son visage;

— Oh! oui, je souffre, me dit-elle.

Je voulus l'interroger; mais la violence de la fièvre, jointe à sa grande faiblesse, l'empêcha de me répondre. Je compris seulement qu'elle avait lu ma lettre. L'épreuve était trop forte pour ce jeune cœur.

Je reprochai vivement à madame Duvernois l'imprudence qu'elle avait commise en apprenant à sa fille toute l'étendue de son infortune, Mais, que voulez-vous? il était dit que l'imprévoyance de cette femme irait jusqu'au bout!

Mes observations ne servirent qu'à l'exciter à de nouvelles récriminations, à de nouvelles violences. Elle s'emporta jusqu'à mêler à ses paroles des traits blessants pour moi; ils s'émoussèrent sur ma douleur.

Je restai seule auprès de Marie. Le médecin me dit que la fièvre cérébrale s'était déclarée depuis trente-six heures avec une impétuosité qui lui laissait peu d'espoir. Cette triste nouvelle me jeta dans la consternation. Je résolus de ne point quitter la malade. A minuit, le délire s'empara d'elle. Ce fut quelque chose d'effrayant. Cette jeune, pure et candide Marie, qui avait commencé la vie en rêvant d'amour, la finissait à dix-sept ans, dans les sombres accès du désespoir et de la folie.

Quelquefois, dans cette nuit lugubre de la raison éclipsée, une lueur d'espérance et de vie semblait briller devant son imagination; je l'aidais à la ressaisir. Alors elle me souriait, elle me nommait tendrement; puis soudain, jetant un cri et retombant dans ses ténèbres, elle me repoussait brusquement et me prenait pour sa mère. Vers le milieu de la nuit, la crise augmenta; je la crus morte.

Tout à coup elle se dressa devant moi comme un doux fantôme, sauta à bas de son lit, et se précipita à mes pieds en me criant d'une voix déchirante?

— Je veux le voir, amenez-le-moi.

Je pris Marie dans mes bras, et cherchai à calmer le désordre de son imagination, mais en vain; alors elle n'eut plus qu'un nom sur les lèvres, ce fut celui de M. de Nérac.

On eût dit que, pour prier, elle égrenait un long chapelet dont chaque grain portait ce nom béni par elle et maudit par moi. Il n'y avait pas à en douter, Marie se mourait, et son dernier désir était de voir, avant de rendre son âme à Dieu, l'homme qu'elle aimait. Ce désir était sacré comme un vœu de la tombe.

J'envoyai chercher M. de Nérac. Madame Duvernois était retirée ; j'avais obtenu d'elle qu'elle n'assisterait pas à cette dernière entrevue.

Enfin cet homme arriva. Sans lui dire un mot, je lui montrai la morte vivante qui l'attendait pour expirer... Marie le reconnut, elle poussa un cri déchirant, et resta quelques instants dans une effrayante immobilité. Je compris que la mort n'était pas loin.

Le spectacle de la jeunesse et de la beauté près de s'éteindre troublent les plus insensibles et donnent des remords aux plus endurcis. M. de Nérac avait aimé mademoiselle Duvernois, il l'aimait encore. En la voyant pâle comme un linceul, lui souriant du sourire de l'éternité, il sembla d'abord frappé comme de la foudre et tomba au pied du lit d'agonie. Cependant je le regardai attentivement et remarquai dans son attitude et sur ses traits l'expression de la douleur ; mais la première émotion passée, il redevint lui-même, et peu à peu son désespoir se régla sur son caractère contenu, méthodique. Ce n'était pas là le cri d'une âme éplorée qui se repent et s'adresse au pardon de Dieu.

Nous restâmes ainsi plongés dans cette contemplation de la mort, et un silence funèbre nous enveloppa.

Tout à coup M. de Nérac tressaillit ; il avait senti la main de Marie qui s'était posée sur la sienne et l'attirait à elle.

Tout un monde d'espérance et de joies s'agita dans mon cœur lorsque je vis passer sur le chaste visage de la mourante un éclair de bonheur qui semblait le réveil de la raison et de la vie... Ses traits reprirent leur sérénité; ses yeux, éteints par la souffrance, leur flamme et leur éclat. Je crus à un miracle! Hélas! c'était comme la douce fleur de la jeunesse qui, avant de s'effeuiller, exhalait son dernier parfum.

— Charles, murmura la jeune fille, j'aurais voulu consacrer à vous aimer les années d'une longue existence. Vous le savez, mon amour ne vous avait demandé que votre amour. Tout ce que l'on a fait, on l'a fait sans mon aveu.

Elle me regarda.

Le zèle de l'amitié ne comprend pas, lui, l'absolu désintéressement de la passion.

C'était un reproche qu'elle m'adressait; elle le sentit, et, pour l'atténuer, elle m'envoya son plus angélique sourire.

— Charles, reprit-elle d'une voix éteinte, mon âme s'était donnée à vous sans conditions, sans calculs, sans combats; elle avait pris la vôtre pour sœur et pour compagne, et voici qu'elle vous abandonne en chemin. Ne m'en veuillez pas, Dieu la réclame, cette âme; elle ne pouvait vous quitter que pour lui. C'est un maître qui n'attend pas. Adieu... Charles... adieu...

— Marie! m'écriai-je effrayée de sa pâleur, vous ne pouvez pas mourir... vous ne mourrez pas... Marie, au nom du ciel, regardez-moi ... parlez-moi...

Et je la couvrais de mes larmes.

Pour toute réponse elle posa ses lèvres sur celles de son amant. Cette tendre union qui, à l'heure de la mort, n'avait plus rien de profane, répandit sur son front un rayonnement de joie céleste. Ce fut le plus éloquent, le plus passionné, le plus chaste des adieux.

Quand la tête de mademoiselle Duvernois retomba sur son lit, un sourd gémissement s'échappa de sa poitrine... c'était le premier baiser qu'elle donnait à la mort. Marie n'existait plus...

Pauvre enfant! son dernier sourire, ses dernières paroles d'amour et de pardon avaient été pour celui qui l'avait sacrifiée si jeune, si charmante, si candide et si sincère, à la tyrannie de l'opinion. Il avait tué cet ange pour ce qu'il appelait froidement *une convenance*; et la généreuse victime, en expirant, avait baisé la main de son bourreau! Maintenant tout était consommé! M. de Nérac pouvait, d'un pas léger et le front épanoui, rentrer dans ce monde auquel il avait obéi

en esclave, porter une rose à sa boutonnière, s'étendre d'un air superbe dans sa loge, aux Bouffes ou à l'Opéra, et se mêler avec grâce et avec succès à tous les plaisirs, à toutes les fêtes, à tous les amours, sans que personne reculât à son approche en disant : « Il y a une tombe entre vous et votre sourire ! »

Pauvres filles de l'art ! la société vous prend naïves et pures, et quand elle vous a déshonorées, elle vous repousse et ne vous laisse, comme M. de Nérac à ma chère Marie, que cette alternative de la mort ou du désordre ! Hélas ! toutes ne meurent pas ! Il en est qui tombent dans les bras du vice, ce sinistre fiancé, et, comme il a la voix douce, les dehors séduisants, comme il s'appelle *Don Juan* ou *Lovelace*, comme il parle d'amour, de richesses et de plaisirs, elles s'abandonnent sans réserve aux caresses de leur cynique amant, et s'enivrent à ce délire de la passion qui les perd et souvent les tue sans leur laisser la couronne du martyre.

Ici la conteuse s'arrêta, et puis elle reprit :

— Pauvre Marie ! seule je t'ai aimée, seule je te pleure ! seule je me souviens de toi aujourd'hui !

Elle se tut de nouveau ; je m'approchai d'elle : ses yeux étaient humides de larmes.

— Quoique votre récit m'ait vivement touchée, lui dis-je, je regrette d'avoir éveillé en vous de douloureux souvenirs. L'âme humaine est un clavier où résonnent toutes les émotions : mais la joie n'y rend qu'un son rapide, sans écho et bientôt oublié... tandis que la douleur y laisse sa vibration, profonde et éternelle !

— Oui, vous avez raison, me répondit-elle avec un soupir.

— Mais cet homme, me hasardai-je à lui demander, qu'est-il devenu ?

— Lui ! lui ! reprit-elle comme réveillée en sursaut et étonnée de ma question. Vous me demandez ce qu'il est devenu ? Eh ! mon Dieu, il est un des *aimables* et des *heureux* de ce monde ! Peu de temps après la mort de mademoiselle Duvernois, M. de Nérac s'est marié très-richement. C'est un mariage d'amour, assure-t-on. L'argent ne lui a rien ôté de son mérite. M. Charles de Nérac a une femme jeune et belle, des en-

fants charmants, un grand train de maison et de magnifiques équipages. L'opinion, à laquelle il a sacrifié la vie et l'honneur de Marie, le salue et lui sourit quand il passe. Il ne lui manque rien, il n'a rien à désirer.

— Mais c'est à douter de la justice de Dieu! m'écriai-je.

— Non, mon enfant, c'est à douter de la justice des hommes.

— Quoi! M. de Nérac n'a pas été puni de son égoïsme coupable?

— Pardon, j'oubliais, ajouta mademoiselle Mars avec une expression d'amère ironie. Il éprouve, en effet, une peine... cruelle, et, comme il le dit lui-même, c'est la seule plaie de son existence, mais elle est affreuse...

— Qu'est-ce donc? qu'est-ce donc? demandai-je vivement en laissant échapper malgré moi un mouvement de satisfaction à la pensée que Marie avait été vengée.

— M. Charles de Nérac monte sa garde tous les mois...

CHAPITRE TROISIÈME.

DÉBUTS DANS LA VIE.

I

. . . .

Aujourd'hui, me dit mademoiselle Mars, j'ouvrirai le livre de ma vie au premier chapitre; — c'est celui que je relis toujours avec plaisir et le plus cher à mon cœur; — il a pour préface mes seize ans, mon ignorance des choses de ce monde et une âme vierge de toute passion. — Cette préface-là vaut tous les autres chapitres du livre, même ceux où l'orgueil se fait la part du lion. J'ai toujours préféré la marguerite des prés à la rose des jardins, quoique l'une soit aussi oubliée et aussi simple que l'autre est majestueuse et recherchée. — Comme je voudrais en être à cette bienheureuse préface! — et cependant, à seize ans, j'étais loin d'être jolie. — Voici mon portrait peint par moi-même :

« Cheveux châtains, teint olivâtre, bouche sans sourires, « dents blanches, menton pointu, figure osseuse éclairée par « deux grands yeux noirs sans expression, nez ni bien ni mal, « — bras longs et décharnés, mains rouges, corsage sans con-« tours posé sur un jupon des moins arrondis. » La ressemblance est parfaite. Le signalement de mes seize ans, comme vous le voyez, n'aurait *affolé* personne ; — jamais *dame Nature* n'avait si maltraité une fille d'Ève. — Il est vrai que quelques vingt-cinq ans plus tard, et au moment où j'y comptais le moins, elle voulut bien me dédommager, se repentant sans doute de ses étranges procédés envers ma jeunesse. Un beau matin je fus bien étonnée de me trouver une figure agréable, des bras ronds, des mains blanches, et beaucoup de choses qui, à une autre époque, se faisaient remarquer par leur absence. Oui, je devins presque jolie à l'âge où les femmes ne le sont plus ; — aussi fis-je de l'automne l'été, ce qui m'a permis d'arriver moins vite à l'hiver. Mais revenons à mes seize ans. J'étais si peu coquette, que, m'acceptant sans me plaindre telle que le bon Dieu m'avait faite, il ne m'arrivait jamais de sentir l'aiguillon de l'envie à la vue des grâces et de la beauté qui me charmaient chez les autres. N'allez pas croire que je poussasse la complaisance envers moi jusqu'à me trouver une gracieuse personne avec mon bagage de laideur ; je savais mes imperfections mieux que mes ennemis eux-mêmes. Une seule chose me désolait pourtant : c'étaient mes longs bras bruns et mes grosses mains rouges ; — figurez-vous deux coquelicots au bout de deux bâtons. — Et je soupirais tristement chaque fois que mes yeux rencontraient les mains fines et blanches, les bras ronds et charmants de ces dames de la Comédie-Française ; en un mot, je rêvais de bras ronds et de mains blanches comme une jeune fille rêve d'amoureux.

Dugazon, le fin, le gai, le spirituel Dugazon, qui m'aimait beaucoup et passait son temps à observer, me répétait souvent en regardant l'objet de mon chagrin : « Va, va, sois « tranquille, petite ; c'est jeunesse, cela se passera. » En effet, il avait raison. — C'était jeunesse, répéta mademoiselle Mars avec un soupir ; et, retirant son gant, ses yeux s'arrêtèrent un

instant sur sa main, qui était alors blanche et effilée, — une vraie main de marquise maniant l'éventail à la cour du galant Louis XV.

Ce mouvement renfermait plus de regrets que de coquetterie. — Au fond du cœur, mademoiselle Mars se plaignait peut-être de ne plus avoir les mains rouges.

Pourtant elle sourit en continuant :

— Ma maigre personne, comme bien vous le pensez, était peu faite pour éveiller les désirs et les caprices de messieurs les habitués de la Comédie-Française, très-affriandés par les grâces épanouies des Contat, des Raucourt, des Lange, des Mézerai, et de bien d'autres encore; — ils me laissaient passer inaperçue au milieu de cette corbeille de beautés à la mode, et l'on me traitait en petite fille, ni plus ni moins que le jour de mon premier début; ce qui, mettant mon cœur à l'abri de toute entreprise amoureuse, tranquillisait ma mère et ceux qui, à titre d'amis, hantaient notre modeste maison; — vous saurez, en passant, que la pauvreté avait planté pavillon chez nous, — aussi, la simplicité de mes toilettes formait-elle un singulier contraste avec l'élégance de ces *dames* de la Comédie.

Je vivais très-retirée, n'ayant d'autre but que le succès; et quoique j'en fusse encore bien loin, mon cœur avait déjà battu plus vite au bruit de quelques applaudissements donnés çà et là, comme pour me dédommager de mon triste visage et de mes mains rouges.

A cette époque, beaucoup plus qu'aujourd'hui, la galanterie tenait une grande place dans l'existence des femmes de théâtre. Lorsqu'au foyer de la Comédie-Française on s'entretenait de sentimentalités, j'ouvrais les oreilles pour mieux entendre, mais sans y rien comprendre; — pour moi l'amour restait le paradis fermé, — et cependant j'aurais bien voulu savoir ce que valait, au juste, le paradis ouvert.

« Il faut que l'amour soit une douce chose, me disais-je, « puisque l'on s'en occupe sans cesse et qu'il y a des amou- « reux et des amoureuses dans toutes les comédies. »

Après mes longues heures de travail, ma plus grande jouis-

sance était de m'asseoir sur ma fenêtre et de suivre du regard ceux qui passaient dans la rue. C'était là une récréation bien innocente, quoiqu'elle ait perdu Agnès, Rosine, Isabelle et tant d'autres.

Un matin, j'aperçus un homme aposté sous ma fenêtre; ses yeux semblaient arrêtés sur moi; il était pauvrement vêtu et d'une physionomie vulgaire. D'abord je ne pris pas garde à lui; mais, étonnée qu'il demeurât toujours immobile à la même place, je l'observai plus attentivement. Ce fut alors que je le vis porter la main à son gilet, y prendre une lettre et me la tendre; plusieurs étages nous séparaient, il m'eût donc été impossible de me saisir du message; ce mouvement, qui se réitéra, voulait dire : Cette lettre est pour vous, descendez la chercher; ou dois-je monter ?

Un tel langage, si nouveau pour moi, me surprit à un point extrême. En ma qualité de petite fille, je n'entretenais de correspondance avec personne, et par cela même, on pouvait comprendre quelles étaient les intentions de cet inconnu en m'offrant une lettre. Je fermai ma fenêtre, et sans m'occuper de cet indiscret, je me mis à *piocher :* — c'est le mot peu poétique dont je me sers pour dire que je travaille.

Le lendemain, il faisait un temps délicieux; je repris ma flânerie à ma fenêtre et retrouvai le même homme, aposté au même endroit et le regard attaché sur moi. Cette fois, ne se contentant plus de me montrer sa lettre, il se livra à une pantomime des plus originales. Le doigt sur sa bouche, comme pour m'inviter au silence, il me faisait signe d'un air suppliant de venir à lui, et ensuite joignait les mains ni plus ni moins qu'un saint de bois.

Je fus très-émue de ce manége, auquel je donnai un sens tout innocent, et qui m'amena à me tenir ce discours :

« Cet homme est quelque malheureux qui réclame ma pi-
« tié : — craignant de ne pouvoir me parler, il m'aura écrit,
« et maintenant il n'ose me montrer sa lettre dans la crainte
« d'être rencontré par ma mère ou ma sœur, — c'est clair
« comme le jour. — Je suis la plus jeune de la maison, il est
« vrai; mais on dit que j'ai un bon cœur. — En vérité, il se-

« rait cruel de laisser ce pauvre homme au milieu de la rue,
« quand il a l'air d'un si honnête homme.»

Ce monologue me rassurant complétement, je sortis de ma chambre et, descendant à pas de loup, j'arrivai à la porte de la rue; — là, je fis signe au messager de venir à moi; il obéit avec empressement, non sans jeter çà et là quelques regards inquiets. — Prenez et lisez, me dit-il à voix basse, mais surtout pas un mot à votre mère, encore moins à votre sœur; — demain je reviendrai chercher votre réponse! — et, voyant ma surprise, il ajouta comme dans les opéras-comiques :

— Prudence et mystère.

Je remontai chez moi très-troublée; un moment j'hésitai à ouvrir cette lettre, mais bientôt la curiosité parla si haut, que j'en rompis le cachet.

Si j'ai bonne mémoire cela commençait de la sorte :

— Vous êtes charmante.

Et cela finissait ainsi :

— Je vous aime.

J'eus l'idée que le porteur s'était trompé et que cet obligeant aveu s'adressait à ma sœur; mais, en examinant la suscription, je reconnus qu'il était bien pour mademoiselle Hippolyte Mars, et, en dépit de ma modestie, il fallut en croire mes yeux. — Moi jolie? moi aimée? quel miracle!

Au lieu de sourire dédaigneusement, ce que font la plupart des femmes auxquelles on adresse ces sortes d'hommages, je me mis à sauter dans ma chambre, frappant dans mes mains et souriant d'aise comme une enfant que j'étais.—Il ne me vint pas à l'esprit que mon amoureux pouvait mentir, — cependant il avait dit : «Vous êtes jolie.» Je me regardai au miroir très-attentivement. Les miroirs ne sont pas toujours aussi polis que les amants; le mien fut d'une franchise de très-mauvais goût. Célimène l'eût brisé de dépit; je me contentai de détourner les yeux, un peu confuse de trouver l'avis de l'un si différent de l'avis de l'autre, — mais ce fut un chagrin sans durée.

La lettre était signée d'un nom allemand que j'eus beaucoup de peine à lire; M. B***, l'auteur, me demandait une ré-

ponse; — cette réponse, c'était la permission de m'aimer, de me l'écrire tous les jours, et de me le dire à la première occasion.

Quoiqu'il me parût très-impoli de laisser sans réponse une lettre aussi obligeante, le lendemain je m'enfermai dans ma chambre et pris le parti de ne faire aucun signe au messager qui m'attendait à la porte de notre logis; — soulevant avec précaution mon rideau, je m'assurai seulement qu'il était à son poste. Ce mouvement de curiosité était un acte bien audacieux pour une innocente; — j'en fus tout alarmée et me promis de ne plus recommencer.

Ne jouant pas tous les soirs, je passai plusieurs jours sans sortir, et ma fenêtre resta fermée comme une guimpe de nonnette. Tout en me mettant à l'abri de nouveaux billets, je n'en pensais pas moins au premier et le relisais souvent avec une émotion toujours croissante.

II

Un matin, en allant à la Comédie-Française, je fus suivie par un homme que je reconnus pour celui qui m'avait remis la lettre de M. B***; il recommença son manége avec la même persistance, et, voyant que je ne voulais ni l'entendre ni accepter son message, il finit par s'éloigner d'un air lamentable.

Autant son insistance m'avait mis sur la réserve, autant sa discrétion me rendit ma confiance; — je repoussai toute prévention et fus sur le point de l'appeler; — j'étais seule ce jour-là, ce qui m'arrivait rarement.

Revenue au logis, j'ouvris ma croisée et me posai à mon observatoire; mais je ne vis ni messager ni lettre, — ce qui me surprit et m'attrista. — Alors je réfléchis, pour la première fois, qu'en dehors des émotions du théâtre et des joies intimes de la famille, il devait exister d'autres joies plus vives et indispensables au cœur. — Peu à peu je me sentis rêveuse, inquiète, agitée.

Le soir venu, je restai à ma fenêtre, où je fus bien étonnée

de me retrouver le lendemain matin.— Cette nuit d'insomnie dépensée en longues causeries avec moi-même m'avait faite beaucoup moins petite fille; — je puis dire qu'elle développa, en quelque sorte, la sensibilité de mon cœur; — et cependant l'amour restait un mystère pour ma jeune imagination.

A peu de jours de là, ma mère me dit qu'une vieille femme voulait me vendre un joli perroquet rouge et vert, — à seize ans on aime toujours les perroquets, — et je confesse ici ma faiblesse pour ces estimables oiseaux. — Cette femme doit revenir, ajouta ma mère, vous verrez son perroquet; mais je vous conseille de ne point l'acheter; — ce serait un vacarme à nous rompre la tête et qu'il faudrait sans doute payer très-cher.

Je ne sais pourquoi l'annonce de la visite de ce perroquet me rendit joyeuse. — Blottie dans ma chambre et comptant les minutes avec anxiété, j'attendis. Vers l'heure du dîner, la vieille arriva. — C'était une petite femme très-éveillée et proprette à l'excès, en dépit de la pauvreté de ses nippes.

Elle me montra l'oiseau, que je trouvai charmant.

— Il est d'une discrétion parfaite, nous dit la vieille, sa voix est des plus harmonieuses, et il ne lui arrive jamais de causer que lorsqu'on l'en prie; — enfin, c'est un perroquet modèle.

Ce programme était fait pour me donner l'envie de passer sur les recommandations de ma mère, un tel compagnon avait de quoi charmer ma solitude; mais la question importante, c'était le prix.

— Combien voulez-vous vendre ce perroquet? demandai-je à la vieille.

— S'il vous plaît, mademoiselle, je serai trop heureuse de vous le laisser pour rien.

— Pour rien, répétai-je étonnée; — vous n'êtes donc pas marchande d'oiseaux?

— Non, mademoiselle.

— Comment alors êtes-vous venue à moi qui ne vous connais point?

— Parce que je sais que vous aimez les perroquets, made-

moiselle ; — me trouvant trop pauvre pour nourrir celui-ci, je vous l'offre de bon cœur.

Je frappai dans mes mains en signe de joie.

Dès que l'oiseau ne coûtait rien, il avait plus de chance d'être bien accueilli dans notre petit ménage, l'argent n'étant pas notre côté fort.

Ma mère survint, et, après m'avoir entendue m'extasier sur la gentillesse de ce nouvel hôte, se laissant attendrir, elle me permit de le garder ; — mais, comme elle tenait à n'avoir d'obligations à personne, elle voulut faire accepter un louis à la vieille. Celle-ci refusa énergiquement.

— En vérité, lui dis-je, je ne sais qui me vaut cette bonne aubaine.

— Le désir que j'ai de voir mon perroquet heureux et choyé. Ah ! dame, c'est qu'il a toujours été bien traité, lui !

— L'avez-vous élevé ?

— Non, mademoiselle.

— Y a-t-il longtemps qu'il est à vous ?

— Non, mademoiselle.

— Est-ce que vous l'avez acheté ?

— On me l'a donné ; — c'est ce qui me faisait vous dire tout à l'heure qu'il a toujours été bien traité, le cher oiseau ; — il avait un si bon maître...

— Oh ! soyez tranquille, interrompis-je, j'en aurai un soin tout particulier.

— J'y compte bien, mademoiselle, vous êtes si bonne !

— Mais je suis confuse de prendre ainsi votre perroquet sans vous rien donner ; — je vous en prie, demandez-moi quelque chose, — je désire vous être agréable à mon tour.

Comme pour m'ôter mes scrupules, la bonne femme se borna à solliciter quelques billets de spectacle, promettant de ne se rendre jamais importune.

Le marché conclu à la satisfaction de chacun, l'oiseau s'installa dans ma chambre avec tous les honneurs dus à si mignonne personne, car c'était un perroquet de la plus fine espèce. — Pour commencer, je l'accablai de friandises, — ce qui parut lui sourire beaucoup.

En le voyant ainsi choyé, la vieille me remercia avec effusion et sortit en nous priant de l'autoriser à venir visiter de temps en temps son perroquet. Cette marque d'intérêt nous sembla toute naturelle, et l'autorisation fut accordée à l'unanimité.

Je n'étais pas la moins charmée de mon acquisition ;— mon petit compagnon avait un babil des plus intelligents; — ce qui m'étonnait surtout, c'était sa politesse envers moi; — il savait mon nom et le répétait sans cesse en l'accompagnant des plus caressantes épithètes; — en un mot j'avais affaire à un perroquet galant et des mieux tournés, qui, dans son pays, avait dû laisser une *réputation de Joconde.*

Pour une petite fille très-curieuse de savoir ce que l'amour vaut au juste, c'était là un amoureux sans danger; — je m'abandonnai donc à lui en toute confiance, et bientôt mes heures de flânerie furent consacrées au perfectionnement de son éducation. — J'en fis un érudit. Il savait son Molière, et aurait pu débuter à la Comédie-Française dans *Horace* ou *Clitandre.* Ces innocentes récréations m'absorbaient si fort que je ne pensais plus à l'aventure de la lettre.

Il y avait quelques jours que mon cher perroquet vivait avec moi lorsque je vis arriver son ancienne maîtresse. — Ma mère et ma sœur étaient sorties; je me trouvais seule au logis, ce qui m'arrivait souvent. La vieille admira l'élégance qui régnait dans l'appartement grillé de mon favori, et, s'extasiant sur l'excellente chère qu'il faisait, elle commença avec une sorte d'attendrissement le récit détaillé de ses vertus privées. — La bonne femme flattait trop mes passions pour n'être pas sur l'heure de mes amis. Je lui fis mille politesses, lui donnai un beau nœud de ruban et la priai de s'asseoir auprès de moi avec une familiarité qui parut la confondre. Le nœud de ruban était dans sa main ridée; elle le regarda longtemps avec une attention singulière et me dit en soupirant :

— Je sais un beau jeune homme qui donnerait bien des choses pour avoir ce ruban-là.

— Est-ce que je le connais, ce beau jeune homme? demandai-je vivement.

— Non, mademoiselle, quoiqu'il vous admire beaucoup et vous voie souvent.

A ces mots, je me contentai de rougir. — Vous dire pourquoi, ce me serait difficile; mais je rougis, voilà ce qu'il y a de certain. La vieille s'en aperçut et poursuivit :

— Le *monsieur* dont je parle est l'ami de votre oiseau, mademoiselle, c'est lui qui me l'a donné.

— Vraiment? m'écriai-je toute troublée de cet aveu.

— Ah! le bon jeune homme! qu'il serait heureux s'il savait que vous aimez déjà son cher Jacquot! — c'est lui qui l'a instruit à dire les belles choses que vous entendez.

Elle appuya sur cette phrase. Voyant que je ne répondais point, la vieille poursuivit avec une sorte d'embarras :

— J'ai là une lettre... pour Jacquot, — son ancien maître a voulu lui écrire.—Voyez donc, mademoiselle, ce qu'il y a dans ce billet, et surtout n'en dites rien à personne; cette correspondance ne doit être connue que de vous, de moi et de... lui.

En parlant ainsi, la messagère jeta une lettre sur mes genoux et s'enfuit à toutes jambes. — Ma surprise était au comble; mon émotion seule l'égalait; — je lus à la hâte l'épître à Jacquot et reconnus l'écriture et le nom du premier billet. — Cette lettre était originale, spirituelle et passionnée à l'excès, — trois qualités précieuses pour arriver à l'imagination et au cœur d'une femme. — Tout en s'entretenant de ses sentiments pour moi, M. B*** s'occupait de mon perroquet et semblait l'honorer d'une affection toute particulière, ce qui me toucha infiniment, car alors je tenais autant à mon oiseau qu'à mon amoureux. Repassant dans ma mémoire la conversation de la bonne femme, je me pris à sourire d'aise à la seule idée qu'elle avait parlé d'un beau jeune homme : — j'aurais été désolée que l'auteur de cette intrigue épistolaire eût été quelque gros financier à la façon de M. Turcaret.

Un beau jeune homme qui aime les perroquets! quelle caution pour l'amour!

Jacquot me parut encore plus séduisant que de coutume. — Je le tirai de sa maisonnette pour lui faire les honneurs de ma chambre, où il se promena magnifiquement, bavardant et

agitant ses ailes comme pour s'assurer qu'elles étaient toujours aussi effilées. — Il fallait voir avec quelle joie je l'embrassais lorsqu'il se perchait sur mon épaule. — Etait-ce bien pour lui seul, cette recrudescence de bons procédés et de caresses? — J'en doute.

III

Je ne dormis pas, tant mon esprit était agité. — Le lendemain la vieille revint et me demanda une réponse. — J'hésitai à la faire en mon nom ; je la fis au nom de Jacquot, que j'aurais bien dû surnommer alors le protecteur des amours. — Je ne me rappelle plus au juste le contenu de ma lettre ; je sais seulement que, sans être une page littéraire d'un mérite incontestable, elle n'était pas trop mal tournée pour une ingénue. — Honteuse de mon audace, je remis le billet à la duègne, laquelle partit enchantée. — J'avais joué Agnès, et, en y réfléchissant, je me trouvais déjà beaucoup de ressemblance avec l'héroïne de l'*Ecole des Femmes;* mais Agnès *avait un avantage* sur moi : elle avait vu et salué Horace, tandis que je ne connaissais point M. B***. — Les choses marchaient si vite, et cet échange épistolaire m'intriguait et me charmait tant tout à la fois, qu'il était impossible que je restasse longtemps sans rencontrer *le beau jeune homme.*

Un soir, Brigitte (c'était le nom de la vieille) m'apporta une lettre plus tendre et plus pressante que les premières ; — on sollicitait une entrevue de quelques instants ; — c'était là une proposition bien hardie, — quoique je l'attendisse et la désirasse ; — je n'en fus point effrayée. — Brigitte, qui semblait avoir une grande expérience de ces sortes d'aventures, me pressa si bel et si bien, tout en énumérant les qualités, l'amour et la loyauté de celui qui l'envoyait, qu'elle m'arracha la promesse de céder à son désir.

Un point m'arrêtait encore, c'était la pensée de me trouver seule avec un inconnu ; — à cela la duègne me répondit qu'elle ne me quitterait pas et que la présentation aurait lieu en plein jour, soit aux Tuileries, soit au Luxembourg.

— Je choisis les Tuileries, et, après de nombreuses hésitations de ma part, nous arrêtâmes l'heure pour le lendemain. — Il fut convenu que Brigitte viendrait m'attendre à ma porte. — A peine eus-je pris cette détermination, si nouvelle pour moi et si importante pour l'avenir, que je me sentis faiblir. — Mon honnêteté s'alarma, avec raison, des suites d'une intrigue amoureuse commencée sous les auspices d'un oiseau, symbole de l'inconstance, et d'une vieille femme, vrai suppôt de Satan. Les paroles d'Arnolphe me revinrent à l'esprit : — j'entrevis les chaudières bouillantes prêtes à m'engloutir, une odeur de soufre me prit à la gorge ; je cachai ma tête dans mes mains comme une Madeleine repentante, moi qui n'en étais point encore au péché. — Au même moment, la voix de Brigitte vint à mon secours ; elle chantait les mérites de Don Juan, et je ne sais quel génie bienfaisant fit résonner à mes oreilles de douces paroles d'amour. Durant cette double vision, je fus perdue et sauvée plusieurs fois. — Enfin, l'enfer disparut, le silence ou plutôt le calme se rétablit dans mon cœur, et alors j'aperçus un inconnu, jeune et charmant, me tendre la main et me sourire, pareil à l'ange de la miséricorde. — Ce dernier tableau acheva de chasser mes terreurs ; je m'endormis très-décidée à m'assurer si la réalité vaudrait le rêve.

Le jour dit, je trouvai Brigitte à son poste ; elle était cachée sous une petite mante de taffetas noir très-proprette, qui ne lui servait que dans les grandes occasions. Je pris son bras, non sans quelque émotion, et nous gagnâmes les Tuileries, ne causant ni l'une ni l'autre. Arrivées à la terrasse du bord de l'eau, Brigitte me dit :

— Il sera ici tout à l'heure, — asseyons-nous sur ce banc et voyons un peu si vous le reconnaîtrez.

— Comment voulez-vous que je reconnaisse une personne que je n'ai jamais vue ?

— N'importe, que votre cœur ouvre de grands yeux, mademoiselle, et dès qu'il battra plus fort, prévenez-moi.

Cette recommandation me parut étrange ; — cependant je

m'y prêtai de bonne grâce, et j'ouvris les yeux de mon cœur, selon l'expression de Brigitte.

Plusieurs hommes passèrent devant nous ; les uns flâneurs ou affairés, les autres indifférents ou curieux ; ceux-ci ne nous voyant point, ceux-là nous regardant avec persistance.

Il y avait un quart d'heure que nous assistions à ce défilé, et mon cœur ne battait ni plus ni moins ; tout à coup j'éprouvai une sensation aussi inconnue qu'indéfinissable, — une rougeur subite passa sur mes joues, et mon cœur se mit à frapper violemment ma poitrine, sous l'influence de deux grands yeux qui s'étaient arrêtés sur les miens ;— le propriétaire de ce regard était un homme jeune, distingué et d'un visage des plus agréables.

Je saisis le bras de Brigitte, et, lui désignant timidement le promeneur, je lui dis à l'oreille :

— Est-ce lui ?

— Le cœur vous bat donc bien fort ? me demanda-t-elle en souriant.

— Oh ! oui... bien fort, — jugez-en, lui répondis-je ingénument. Et je posai sa main sur mon cœur.

— Mais savez-vous qu'il a pris le mors aux dents, cet innocent-là... mon Dieu ! comme il va... pauvre petite !...

Voyant le jeune homme s'éloigner sans détourner la tête, je m'écriai avec une sorte d'inquiétude :

— Est-ce lui ? est-ce lui ?

— Et si ce n'était pas lui ?

— Ce serait dommage, fis-je en étouffant un soupir.

— Vous le trouvez donc à votre goût ?

— Oh ! oui, beaucoup.

La vieille sourit de nouveau, mais sans répondre.

— Voyez, Brigitte, il s'en va, repris-je tristement.

— C'est que vous vous êtes trompée, mademoiselle.

— Ah ! tant pis.

Les petits yeux de Brigitte avaient une expression pleine de malice à laquelle je ne compris rien.

En effet, le jeune homme avait disparu dans l'avenue ; — ne comptant plus le revoir, je baissai la tête, et mon atten-

tion cessa de s'arrêter sur les promeneurs qui allaient çà et là autour de nous; je rêvais, — à qui? Eh! mon Dieu, à ce regard qui pour la première fois, sans doute, s'était arrêté sur moi; — à ce regard que j'avais cru le *sien* et qui fuyait semblable à la feuille chassée par la brise d'automne. Quoi! vous rêviez pour si peu? me direz-vous. — Hélas! ma belle mignonne, on rêve pour moins encore! Rappelez-vous ces moitiés de globe dont parle Platon, qui cherchent à se rejoindre et traversent l'espace sans y parvenir. — Quoique je n'eusse point lu Platon, j'avais entendu citer ce système philosophique, et je me demandais si ce n'était pas l'autre moitié de mon âme qui venait de m'apparaître ainsi. — C'était là un sujet de sérieuses réflexions pour une tête de seize ans, — je ne sais où il m'aurait conduite si Brigitte ne m'eût pas frappé sur l'épaule.

— Il faut qu'il se soit passé quelque chose d'extraordinaire, puisqu'il nous a manqué de parole, — me dit-elle; — à présent il ne viendra pas; — levons-nous et partons, je le verrai ce soir.

Je me levai et suivis Brigitte sans m'étonner de l'issue de notre promenade. — Une femme versée dans la science de la galanterie eût agi différemment.

Vers le milieu de la journée, je reçus une lettre de M. B***; il m'y parlait de son amour avec la même exaltation, en m'avouant que la crainte de ne pas me plaire l'avait seule empêché de venir me trouver.

Cette modestie me parut toute naturelle, et j'y vis une délicatesse de sentiments qui me toucha vivement. Brigitte me répétait que c'était le plus honnête homme du monde : je la crus sans hésiter.

Ce jour-là il ne fut plus question de rendez-vous, mais j'envoyai, par notre messagère, un billet de quelques lignes à M. B***.

J'étais triste sans savoir pourquoi, et, comme les jeunes filles de Sedaine, j'avais envie de pleurer pour me désennuyer. — Mes larmes vinrent, et l'ennui resta. — Je voulus m'occuper de Jacquot. Le pauvre oiseau n'était plus qu'un

accessoire dans ma vie. Désœuvrée et rêveuse, j'ouvris ma fenêtre, et mon regard tomba sur le jeune homme que j'avais vu le matin aux Tuileries; il leva les yeux; c'était toujours le même visage sympathique. M'apercevant en quelque sorte penchée vers lui, il pressa le pas et disparut sans avoir l'air de s'inquiéter de ma présence. Je me mis à pleurer, non cette fois pour me désennuyer, mais parce que je souffrais...

Peu à peu je perdis tout repos d'esprit et de corps; mes journées remplies par le travail et mes nuits sans sommeil opérèrent en moi un changement alarmant pour ma santé. Je devins imperceptible.

IV

Brigitte resta huit jours sans m'apporter de nouvelles de son maître, et, durant cette semaine, qui me sembla éternelle, je ne revis pas le beau promeneur des Tuileries. Si je ne pensais guère au premier, en revanche le second passait sans cesse dans mon souvenir. — Enfin Brigitte reparut; — elle me dit que M. B*** avait quitté Paris et m'expliqua de la sorte son silence. La lettre qu'elle me remit était si bonne, si tendre, si dévouée, qu'elle m'arracha des larmes, les plus douces que j'aie versées.

— Mon Dieu, pensais-je à part moi, s'il avait ce visage qui me trouble et me plaît tant, comme je l'aimerais!

Brigitte me supplia d'aller aux Tuileries le lendemain.

— S'il peut faire violence à ses craintes et douter moins de lui, vous le verrez.

Je cédai au désir de mon pauvre ministre; — la pauvre Brigitte me gouvernait assez à sa guise dans cette aventure; mais, quoique je l'aimasse beaucoup, je n'osais lui ouvrir mon cœur.

Nous retrouvâmes notre banc, et la même lanterne magique se déroula devant nous. Assise auprès de ma vieille compagne, mes yeux ne s'arrêtaient sur rien, et cependant ils semblaient chercher et désirer quelqu'un parmi ce flux et reflux de promeneurs. En ne me parlant pas, Brigitte laissait mon imagi-

nation suivre les sentiers de la fantaisie. J'en étais là lorsque, pour la troisième fois, je revis en face de nous le même jeune homme; je me mis à trembler si fort, que Brigitte s'en aperçut.

— Êtes-vous souffrante? me demanda-t-elle avec intérêt.

— Non, non, je vous remercie, Brigitte, je vais très-bien au contraire.

— Vous avez le visage bien bouleversé.

— C'est le grand air sans doute.

— Passe pour le grand air, répéta finement Brigitte.

Durant ce petit dialogue, l'inconnu était resté planté à quelques pas, et ses yeux ne m'avaient point quittée.

Brigitte se pencha à mon oreille :

— C'est l'homme de l'autre jour, l'avez-vous reconnu?

— Quelle sotte question! pensai-je; il faut que Brigitte soit aveugle pour me demander si je l'ai reconnu!

Comme le mensonge m'était odieux, même pour les plus petites choses, je lui répondis que j'avais en effet remarqué celui dont elle parlait.

— Décidément, c'est un aimable cavalier, reprit-elle, qu'en dites-vous aujourd'hui?

— Je dis... que je suis de votre avis, Brigitte.

L'inconnu fit un tour sur lui-même et repassa devant notre banc; il était évident qu'il devinait qu'on s'occupait de lui. Ce mouvement nous permit de bien envisager sa personne.

— Voyez donc un peu les beaux cheveux!

Brigitte disait vrai : — ces cheveux-là étaient soyeux et abondants comme ceux d'une femme...

— Admirez donc l'élégance de cette taille!

En effet, elle avait une distinction et une grâce parfaites.

— Et ce regard, plein d'expression et de charme!

Hélas! je ne l'avais que trop observé.

— Et ces traits fins et réguliers... et... et...

Brigitte ne tarissait ni d'éloges ni de vérités.

Mon trouble et ma joie marchaient à l'unisson, — c'était

bien le plus charmant des supplices. La maligne Brigitte me guettait du coin de l'œil, riant sous cape. Certes, j'étais loin de deviner ce qui se passait en elle.

Le jeune homme vint s'asseoir auprès de moi ; — je voulus me lever, une force invincible me cloua à ma place. Toute tremblante, je me rapprochai de ma compagne, et, baissant les yeux, je m'appuyai sur son bras. Nous restâmes ainsi quelques instants dans un silence profond. Tout à coup le ciel devint orageux ; le vent avait fraîchi ; les nuages s'amoncelaient sur nos têtes ; la girouette royale tournait comme un danseur du Grand-Opéra ; — déjà de larges gouttes de pluie tombaient sur nous. Brigitte leva le nez en s'écriant :

— Cela se gâte là-haut.

— La pluie menace d'être torrentielle, nous dit aussitôt le jeune homme.

— Vous croyez, monsieur, répondit Brigitte : alors il faut partir.

— Vous ne gagnerez pas la porte des Tuileries sans être mouillées, et si vous demeurez loin, vous risquez de ne pas trouver de fiacre sur votre route, car la pluie est la fortune des landaus numérotés.

— Voyez donc comme cela tombe, fit Brigitte effrayée, en s'enveloppant de sa mante. Venez, mademoiselle, venez vite, ajouta-t-elle en se tournant vers moi.

J'étais toujours assise, — ne sentant ni la pluie ni le vent ; l'inconnu n'avait point encore quitté sa place.

Il crut devoir joindre sa voix à celle de ma compagne, et me dit officieusement :

— Pressez-vous, mademoiselle, je suis un prophète de malheur ; le ciel nous prépare un orage des plus effrayants.

Je me levai et m'emparai du bras de Brigitte, qui trotta menu comme le cheval d'un curé de village dans la direction de la grille du château.

— Voulez-vous que je prenne les devants et vous cherche une voiture ? nous demanda le jeune homme.

Je fis un signe de remercîment négatif, que Brigitte ne

compris point ou ne voulut pas comprendre ; — l'offre fut acceptée par elle.

— Comment pouvez-vous mettre ainsi à contribution une personne que vous ne connaissez pas ? lui dis-je vivement.

— Ces sortes de services ne se refusent jamais en temps de pluie, me répondit-elle ; d'ailleurs, ce *monsieur* est très-bien, et avec les gens comme il faut tout est permis.

Brigitte avait une morale un peu relâchée.

A ce moment ses yeux éveillés accusaient la vertu de son printemps et répondaient de la charité de son hiver, — charité dont la jeunesse avait plus d'une fois profité.

J'étais trop innocente pour bien apprécier la philanthropie de ma compagne, et dès lors j'acceptais comme parole d'Évangile, tout ce qu'elle me disait.

Ne trouvant pas d'arguments contre sa réponse, je me tus.

— Il faut qu'il vous redoute beaucoup, me dit tout à coup Brigitte, en revenant au but de notre promenade.

— Qui ? demandai-je avec distraction.

— M. B***.

— Qui vous le fait croire ?

— Sa conduite. — Il vous a écrit les choses les plus tendres et n'ose encore se faire connaître.

— Vous avez raison, sa conduite est étrange.

— Plus étrange que vous ne pourriez le croire, dit la vieille avec intention.

— Et pourtant, repris-je, il doit être un bien bon jeune homme.

— Oh ! pour cela, j'en réponds.

— Comme il sait peindre ce qu'il éprouve ! comme il est simple et vrai ; je n'ai rien vu de si touchant que ses lettres.

— Ni moi.

— Il dit qu'il m'aime avec tant d'honnêteté, — et il dit si bien ce qu'il pense !

— Oh ! c'est un bon cœur, j'en suis sûre.

— Et une bonne âme, je vous le promets !

— Comme il serait facile d'aimer ce cœur-là ! — pensai-je ; — et, apercevant l'inconnu qui accourait vers nous, j'ajoutai : Est-ce qu'il serait bien difficile de plaire à ces yeux-ci ?

Un fiacre nous attendait à la grille. Nous prîmes congé de notre compagnon en le remerciant de son attention. Il nous vit nous éloigner avec un air de tristesse qui me surprit, et son regard resta longtemps attaché sur notre voiture.

V

Cette nouvelle rencontre m'avait trop impressionnée pour que je pensasse à autre chose qu'aux événements de la journée. Était-il situation plus inexplicable que la mienne? Deux amours en même temps! deux rêves, deux mystères.

Quel début pour une petite fille qui jouait les amoureuses à l'aveuglette! Célimène y eût trouvé son compte; je faillis en perdre l'esprit. L'esprit, c'est beaucoup dire, car il ne m'était pas encore venu.

La nuit qui suivit cette pluie d'orage fut une de mes plus mauvaises. Ne pouvant goûter un instant de repos, je me levai à deux heures du matin, et, oppressée par mes souvenirs de la veille, j'ouvris ma fenêtre pour respirer un air moins brûlant. La pluie avait chassé les nuages, la lune éclairait le ciel. J'admirai l'œuvre de Dieu dans les moindres beautés de ce tableau, et me sentis si peu de chose, que j'eus honte de m'être tant occupée de moi. Rentrant dans les infiniment petits, je ne me souvins plus que des infiniment grands. Le calme que donne l'oubli de soi-même aux heures d'épreuve me fit un bien extrême; je me crus à l'abri de nouvelles tempêtes, et, comme le naufragé qui tend ses bras vers le port auquel il ne doit plus toucher, je remerciai Dieu avec une sainte ferveur. A ce moment une ombre s'agita au-dessous de moi, en glissant le long de la maison qui faisait face à la mienne. Quel était ce rêveur attardé? regardait-il le ciel ? était-ce un amant de la nuit, ou quelque malheureux cherchant un gîte pour sa misère? Toutes ces questions, je me les adressai sans y répondre, et mon trouble me reprit plus violent encore. Tout à coup le

promeneur nocturne s'arrêta, et, ôtant son chapeau, leva la tête de mon côté : je crus à une hallucination. C'était lui! toujours lui! Les rayons de la lune le mettaient en pleine lumière : éclairé ainsi, il me parut beau de ces trois beautés si désirables : la régularité, le charme et l'expression. Quoique j'appelasse les merveilles de la nature à mon aide pour me détacher de lui, je ne pouvais m'empêcher de le regarder avec ravissement.

Pourquoi le hasard le jetait-il ainsi sur mon chemin? Peu à peu je m'enveloppai dans une muette contemplation. Mes yeux restaient attachés sur ceux de l'inconnu... ma pensée l'entourait... les heures passèrent, la nuit s'enfuit, le jour arriva. Nous rêvions encore, lui à moi, moi à lui! Déjà les rues se peuplaient et nous ne pensions ni l'un ni l'autre à nous séparer. Une fenêtre s'étant ouverte non loin de la mienne, une petite voix me cria : « Prenez garde, mam'selle Hippolyte, « vous risquez de vous enrhumer, à prendre ainsi le frais à « peine habillée. » Celle qui me donnait cet avis était une gentille enfant de quinze ans, vraie tête de Greuze encadrée dans une mansarde. En prononçant ces mots, sa main mignonne et potelée me désignait le désordre de ma toilette. — Il n'en fallut pas davantage pour me rappeler à moi-même et au sentiment de pudeur si absolu chez la jeune fille. Je rougis à l'idée qu'un homme m'avait vue à moitié nue; et, refermant vivement ma fenêtre, sans donner un dernier regard à l'inconnu, je me mis à fondre en larmes. Était-ce bien le regret de m'être montrée en simple baigneuse, en camisole et en jupon court, qui me faisait me lamenter de la sorte? A dire vrai, je me fais l'injure de croire que ce regret-là était bien peu de chose auprès de celui d'avoir quitté si vite le romanesque promeneur des Tuileries.

A force de pleurer si consciencieusement, j'eus pitié de moi. — Comme pour me soulager, j'ouvris une cassette qui renfermait toutes mes richesses (lesquelles n'auraient point été estimées un double louis), et, prenant les lettres du protégé de Brigitte, je les relus encore une fois.

Cette lecture fut un remède excellent à ma tristesse. Mes

yeux se séchèrent; les battements de mon cœur devinrent plus calmes; mon visage reprit sa sérénité, et, à la place du sentiment indéfinissable qui m'avait agitée quelques instants auparavant, j'éprouvai un bien-être délicieux. Les réflexions les plus douces, en passant dans mon esprit, m'éloignèrent bientôt du visage auquel je devais de si vives émotions.

Il y avait deux amours dans mon cœur, cela était évident comme la lumière, et certes je ne me croyais pas si riche. Ne consultant ni ma mère ni ma sœur, et n'ayant aucune science de l'amour, il m'eût été impossible d'apprécier mes véritables sentiments.

Brigitte continuait son rôle de Mercure. Elle parlait de rendez-vous pour l'avenir, et rejetait toujours la singularité de M. B*** sur la crainte qu'il conservait de ne point me plaire. Enfin, un jour elle m'avertit que, cet état de choses ne pouvant se prolonger, son maître avait pris le parti de m'envoyer son portrait. On me traitait en princesse du sang! — Si sa personne vous plaît, me dit Brigitte, il sera à vos pieds et s'estimera le plus heureux des hommes. Je fus très-émue à l'idée de voir les traits de celui que j'aimais tant par lettres. Cette émotion se changea en effroi lorsque j'entrevis dans mon souvenir le visage du promeneur des Tuileries. Depuis la nuit dont je vous ai parlé plus haut, je l'avais revu souvent, tant à la promenade que sous ma fenêtre, et chaque fois sa présence avait ramené les mêmes sensations de plaisir et de trouble. La bonne femme me proposa de me montrer le portrait de M. B*** chez elle : je n'y trouvai aucun inconvénient. Nous arrêtâmes qu'elle viendrait me prendre le jour suivant, à midi.

VI

La nuit arriva, et, loin de m'apporter le calme qui m'était nécessaire, me rendit à de nouvelles agitations. C'est vous dire clairement que je revis le beau mystérieux promeneur, et que mes yeux retombèrent dans les mêmes erreurs.

Brigitte n'eut garde de manquer au rendez-vous. Elle ba-

billant, moi rêvant, nous gagnâmes sa demeure, qui n'était qu'à peu de distance de la mienne.

C'était une chétive maison située dans le plus misérable quartier de Paris; et, à cette époque, la grande ville du roi Henri, comme dit Alceste, n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. Nous montâmes six étages d'un escalier qui aurait pu prendre le nom d'échelle ou de casse-cou, et Brigitte me fit entrer dans ses appartements, qui se composaient d'une petite chambre mansardée ; un lit de noyer sans rideaux, une table de bois blanc, deux chaises de paille, une grande bergère, un crucifix et une branche de buis bénit attachée au mur représentaient le mobilier de la bonne femme. Cette pauvreté sentait l'ordre, la propreté et l'amour de l'intérieur. Une vieille bergère qui pouvait remonter au commencement du siècle de Louis XV était tout le luxe de l'endroit. Brigitte me força à m'y asseoir. Ainsi placée, je tournais le dos à la porte, et la branche de buis était en face de moi. Oubliant le lieu où je me trouvais et le motif qui m'y avait conduite, mes yeux s'arrêtèrent sur elle... Je restai longtemps de la sorte... Non, ce n'était pas la branche de buis bénit que je contemplais ainsi... Un souvenir me séparait de la sainte relique... Ce souvenir, c'était toujours le même visage qui, à toutes les heures de ma vie, passait devant ma pensée. Je le retrouvais chez Brigitte tel que je l'avais quitté quelques instants auparavant, ou plutôt, je me croyais encore appuyée sur ma fenêtre, causant du regard avec lui. Je serais restée de la sorte jusqu'au soir, si ma vieille compagne ne m'eût rappelée à moi-même.

— Eh bien, mademoiselle, vous n'êtes donc pas curieuse?

Je tressaillis.

— Le portrait est là.

En même temps elle me désignait une boîte de maroquin placée sur la table ; — cela ressemblait à l'écrin d'une miniature.

Je détournai la tête avec effroi.

— Voyons, mademoiselle, il faut que notre roman ait un dénoûment. — Avez-vous jamais vu de comédie sans ma-

riage? Regardez vite ce portrait, et dites-moi si ce visage-là vous plaît?

Elle ouvrit la boîte. Je pris ma tête dans mes mains.

— Êtes-vous folle, mademoiselle? fit-elle étonnée.

— Brigitte, au nom du ciel, murmurai-je doucement, laissez-moi réfléchir...

— A quoi?

— A tout ceci.

— Mais vous avez eu le temps de réfléchir, Dieu merci!

— C'est ce qui vous trompe, Brigitte.

— Allons, du courage.

— Non, non; jamais.

Et, toute tremblante, je me blottissais dans la bergère.

— Mais pourquoi?

— Je ne sais .. j'ai peur.

— Peur! répéta Brigitte en riant aux éclats; — ah! pour le coup, en voici bien d'une autre Peur de regarder un beau jeune homme fait au tour, qui vous adore et vous l'écrit dans un si bon langage, que j'en suis tout émerveillée.

Brigitte venait de toucher le côté vulnérable. Au souvenir de ces aimables lettres, je me sentis moins effrayée.

La vieille le comprit et insista. Je résistais encore, mais faiblement.

— Oh! Brigitte, si vous saviez...

— Je sais qu'il s'agit de votre bonheur. Allons, mademoiselle, regardez vite.

Brigite disait cela du ton dont on fait prendre une médecine aux petits enfants.

Voyant que j'hésitais toujours, elle se pencha à mon oreille et m'y glissa ce dernier encouragement:

— Il est charmant.

— Vous en êtes bien sûre, au moins, Brigitte? demandai-je d'un air ingénu.

— Il ne tient qu'à vous de savoir si je dis vrai.

La boîte était ouverte, je n'osais y jeter les yeux; et pourtant la curiosité avait fini par l'emporter sur la crainte.

Durant quelques instants je restai là, entre le désir et le

doute, me livrant de ces combats à la fois délicieux et cruels, qui tiennent à la plus exquise sensibilité du cœur.

Enfin je pris bravement la résolution que toute femme eût prise à ma place, et...

C'était lui!

Je poussai un cri.

Il était à mes pieds.

J'avais deux fois son visage...

Je crus rêver...

— Quoi! vous étiez *lui?* m'écriai-je ingénument.

— Et *il* était *moi*, me répondit-il.

— Deux amours au même, fit Brigitte; vous n'êtes pas malheureux, monsieur.

Je serrai les mains ridées de la vieille avec effusion.

J'étais ravie. Brigitte trottait d'aise à travers la chambre, nous laissant à cette première entrevue. Nous nous racontâmes nos impressions les plus intimes, repassant une à une les particularités de notre petit roman, dans lequel l'art épistolaire jouait un rôle important.

— Quelle chance de bonheur! me disait M. B**; lorsque vous n'aimerez plus le visage, les lettres vous plairont encore. Je vous écrirai, — de loin.

— De près, cela vaut mieux. Mais, rassurez-vous, ce joli visage me sera toujours cher.

Et je laissai tomber un regard charmé sur le portrait de mon ami.

Comme l'heure l'exigeait, nous nous séparâmes enchantés l'un de l'autre, et très-désireux de nous revoir souvent, tant chez Brigitte qu'à la promenade, et, plus tard, dans ma chambrette.

Durant quelques mois nous parvînmes à éloigner les soupçons et à sauver notre amour de l'inquisition de ceux-ci et de la médisance de ceux-là. Brigitte nous servait avec un zèle qui nous la rendait plus chère encore. Tout marchait donc au gré de nos désirs, et notre bonheur n'avait rien à envier, lorsqu'un événement trop prévu, hélas! vint jeter le trouble dans notre existence. Ma mère découvrit mon amour pour

M. B***, nos fréquentes entrevues et les petites manœuvres de la charitable Brigitte.

Il y eut une insurrection générale parmi les habitués de notre logis. Chacun donna son avis, et les mesures les plus rigoureuses furent adoptées. On plaça çà et là des sentinelles dévouées au salut de ma vertu, on tira verrous et grilles sur mes larmes, en m'intimant l'ordre de ne plus mettre le nez à la fenêtre sous peine de la voir murer, ce qui me fit pousser des cris de détresse.

Toute communication avec le dehors m'étant interdite, et ne marchant qu'avec un renfort de surveillance très-bien entendue, je perdis bientôt l'espoir de retrouver mon ami. Brigitte elle-même devenait impuissante à nous protéger contre cette tyrannie maternelle, puisqu'on la regardait comme l'âme damnée de notre intrigue. Chaque fois que je jouais, j'avais la triste consolation d'apercevoir M. B*** dans un coin de l'orchestre. Son abattement et sa pâleur attestaient la violence de son chagrin.

Il avait écrit à ma mère, espérant l'attendrir, mais ses lettres étaient restées sans réponse.

Brigitte se désolait ; elle voyait les jours, les semaines et les mois s'écouler sans amener aucun changement à notre situation. Enfin, appelant le courage à son aide, elle prit le parti d'aller trouver ma mère. La protectrice de nos amours avait mille petites ruses de guerre à ses ordres, elle s'en servit pour pénétrer dans la place. Une fois en présence de l'ennemi, faisant contre fortune bon cœur, elle se laissa accabler de reproches, d'attaques, de menaces et de malédictions. C'était un feu bien nourri que la pauvre femme supporta pour le salut de notre cause.

Brigitte avait mesuré les forces de l'ennemi. Lorsqu'elle le crut prêt à fléchir faute de projectiles, elle s'empara discrètement de la parole, et harangua en si bons termes et d'un air si patelin, qu'il eût fallu des entrailles de fer et un cœur de granit pour repousser un tel adversaire.

Dans ce qu'elle disait alors, elle était sincère, tous ses vœux tendaient à rétablir notre bonheur, et son expérience lui avait

appris qu'on doit mendier bien bas ce qu'on nose pas prendre.

Elle fit donc le récit de notre amour avec une honnêteté de langage qui parlait en sa faveur, nous déclara deux amants modèles, deux cœurs d'or, la perfection du sentiment; et, versant çà et là quelques larmes accompagnées de soupirs, elle entama le chapitre des vertus de M. B***.

Brigitte ne tarissait pas. Toute sa force était dans le mérite de celui qu'elle défendait. Cependant, quoique ébranlée, ma mère résistait toujours.

— Eh bien, je leur pardonne, disait-elle, et à vous aussi, mais j'exige qu'ils ne se revoient plus.

A ces mots, Brigitte comprit qu'il fallait en venir aux remèdes violents et frapper le grand coup, car, quelque terrible que fût la crise, elle ne pouvait amener qu'un bon résultat. S'armant donc de courage, elle avoua à ma mère que sa stratégie était du bien perdu, sa prudence hors de saison, ses remontrances trop vieilles de six mois, et qu'enfin il n'était plus temps de me séparer de mon ami. Tout cela avait le mérite d'être très-intelligible et de ne laisser aucun doute sur la nature de mes relations avec M. B***.

Ma mère, qui ne croyait qu'à une amourette de petite fille, fut atterrée; mais, au lieu de s'emporter, elle se lamenta et se mit à pleurer amèrement.

Le bon cœur de Brigitte lui suggéra les plus tendres consolations, les raisonnements les plus simples, partant les meilleurs, qui se terminaient de la sorte :

— Après tout, madame, ce qui est fait est fait; à quoi bon vous désoler? le cœur d'une fille ne se met pas en cage comme un oiseau. Si vous enfermez la vôtre, elle finira par oublier son premier amour, car il n'est pas de sentiment qui résiste à l'absence, mais un beau matin elle en trouvera un second, puis un troisième... Croyez-moi, par prudence, laissez la s'en tenir le plus longtemps possible au premier.

— Ah! c'est ce maudit perroquet qui est cause de ce qui arrive, s'écriait ma mère, il a apporté la désolation chez moi. Je le tuerai.

— En serez-vous plus avancée? — un perroquet de moins

fera-t-il une innocente de plus? Allons, madame, ne tuez personne et laissez-vous attendrir; d'ailleurs, je vous atteste que les perroquets n'ont jamais attenté à la vertu des filles ni des femmes! lesquelles se perdent sans qu'ils y mettent la patte.

Brigitte sourit, ma mère se calma, et le soir même verrous et grille avaient disparu.

VII

Je ressaisis ma liberté avec une joie sans égale qui ne fut altérée par personne. Se bornant à me traiter avec une excessive froideur, on me fit grâce des remontrances touchant les erreurs et les fautes du passé.

— Dieu veuille, se disait ma mère, que cet amour, qui s'est introduit dans le cœur de ma fille à l'aide d'une vieille femme et d'un oiseau, la préserve de nouvelles tentations et de plus grands égarements.

En dépit de ce qu'avait dit Brigitte, à dater de cette époque Jacquot fut regardé comme un exterminateur de consciences, un suborneur de filles, un anthropophage de vertu. Au lieu de l'entourer de soins, d'égards et de sucreries, on l'accabla de reproches, de duretés et de mauvais procédés, c'était à fendre l'âme. Le pauvre oiseau n'en pouvait mais; tandis que le bonheur renaissait chez moi, le malheur entrait chez lui. Jacquot n'était pas philosophe. Maltraité d'une part, mal nourri de l'autre, sans compter les mille coups d'épingle que sa sensibilité recevait de mon abandon, car, je dois le dire à ma honte, je m'occupais trop de mon ami pour songer à mon oiseau, l'âme des perroquets n'est pas trempée d'une résignation bien solide, peu à peu Jacquot s'assombrit, se lamenta, se tut, se dépluma et finit par ne plus être que l'ombre de lui-même. Ce dépérissement enchantait ses ennemis. On souriait d'aise à le voir tout penaud cacher sa tête sous son aile amaigrie.

Oublieuse que j'étais! je ne voyais ni la douleur de mon perroquet ni sa mort prochaine, et ne me rappelais plus

seulement que, par une belle matinée de printemps, il m'avait apporté l'amour sous cette même aile éclatante, soyeuse et arrondie. Pauvre Jacquot, vous, la cause première de mon bonheur, comme je vous donnais une preuve de l'ingratitude humaine!

Brigitte, qui venait rarement me voir, trouva un matin les bâtons de la cage déserts, et, sous l'une de ses auges, l'oiseau abattu et presque mourant. La bonne femme, après l'avoir caressé, s'aperçut avec effroi de son état. C'était une digne âme que Brigitte: elle comprit que le mal de l'oiseau venait du bonheur de la jeune fille, elle me gronda doucement; je fus confuse de mon oubli envers mon compagnon de solitude, mon confident des mauvais jours; je le serrai sur mon cœur (j'étais toujours une petite fille pour mon oiseau), et, l'embrassant avec tendresse, je lui promis une ample moisson de cajoleries et de friandises. Jacquot secouait la tête, il avait le droit de douter de moi. Honteuse de mes torts, je déclarai à Brigitte qu'au lieu d'aller aux Tuileries avec mon ami, je passerais la journée en tête-à-tête avec mon cher malade; ce procédé rachetait un bon tiers de mes erreurs passées; ce qui fut dit s'exécuta. Jacquot avait quitté ma chambre pour la salle à manger, il reprit sa place à ma fenêtre; ma conscience me félicita de cet acte de haute justice. Rien ne rend le cœur joyeux comme une bonne action. Si les hommes savaient au juste ce qu'un bienfait rapporte de satisfaction intime, la charité chrétienne mettrait bientôt l'indifférence et l'égoïsme à l'index de ce monde.

Le bonheur, qui guérit si souvent les douleurs morales, reste parfois impuissant à arrêter les progrès du mal physique. Mes soins et les remèdes de Brigitte restèrent sans effet. Jacquot se mourait; il me nommait encore, comme pour me remercier; mais sa voix, jadis si timbrée, était languissante et presque inintelligible. Mon chagrin était sincère, et je m'accusais hautement d'avoir tué mon meilleur ami; le fait est qu'après une agonie de quelques semaines, le pauvre oiseau rendit l'âme. En souvenir de ses vertus, je pris en affection ses semblables. Durant plusieurs années, je ne passais

jamais devant un perroquet sans soupirer douloureusement, ce qui vous explique mes faiblesses pour cet autre Jacquot peu civilisé dont vous entendez le fatigant babil. Celui d'aujourd'hui n'a rien de la grâce, de l'intelligence et de la bonne éducation de son devancier : c'est un monsieur très-mal appris, qui se donne des airs de marquis avec un plumage de roturier et des discours de corps-de-garde; le drôle a tous les vices, je suis mortifiée d'avoir ce grossier personnage dans ma maison, et s'il n'était pas *perroquet*, il y a longtemps que je l'eusse mis à la porte; il insulte et rudoie tout le monde; ce sont chaque jour nouvelles réclamations de la part de ses victimes : on crie, on menace, on demande des réparations en dommages et intérêts; il n'est pas d'oreilles que sa langue de vipère n'ait scandalisées, l'anathème tombe sur lui; un beau matin on le pendra à quelque lanterne de mon quartier; en vérité, s'il existait une police correctionnelle pour les oiseaux de son espèce, le rusé coquin ne quitterait pas le banc des accusés. Ah! ma chère, le Vert-Vert de M. Gresset, à son retour au couvent des Visitandines, était un saint digne d'être canonisé en comparaison de ce maître vaurien. Je ne taris pas d'épithètes à son sujet, comme vous voyez.

Jacquot Ier fut regretté et pleuré par ses amis. Sa mort, en me laissant quelques remords, me rendit sa mémoire plus chère encore. M. B*** épuisant son éloquence à me prouver que j'étais étrangère à la fin du pauvre oiseau, lequel pouvait bien avoir une centaine d'hivers et autant de printemps, peu à peu je me consolai, et des affections nouvelles et plus vives remplacèrent ce souvenir de mon enfance.

L'amour n'est un sentiment éphémère que pour les esprits blasés : pour une jeune fille de seize ans, c'est un saint livre qu'elle lit la main appuyée sur son cœur en cherchant à deviner les joies qu'il promet; pour une femme de trente ans, c'est un livre profane qu'elle relit en se rappelant les plaisirs qu'il lui a donnés; l'une a le regard limpide et calme, la lèvre innocente et douce comme un rayon de miel; l'autre a l'œil étincelant et la lèvre avide de désirs. J'étais une âme honnête autant qu'aimante, ce qui se rencontre difficilement dans le

monde des théâtres, et j'ouvrais pour la première fois le livre de l'amour. Quelles garanties pour celui qui m'avait choisie! Je ne savais rien de plus noble, de plus généreux, que le caractère de M. B***; il ne reconnaissait pas de candeur comparable à la mienne. Au milieu des graves questions politiques qui agitaient alors toute l'Europe, nous vivions l'un par l'autre sans jeter un regard en dehors de notre affection. Les années s'écoulèrent ainsi dans un bonheur de tous les moments, et une séparation par notre volonté devenait impossible, tant nos liens s'étaient resserrés.

Mais le bonheur se lasse de nous, comme une coquette se lasse des amants qu'elle a choisis. Un jour cet hôte charmant nous donna congé, et l'infortune vint s'asseoir à notre foyer: — ne croyez pas qu'elle nous atteignit dans notre mutuelle affection, c'était chose trop sainte pour qu'elle y songeât. Un malheur d'une autre nature nous frappa. Mon ami possédait une fortune considérable, — pour moi c'était là son moindre mérite, — cette fortune était le fruit d'entreprises commerciales entre l'Allemagne, la France et l'Amérique; — une lettre lui annonça qu'il était ruiné: on réclamait sa présence sur les lieux. Il eût supporté sans se plaindre ce coup de l'adversité si cette ruine n'avait atteint que lui seul; mais elle renversait en même temps l'avenir de toute une famille. Ce qu'il n'eût pas fait pour lui, il le fit pour elle.

Abandonner la femme qu'on aime, échanger les joies intimes de l'intérieur contre les incertitudes d'une vie errante, aller demander à un ciel qui n'est pas le sien une fortune qu'il peut vous refuser, et lui sacrifier un bonheur certain, telle était la situation de M. B***; cependant il n'hésita pas, tant la voix du devoir l'emportait sur les désirs de son cœur. Lorsqu'il m'avoua que tout était prêt pour son départ, son visage portait les traces des douleurs qu'il cherchait à me taire, tant sa crainte de m'effrayer était grande. – Je l'accompagnai jusqu'au Havre. Durant le trajet nous gardâmes un morne silence. — En entrant au Havre, je donnai un libre cours à mes larmes; — c'était le terme fatal de la séparation. — Cette forêt de mâts, ces bruns matelots allant çà et là sur

le port, tout ce pêle-mêle avant-coureur du départ ou de l'arrivée, réveillèrent mon désespoir en le faisant plus amer encore. — Au Havre devait finir un bonheur qui durait depuis plusieurs années! — Je passai vingt-quatre heures dans des angoisses que je prie Dieu d'épargner même à ceux qui m'ont le plus méconnue; — enfin le moment de l'épreuve sonna, — je suivis mon ami sur le navire qui allait l'emporter au delà des mers. — Ce fut un adieu déchirant; — je ne saurais vous en faire le récit. — Je quittai le vaisseau à moitié morte; — cependant j'eus le courage de le suivre du regard.— Le temps qu'il louvoya dans le port je conservai toute ma raison : elle était suspendue au mouchoir qu'agitait de la main M. B***; mais dès que le bâtiment eut déployé ses ailes et dépassé le phare, le délire s'empara de moi, — j'étais seule sur la jetée, cherchant à rattacher mon cœur à ce point noir qui fuyait à tire-d'aile. — Bientôt il se perdit sous les derniers rayons du soleil couchant. Alors je regagnai ma chambre d'auberge, où l'isolement et la douleur m'attendaient, tenant les deux mains sur mon cœur pour savoir si je vivais encore. Vous ne connaîtrez jamais de souffrances pareilles à celles que je cherche à vous dépeindre.

VIII

Je revins à Paris dans un état de santé déplorable; — ces secousses m'avaient brisée. — Les devoirs et les distractions du théâtre, loin de remplir le vide qui s'était fait autour de moi, ne furent propres qu'à me le rendre plus cruel; — le succès lui-même ne pouvait rien sur ma tristesse. Un souvenir de l'ami regretté aurait peut-être soulagé mon cœur; ce souvenir, je l'attendis en vain, d'abord inquiète, puis désespérée et enfin résignée, mais de cette résignation qui tue aussi sûrement que le désespoir. — Un tel oubli était inexplicable : — les mois, les années s'écoulaient,—le voyageur gardait toujours le silence. — Pourtant le navire avait marché sans encombre, — je l'avais su de source certaine, — et M. B***

était arrivé sain et sauf au terme de son voyage. Mon peu d'expérience des choses de la vie, mon ignorance complète des hommes, me faisaient accessible à l'opinion de ceux qui m'entouraient; — de bonnes âmes comme Brigitte m'eussent dit d'attendre et d'espérer, mais Brigitte était allée rejoindre mon pauvre Jacquot; — les êtres qui avaient béni mon amour n'existaient plus, personne ne voulut le protéger.

Les gens de théâtre ne croient à rien, cela s'explique.— Habitués à se faire un visage, à peindre des sentiments qu'ils n'ont pas, une sagesse qui leur manque, ils arrivent à se convaincre qu'en dehors de leur empire le monde n'est guère plus vrai qu'eux, et ils déclarent la comédie humaine bien mieux menée par les comédiens de Dieu que la comédie du théâtre par les acteurs de l'art. Donc chacun jetait un doute à mes doutes, une douleur à mes douleurs; — le scepticisme, comme un géant, se dressait devant mes croyances et les dispersait une à une.— J'avais cru à l'amour à première vue : je crus à l'oubli aussi facilement. — De telles émotions étaient trop fortes pour ma constitution délicate, — je fus obligée de prendre un congé,— et les médecins m'ordonnèrent un voyage dans les Pyrénées. — J'hésitais à l'entreprendre, tant la solitude me semblait une chose redoutable.—Mademoiselle Contat vint à mon aide en me proposant de faire route avec elle et sa caravane qui se dirigeait de ce côté-là.—Nous saurons vous guérir l'esprit et le corps, mieux que la science d'Aristote et d'Esculape, me disait-elle, car nous avons le plaisir pour bannière. En effet, la caravane de mademoiselle Contat était des plus distinguées, tant par les belles manières et la naissance que par les grâces de l'esprit et les ressources de la fortune. La grande comédienne avait sa cour et son hôtel Rambouillet. Rien n'était plus coquet et plus amusant que ses petits soupers. J'y avais une place aux conditions suivantes : regarder, écouter, applaudir et me taire; dans le salon de mademoiselle Contat, je jouais les personnages muets avec un rare succès. Je dois dire ici que la maîtresse du logis était une des aimables causeuses de son siècle; elle alliait à une longue expérience et à la vivacité naturelle de son esprit une instruc-

tion solide, chose rare chez les comédiennes de ce temps-là.

Le voyage des Pyrénées étant sur l'ordonnance du médecin, je consentis à profiter de l'offre de mademoiselle Contat, et, quoiqu'il me fût pénible de mêler ma tristesse à la gaieté de ses amis, je partis, me promettant de rester moi-même au milieu de ces fous charmants.

— Nous te ferons rire, petite, disait Célimène en me frappant sur l'épaule.

Je souriais d'un air de doute.

A quoi la grande comédienne répondait :

— Bah ! bah ! nous en avons égayé bien d'autres!

Enrôlée dans sa troupe, nous fîmes voile vers les Pyrénées. — La conversation de la caravane était un échange d'anecdotes, de jeux de mots, d'épigrammes et de facéties. Le voyage se fit sans accident et très-agréablement,— nous avions la gaieté pour pilote. Cependant, malgré cet exemple d'insouciance et de plaisir, je ne pouvais me débarrasser de mon accablement! Était-ce le malaise du corps qui rembrunissait l'âme, ou la tristesse de l'âme qui rendait le corps si souffreteux? Je regardais passer les joies de mes compagnons avec une indifférence à laquelle ne succédait ni l'envie ni le blâme; peu à peu mon esprit se sentit entraîné vers l'observation, et bientôt j'éprouvai un charme inouï à analyser le caractère véritable de chacun. Là, comme au théâtre, on voulait plaire et l'on cherchait le succès. Occupée des autres, je parvenais à m'oublier.

En passant en revue les amis de Célimène, je remarquai un jeune homme auquel j'avais jusqu'alors refusé toute attention. C'était le comte de M***, fils de mademoiselle Contat; ses traits étaient agréables, quoique altérés par la maladie, et toute sa personne inspirait au premier abord la sympathie la plus vive. Les souffrances du comte ne tenaient en aucune façon à des causes morales; elles venaient d'une poitrine très-faible. Mademoiselle Contat allait aux Pyrénées beaucoup plus pour le comte que pour elle. Je fus heureuse en m'assurant qu'il y avait, parmi cette nichée de fous, un être raisonnable en état de passer une heure dans le repos et la vérité du cœur.

M. de M*** comprit sans doute que le moment de se rapprocher de moi était arrivé; il n'attendait pour cela, il me l'a dit plus tard, qu'un regard bienveillant, car le soir même il m'offrit son bras et nous fîmes une longue promenade. La conversation du comte me plut pour le moins autant que son visage. Il n'était pas de l'école de sa mère, qui mettait souvent l'esprit avant le cœur, ou plutôt s'occupait trop du premier pour songer au second. Son caractère ne se ressentait en aucune façon de l'état de malaise dans lequel il vivait; il avait une mélancolie indulgente qui ne gênait la joie de personne et lui attirait les bonnes grâces de chacun.

Nous souffrions tous deux sans nous être jamais communiqué nos pensées ni nos sentiments : c'était un point de sympathie qui devait nous rendre chers l'un à l'autre. M. de M*** aimait la causerie intime, il détestait les histrions du salon de sa mère et n'applaudissait de comédies, quelque spirituelles qu'elles fussent, que lorsqu'il avait payé sa place à la porte d'un spectacle. Les beaux esprits l'ennuyaient, les fous lui faisaient pitié.

Le premier entretien que j'eus avec le comte me donna de ses principes la meilleure opinion. Nous conclûmes, séance tenante, qu'en notre qualité de malades nous pourrions facilement nous éloigner de nos compagnons et vivre un peu plus pour nous-mêmes. Nous n'étions aux Pyrénées, ni lui ni moi, pour assister à ces assauts d'érudition galante et parfumée.

Notre plan de conduite arrêté, nous nous trouvâmes moins tristes et mieux portants. Le comte connaissait une partie de mes chagrins. La chronique des coulisses, rédigée par quelques amis de ces dames de la Comédie-Française, s'était chargée de les lui apprendre comme à tant d'autres; il ne m'en parla point d'abord, sans doute par discrétion, mais je vis clairement qu'une confidence de ma part lui serait agréable; je la lui fis, il m'écouta avec intérêt, et, loin de flétrir la conduite de M. B*** ou de donner à son silence la valeur d'un abandon, il observa une réserve pleine d'indulgence qui m'enhardit à lui ouvrir mon cœur. Ce n'était pas là le langage de ceux auxquels j'avais confié mes craintes. M. de M*** excusait

tout avec une bonté qui m'arrachait des larmes, mais à celles-là ne se mêlait aucun sentiment amer.

Lorsqu'il m'arrivait de lui demander si le bonheur sitôt perdu reviendrait un jour, il se taisait et semblait éviter mes regards. C'était l'arrêt de mort de mes espérances. Le comte finit par ne plus me parler du voyageur infidèle. Je remarquai même que, lorsque son nom était prononcé par moi, il amenait une sorte de contraction sur les traits de M. de M***. Sans bien m'expliquer ce mouvement de déplaisir, je me promis de me tenir sur la réserve ; cependant, quoique tout espoir me manquât touchant le retour de M. B***, je ne pouvais détacher ma pensée de ce premier amour; souvent je restais des heures entières absorbée par mes souvenirs. Alors j'oubliais jusqu'à l'existence de ceux avec qui je vivais. Mon nouvel ami disparaissait lui-même, et parfois il m'arrivait de jeter un cri de surprise en l'apercevant à deux pas de moi, triste et silencieux; je lui tendais la main avec un sourire sur les lèvres, il prenait la main et le sourire d'un air accablé en me disant :

— Vous pensiez à lui, n'est-ce pas ?

— A lui dans le passé, mais non à lui dans l'avenir.

— Vous l'aimez donc encore?

— Je ne sais.

— Vous le regrettez au moins ?

— Eh bien, oui, je le regrette, car, lui absent, il manque quelque chose à ma vie : j'étais *deux*, je ne suis plus *qu'une*

Le comte ne répondait pas, il serrait ma main en s'éloignant comme pour respecter ma douleur.

Un soir, nous perdîmes nos compagnons et nous égarâmes; après avoir erré une heure par des sentiers difficiles, M. de M***, épuisé de fatigue, me proposa de faire une halte; j'y consentis, et nous nous assîmes sur le bord d'un rocher. La nuit était douce comme les nuits d'Orient; le silence seul nous enveloppait. Ce soir-là le comte me parut plus pâle et plus abattu que de coutume; comme il avait sa tête appuyée sur sa main et le regard perdu dans ses rêveries, il me fut possible de l'examiner tout à mon aise, ce que je n'avais jamais fait :

l'altération et la maigreur de son visage m'inquiétèrent.

— Souffrez-vous davantage? lui demandai-je.

— Oui.

— Où est votre mal?

— A quoi bon vous le dire?

— Ne suis-je pas votre amie?

Un sourire amer glissa sur ses lèvres.

— Encore une fois, comte, répondez-moi; où est votre mal?

Ma voix était si pénétrante, qu'elle le fit tressaillir d'une façon étrange; il me regarda avec une expression que je ne lui connaissais pas, et, posant sa main sur son cœur :

— Il est là, ajouta-t-il.

Je ne compris point le véritable sens de ses paroles, car je m'écriai :

— Oh! je veux savoir ce que vous éprouvez. — Parlez, parlez sans crainte

Il secoua la tête d'un air d'incrédulité et me répondit :

— Vous ne sauriez pas me comprendre.

— Ne pas vous comprendre, moi! moi qui vous aime tant!

Le comte tressaillit de nouveau et me jeta le même regard expressif et passionné.

Cette fois je regrettai l'aveu que je venais de faire. Aussi me hâtai-je d'ajouter plus froidement :

— Oui, comte, je vous aime, et d'une affection que je suis prête à avouer hautement : elle est la plus sincère et la plus honnête que je sache; si vous avez laissé quelque attachement d'une autre nature à Paris, qu'il n'en soit pas jaloux. Je ne puis être que votre sœur.

— Et moi, je ne serai jamais votre frère, murmura résolûment le comte.

— Pourquoi?

— Parce que je vous aime comme un amant.

Je reculai effrayée autant de la pâleur de M. de M** que de l'accent dont il avait prononcé ces mots.

— Oh! je suis insensé, reprit-il tristement, je suis insensé de subir de si cruelles douleurs. Cet amour que j'ai là, au

fond du cœur, et qui m'étouffe... vous le condamnez, n'est-ce pas?

— J'ai trop souffert par l'amour pour ne pas le repousser partout où il s'offre à moi : je suis morte à ce sentiment.

— Aussi n'ai-je aucune espérance à l'heure où je vous parle; l'amour vous plairait encore que je serais sûr de vous déplaire.

— Vous vous trompez, comte; si je pouvais aimer comme il y a quelques années, vous êtes l'homme que je choisirais de préférence.

M. de M*** me prit la main avec émotion.

— Merci, merci de cette bonne parole, me dit-il.

Puis un instant après il ajouta :

— Vous êtes bien convaincue que vous ne pouvez plus aimer?

— Il m'est pénible de vous affliger, mon cher comte, et cependant je dois vous avouer qu'après m'être posé souvent la même question je me suis toujours répondu d'une manière affirmative.

— Mais l'avenir est si vaste!

— Si l'avenir me gardait d'autres amours, je croirais aux miracles, et le temps de la sorcellerie n'existe plus.

Le comte se tut. Nous restâmes plusieurs heures sans reprendre cet entretien si pénible pour tous deux; la lune descendait à l'horizon, la brise soufflait des gouttes de rosée sur nos têtes, et nous ne songions point à regagner notre demeure; j'étais là, rêvant à l'amour impossible, tandis qu'il rêvait vaguement à l'amour possible.

Il y avait un charme infini à être ainsi l'un près de l'autre dans le silence de la pensée. A ce moment, si le comte s'était éloigné et que je fusse restée seule, j'en aurais ressenti un profond chagrin.

Tout à coup il s'écria :

— Eh bien, je partirai.

— Partir! fis-je vivement et comme réveillée en sursaut; —y songez-vous?

— C'est parce que j'ai pensé aux chances de malheur qui m'attendent auprès de vous que je veux m'éloigner.

— Mais quel malheur peut vous frapper auprès de moi?...

Le comte sourit amèrement.

— On le voit bien, répondit-il, vous ne connaissez que l'histoire de votre cœur, — pauvre femme! vous ignorez les drames intimes qui se jouent dans l'âme de ceux qui comme moi aiment sans espoir. Votre présence, mon amie, en les rendant incurables, ne ferait qu'accroître mes douleurs; — oui, ma résolution est prise, je partirai.

L'idée de perdre le comte me causa une sensation inattendue. J'insistai pour le retenir.

— N'est-ce pas assez de me refuser votre amour, et voulez-vous que je meure de désespoir sous les yeux de votre indifférence? — Qu'importe, après tout? si c'est là votre désir, je resterai.

Je n'eus pas la force de répondre un seul mot à ces injustes soupçons : celui qui me parlait ainsi trouvait assez d'excuses dans son malheur.

IX

L'aube commençait à poindre; M. de M*** se leva. — Je passai mon bras sous le sien, et, guidés par un paysan que le hasard nous envoya, nous trouvâmes notre chemin. Il était grand jour lorsque, brisée plus par l'émotion que par la fatigue, je me jetai sur mon lit. Je fis dire à mademoiselle Contat que j'étais indisposée, et de la sorte j'eus le loisir de garder ma chambre, même à l'heure du déjeuner.

Le comte m'écrivit pour me prier de le recevoir.

Cette demande, toute naturelle à la veille d'un départ, me troubla à un point extrême; pourtant je ne pus m'empêcher de consentir à une entrevue qui devait être la dernière.

— Je viens vous serrer la main, mon amie, me dit M. de M***; je pars ce soir.

— Déjà?

Ce mot m'était échappé malgré moi. — Le comte parut l'entendre avec plaisir, mais ne le releva point.

— Adieu, fit-il avec effort, adieu ! peut-être pour toujours! Quand vous ne penserez pas à *lui,* pensez à moi.

— Je penserai plus à vous qu'à lui, m'écriai-je, car je sens en recevant votre adieu à quel point votre présence m'est chère.

— Merci.

— Voyons, comte, dans quelques jours nous partons pour Paris : attendez-nous.

— A quoi bon? d'ailleurs, je ne retourne point à Paris.

— Et où allez-vous? demandai-je avec autant de crainte que de surprise.

— En Italie.

— Et pourquoi?

— Pour oublier.

J'eus un douloureux serrement de cœur et les larmes me vinrent aux yeux.

— Mais qui vous accompagnera dans ce voyage?

— Votre souvenir.

— Et, si vous étiez malade là-bas, qui aurait soin de vous? Non, vous ne pouvez pas partir.

— Ne vous alarmez point de la sorte, me répondit-il, je ne serai ni plus ni moins malade qu'ici. Le ciel de Naples est si doux à ceux qui souffrent!

La main du comte était fiévreuse, ses joues avaient une animation toute fébrile.

— Mais vous êtes malade, mon ami! m'écriai-je en cherchant à le retenir.

— Vous vous trompez, je me trouve mieux, beaucoup mieux.

— Je vous dis encore une fois que vous souffrez davantage. — Voyez votre visage, comme il est changé. Oh! vous ne partirez pas ainsi, ce serait l'acte d'un fou!

— Ne le suis-je pas?

— Oui, vous êtes insensé, c'est vrai; mais j'ai de la raison pour deux, je vous retiendrai...

— Enfant! fit M. de M***, Naples me guérira.

— Naples vous tuera, malheureux, et je veux que vous viviez.

Je ne pus retenir cette phrase, qui peignait un intérêt bien tendre pour une femme destinée à ne plus connaître l'amour. Le comte me regarda avec étonnement; il fut un instant tenté de me demander à quel ordre de sentiments se rattachaient ces mots; mais, se méfiant de lui-même, il se contenta de m'envoyer un sourire de remercîment, et, quittant ma main, il se dirigea vers la porte.

Je tressaillis.

— A quelle heure partez-vous? lui dis-je.

— A l'instant.

— C'est impossible!

— Regardez plutôt.

Il ouvrit la fenêtre et me désigna du doigt une calèche de voyage attelée de deux chevaux, et qui attendait dans la cour de notre hôtel.

— Mon Dieu! mais c'est un affreux départ! m'écriai-je en me rappelant ce que j'avais souffert au Havre.

Et je pris ma tête dans mes mains.

— Oui, c'est en effet la plus cruelle des épreuves dans l'existence d'un homme aimé; car la séparation frappe deux cœurs du même coup, tandis que moi, qui suis un maudit de l'amour, je ne laisse sur mon passage ni regret, ni désespoir, ni larmes.

Pour toute réponse, je montrai à M. de M** mon visage baigné de pleurs.

— Vous pleurez? vous! Est-ce possible? Et pourquoi?

— Vous me le demandez? fis-je amèrement.

— Dites-moi que je rêve, mon Dieu!

— Vous êtes bien éveillé, — je vous le jure.

Le comte me serra convulsivement sur sa poitrine sans m'interroger. — Je n'eus point le courage de me dégager de ses bras. Nous restâmes ainsi quelques instants.

Enfin, je me hasardai à lui dire:

— Eh bien, mon ami, partirez-vous?

M. de M*** marcha vers la fenêtre.

Je tremblais, ne sachant quel pouvait être son projet.

— Jacques! cria-t-il.

— Me voici, monsieur le comte, répondit une voix au dehors.

— Payez la poste et renvoyez-la ; — je reste.

Le comte referma la fenêtre, et se tournant vers moi :

— Êtes-vous contente, Hippolyte? me demanda-t-il tendrement.

Mes yeux se chargèrent sans doute de lui répondre selon son désir ; cependant il me dit avec mélancolie :

— Je ne vous demanderai jamais si vous m'aimez, mon amie ; mais je vous prie en grâce d'être toujours ce que vous avez été tout à l'heure.

—Vraiment? et, si je vous aimais bien fort, est-ce que je n'aurais pas le droit de vous le dire un brin, par-ci par-là, à nos moments perdus?

— Vous ferez ce qui vous plaira. — N'êtes-vous pas libre de me désoler ou de me ravir au gré de votre fantaisie?

Le temps devenait mauvais; nous quittâmes bientôt les Pyrénées, emportant une provision de bonne santé et de bien-être. — Le comte se déclarait guéri; le fait est qu'il n'était plus le même homme. — En arrivant à Paris, on nous félicita de cet heureux changement.

Mademoiselle Contat était enchantée; elle s'en attribuait tout le mérite.

M. de M*** avait inspiré de grandes passions un peu partout ; — le faubourg Saint-Germain, encore tout ému des terribles journées du régime révolutionnaire, le disputait au foyer de la Comédie-Française. — Il laissait ces dames s'arranger entre elles et se contentait de sourire de leurs entreprises amoureuses. — Je fus d'abord alarmée des succès du comte ; — il s'en aperçut et me fit le sacrifice de ses habitudes mondaines; — mais, me sachant incapable de l'accepter ouvertement, il prit le prétexte de sa santé qui l'obligeait à se ménager, et rompit, en partie, avec les petits soupers, les bals et les galants boudoirs. — On se récria, on pesta, et il eut à subir des attaques désespérées, desquelles il s'en revenait toujours vainqueur auprès de moi.

Certes M. de M*** n'avait jamais été un homme dissolu; pourtant il passait, aux yeux d'un certain monde, pour le héros d'aventures tant soit peu *régence*.

Mademoiselle Contat, qui connaissait les véritables sentiments de son fils, s'en réjouissait ouvertement et m'encourageait à le rendre heureux, ce qui était bien mon vœu le plus ardent et le but où tendaient mes moindres actions. Au milieu de ce bonheur si vrai, une chose vint m'inquiéter, — ce fut la mauvaise santé de M. de M***. — Quoiqu'il me cachât ses souffrances, je les retrouvais une à une sur son visage, — souvent même je remarquais du sang à son mouchoir; — lorsque je le questionnais, il me répondait doucement qu'il ne s'était jamais senti ni plus heureux, ni plus robuste. — Le pauvre jeune homme mentait pour la moitié. — J'aurais voulu raffermir sa santé aux dépens de son bonheur et le faire moins heureux et mieux portant. — S'étudiant à dissimuler ses souffrances sous un sourire, il me grondait tendrement de mes inquiétudes, qu'il traitait de chimères, — tandis qu'une petite toux sèche et fréquente m'avertissait du danger de son état. Je soignais le comte comme s'il eût été mon enfant, et, à mesure qu'il s'affaiblissait, je sentais grandir mon dévouement pour lui.

Amateur passionné du théâtre, M. de M*** me donnait d'excellents conseils touchant mes rôles; son goût était exquis, ses connaissances parfaites. — Il eût été un grand comédien, si le hasard se fût chargé de l'enrôler dans l'armée du théâtre; je le regrettais comme camarade et le lui disais souvent, ce qui paraissait lui plaire infiniment. Le comte racontait avec un charme plein de naturel que chacun enviait; — c'était le plus agréable conteur du salon de sa mère; — elle le savait, et se parait de son fils comme d'un succès. — Mais M. de M*** avait ses jours : il se faisait désirer longtemps avant de se donner; — cette sorte de coquetterie lui était pardonnée en sa qualité de malade et d'enfant gâté.

Le comte était jaloux par tempérament, mais sa jalousie ne faisait du mal qu'à lui seul. Je l'avais pressentie, sans qu'il s'en doutât, à une légère contraction de la lèvre inférieure et

à une prompte rougeur qui, des joues, gagnait jusqu'à la racine des cheveux. Je l'aimais trop pour lui donner volontairement de telles émotions, et je m'appliquais à n'être pas coquette avec autant de soin que la plupart des femmes en mettent à le devenir; — il était un point difficile à épargner au comte, — c'était le souvenir de mes premières affections, car il trouvait autour de moi tout ce qui devait le lui rendre douloureux. Je le sentais trop bien pour ne pas redoubler alors d'attentions et de tendresse.

— Vous y gagnez, lui disais-je; — si je n'avais pas à vous faire oublier le passé, est-ce que je vous aimerais autant? Voyez donc comme on aime autour de nous.

Il me remerciait toujours avec effusion; jamais cœur ne fut plus reconnaissant que le sien; — quand il me parlait de ce qu'il me devait à ce point de vue, j'entrais en colère jusqu'à le rudoyer.

— Eh! ne dirait-on pas que je vous aime à mon corps défendant et par autorité de justice?

Depuis mon retour des Pyrénées, les choses du cœur marchaient à merveille pour nous, et les choses du théâtre n'en allaient pas plus mal pour cela. J'avais perdu mes rêveries, mes regrets et jusqu'au souvenir de mes premières impressions; — l'oubli de ceux que nous avons aimés nous mène tôt ou tard à l'indifférence qui est la fin de tout.

Je ne parlais jamais de M. B***; cependant, çà et là, j'entendais prononcer son nom; — au dire des uns il avait dû se fixer en Amérique. — Je ne doutais pas un instant que son plan n'eût été fait à l'avance et que ce brusque départ ne prît sa source dans le désir de se séparer de moi. — Cette pensée aurait été sans doute combattue par le comte, qui tenait à ce que je conservasse mon estime à M. B***; aussi me gardai-je bien de la lui communiquer...

X

Ici, ma chère enfant, il faut que je vous retrace un rêve singulier qui se rattache à cette chaîne d'événements. Un

songe ! me devrais-je inquiéter d'un songe? Je ne suis ni superstitieuse, ni visionnaire, — je me crois même l'esprit fortement trempé; ne doutez pas de la vérité de ce que je vais vous raconter. — Une nuit je me trouvai transportée sur la jetée du Havre... qu'y faisais-je? je l'ignore; — le clair de lune était admirable; la mer, dégagée de toute vapeur, me permettait de plonger mes regards dans un horizon immense, formé par un ciel du bleu le plus azuré; — aucun bruit n'arrivait jusqu'à moi, — c'était la solitude dans ce qu'elle a d'imposant pour le penseur ; — les vagues sommeillaient tranquilles dans les bras de l'Océan. — A la vue de ce spectacle, je songeai à l'ami de ma jeunesse, je le revis ce qu'il avait été tant d'années, le modèle de l'affection la plus tendre; — nos beaux jours passèrent un à un devant ma pensée, et je me mis à verser sur eux de douces larmes. — A ce moment mes yeux humides cherchèrent un point noir sur l'immensité qui m'avait emporté mes joies les meilleures ; — cette fois encore, l'horizon me le rendit; mais, chose étrange, il paraissait se rapprocher du rivage; — bientôt le point s'élargit sans forme apparente, — je n'en pouvais douter, il venait de mon côté; — quelques instants après il ressemblait à un énorme oiseau ; — oui, c'était bien là un navire, voiles déployées; il avançait majestueusement vers le port, — le jour ne pouvait manquer de le trouver devant le Havre; — le jour vint en effet, et je pus distinguer le bâtiment et jusqu'à l'équipage, — c'était un brick américain ; — un homme passa sur le pont, et, s'arrêtant, darda sa longue-vue sur la jetée, — cet homme était M. B***. — Je poussai un cri et m'éveillai ; — mais ce cri fut suivi d'un plus perçant encore, car à deux pas de moi j'aperçus une forme humaine appuyée sur le pied de mon lit; l'obscurité régnait dans ma chambre, j'eus peur et je me saisissais déjà de la sonnette pour appeler à mon secours, lorsqu'une main vigoureuse se posa sur la mienne et m'arrêta.

— Qui êtes-vous? m'écriai-je épouvantée.

Pour toute réponse, j'entendis marcher vers la fenêtre, tirer les rideaux, ouvrir les contrevents, et là, comme dans mon rêve, je retrouvai le visage et le regard éloquent de M B***.

Il est de ces terribles réalités qui feraient douter de votre raison. Un instant je me crus aux prises avec quelque hallucination.

Voyant que je gardais un silence plein de terreur:

— Vous ne me reconnaissez pas, mon amie, me dit enfin M. B***. Suis-je tellement changé que votre cœur me désavoue?

A ces mots, je revins à moi.

— Comment êtes-vous ici? demandai-je.

— Votre femme de chambre, qui n'a oublié, elle, ni mon nom ni mon visage, m'a laissé pénétrer jusqu'à vous. Ne la grondez pas; je l'ai tant suppliée, qu'elle n'a point eu la force de me refuser.

Les traits de M. B*** avaient toujours leur distinction, ses yeux leur éclat et cette douce expression qui m'avait fascinée quelques années auparavant; mais son teint basané, ses cheveux légèrement grisonnants et des rides précoces annonçaient de grandes douleurs. — La main seule de l'adversité avait pu devancer les lois du temps.

Toute à l'observation et à la surprise, je ne parlais pas.

— Est-ce ainsi que vous me recevez, moi qui viens d'un monde à l'autre pour vous serrer sur mon cœur?

— Ce cœur-là ne m'appartient plus, répondis-je avec effort.

— Ce cœur-là vous appartient toujours, entendez-vous bien? il n'a pas cessé de vous aimer; il vous revient aujourd'hui tel que vous l'avez reçu chez Brigitte. — Vous en souvient-il? vous étiez si joyeuse de trouver à ce cœur le visage qui vous avait plu et auquel votre imagination de jeune fille prêtait des charmes qu'il n'avait que pour vous seule. Voyons, l'aimez-vous encore, ce visage? lui pardonnez-vous ses rides et ses cheveux blancs?

Ne pouvant ni lui répondre, ni l'interroger, je me sentais immobile.

— Savez-vous que je n'ai fait qu'un saut du navire ici? J'ai crevé tous les chevaux de poste qui m'ont servi. Pauvres bêtes! elles auraient mieux fait de s'atteler au carrosse d'un financier qu'au char d'un amant!

M. B*** passa ses bras autour de mon cou, et, m'attirant à lui, continua :

— Vous n'avez pas douté de moi, n'est-ce pas? Est-ce qu'on renie une affection comme la nôtre? est-ce qu'on étouffe dans son cœur le sentiment de l'honneur, du devoir et de la famille?

— Et cependant vous ne m'avez pas écrit! m'écriai-je.

— Oui, j'en conviens. Eh! mon Dieu! si c'est là un tort grave, pardonnez-le-moi, j'ai eu tant à lutter contre le sort! Un jour plein d'espérances, le lendemain désenchanté, que devais-je faire? Pauvre femme! vous ne saurez jamais par quelles épreuves j'ai passé!... Mes lettres, qui ne vous avaient causé que de la joie, ne pouvaient vous apporter mes douleurs, qui fussent devenues les vôtres. Grâce au ciel, tout est fini, l'horizon s'est éclairci; je reviens riche, jeune encore, aimant comme aux premiers jours de notre amour. Êtes-vous heureuse?

— Oui, je suis heureuse, lui répondis-je; oh! bien heureuse de vous savoir l'homme que vous êtes; rien ne m'eût été plus pénible que de cesser de vous estimer. Maintenant, mon ami, écoutez-moi, et, quoi que je vous dise, ne me refusez ni votre pardon, ni votre estime, car, quelle que soit ma faute, j'y ai des droits.

— Vous me faites peur, interrompit M. B***; qu'avez-vous à m'apprendre?

— Mon ami, votre silence, à l'heure où le récit de vos chagrins vous eût rendu plus cher à mon cœur, a tué mon amour.

— Mon Dieu!

— Oh! l'agonie a été longue; un amour comme le mien ne pouvait s'éteindre sans luttes, sans désespoir. J'ai souffert à en mourir, ce qui me fait dire que la douleur ne tue pas.

— Vous avez cessé de m'aimer, parce que vous avez cru à mon indifférence, à mon oubli, à mon abandon; mais aujourd'hui je reviens à vous, le doute s'efface, le passé s'oublie, l'avenir s'offre à nous plein d'espérances. Non, vous ne sauriez me repousser comme un indigne.

— Aussi ne vous ai-je pas repoussé !

— Pourquoi alors vous dégagez-vous de mes bras? pourquoi détournez-vous vos yeux avec inquiétude?

— Parce que je ne puis être à vous.

M. B*** parut anéanti; soit qu'il ne comprît pas ou que sa raison fût absente, il ajouta :

— Mais je suis bien à vous, moi!

— Ne m'interrogez pas; résignons-nous.

— Vous ne m'aimez donc plus? s'écria-t-il.

— Je vous estime et je vous admire.

— Si c'est mon nom qu'il vous faut en échange de votre amour, eh bien, acceptez-le, je vous le donne avec bonheur.

— Merci, merci, mon ami, je reconnais là votre générosité; mais ce nom, que je serais fière de porter, je le laisse à une autre... Je ne m'appartiens plus.

— Mon Dieu! fit M. B***.

Et il joignit les mains avec déses-poir.

Mon émotion égalait la sienne.

— Ne m'accusez pas, lui dis-je doucement, voyant qu'il se taisait; je suis moins coupable que vous ne sauriez le croire.

— Moi vous accuser, moi vous condamner! oh! jamais! jamais!

Il pleurait, lui si courageux et si fort en face des coups de la destinée; il pleurait comme un enfant.

D'un mot j'aurais pu sécher ses larmes; mais ce mot, il m'était interdit de le lui dire.

Surmontant sa douleur :

— Vous rend-il heureuse, au moins? me demanda M. B*** avec une tendresse infinie, je ne sais rien de votre vie, moi, et vous avez tout à m'apprendre.

Je ne puis vous peindre l'effet que me produisirent ces paroles si touchantes. Mes pleurs m'empêchèrent de répondre. Il poursuivit :

— Je le sens, s'il n'était pas digne de votre amour, je deviendrais son ennemi; j'ai la volonté de respecter votre bonheur, mais je ne supporterais jamais la pensée que vous

souffrez; oui, je vous sauverais de vous-même, entendez-vous?

Je n'osais lever les yeux sur M. B***, sa voix vibrait dans mon cœur comme au jour où je l'avais rencontré chez Brigitte. Ce souvenir de notre jeunesse m'enivrait encore, je laissai tomber ma tête sur la large poitrine du voyageur, et je murmurai doucement :

— Rassurez-vous, je suis heureuse.

— Alors je vous laisse, et remercie Dieu.

Je l'entourai de mes bras avec un entraînement qui ressemblait à un retour de passion ; certes, il aurait pu s'y méprendre, si le portrait de M. de M***, frappant soudain ma vue, ne m'eût rappelée à mes devoirs. Je repoussai M. B***; il comprit ce mouvement de réserve et le sentiment qui l'avait motivé : aussi, se penchant vers le portrait du comte, il l'observa avec une attention toute scrupuleuse.

— C'est lui, n'est-ce pas? me demanda-t-il.

Je fis un signe affirmatif.

Il resta quelques instants silencieux et rêveur, puis ajouta avec intérêt :

— Ce visage porte les traces de profondes souffrances ; est-ce que vous ne l'aimeriez pas?

Il y avait comme une secrète espérance dans ces paroles ; elles me rappelèrent ce que je devais au comte.

— Oh ! je l'aime ! m'écriai-je ; je l'aime d'une affection aussi tendre que dévouée ; ne me croyez pas la cause de ses souffrances, dont on retrouve les traces sur ses traits ; elles sont l'œuvre de Dieu, qui a placé une âme de feu dans un corps frêle et délicat.

M. B*** ne me répondit pas; son visage, comme celui du comte, était pâle, triste et altéré.

Tout à coup sa pensée se porta vers des affections qui nous étaient présentes à tous les deux. Il s'occupa d'elles longuement et avec cet amour du devoir que je retrouvais en lui et que de longues épreuves avaient pu lui faire négliger. L'heure avait marché rapide durant cette solennelle entrevue ; la pendule sonna midi. Le comte venait toujours à cette heure-là,

il pouvait entrer dans ma chambre et y trouver M. B***, ce qui eût amené une explication difficile pour chacun de nous. Quoique je n'eusse rien à redouter, je voulus l'éviter, sachant à quel point la nature nerveuse de M. de M*** se refusait à ces sortes d'émotions. Je priai M. B*** de s'éloigner.

— Vous l'attendez? me dit-il en cherchant à lire dans ma pensée.

— Eh bien, oui, je l'attends.

— Et vous craignez qu'il me rencontre chez vous?

— C'est vrai.

— De la sorte vous reniez le passé.

— Je ne renie ni le passé, ni les premières affections de ma vie, mais je veux éviter une douleur au comte; est-ce là un si grand crime?

— Non, assurément, répondit M. B***, rappelé à sa nature généreuse, et je retire mes paroles de tout à l'heure comme indignes de moi.

A ce moment, la voix de M. de M*** arriva jusqu'à nous.

— Partez, au nom du ciel, partez! m'écriai-je.

— Mais par où?

— Par là, fis-je, désignant une des portes de ma chambre qui conduisait à mon salon.

M. B*** me tendit la main.

— Est-ce que nous ne devons plus nous revoir? me demanda-t-il.

— Comme amants, jamais; comme amis, toujours; cet adieu n'est éternel que pour l'amour.

Nous échangeâmes encore quelques mots à la hâte, et nous nous séparâmes, émus autant l'un que l'autre.

Une fois dans mon salon, M. B*** pouvait sortir sans être remarqué, de ce côté-là j'étais pleinement rassurée; mais, lorsque le comte entra, je n'étais point encore remise. Il jeta un coup d'œil inquisiteur autour de lui; je craignais qu'il ne m'interrogeât, car il m'eût été impossible de le tromper; par bonheur le comte n'était pas de ces jaloux intraitables qui vous demandent compte de vos regards, de vos sourires ou de votre pâleur. Quelque soupçon qui lui vînt à l'esprit, ce

jour-là il se tut; seulement, je le trouvai inquiet et presque soucieux.

— M. B*** est ici, me dit-il quelques jours après; le saviez-vous?

— Oui, je le savais.

— Ah! vraiment? fit-il avec intention; et vous l'avez vu?

— Oui, je l'ai vu, répondis-je franchement.

Le comte pâlit. Alors je lui racontai ce qui avait eu lieu entre M. B*** et moi. Mon récit lui causa un sentiment de douleur qu'il lui fut impossible de dissimuler; lorsque j'eus fini, il me dit avec tristesse :

— Cet homme revient pour vous, il vous offre son nom, sa fortune, tout un avenir de bonheur, de considération, et vous avez refusé! c'est le plus sublime des sacrifices.

— Non, interrompis-je vivement, vous vous trompez, c'est la meilleure preuve de mon attachement pour vous.

M. de M*** connaissait trop à fond tous les replis du cœur humain pour se laisser aller à de fausses suppositions; il eut bien vite apprécié la sincérité de mes paroles et m'en remercia.

Certes, je disais vrai, et, en refusant le nom et la fortune de M. B***, je n'avais pas même le mérite du sacrifice; mon affection pour le comte était profonde et s'appuyait encore sur le besoin qu'il avait qu'on l'aimât. Ne vivant que par le cœur, je l'eusse tué si je me fusse retirée de lui, et sa vie m'était aussi chère que la mienne.

Ma conduite ne m'attira ni l'inimitié, ni l'indifférence de M. B***; bien au contraire, il devint le plus tendre de mes amis, nous nous revîmes souvent avec un plaisir auquel se mêlait encore le souvenir des illusions de notre jeunesse. Parmi les âmes d'élite qui passent à travers ce monde d'écueils, de déceptions et de larmes, M. B*** comptait au premier rang.

Le comte de M*** mourut jeune.

Lord Byron a raison : toutes les comédies finissent par un mariage, et tous les drames par une mort. . . . . . .

Mademoiselle Mars garda le silence durant quelques instants,

comme pour se remettre de l'émotion pénible que lui avait causée ce long récit, et, maîtresse d'elle, me dit adieu, en m'annonçant pour le lendemain une aventure du dix-huitième siècle.

CHAPITRE QUATRIÈME.

M. LE MARQUIS DE FONTANGES.

I

. . . .

J'ai beaucoup connu dans ma jeunesse un vieux marquis de Fontanges, qui avait été un des beaux de la cour du roi Louis XV. C'était un original très-amusant. Vous allez en juger par l'aventure suivante, qu'il se plaisait souvent à me raconter.

Vers la fin du règne de madame la comtesse Dubarry, M. de Fontanges avait trente ans à peine. Sa physionomie était régulière et belle, quoique un peu froide; ses yeux rêveurs manquaient d'expression et de vivacité, ce qui leur donnait un air étonné qui s'harmonisait à merveille avec ses allures singulières, ses idées fantasques, ses distractions et ses caprices.

M. de Fontanges était entêté et querelleur de naissance, et pourtant il ne laissait jamais échapper l'occasion de prouver son dévouement à ses amis. Il était généreux sans prodigalité, chose assez rare sous Louis XV, compatissant sans faiblesse et sans vanité, brave comme son épée.

Lorsqu'on parlait devant lui de ses qualités, il devenait furieux et se récriait qu'on le tournait en ridicule. Lorsqu'on passait en revue ses défauts, il souriait complaisamment, secouait son jabot de dentelle et disait :

— Pardieu ! vous avez raison... je ne vaux pas le diable....

M. de Fontanges ignorait la couleur de sa livrée, le nom de ses laquais, le nombre de ses équipages.

M. Jérôme, son intendant, avait la haute main sur tout

C'était un homme honnête et dévoué, qui, connaissant le caractère de son maître, auquel il était très-attaché, gouvernait sagement la maison d'un extravagant. L'esprit n'était certes point ce qui manquait à notre marquis : il en avait plus que personne, mais ne se donnait pas la peine de s'en servir.

M. de Fontanges avait eu beaucoup d'aventures galantes, comme tous les gentilshommes de son temps, quoiqu'il ignorât ce qu'elles valaient au juste. Il changeait de maîtresse pour faire comme ses amis, et ne trouvait aucune différence entre l'idole de la veille et celle du lendemain.

Lorsque le marquis s'occupait de science, de musique et de peinture, il devenait un autre homme. Il avait tout lu, tout compris, tout retenu; il composait de ravissantes mélodies, jouait fort joliment du clavecin, et copiait Watteau comme son meilleur élève. Les richesses de son esprit étaient un trésor dont M. de Fontanges se montrait avare et qu'il cachait à tous les yeux. Il avait donné un coup d'épée au comte de Solanges, parce que celui-ci, sans l'en prévenir, s'était emparé d'une de ses *ariettes* et l'avait chantée dans les petits appartements du roi, où elle obtint un grand succès.

— Solanges voulait qu'on sût à la cour que vous avez toutes sortes de talents, lui disait-on pour arranger l'affaire.

— Et si je ne veux pas qu'on le sache, moi? répondait le marquis en colère.

— Tenez, vous êtes fou.

— Cela se pourrait bien.

M. de Fontanges n'avait jamais été amoureux, comme bien vous pensez; je crois même qu'en dépit de sa science il ignorait la signification de ce mot-là. Aussi aurait-il joué à merveille le marquis du *Legs*, qui, après avoir tendrement regardé la comtesse, au lieu de la déclaration d'amour qu'elle attend, lui jette ces mots :

« Madame, vous avez bien la plus belle santé ! »

On raconte mille anecdotes dont sa distraction avait fait les frais.

Un matin, M. de Fontanges reçut une lettre d'invitation :

il s'agissait d'un mariage, et notre marquis était trop poli pour manquer à ses devoirs d'homme du monde, quoiqu'il les remplît parfois tout de travers. Le jour dit, il s'habilla avec soin, ce qui lui arrivait rarement, et se rendit à l'hôtel des mariés, le visage consterné. La cérémonie achevée, M. de Fontanges se pencha vers un des invités, et lui adressa cette question d'un air attendri :

— Monsieur, suivrons-nous le corps?

Celui auquel il tenait cet étrange langage ouvrit de grands yeux, le regarda, étonné, et lui répondit :

— Quel corps?

— Le corps du défunt...

— Mais, monsieur, il n'y a pas de défunt ici.

— Comment, il n'y a pas de défunt?

— Eh! sans doute, puisqu'il y a un marié.

— Ah! pardon, monsieur, reprit le marquis confus, je me croyais à un enterrement.

Jamais la voix de M. de Fontanges ne s'était élevée pour flétrir une réputation ou condamner une faute. Il pardonnait à ses ennemis dès qu'il les voyait malheureux, et tendait sa bourse à leur misère. Le marquis était riche et garçon, deux qualités précieuses au temps où il vivait.

— Comment ne se marie-t-il pas? demandait-on.

— Y pensez-vous? un rêveur qui ne sait jamais ce qu'il fait!

— Raison de plus; qu'il se marie, cela le formera...

M. de Fontanges avait pour oncle le marquis de Nionne, auquel il avait voué, depuis son enfance, un attachement filial.

Le vieux marquis avait un caractère quinteux, atrabilaire, et, malgré ses quatre-vingts ans, un entêtement mêlé de malices et de subterfuges devant lequel toutes les volontés fléchissaient.

Quand son neveu voulait lui résister, il criait à *tue-tête* qu'il allait mourir suffoqué, ce qui mettait sur-le-champ les parties d'accord, et le rusé vieillard comptait avec orgueil les victoires qu'il obtenait de la sorte.

— Moi seul ai raison de ce grand extravagant, disait M. de Nionne en parlant de son neveu ; allez voir un peu s'il rêve lorsque je suis là.

Le fait est que la voix aigre du marquis eût réveillé un sourd endormi.

Un soir, M. de Fontanges, en rentrant à son hôtel, trouva son oncle mollement assis dans une bergère, les mains passées dans sa fine douillette.

— Enfin, vous voilà, monsieur, c'est bien heureux! s'exclama le marquis. Il y a trois heures que je vous attends... Je rentrerai à l'hôtel de Nionne à une jolie heure, et cela grâce à vous. Vous verrez que l'on me prendra pour un libertin, un coureur, tandis que vous êtes seul coupable.

— Et de quoi, s'il vous plaît ?

— De faire attendre votre oncle, monsieur. Mais laissons cela, car, s'il fallait passer en revue toutes vos sottises, on n'en finirait point. Or çà, monsieur mon neveu, savez-vous ce qui m'amène ?

— Ma foi non.

— Eh bien, je vais vous l'apprendre : je vous marie, mon cher.

M. de Fontanges fit un saut sur sa chaise, quitta son air rêveur, et, regardant son oncle avec effroi :

— Qu'est-ce que vous avez dit? lui demanda-t-il.

— Je vous marie... est-ce clair ?

— Vous rêvez, mon oncle.

— Comment, monsieur, vous avez l'impertinence de me dire ces choses-là en face?

— Est-ce qu'on marie les gens sans leur permission ?

— Je dis, monsieur, que je vous marie, et uniquement parce que je le veux...

— Et à qui, s'il vous plaît?

— A une personne charmante.

— Bah! toutes les femmes sont charmantes quand il s'agit de les faire épouser... et le lendemain de leurs noces les maris sont des sots.

— Taisez-vous, monsieur.

— Pas avant de vous avoir demandé le nom de celle que vous me destinez...

— C'est la fille d'un de mes bons amis.

— Que je ne connais pas, sans doute?

— Que vous connaissez, monsieur.

— Et qui s'appelle?

— Le vicomte de Sesmaisons.

— Ah! nous y voilà... un original.

— Il vous sied bien d'en médire, vous qui passez pour un fou!

— Est-ce à cause de cela que M. de Sesmaisons m'a choisi pour son gendre?

— C'est moi, monsieur, qui lui ai parlé de vous.

— Je ne vous en fais pas mon compliment.

— Je lui ai donné ma parole; ma parole, entendez-vous?

— Ce n'est pas ce que vous avez fait de mieux.

— Et vous épouserez mademoiselle de Sesmaisons.

— Ah! c'est ce que nous verrons!

— Vous l'épouserez, vous dis-je!

— Non, mon oncle.

— Si, monsieur!

— Encore une fois, non.

— Et pourquoi, monsieur?

— Parce que je déteste le mariage.

— Mademoiselle de Sesmaisons vous apprendra à l'aimer.

— Elle m'apprendra à le haïr.

— Taisez-vous, malheureux! s'écria M. de Nionne en se levant brusquement, le regard étincelant de colère. Est-ce bien à moi que vous osez parler ainsi?

— Oui, c'est à vous. A la fin, je me lasse de tyranniser ceux qui m'entourent et de me laisser tyranniser par vous. Criez, pestez tant qu'il vous plaira, mais je veux que le diable m'emporte et me fasse rôtir tout vif si je me marie malgré moi!

— Ah! je me meurs, je me meurs, murmura M. de Nionne en se laissant couler sur son fauteuil; vous me tuez, monsieur... Dieu vous pardonne votre conduite...

Et le marquis se mit à suffoquer.

— J'étouffe... j'étouffe .. de l'air... répétait-il d'une voix éteinte.

M. de Fontanges perdait peu à peu son énergie à la vue des douleurs réelles ou feintes de son oncle... et agitait toutes les sonnettes en demandant du secours.

— Après tout, se dit-il en reprenant son air rêveur, ici-bas tout le monde se marie, qu'on ait tort ou raison .. Et, d'ailleurs, qui m'empêchera de quitter ma femme le lendemain de mes noces?

Le malin vieillard se lamentait toujours.

— Allons, allons, remettez-vous, fit doucement M. de Fontanges. Est-ce que je ne fais pas tout ce que vous voulez?... Je suis bon diable, quand on sait s'y prendre. Eh bien, on l'épousera, votre demoiselle de Sesmaisons. Êtes-vous content? Maintenant calmez-vous. Vous voilà plus mort que vif.

A mesure que son neveu parlait ainsi, la crise de M. de Nionne diminuait sensiblement. Bientôt il déclara qu'il était soulagé, et, après s'être encore assuré que tout marcherait selon ses désirs, il quitta l'hôtel Fontanges enchanté du succès de sa petite manœuvre.

Le lendemain, le marquis faisait, en sa qualité de prétendu, son entrée à l'hôtel du vicomte de Sesmaisons.

Berthe de Sesmaisons avait vingt ans. C'était une petite personne toute mignonne, fort alerte, volontaire, audacieuse à l'excès, et douée d'un esprit tant soit peu aventureux. A douze ans, elle avait perdu sa mère. D'un caractère espiègle et frondeur, dès l'enfance, Berthe dominait son père par ses malices, au point de le rendre docile et aveugle à toutes ses volontés.

Les amis du vicomte de Sesmaisons ne se gênaient point pour raconter en présence de sa fille les historiettes graveleuses de l'OEil-de-Bœuf, et Berthe leur prouvait, par son sourire fin, qu'elle n'en avait pas perdu un seul mot.

La beauté, l'esprit et la grâce de mademoiselle de Sesmaisons étaient cités à la cour; on y répétait ses reparties et ses épigrammes, et plus d'un gentilhomme avait sollicité l'honneur de la prendre pour femme; mais la folle enfant aimait sa

liberté avant tout, et, gouvernant la maison de son père à sa fantaisie, elle s'y trouvait heureuse à ne rien envier.

Cependant les bizarreries du marquis de Fontanges avaient éveillé son attention. D'abord elle avait souri aux récits de ses aventures, de ses brusqueries et de ses distractions, et, peu à peu, elle se surprit à penser à lui avec une sorte de plaisir.

Plus tard, elle rencontra le marquis et le trouva de bonne mine et bien tourné.

— Cela ferait un charmant mari, se disait-elle avec enjouement. Ah! si j'étais sa femme, comme il m'amuserait... Je lui ferais mettre son habit à l'envers, son chapeau au rebours, ses souliers dans sa poche, son tabac dans son assiette. Je lui persuaderais qu'il a dîné lorsqu'il serait à jeun, qu'il faut se coucher à l'heure où l'on se lève; enfin je serais maîtresse absolue chez lui autant qu'ici, car un distrait n'est maître nulle part.

Et le souvenir des originalités de Fontanges la faisait rire aux éclats. Derrière ce rire se cachait le germe d'un amour sérieux! Aussi Berthe éprouva-t-elle une joie secrète lorsqu'un matin son père lui annonça qu'il avait songé à la marier au marquis.

— Voyons, sois franche, mon enfant: cela te ferait-il peur d'épouser un rêveur de cette espèce? lui demanda M. de Sesmaisons.

— Oh! non, s'écria la jeune fille résolûment.

— Eh bien, Berthe, c'est chose convenue: avant quinze jours, tu seras la marquise de Fontanges.

En effet, trois jours après, le marquis, sans trop savoir à qui il parlait, causait avec Berthe, qui s'amusait beaucoup de l'air étonné de son futur mari.

M. de Fontanges regarda si peu mademoiselle de Sesmaisons, qu'il rentra chez lui sans savoir si elle était jeune ou vieille, belle ou laide, brune ou blonde. Il se mariait pour épargner à son oncle une attaque d'apoplexie. Le reste lui importait fort peu. Ce qui lui revenait vaguement à l'esprit, c'est que les Sesmaisons étaient de bonne noblesse, riches comme Crésus et amis de M. de Nionne.

II

Quinze jours plus tard, ainsi que l'avait annoncé le vicomte de Sesmaisons, Berthe épousait le marquis de Fontanges, à la grande surprise de la cour et de la ville.

— Fontanges marié! comprenez-vous cela? disaient les uns.

— Qu'est-ce que la petite de Sesmaisons fera, bon Dieu! de cet écervelé? demandaient les autres.

— Elle en fera un chevalier de l'*ordre de Sganarelle.*

— Il faudra rôder autour de l'hôtel de Fontanges, messieurs; il y aura plus d'une œillade à échanger, plus d'un billet doux à ramasser de ce côté-là...

— S'il en est ainsi, vive Fontanges!

— Vive Fontanges!

Et les jeunes fous riaient déjà du sombre avenir de l'infortuné mari. En revanche, celui-ci ne riait guère.

Retiré dans la chambre nuptiale, après une journée de fatigues, il marchait à grands pas, se frappant le front comme un homme qui cherche une idée utile à quelque combinaison importante, et ne s'occupait pas plus de sa femme que si elle n'eût point existé. Tout à coup M. de Fontanges s'arrêta en criant :

— Mon plan est fait!

Sans doute il avait cherché durant une heure ce qu'un autre eût trouvé sur-le-champ. Satisfait de lui-même, il s'assit au coin du feu, croisa ses mains sur sa poitrine, avança la lèvre inférieure, et se plongea jusqu'aux oreilles dans ses rêveries.

Berthe s'était couchée; elle guettait du coin de l'œil l'attitude de son mari. Peut-être commençait-elle à trouver qu'il poussait trop loin la distraction, car, en vérité, elle était délicieuse à voir sous son léger costume de nuit. Madame de Sévigné aurait dit d'elle : « C'est une rose fricassée dans de la dentelle. »

— Eh bien, monsieur, à quoi pensez-vous donc? murmura la blonde enfant en avançant doucement la tête.

Cette demande resta sans réponse.

— Monsieur... monsieur, répéta plus haut la marquise, à quoi pensez-vous donc?

— A rien, répondit brusquement Fontanges.

— Oh! je le crois sans peine, dit malicieusement la jeune mariée. — Est-ce que vous ne penseriez à rien ce soir, monsieur?

Ces mots furent prononcés avec une coquetterie pleine d'audace... (Rappelez-vous, ma chère enfant, que mademoiselle de Sesmaisons a vingt ans, qu'elle vit sous Louis XV, qu'elle connaît les histoires galantes de la cour, et enfin qu'elle a de l'esprit comme un démon.)

Le marquis resta impassible et répondit :

— A quoi voulez-vous que je pense, madame?

— Mais à vous coucher, monsieur.

— Je suis couché.

— Dans un fauteuil?

— Puisque vous avez mon lit...

Mademoiselle de Sesmaisons ne s'attendait guère à cette originalité peu conjugale.

— Ne serions-nous point mariés? s'écria-t-elle en feignant la surprise.

— Nous ne le sommes que trop! soupira Fontanges.

— Ne dites pas *trop*, monsieur.

Ne recevant aucune réponse, mademoiselle de Sesmaisons crut un instant que le marquis dormait, et déjà se tenait pour battue, lorsque soudain elle le vit se retourner avec impatience, comme un homme qui cherche la position la plus favorable au sommeil.

— Vous devez être bien mal dans ce fauteuil? lui demanda-t-elle d'une voix compatissante.

— Je suis à merveille, au contraire.

— Seriez-vous menteur, monsieur?

— Comme tout le monde, ni plus ni moins.

— Voilà qui est flatteur pour moi. Ah çà, monsieur, vous me croyez donc toutes sortes de défauts?

— Je ne dis pas cela...

— Et que dites-vous alors, monsieur?

— Je dis, madame... je dis... que vous avez le tort d'être ma femme.

Mademoiselle de Sesmaisons fit une petite moue fâchée et répondit sèchement:

— Et vous, monsieur, le tort de ne point être mon mari.

— Ce n'est pas mon avis.

— C'est le mien.

— Alors n'en parlons plus. Bonsoir, madame.

— Bonsoir, monsieur.

Berthe s'enfonça dans son oreiller de batiste et s'endormit profondément jusqu'au jour. M. de Fontanges, lui, rêva tranquillement dans son fauteuil.

— Eh bien, mon mari, dit la jolie dormeuse en se frottant les yeux, êtes-vous content de votre nuit de noces?

— Oui, madame.

— Moi j'en suis enchantée.

— J'attendais votre réveil avec impatience, fit gravement M. de Fontanges sans remarquer le sourire moqueur de mademoiselle de Sesmaisons.

— Et pourquoi, monsieur ?

— Pour vous faire mes adieux.

— Vos adieux ! répéta la marquise étonnée et presque inquiète... Y pensez-vous, monsieur?

— Parfaitement... depuis hier mon plan est arrêté... Je quitte la France aujourd'hui.

— Mais ce n'est pas un original que j'ai épousé, c'est un fou.

— Dites plutôt, madame, un homme qui déteste le mariage.

— Puisqu'il en est ainsi, monsieur, comment m'avez-vous épousée?

— Parce qu'on m'y a forcé !...

— Forcé ! En voici bien d'une autre... Et qui vous a forcé à m'épouser, monsieur?

— Eh ! parbleu ! mon oncle; cet enragé marquis de Nionne, avec ses suffocations et ses apoplexies, ne me fait faire que des sottises.

— Le mot est poli pour moi, répliqua aigrement la marquise.

— Le mot est vrai, madame. Aussi, pour empêcher monsieur mon oncle de recommencer son manége, je pars aujourd'hui pour l'Italie... Une fois sur la grande route, bien habile qui me rattrapera.

— Comment, monsieur, vous m'abandonnez de la sorte?

— De quoi vous plaignez-vous, madame? Je vous laisse mon nom, qui en vaut bien un autre, mon hôtel, mes gens et la moitié de mes revenus.

— Non, monsieur, non... je n'accepte pas vos aumônes, répondit avec fierté mademoiselle de Sesmaisons; j'ai, Dieu merci! une fortune indépendante; et, puisque vous partez pour l'Italie, j'irai, moi, m'enfermer dans la terre de mon père; de la sorte, j'éviterai les railleries des uns et les insultes des autres...

— Eh! ne dirait-on pas, à vous entendre, madame, que c'est la première fois qu'un mari quitte sa femme le lendemain de ses noces!... Ce que je fais là s'est fait si souvent, qu'on ne s'en étonne plus; c'est du meilleur goût, croyez-m'en... Et, d'ailleurs, ne suis-je pas un extravagant, un fou?... Si mon brusque départ est remarqué, on rira de moi, et l'on vous plaindra, voilà tout.

Il y avait dans ces paroles une bonhomie qui désarma la marquise... Elle jeta un regard scrutateur sur son mari, et lui trouva tout ce qu'il fallait pour plaire et être aimé en dépit de ses bizarreries, ce qui la ramena à des sentiments pleins d'humanité.

— Allons, pensa-t-elle, essayons d'avoir raison de cet esprit fantastique.

Et, appelant la coquetterie à son aide, elle dit tendrement au marquis:

— Avant de me quitter, regardez-moi donc, monsieur.

— A quoi bon?

— Peut-être ai-je quelque agrément?

— Je ne vous ai jamais dit le contraire...

— Qui sait si mon visage ne vous plairait point?

— Rien ne me plaît, madame.

— Ceci n'est pas encourageant, j'en conviens. Cependant

savez-vous, monsieur, qu'on me trouve jolie, très-jolie?. .

— On a sans doute raison.

— Que l'on me l'a dit souvent... très-souvent.

— On a bien fait, si cela vous était agréable à entendre.

— Apprenez, monsieur, que j'ai refusé des maris... par centaines...

— Vous avez eu tort.

— Tandis que vous, monsieur, je vous ai accepté tout de suite avec joie.

— Ce n'est pas ce que vous avez fait de mieux.

— Je commence à le croire.

— C'est bien heureux !

— Et savez-vous seulement pourquoi je vous ai donné la préférence?

— Ma foi, non.

— Voulez-vous que je vous le dise ?

— Je n'y tiens pas...

— Eh bien, monsieur, parce que vous me plaisiez.

En faisant cet aveu, la petite marquise était adorable.

M. de Fontanges n'y prit pas garde.

— Vous ne me répondez rien ? lui demanda-t-elle d'un air sérieux.

— Eh ! que voulez-vous que je vous réponde, madame? Tous les goûts sont dans la nature...

— En vérité, monsieur, vous me traitez ni plus ni moins que si vous aviez épousé un laideron... Mais cela ne m'empêchera pas d'avoir les yeux noirs et bien fendus... les mains fines et blanches.

— Encore une fois, qu'est-ce que cela me fait, à moi ? interrompit brusquement le marquis.

— Oh ! monsieur, vous êtes indigne ! s'écria la jeune femme en pleurant de dépit ; car je vous défie de dire ce qui vous déplaît en moi...

— Eh ! parbleu ! madame, c'est le mariage...

— Eh bien, monsieur, toute votre femme que je suis, reprit avec emportement mademoiselle de Sesmaisons, vous m'aimerez à la folie...

— Ah ! c'est ce que nous verrons...

— Vous m'adorerez, monsieur...

— Ah! ah! la délicieuse plaisanterie!

M. de Fontanges riait de tout son cœur.

— Et qui plus est, monsieur, vous m'enlèverez.

— Dites aussi que je vous réépouserai.

— C'est plus vrai que vous ne pensez.

— D'honneur, madame, vous êtes folle.

— Ce qui prouve, monsieur, qu'il ne suffit pas d'avoir les mêmes défauts pour s'entendre...

— Brisons là, je vous prie, dit le marquis irrité ; il est temps de mettre un terme à ce ridicule débat. La pendule marque neuf heures du matin ; à midi j'aurai quitté cet hôtel... Adieu, madame...

— Adieu, monsieur.

Mademoiselle de Sesmaisons étouffa un sanglot.

M. de Fontanges ne l'entendit point... Il sonna, la femme de chambre de la marquise parut.

— Monsieur est levé? fit-elle, étonnée, en voyant son maître se promener à grands pas, de l'air le moins agréable qu'un mari peut choisir dans la désagréable collection des mauvaises humeurs conjugales.

— Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à cela, puisque je ne me suis point couché ?

La soubrette fut anéantie.

— M. Jérôme est là? continua le marquis.

— Oui, monsieur...

— C'est bien...

En disant ces mots, M. de Fontanges sortit.

— Ah ! ma pauvre Mariette ! fit mademoiselle de Sesmaisons d'un ton contristé.

La gentille Marton se tourna vers sa jeune maîtresse, dont le visage était baigné de larmes :

— Mon Dieu ! comme madame est pâle !

— Ah! quelle nuit, Mariette! murmura la jeune femme en levant les yeux vers le ciel de son lit, tu n'y voudras pas croire...

Comme mademoiselle Mariette avait joué plus d'une fois le rôle de confidente, elle ouvrit l'oreille, et la petite marquise lui raconta les étranges procédés de son mari.

— Laissez faire, laissez faire, madame, nous aurons notre tour...

— Puisses-tu dire vrai, Mariette, car je sens que je l'adore, ce monstre de Fontanges !

Ainsi qu'il l'avait annoncé, le plan du marquis s'exécuta. En quelques heures, ses préparatifs de voyage furent faits et ses affaires arrangées.

M. de Fontanges écrivit à son oncle qu'il partait pour l'Italie, en le priant de veiller sur mademoiselle de Sesmaisons.

De son côté, mademoiselle de Sesmaisons écrivit à son père, et lui annonça qu'elle se retirait dans sa terre du Berry.

A midi, deux chaises de poste stationnaient dans la cour de l'hôtel; sur un signe de maître Jérôme, elles s'avancèrent devant le perron, et le marquis et sa femme se trouvèrent en face l'un de l'autre.

— Bon voyage, monsieur! fit la jeune femme en s'élançant dans sa berline.

— Bon voyage, madame! répéta M. de Fontanges en s'élançant dans la sienne.

M. Jérôme était ébahi.

Les fouets des postillons s'agitèrent en même temps, et, comme il y avait deux portes à l'hôtel du marquis, les deux voitures partirent de front.

L'une prit à droite, l'autre à gauche.

Soit distraction, soit que son plan fût changé, M. de Fontanges tourna le dos à l'Italie et courut au triple galop sur la route de l'Allemagne. Fidèle à sa parole, mademoiselle de Sesmaisons gagna le Berry.

Les habitués de Versailles, à la piste de toutes les aventures scandaleuses, firent grand bruit du mariage du marquis et de son singulier dénoûment. Fontanges et mademoiselle de Sesmaisons devinrent le sujet de toutes les conversations.

Un an s'écoula; le mari déserteur n'avait écrit à personne.

— A propos, dit un soir le comte de Solanges en entrant

chez madame Dubarry, je vais vous apprendre une bonne nouvelle.

— Laquelle? s'écria-t-on avec curiosité.

— Fontanges est de retour!

— Pas possible!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire; je l'ai rencontré tout à l'heure.

— Vivat! vivat! répétèrent en chœur les courtisans de la comtesse; Fontanges est ici, nous allons rire... à moins qu'il ne lui prenne la fantaisie de te donner un coup d'épée, Solanges.

— Ce serait difficile, reprit celui-ci, je ne chante plus que les épigrammes que je fais contre lui, et me garde bien de parler de son mérite.

— Ah çà, quelle figure avait-il, ce bon marquis?

— La figure qu'il avait avant son mariage.

— L'as-tu abordé?

— Non, il était enfoncé dans son manteau, et marchait comme un homme qui craint d'être reconnu.

— Pardieu! nous le croyons sans peine. Il a peur de rencontrer sa femme. Elle l'a si fort épouvanté la première nuit de ses noces, que Fontanges a couru durant un an sans s'arrêter. Il courait encore lorsque Solanges l'a rencontré; il courra toujours, ni plus ni moins que le Juif errant; si bien que mademoiselle de Sesmaisons ne pourra jamais le rejoindre.

— A propos de mademoiselle de Sesmaisons, qu'est-elle devenue, cette chère mignonne? demanda la favorite malicieusement.

Madame Dubarry n'était point fâchée qu'on l'amusât aux dépens de la jeune marquise.

— Elle est toujours au fond de sa terre dans le Berry, pleurant Fontanges.

— En vérité, messieurs, croyez-vous que la petite Sesmaisons n'ait point été la femme de son mari?

Ce doute n'avait rien de surprenant dans la bouche de la facile comtesse, qui s'était mariée tant de fois.

— Nous le jurons, madame, sur... les distractions de Fontanges.

— Comment! ne s'est-elle pas encore consolée de l'abandon du perfide? demanda traîtreusement madame Dubarry.

— Attendez un peu, comtesse, elle finit son deuil...

— Ah! c'est vrai, j'oubliais.

A minuit, le lendemain de cette scène, le marquis de Fontanges entrait au bal de l'Opéra. C'était toujours le même homme: il coudoyait ses meilleurs amis sans les reconnaître et saluait amicalement des gens qu'il n'avait jamais vus.

Que faisait le marquis au milieu de ce pêle-mêle de masques et de déguisements? Il rêvait. Pourquoi était-il à l'Opéra? Il eût été très-embarrassé de le dire. Son nom courait sur toutes les lèvres et devenait le point de mire des attaques les plus hardies. On avait beau jeu à le persifler, comme bien vous pensez, et chaque domino lui envoyait en passant une bordée d'épigrammes. Mais l'impassible Fontanges dédaignait d'y répondre.

Tout à coup un petit domino rose se précipita vers lui, et, s'accrochant à son bras, s'écria d'une voix tremblante :

— Au nom du ciel! sauvez-moi, monsieur, sauvez-moi!

— Et de qui? demanda le marquis.

— De cet homme qui me poursuit et m'insulte.

Et le domino désigna du doigt un domino noir, d'une taille élevée, dont les yeux brillaient comme deux flammes à travers son masque de velours.

Dès qu'il s'agissait de montrer sa bravoure, M. de Fontanges abandonnait le pays des songes.

Aussi répondit-il à celle qui demandait sa protection :

— Rassurez-vous, madame, vous êtes sous ma garde; il ne vous sera fait aucun outrage.

— Ah! ah! vous protégez les belles, monsieur de Fontanges! interrompit le grand domino en s'avançant hardiment. J'ai cru jusqu'à ce jour que votre principale occupation était de compter les mouches et de lorgner les étoiles.

— J'en ai une seconde, monsieur, répliqua le marquis, je suis heureux de vous l'apprendre...

— Ah ! vraiment... Et laquelle?

— Je corrige les insolents qui poursuivent les femmes et les outragent.

— Monsieur est pour les mœurs ?

— Je suis pour les soufflets, monsieur, quand on les mérite.

Et, faisant lestement sauter le masque du domino, le marquis de Fontanges lui fouetta du gant le visage.

Il reconnut un des mousquetaires du roi, très-renommé par son esprit querelleur et de mauvais goût.

— Monsieur, vous m'en rendrez raison!

— Tant qu'il vous plaira...

— Sur-le-champ...

— Vous êtes trop pressé, monsieur; demain, à la bonne heure.

— Soit, demain.

— Le lieu ?

— Dans ma rue ou la vôtre, si le déplacement vous gêne.

— A six heures du matin.

— A quatre, si vous êtes matinal...

Durant cette scène, le domino rose s'était appuyé, glacé d'effroi, sur le bras de son libérateur.

— Ah! monsieur, qu'ai-je fait, murmura-t-il, et que devez-vous penser de moi?

— Ce qu'on pense d'une honnête femme qui demande protection à un honnête homme contre les grossièretés d'un faquin.

— Mais ce duel, monsieur, ce duel!...

— Eh bien, madame, ce duel aura lieu. Quoi de plus simple? En cinq minutes ce sera une affaire terminée.

— Mais c'est votre vie que vous exposez.

Il y avait comme un cri du cœur dans ces mots.

— Soyez tranquille, madame, le mousquetaire Robinette ne tuera point le marquis de Fontanges, et, après tout, s'il le tuait, où serait le grand mal ?

Le domino tressaillit, et serra tendrement le bras du marquis en s'écriant :

— Oh ! ne parlez pas ainsi !... Vous ne savez pas le mal que vous me faites.

— Où voulez-vous que je vous conduise, madame? demanda M. de Fontanges sans remarquer le trouble et les dernières paroles de sa compagne.

— Mais chez moi...

— Avez-vous une voiture?

— Oui.

— Eh bien, partons.

A la porte de l'Opéra, l'inconnue trouva son carrosse : il était de louage et rien moins qu'élégant; elle y monta, et dit au marquis que, n'ayant plus rien à redouter, elle craignait de le détourner de son chemin en le laissant l'accompagner jusqu'à sa demeure.

M. de Fontanges était facile à convaincre en pareille occasion, la galanterie ne tenant point une grande place dans ses habitudes. Il s'inclina et s'apprêtait à s'éloigner, lorsque le domino rose lui tendit la main et ajouta :

— Merci, monsieur, merci ! — Oh ! je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi ; mais, par pitié, soyez prudent : s'il vous arrivait malheur, j'en mourrais.

Involontairement M. de Fontanges posa ses lèvres sur la main gantée qui pressait la sienne, et, presque aussitôt, il éprouva une sensation inconnue... Son cœur avait battu plus vivement au contact de cette main sous ses lèvres.

La portière s'étant refermée, le cocher fouetta ses chevaux, la voiture partit, et notre rêveur, tout étourdi, resta au beau milieu de la rue, ne songeant point à savoir de quel côté se dirigeait la femme qu'il venait de protéger.

III

Le lendemain, à six heures du matin, M. de Fontanges planta son épée dans le bras de M. Robinette, et, cette besogne faite, s'en retourna sain et sauf à son hôtel.

— Par ma foi ! se disait le marquis en s'allongeant sur sa

causeuse, j'aurais pu être tué par ce diable de mousquetaire, et pour une femme que je ne connais point. Il faut convenir que je suis un drôle de corps.

Il en était là de sa réflexion, lorsqu'on lui remit un billet. Il contenait ces lignes :

« Dieu soit loué ! vous n'êtes pas blessé ! J'ai consacré le reste de la nuit à prier pour vous. Je passerai le reste de ma vie à me rappeler votre noble conduite... Merci et adieu. »

— C'est une femme sentimentale, pensa le marquis.

Ce que M. de Fontanges redoutait avant tout, c'était l'arrivée de mademoiselle de Sesmaisons. — Aussi écrivit-il au vicomte qu'il était prêt à céder son hôtel à sa fille, si elle le préférait à tout autre, mais à la condition qu'elle ne l'habiterait point avec lui.

M. de Sesmaisons dédaigna de répondre à cet impertinent avertissement, et, n'entendant plus parler de la famille de sa femme, après avoir écouté les criailleries de son oncle, M. de Fontanges continua son même train de vie.

Cependant il lui arrivait souvent de reposer sa vue, avec un charme extrême, sur la lettre du petit domino.

Était-ce la curiosité qui le poussait alors? Était-ce le souvenir de la sensation qu'il avait éprouvée à la porte de l'Opéra?

Les rêveurs ne sont guère curieux, direz-vous ; mais les rêveurs peuvent devenir amoureux.

Un matin le marquis reçut un billet ainsi conçu :

« Pensez-vous encore au domino rose du bal de l'Opéra? Si oui, trouvez-vous à minuit à la hauteur de l'hôtel de la Brinvilliers; un carrosse vous y attendra. Dites ces deux mots au cocher : *Rose et noir*, et, s'il ne vous mène point en paradis, vous n'aurez rien à redouter de l'enfer. »

— Voilà qui est singulier, pensa M. de Fontanges; eh bien, j'irai : je veux savoir si je me suis battu pour deux beaux yeux.... Il y a trop longtemps que je ne regarde pas les

femmes. Dieu me damne, si je ne regarde point celle qui m'a écrit ce billet!

A l'heure indiquée, le marquis arriva à la hauteur de l'hôtel Brinvilliers... Une voiture stationnait à quelques pas. Il dit au cocher les deux mots convenus; celui ci, sans se déranger de son siége, lui fit signe de monter dans le carrosse, qui bientôt s'arrêta devant une porte de pauvre apparence.

A peine notre héros avait-il mis pied à terre, qu'une femme, la tête discrètement enveloppée d'un large capuchon, lui dit à voix basse :

— Suivez-moi.

Le marquis obéit, et, après un court voyage à travers un escalier assez mal éclairé, il pénétra dans un petit salon simplement meublé. Un souper était préparé. Il y avait deux couverts.

— Diable! pensa Fontanges, la maîtresse de céans s'y connaît. — C'est un tête-à-tête dans les règles.

— Madame va venir, reprit l'Iris mystérieuse.

Et elle disparut.

Le marquis se dégagea de son manteau; jamais peut-être le neveu de M. de Nionne n'avait été aussi élégant.

M. de Fontanges releva une des boucles de sa chevelure soigneusement poudrée, secoua son jabot de point d'Alençon et consulta le miroir... Certes, le Fontanges de ce soir-là ne ressemblait guère au Fontanges que j'ai eu l'honneur de vous présenter au commencement de ce récit. Satisfait de sa bonne mine, le marquis s'assit et attendit en se livrant à cette simple réflexion :

— Je suis sans doute chez une petite bourgeoise aux mœurs pastorales.

Soudain la porte s'ouvrit et le domino rose parut, mais masqué comme au bal de l'Opéra. M. de Fontanges rougit légèrement; sans doute se croyait-il coupable de moins rêver.

— Je vous sais gré d'être venu, monsieur, dit l'inconnue en s'asseyant à quelques pas du marquis.

— C'est moi, madame, qui vous remercie de m'avoir appelé auprès de vous.

Ceci était du ressort de la galanterie.

— Mon billet a dû vous étonner, monsieur ?

— Rien ne m'étonne, madame.

Cette phrase rentrait dans le domaine de la distraction.

— Savez-vous, monsieur, que notre entrevue au bal de l'Opéra a quelque chose de singulier?

— Vous trouvez? cela se peut bien.

— Car, enfin, vous avez exposé votre vie pour moi, que vous ne connaissez point, et, en dépit de la bonne opinion que toute femme a de son mérite, il m'est impossible de dire que M. de Fontanges s'est battu pour mes beaux yeux...

Ces mots provoquaient un éloge. Le marquis garda le silence.

— J'ai passé une nuit pleine d'angoisses après ce bal, reprit le domino d'un ton pénétrant; vous n'en doutez point, monsieur?

— Aucunement, madame.

— C'est que l'insensibilité est le plus condamnable des défauts, et pour rien au monde je ne voudrais qu'on me le supposât.

— Rassurez-vous, madame, je vous crois la plus sensible des femmes.

Il n'y avait aucune allusion méchante dans ce propos.

— Vous plaît-il de souper avec moi? demanda le domino.

— De grand cœur.

— Alors, mettez-vous là.

Le marquis prit place à table.

— Vous n'ôtez point votre masque? dit-il.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faut que vous sortiez d'ici sans connaître mon visage.

— Diable! fit Fontanges désappointé, j'ai pourtant bien envie de le voir.

— Je n'en doute point, mais je resterai masquée, ce sont mes conditions.

— Il fallait donc me l'écrire ce matin.

— Et, si je vous l'eusse écrit, seriez-vous venu ?

— Oui, certes, et sans la moindre hésitation.

— Est-ce bien vrai? demanda le domino d'une voix pleine de doute.

— C'est vrai comme la meilleure vérité, j'en fais le serment.

— A la bonne heure, et je vous sais gré de votre réponse.

— Ah çà, dit M. de Fontanges, me permettez-vous une question?

— Mille, si cela vous plaît.

— Alors, apprenez-moi qui vous êtes.

Il fallait être le marquis pour commettre une pareille indiscrétion de prime abord.

— Mais je suis femme, répondit l'inconnue en souriant.

— Je le sais.

— En vérité! — c'est étonnant!

— Et pourquoi est-ce étonnant?

— Parce que, en votre qualité de distrait, vous auriez pu me croire un mousquetaire du roi, comme M. Robinette.

— Ah! madame, vous me raillez.

— Aucunement, monsieur.

— Vous savez donc que je suis distrait?

— Votre réputation n'est-elle pas universelle?

— Ce qui est fort agréable pour moi, il faut en convenir, reprit M. de Fontanges avec dépit.

— Ce qui vous permet de tout dire et de tout oser.

— Vous croyez? Alors, et puisqu'il en est ainsi, laissez-moi vous enlever ce masque... cela sera par pure distraction.

Et le marquis avançait la main pour saisir le loup malencontreux.

— Pourquoi ôter ce masque? répondit le domino en baissant la voix. Que je sois jeune ou vieille, vous ne vous en apercevriez point.

— Vous me croyez donc aveugle?

— Non, mais je vous sais rêveur, — ce qui veut dire absent des choses qui vous entourent, et incapable, par cela même, de les apprécier, quel que soit leur mérite...

— C'est là votre opinion? Eh bien, mettez-moi à l'épreuve...

— Plus tard, nous verrons...

— Ce soir, — je vous en prie...

— C'est impossible...

M. de Fontanges ne rêvait plus.

— Voyons, raisonnons, dit-il : puisque vous êtes jolie, quel motif vous oblige à vous cacher sous ce vilain masque?

— Et qui vous a dit, monsieur, que je suis jolie?

— Moi, parbleu!

— Et où m'avez-vous vue? demanda le domino avec une sorte d'inquiétude.

— Nulle part... Mais, rien qu'en touchant la main d'une femme, un homme peut hardiment dire si elle est jeune et jolie.

— L'homme qui fait de l'amour sa seule occupation... oui... mais vous, c'est autre chose; et, s'il faut en croire certaine anecdote qu'on raconte un peu partout...

— Encore quelque sot conte...

— Ah! c'est ce que madame de Fontanges pourrait seule nous dire, la principale scène de la pièce s'étant passée dans une chambre nuptiale entre elle et vous.

— Vous voulez parler de ma nuit de noces?

— Justement.

— Cela date de dix-huit mois... Comment! on en parle encore? — Je n'en fais pas mon compliment à l'esprit inventif de ces messieurs de la cour. Vous hantez donc ce monde-là, mon cher petit Amphitryon?

— Non, je suis de province.

— Vraiment? — Alors contez-moi votre histoire.

— A une condition : — c'est que vous me raconterez la vôtre... celle de votre mariage...

— Puisque vous la savez.

— Dite par vous, elle n'en sera que plus piquante.

— Soit : c'est marché conclu.

Après un moment d'hésitation, le domino s'écria gaiement :

— Je commence.

Je suis jeune; là-dessus les opinions sont d'accord; jolie pour les uns, insignifiante pour les autres; j'ai de l'esprit, au

dire de ceux-ci; je suis sotte, si l'on en croit ceux-là; j'habite la province; ma famille est de noblesse, j'ai une grande fortune. L'ennui et l'isolement me font horreur; aussi, un beau matin, prétextant le violent désir d'embrasser une de mes tantes, ai-je pris mon vol vers Paris.

J'ai fini. Vous le voyez, mon récit est court...

— Et inachevé...

— Comment?

— Vous avez oublié la chose la plus importante.

— Je n'ai rien oublié.

— Si fait! car j'ignore encore si la jeune provinciale est fille, femme ou veuve...

Le domino hésita de nouveau.

— Je suis à marier, monsieur.

— C'est là un avantage que je n'ai plus.

— S'il faut en croire la chronique, madame de Fontanges est si peu votre femme, que vous n'êtes presque pas son mari...

— En fait de mariage, *presque* est *tout à fait*.

Le domino sourit.

— Et votre histoire, monsieur?

— Elle est absurde.

— Elle est charmante, dites-la.

— Puisque vous l'exigez, la voici :

Comme vous, je suis jeune, et, pour employer votre langage, là-dessus les opinions sont d'accord. Gardons le silence sur ma personne, qui n'est ni bien ni mal... Arrivons au moral. J'ai l'avantage de passer pour philosophe ou pour fou, selon le plus ou le moins d'indulgence des gens. Dites à un sage : Fontanges rêve; il vous répondra : Tant mieux! il ne verra ni les sottises ni les plaies de l'humanité. Appelez un des étourdis de Versailles, et à ces mots : Fontanges rêve... il s'écriera : Quel dommage! il ne rira ni des ridicules ni des des scandales de la cour. Les étourdis étant en majorité, je suis généralement blâmé; mais, les sottises et les plaies de l'humanité étant beaucoup plus répandues que les étourdis, je m'en console et rêve toujours.

Vous raconter les fantaisies, les extravagances de ce pauvre marquis, serait trop long; d'ailleurs ne sont-elles pas connues de l'univers entier? Bornons-nous au seul acte vraiment raisonnable de sa vie.

M. de Fontanges a épousé mademoiselle Berthe de Sesmaisons un mardi soir, et, le mercredi matin, après une nuit passée dans son fauteuil, il partait pour l'Allemagne, n'ayant pas même effeuillé du désir le bouquet virginal de mademoiselle sa femme; ce qui est d'une réserve pleine de bon goût.

— Et pourquoi M. de Fontanges est-il parti si vite?

— Parce que le mariage lui déplaisait fort et que mademoiselle de Sesmaisons ne lui plaisait point.

— Et d'où vient que mademoiselle de Sesmaisons ne lui plaisait point?

— Ma foi, il n'en sait rien.

— On la dit jolie...

— D'honneur, je ne m'en suis pas aperçu. Otez donc ce masque, répéta le marquis.

— Ah! vous y revenez... Sachez, monsieur, que c'est peine perdue. Je ne céderai point.

— Otez au moins votre gant.

— Bien volontiers.

Et le domino tendit une petite main satinée. M. de Fontanges la baisa à plusieurs reprises; l'émotion le gagnait. — Il se leva et s'assit à côté de la jeune provinciale. — Bientôt son bras entoura sa taille élégante et ses lèvres glissèrent sur son masque.

— Quoi! monsieur, vous embrassez mon loup!... Ah! ah! la délicieuse distraction... Je la retiens et j'en ferai mon profit.

M. de Fontanges se laissa percer de quolibets.

La vérité pure est qu'il savait très-bien ce qu'il faisait.

— Il est deux heures du matin, dit le domino en s'échappant des bras du marquis, voilà le moment de nous séparer.

— Déjà? fit M. de Fontanges.

— Comment, déjà? il y a deux heures que vous êtes ici.

— Raison de plus pour que je n'aie nulle envie de vous quitter.

— Deviendriez-vous flatteur, monsieur? il ne vous manquait plus que ce défaut!

— Je suis sincère, mademoiselle.

— Ah! pour Dieu! appelez-moi madame. — Eh bien, vous restez? s'écria le domino, étonné en voyant que M. de Fontanges ne bougeait pas. Je vous le répète, monsieur, il est deux heures du matin.

— Qu'importe, puisque vous êtes libre?

— En admettant que cela soit vrai, est-ce une raison suffisante pour vous laisser passer la nuit chez moi?

— On dira que je suis resté par distraction.

— Et moi, monsieur, pourrai-je dire aussi que je vous ai gardé par distraction? Allons, partez.

— Encore une heure! répondit le marquis d'un ton suppliant.

— Pas une minute... Apprenez, monsieur, que ma liberté est un fruit défendu.

— C'est le meilleur.

— Quel homme!... Encore une fois, monsieur, apprenez que je suis affligée d'un tuteur...

— J'ai bien un oncle!

— Argus malfaisant...

— Absolument comme M. de Nionne, si ce n'est qu'il ne vous marie point malgré vous.

— Il me croit chez ma tante, tandis que je commets l'imprudence de recevoir ici un homme qui veut y rester de force.

— Eh! parbleu, on le tuera, votre tuteur.

— Il ne s'agit point de tuer les gens, entendez-vous, monsieur? — il s'agit de partir.

— Puisque vous l'exigez, madame, dit le marquis en se levant, j'obéis.

— A la bonne heure.

— Vous reverrai-je au moins?

— Peut-être...

— Je n'accepte point ce mot-là, madame.

M. de Fontanges s'assit résolûment.

— Comment, monsieur, vous voilà réinstallé!

— Il le faut bien.

— Il le faut bien! M'expliquerez-vous ce que cela veut dire?

— Cela veut dire, madame, que j'aime mieux mériter votre courroux toute la nuit que de vous quitter désespéré. Si vous voulez m'éloigner, promettez-moi, au moins, que je vous reverrai.

— Je vous le promets. Êtes-vous content?

— Sera-ce bientôt?

— Peut-être.

— Ah! madame, le vilain mot!

— Et si je disais dans six mois? — Partirez-vous, à la fin? demanda le domino impatienté.

— Oui, madame, je pars.

— C'est bien heureux!

M. de Fontanges se dirigeait déjà vers la porte, lorsque la jeune femme continua :

— A propos, j'ai une prière à vous adresser.

— Adressez-en mille! s'écria le marquis transporté (et d'un bond il regagna sa place); oh! parlez! parlez, madame; quoi que vous commandiez, j'obéirai.

— D'abord, vous ne chercherez pas à savoir dans quelle rue on vous a conduit; vous ne regarderez pas le numéro de cette maison; vous n'interrogerez point le cocher du carrosse qui vous attend en bas pour vous ramener à votre hôtel, et demain vous ne ferez prendre aucun renseignement sur le petit domino rose... Me le promettez-vous, monsieur?

— Je vous le jure.

— Foi de Fontanges?

— Foi de Fontanges.

— Voilà qui est bien... maintenant, adieu.

Le marquis baisa de nouveau la main qu'on lui tendait, soupira et reprit tristement le chemin de la porte; puis, s'arrêtant comme si une idée lumineuse l'eût frappé, il revint sur ses pas, et hasarda ce seul mot :

— Madame...

— Monsieur?...

— Remerciez-moi donc.

— De quoi ?

— Eh ! mais, d'avoir planté mon épée dans le bras de M. Robinette...

— Il y a trois heures que cela est fait.

— Vraiment ! Ah ! je l'avais oublié.

C'était une distraction avec préméditation ; le domino n'en fut pas dupe.

— Aurez-vous bientôt fini vos *fausses sorties?* demanda-t-il avec un accent de mécontentement qui, vrai ou feint, effraya le marquis.

— Je sors, madame, je sors, murmura-t-il péniblement.

Et il disparut.

Une fois seule, l'inconnue s'assit rêveuse, et, sans ôter son masque, posa sa tête sur sa main. Tout à coup un léger bruit du côté de la porte attira son attention... Ses yeux brillèrent, son cœur battit plus vite. C'était la joie qui l'agitait.

On frappa doucement à plusieurs reprises.

Le domino avait tressailli.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Moi, répondit une voix qui ne lui était que trop connue.

— Ah ! pour le coup, c'est trop fort, monsieur, je me fâche!

— Avant, écoutez-moi.

— Qu'avez-vous à me dire?

La porte restait toujours fermée.

— Il fait horriblement froid, madame.

— Qu'est-ce que cela me fait, monsieur?

— Il gèle.

— Cela se peut bien.

— Nous sommes au mois de février, songez-y.

— C'est possible.

— Avez-vous chaud, madame? demanda la voix avec un claquement de dents très-significatif.

— Oui, très-chaud.

— Eh bien, tant mieux !

— Où voulez-vous en venir avec votre *tant mieux?*

— A vous demander si vous tenez absolument à ce qu'ayant

très-chaud, ce qui est très-agréable, j'aie, moi, très-froid, ce qui est passablement désobligeant.

— Quelle sotte question!

— N'analysons rien, je vous en prie. — Oui ou non, vous plaît-il que je gèle?

— Non.

— Alors, laissez-moi entrer.

— Pourquoi faire?

— Pour prendre mon manteau.

Le domino se mit à rire.

— Quoi! monsieur, comme *Joseph*, vous laissez votre manteau?...

— Entre lui et moi, madame, il y a une différence.

— En êtes-vous bien sûr?

— Très-sûr. Il laissait son manteau pour ne point laisser son cœur, et moi j'ai laissé l'un et l'autre.

— Est-ce que vous voudriez les reprendre tous deux?

— Méchante! vous savez bien que je ne reprendrai que l'*autre*.

— Allons... entrez.

Le marquis profita de la permission, ramassa son manteau, et, après bon nombre de soupirs, il sortit pour ne plus revenir... de la nuit, du moins.

M. de Fontanges ne dormit point. Impatient, il attendit le jour, espérant recevoir un nouveau message de sa belle inconnue; mais son attente fut vaine. Il allait, s'asseyait, se levait, agité par un sentiment dont il ne se rendait pas compte. Il commandait sa voiture, très-disposé à sortir, et s'enfermait chez lui, criant et pestant contre ses gens.

Le marquis n'avait plus de ces accès de rêverie qui laissent tranquille auprès du feu, n'éveillant dans le cœur ni émotion ni désir. Il courait vers un but; son imagination le faisait aborder au pays des aventures et de l'idéal; en un mot, M. de Fontanges était amoureux.

Plusieurs jours s'écoulèrent, le domino n'écrivit point; le marquis était au supplice... Durant ces quelques jours, il acheta trois voitures, sept chevaux, commanda dix habits,

essaya vingt coiffures, et perdit trois mille louis au jeu, le tout pour se distraire.

M. de Fontanges s'ennuyait à mourir, et pourtant il s'écriait avec inquiétude :

— Pourvu que madame de Sesmaisons n'ait pas la fantaisie de quitter le Berry. Ah ! pour le coup, j'en deviendrais fou.

Enfin, le domino rompit le silence.

Un matin, en s'éveillant, le marquis reçut la lettre suivante ; elle était timbrée de Tours :

« Je suis sous les verrous... Si le marquis de Fontanges m'en écrivait autant, il daterait sa lettre de la Bastille; je date la mienne du couvent de ***, où l'on me retient prisonnière. C'est là une des espiègleries de monsieur mon tuteur. Mon voyage à Paris a fait grand bruit ici, et, pour me punir de cette escapade, on veut me faire nonnette durant six mois. Or j'aurais plus de goût pour l'uniforme de M. Robinette, quitte à recevoir le coup d'épée qu'il garde si bien, que pour la robe de pénitente... Et pourtant les grilles et les verrous sont là...

« Si le marquis de Fontanges n'était pas le plus insensible des rêveurs, je lui dirais : Partez sur-le-champ pour Tours; vous y serez demain à six heures du soir. Promenez-vous autour de la communauté, en examinant avec soin le mur qui l'entoure; il est élevé de dix-huit pieds tout au plus. Calculez les moyens d'évasion, choisissez le meilleur, et, lorsque vous serez sûr de n'être observé par personne, écrivez rapidement au crayon votre plan pour le lendemain, — car il n'y a point de temps à perdre, — et passez votre billet sous la porte qui se trouve à la droite de la maison du gardien. Je serai là et le recevrai. Dix heures est le moment le plus favorable. Oui, voilà ce que je dirais à M. de Fontanges, s'il n'était pas le plus insensible des rêveurs. *Signé :* LE DOMINO ROSE. »

Le marquis sauta à bas de son lit, agita à les rompre toutes les sonnettes de son hôtel, et fit une si belle peur à ses gens,

qui redoutaient ses accès de mauvaise humeur, qu'aucun n'osa passer le seuil de la porte.

— Viendrez-vous, drôles, faquins, maroufles! criait M. de Fontanges rouge de colère.

Et il carillonnait de toutes ses forces. Personne ne bougeait.

— Ils sont sourds, ces pendards-là!

Enfin, M. Jérôme, la mine allongée, s'avança timidement.

— Ah! vous voilà, monsieur! c'est fort heureux!

— Mon Dieu! dit maître Jérôme de son ton le plus humble, monsieur le marquis a jeté la terreur parmi ses gens.

— Comment! on a peur de moi, à présent?

— Je ne dis pas cela... mais monsieur le marquis a sonné si fort!...

— C'est-à-dire, monsieur Jérôme, que, si je me sentais mourir, il me faudrait avoir la précaution de sonner tout doucement, autrement on me laisserait crever comme un chien, faute de secours. J'ai des serviteurs fort empressés, convenons-en.

— Mais j'assure à monsieur le marquis...

— Brisons là. Je pars à l'instant; faites préparer ma berline de voyage... Dans un quart d'heure, je veux être en route.

M. Jérôme s'inclina et sortit.

— Est-ce que madame la marquise songerait à revenir? pensa-t-il.

Une heure plus tard, M. de Fontanges était sur la grande route.

Le jour même il n'était bruit que de la disparition du marquis. Tandis qu'on faisait maintes conjectures sur son brusque départ, M. de Fontanges, comme un tyran de mélodrame, le nez caché dans un manteau de couleur sombre et les yeux recouverts d'un large feutre, se promenait mystérieusement autour du couvent de ***. Un homme l'accompagnait : c'était maître Jérôme.

Le brave intendant avait l'air stupéfait.

— Oui, oui, deux échelles, disait M. de Fontanges en lorgnant le mur comme un larron; le moyen est vieux, c'est

vrai, mais il est prudent et sûr. Vous les commanderez, monsieur Jérôme, et demain, à dix heures, nous les poserons le long de ce mur, l'une en dedans, l'autre en dehors.

— Monsieur le marquis enlève donc quelqu'un? demanda maître Jérôme.

— Quelle question!. . Tenez, monsieur Jérôme, vous rêvez.

— Cela se pourrait bien; mais je crois, avec raison, que monsieur le marquis ne rêve plus.

— Vite, écrivons! s'écria M. de Fontanges.

Il détacha une feuille de ses tablettes, et, après y avoir tracé quelques lignes à la hâte, il les glissa sous la petite porte indiquée.

La réponse ne se fit pas attendre :

« Merci! Tout est pour le mieux. Demain, à dix heures. N'ayez aucun signal. Il éveillerait l'attention du surveillant et serait inutile, puisque je n'aurai garde de manquer au rendez-vous. »

Le marquis était aux anges.

— Tout marche bien, Jérôme, dit-il en lui frappant sur l'épaule; ah! je suis le plus heureux des hommes!

Le lendemain, à dix heures, M. de Fontanges était à son poste. Un carrosse l'attendait à quelques pas. Tout avait été prévu. Les échelles étaient faites avec un art merveilleux. Maître Jérôme en avait la direction. Il déploya l'une avec précaution, l'adapta au mur extérieur, grimpa comme un écureuil à son sommet, et parvint à faire descendre l'autre le long du mur intérieur.

— C'est une besogne faite, dit-il ensuite au marquis.

— C'est bien, descends.

Et M. de Fontanges prit sa place.

Il allait mettre le pied sur la seconde échelle, et gagner le jardin de la communauté, lorsqu'une voix, qu'il reconnut pour être celle du domino rose, lui dit :

— Non, non, restez là, je vais vous rejoindre sans aide. Tenez-moi seulement la main quand je serai au port.

Le marquis obéit. Une forme blanche se dessina bientôt sur la sombre muraille du couvent; une main mignonne saisit la

main de l'amoureux de la nuit, et la petite nonnette, cachée sous son voile, s'assit résolûment sur le mur.

— Maintenant, monsieur, causons, fit-elle avec enjouement.

— Comment, causons ! repris le marquis stupéfait ; y songez-vous? à une pareille heure et à cheval sur un mur?

— Mais on est très-bien sur ce mur.

— Vous voulez dire qu'on est aux quatre vents comme deux girouettes!

— En vérité, il vous sied bien d'être difficile, vous qui avez passé votre nuit de noces dans un fauteuil!

— Un fauteuil n'est pas un mur, quand le diable y serait!

— Comme on respire bien ici ! continua la nonne.

— Je trouve qu'on gèle, moi!

— Allez chercher votre manteau.

— Vous voudriez m'éloigner ; mais je vous tiens et ne vous quitte plus.

— Alors, restons sur notre mur.

— Soit, soupira Fontanges, perché comme un oiseau sur son bâton ; mais à une condition, c'est que nous ne parlerons que de vous.

— Comme il vous plaira.

— Je vous retrouve enfin ! s'écria le passionné marquis. Savez-vous que j'ai été le plus malheureux des hommes loin de vous ?

— Vous, marquis, malheureux ! Je n'en crois rien.

— Je vous le jure !

— Cela devient sérieux, alors.

— Est-ce que vous tenez à rester là? demanda de nouveau le marquis.

— Sans doute.

— On serait bien mieux dans ma voiture.

— C'est une idée de rêveur, reprit la nonne en riant malicieusement. Regardez donc ce ciel étoilé.

— Eh ! madame, il s'agit bien du ciel et des étoiles lorsque vous êtes là !

— C'est une nuit de printemps, n'est-il pas vrai?

— C'est possible.

Le marquis était au supplice.

— Comment, c'est possible! A quoi pensez-vous donc, monsieur?

— A vous, madame! s'écria le marquis de Fontanges. Que m'importe le ciel? que m'importe cette nuit douce ou froide? Je ne vois que vous... je n'entends que vous... je ne désire que vous.

Le marquis oubliait qu'il était sur un mur et s'apprêtait à mettre un genou en terre, ce qui eût singulièrement dérangé l'ordre de ses idées en lui faisant faire un saut de vingt pieds.

— Là, là, dit le rusé domino, ne courez pas si vite. Vous oubliez que vous n'êtes pas dans un fauteuil.

— Madame, ayez pitié de moi, reprit M. de Fontanges en joignant les mains d'un air suppliant.

— Vous êtes donc bien mal sur ce mur?

— Ah! madame, vous êtes bien cruelle! murmura le marquis, le désespoir dans l'âme.

— Qui sait? en fait de cruauté, peut-être ai-je moins à me reprocher que vous... et, si l'on consultait certaine petite marquise...

— Grâce! grâce!

— Vous aimeriez mieux trente duels que mes reproches?

— C'est vrai.

— Allons, grand extravagant, on ne vous en fera plus.

— Oh! merci!

Et M. de Fontanges couvrait de baisers les mains de la jeune recluse.

— Ah çà! vous m'aimez donc? demanda-t-elle après un moment d'hésitation.

— Vous le savez bien, méchante!

— Alors, donnez-moi la main, marquis, et descendons.

M. de Fontanges, tout tremblant d'émotion et d'espoir, s'empressa d'obéir. A peine avait-il fait trois pas sur l'échelle que sa compagne s'arrêta de nouveau.

— Et vous m'aimez sérieusement?

— Je vous adore.

— Et vous m'enlevez?

— Et je vous enlève.

— Puisqu'il en est ainsi, marquis, descendons encore.

Le marquis continua à protéger le voyage aérien de la jeune femme. Lorsqu'il fut au dernier échelon, celle-ci appuya sa tête sur l'épaule de M. de Fontanges, qui sentit tout son sang refluer sur le cœur.

— Eh bien, monsieur, je vous l'avais bien dit : vous m'aimez, vous m'adorez et vous m'enlevez.

En disant ces mots, la blanche nonnette écarta le léger voile qui cachait ses traits, et la lune, s'échappant au même instant de sa prison de nuages, éclaira tout à coup le visage de madame de Fontanges. Le marquis poussa un cri qui n'avait rien d'alarmant pour l'amour-propre de la jeune coquette.

— Quoi ! c'est vous, madame ?

— Oui, monsieur, c'est moi... M'enlevez-vous toujours ? demanda-t-elle avec un sourire enchanteur.

— Plus que jamais ! s'écria l'amoureux Fontanges en l'entourant de ses bras.

Et il porta la marquise au carrosse qui l'attendait.

— Tiens ! c'est madame ! fit maître Jerôme, encore plus stupéfait de la scène à laquelle il avait assisté.

— Oui, c'est madame, répéta le marquis, et je t'autorise à dire à tout Paris, si cela te plaît, que j'ai enlevé ma femme. En route, continua-t-il en s'adressant à son cocher, en route ! et ventre à terre à l'hôtel Fontanges!

— Ah çà, monsieur, êtes-vous bien décidé à être mon mari ? demanda gaiement la jolie marquise.

M. de Fontanges ne répondit point d'abord; mais, lorsque mademoiselle Berthe de Sesmaisons arriva à son hôtel, elle était bien madame la marquise de Fontanges; et plus tard elle reconnut que le rêveur dont on avait tant ri était devenu le meilleur mari de son temps.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LE LEGS.

I

Après avoir raconté le mariage de M. de Fontanges, mademoiselle Mars me quitta en me promettant pour le lendemain une *confidence intime*. Je n'eus garde de manquer au rendez-vous. Comme les jours précédents, je trouvai ma chère conteuse assise dans un grand fauteuil et armée des *Mémoires de Saint-Simon*, son chroniqueur favori.

En me voyant, elle sourit et me dit :

— Vous êtes bien, ma mignonne, le plus impitoyable des créanciers. — Savez-vous que vous me traitez comme une petite bourgeoise à laquelle on n'ose point faire crédit? C'est affreux de ne pas laisser à son débiteur le temps de respirer. — Asseyez-vous là, que je vous paye argent comptant et qu'il n'en soit plus question.

— Une fois payée, lui répondis-je, il me restera un regret.

— Lequel?

— Celui de n'avoir plus rien à vous réclamer.

— Flatteuse! fit-elle en me frappant légèrement sur la joue du bout de son lorgnon, qu'elle maniait comme l'éventail de Célimène.

— Vous flatter, madame! La flatterie est un encens à l'usage des sots et des vaniteux... Aussi ne vous flatte-t-on pas. On vous loue, on vous aime et l'on vous admire... Il faut bien que vous entendiez vos vérités.

— Brisons là, interrompit-elle vivement, nous ne serions point du même avis sur ce sujet délicat. Tenez, revenons plutôt à mes *confidences*, puisque vous avez fait de moi un vieux livre qui raconte le temps passé. Mais je vous en préviens, si vous le publiez un jour, vous en serez l'éditeur responsable, et, si l'on nous siffle, ce sera votre affaire, ma chère belle..... Je m'en lave les mains, comme dit Ponce-Pilate.

Après un moment de silence qui semblait annoncer quelque hésitation, elle commença ainsi :

Par une belle nuit d'automne, les dates sont si confuses dans ma mémoire, que je ne vous dirai ni le mois ni l'année (mademoiselle Mars ne savait plus son âge depuis longtemps), j'arrivai à Lyon, où j'étais engagée pour donner quelques représentations sur le Grand-Théâtre.

Il était à peu près minuit. Je descendis dans le meilleur hôtel de la ville; j'avais recommandé à mes gens de taire mon nom sur la route; je voulais, en arrivant sans bruit, échapper aux curieux du lendemain et me reposer, à l'abri de l'incognito, des fatigues du voyage.

A mon grand étonnement, je fus accueillie comme une personne attendue. L'appartement dans lequel l'hôte me conduisit, et qui, disait-il, avait été préparé pour moi, était orné avec un goût rare et un luxe qui ne s'était vu jusque-là que dans les *hôtelleries de la bibliothèque bleue.*

Une fée ou un magicien, assurément, avait embelli ce séjour d'un seul coup de sa baguette; et ce qui me ravit plus encore, ce fut d'y trouver les arbustes et les fleurs que j'aimais; il me sembla que j'étais toujours à Paris. Ce n'était pas une auberge, c'était mon salon, c'était mon boudoir... Tout me rappelait un goût, un sentiment, un désir, un souvenir; mais je ressentis surtout une vive émotion en voyant de beaux volumes rangés avec soin sur les rayons d'une bibliothèque en bois sculpté; chacun de ces volumes portait en lettres d'or le nom des comédies et des rôles que j'avais joués depuis mes débuts jusqu'aux jours les meilleurs de ma carrière.

— Cet appartement est celui de madame, me dit l'hôte en remarquant mon étonnement; c'est le seul qui nous reste: tous les autres sont occupés.

Et, sans me laisser le temps de l'interroger, il disparut.

Je ne puis vous dire les étranges suppositions qui s'emparèrent de mon esprit. L'imagination est un coursier infatigable, et je la laissai errer à l'aventure. Nous traversions, bride abattue, le pays illimité des conjectures, quand notre course fut interrompue par l'arrivée d'un domestique en grande li-

vrée. Il avait le bas de soie blanc tiré avec soin, la culotte de velours écarlate et le jabot de fine batiste. Je reconnus aisément un valet de bonne maison ; les plus délicats marquis de nos chères comédies n'en avaient pas de mieux tournés et de plus corrects à leur service. Le *nouveau Labranche* ouvrit une porte que je n'avais pas encore remarquée ; puis il m'adressa ces mots d'un ton à la fois important et respectueux :

— Le souper de madame est servi.

J'entrai dans la pièce voisine, et j'y trouvai une table chargée de mets, de vins, de fruits et de fleurs qui réjouissaient la vue.

Les petits soupers de madame de Pompadour étaient dépassés; mais, Louis XV étant mort depuis longtemps, je me demandai si je n'étais point le jouet d'un rêve.

— C'est une méprise, dis-je enfin au domestique, qui attendait discrètement que je prisse place à table; ce souper n'est pas pour moi. Je ne l'ai point commandé...

— Ce n'est pas madame, en effet, qui l'a commandé, mais *monsieur*, me répondit-il en appuyant sur le mot.

— *Monsieur !* répétai-je avec surprise ; j'avais compris qu'il ne s'agissait point du maître de l'hôtel.

— Oui, *monsieur*, répéta le laquais.

Il n'en dit pas davantage et prit la grave attitude d'un sphinx impénétrable.

Je restai interdite.

— Quel était ce mystérieux personnage si empressé à m'entourer de surprises et qu'on désignait seulement sous le nom de *monsieur?*

Tant de recherche, tant d'élégance, tant de goût, ce soin exquis à flatter, à prévenir mes moindres fantaisies, annonçaient plus qu'un ami ; c'était un amant, ou plutôt un adorateur secret qui commençait par m'éblouir pour arriver ensuite à entrer dans mon cœur.

— Il faut qu'il ait des intelligences dans la place, pensai-je; autrement, comment aurait-il su que je descendais dans cet hôtel ? Cela n'a rien d'étonnant, la discrétion d'un domes-

tique vaut quelques louis, et les amoureux ne les épargnent guère.

Cependant, passez-moi ce détail prosaïque, je me décidai à profiter, avec une ardeur justifiée par le voyage, de ce souper, qui souriait à mon appétit.

Pour une femme du monde, ou même pour une simple bourgeoise, c'eût été une démarche imprudente; mais une femme de théâtre, une artiste, tient de sa situation des priviléges que d'autres n'ont pas, et elle en profite; d'ailleurs, elle peut prendre le change sur l'intention de l'hommage et l'accepter franchement comme le tribut d'un enthousiasme peut-être trop indulgent, et non comme l'expression de l'amour.

J'aperçus un second couvert placé vis-à-vis du mien; cette découverte me causa, je l'avoue, une certaine inquiétude. Je ne doutai pas un seul instant que ce ne fût la place que s'était réservée l'inconnu, car il y avait encore un inconnu.

Au même moment, la porte s'ouvrit; je crus que c'était... *monsieur*, et le regret de m'être assise à cette table acheva de me troubler: ma crainte se dissipa en voyant entrer un second domestique vêtu de la même livrée que le premier; il tenait à la main un bouquet qu'il déposa à la place vide.

Je devinai sur-le-champ d'où venait ce *convive de fleurs;* c'était sans doute le messager que *monsieur* avait choisi pour m'annoncer son arrivée.

J'attendis donc avec impatience; personne ne parut.

A peine, tant ma préoccupation était grande, avais-je songé. malgré ma faim très-vive, à rompre quelques morceaux de pain entre mes doigts.

Mon vis-à-vis parfumé avait bien son mérite; mais n'était-il pas au moins extraordinaire de souper en tête-à-tête avec un bouquet, quand je devais croire à un tête-à-tête d'un autre genre?

La nuit était près de finir.

Je vis que ma curiosité attendrait inutilement. Je me levai et pris le bouquet. Tout à coup, au milieu de ces fleurs, j'aperçus un billet attaché avec une épingle d'or.

Un impatient désir de connaître cette complication romanesque me saisit; j'ouvris la lettre.

Elle renfermait ces deux mots :

« Prenez-moi. »

Était-ce le bouquet qui parlait? était-ce l'homme? Je l'ignorais. Mais, comme j'ai toujours aimé le *merveilleux*, je gardai le bouquet, et, en vérité, je n'avais d'autre pensée, en agissant ainsi, que de pousser à bout l'aventure et d'avoir raison d'un mystère qui se jouait de ma curiosité.

— Il faudra bien, me dis-je, que je sache quel dieu ou quel démon se cache sous ces fleurs.

A ces mots, je sortis et j'entrai dans ma chambre à coucher, laissant là cet excellent souper.

Nouvel étonnement! Sur une table voisine de mon lit brillaient de riches étoffes.

Bien que cette autre surprise me forçât de réfléchir encore à la singularité de ce qui m'arrivait, la fatigue l'emporta et je m'endormis.

Mon sommeil fut agité, je l'avoue : des rêves couleur de souper et de fleurs voltigeaient autour de moi.

Le jour commençait à poindre; mon impatience me reprit; je sonnai ma femme de chambre et me mis à la questionner : elle ne savait rien ou ne voulut rien dire.

Il me parut dès lors évident que *monsieur* avait acheté le silence de mes gens.

A mon tour, je fis monter mon hôte; mais, en voyant sa mine discrète et futée, je devinai que je n'aurais pas grand'-chose à en tirer.

— Cet appartement, m'avez-vous dit hier, a été préparé pour me recevoir?

— Oui, madame.

— Et qui vous a prévenu de mon arrivée?

— *Monsieur*.

— Bon! nous y voilà, m'écriai-je. Ces gens-là me feront mourir avec leur *monsieur*. Mais quel *monsieur*, s'il vous plaît?

— Monsieur le marquis, reprit mon hôte d'un air profond.

Puis, comme par une explosion soudaine, il ajouta :

— C'est un bon gentilhomme, celui-là, un vrai ! Si madame compte beaucoup d'amis comme *M. le marquis*, je lui en fais mon compliment.

Un coup de sonnette retentit, et mon hôte s'enfuit en me saluant jusqu'à terre.

Je vis que je n'obtiendrais aucun renseignement.

Cependant cet homme avait dit : *M. le marquis;* c'était un pas vers la vérité; je connaissais le titre, je ne pouvais tarder à savoir le nom.

A deux heures, un domestique vint demander de mes nouvelles de la part de son maître. Il n'était porteur d'aucun message, et, malgré la vivacité et le nombre de mes questions, il garda le silence.

Le reste de ma journée se passa à choisir le jour et composer le spectacle de ma première représentation.

Le soir, je trouvai mon dîner servi avec la même recherche que la veille, et, à la place du convive absent, un second bouquet, mais point de marquis.

Je demandai mon hôte et lui déclarai tout net que je voulais à l'avenir dîner très-simplement; qu'il ne me convenait point d'accepter plus longtemps les soins de *monsieur*.

— Vous serez satisfaite, madame, me dit-il.

Loin de m'obéir, il me fit servir le lendemain un dîner plus délicat encore. Je m'en plaignis.

— Vraiment, s'écria mon hôte, madame se trompe. Ce n'est là qu'un *très-joli ordinaire;* il n'y a que trois plats à madame, les autres sont à *M. le marquis*, mais il veut absolument qu'on les serve à madame... C'est son idée... Le bon Dieu lui-même ne l'en ferait pas revenir !

Je vis qu'il fallait me résigner, et pris mon parti de ces repas de Lucullus. Trois jours après, je donnai ma première représentation. J'avais choisi *Tartufe* et les *Jeux de l'Amour et du Hasard*.

Je venais d'entrer en scène, quand mes yeux s'arrêtèrent sur une loge dont deux stores étaient levés; le troisième sem-

blait s'être affaissé sous le poids d'un énorme bouquet.

— Bon, me dis-je, cette place est celle de *M. le marquis*, et je cherchai à percer du regard la légère muraille de soie verte qui s'élevait entre ma curiosité et le mystère de la loge... Mais j'eus beau faire, je ne pus rien découvrir; derrière son rempart de fleurs, *monsieur* pouvait tout voir sans être vu.

En regagnant mon hôtel, je m'aperçus qu'une voiture suivait la mienne; quoique l'obscurité l'enveloppât, je distinguai un petit coupé; la livrée était celle des deux domestiques qui m'avaient saluée à mon arrivée. Au moment où j'entrai sous la voûte de l'hôtel, le coupé fit une halte, comme pour me laisser le temps de descendre; à peine avais-je mis pied à terre, qu'il passa rapidement devant la porte; je regardai pour voir si je n'apercevrais pas le maître de l'équipage : il était vide.

Huit jours s'écoulèrent sans aucun autre incident, si ce n'est que l'apparition des soupers et des bouquets continuait toujours. Quant au *sorcier*, il ne se montrait pas. J'en conclus qu'il devait être un personnage parfaitement disgracié de la nature, puisqu'il prenait un tel soin de se cacher; et mon imagination renouvela à son égard le comte de la *Belle et la Bête* et de *Riquet à la houpe;* seulement, j'intitulai mon conte, le *Chevalier des Soupirs,* prenant ainsi le parti de tourner en raillerie ce roman, où l'on m'avait fait jouer le rôle de l'héroïne sans me dire quel en était le héros.

Le jour de mon départ pour Paris, je fis encore appeler mon hôte. Il m'arriva de l'air d'un homme qui vient d'enterrer sa meilleure pratique.

— Ma note! lui dis-je sans remarquer les soupirs funèbres dont il accompagnait chaque salut.

— La note de madame est payée.

— Payée?

Il fit un signe de tête affirmatif.

— Depuis quand?

— Depuis ce matin.

— C'est impossible!

— C'est pourtant comme j'ai l'honneur de le dire à madame.

— Payée! repris-je stupéfaite; mais par qui?

— Par *M. le marquis.*

— Quoi! toujours lui! m'écriai-je; toujours ce marquis invisible! Me direz-vous au moins son nom!

A cette demande, mon hôte parut ébahi.

— Son nom! murmura-t-il, son nom?

— Oui, son nom! répliquai-je avec impatience.

— Madame doit le savoir.

— Non! mille fois non! puisque je vous le demande.

— Tiens! c'est surprenant que madame l'ignore.

L'étonnement stupide de cet homme me fit sourire.

— Voyons, lui dis-je, apprenez-moi le nom de ce damné marquis. Est-ce le diable en personne?

Il hésita... J'étais au supplice.

— Son nom! son nom! répéta-t-il.

Je crus qu'il allait parler.

— Ma foi, madame, je ne le sais pas, continua-t-il tranquillement.

— Comment! vous ne le savez pas?

— Mon Dieu, non! *Un monsieur* est descendu ici la veille de l'arrivée de madame : nombreux domestique, magnifique livrée, brillant au soleil! Ça commandait d'un air de prince du sang; ça payait comme un roi, et pourtant ses gens ne l'appelaient que M. le marquis. Je m'adressai à son valet de chambre pour savoir son nom, puis au cocher, au valet de pied et au secrétaire : « Taisez-vous, me répondirent-ils en chœur; ici, M. le marquis n'a pas de nom. »

Ce matin, le valet de chambre m'a demandé la note de son maître; je l'ai donnée, et on me l'a grassement payée, sans retrancher un denier.

— Mais la mienne? interrompis-je vivement.

— Puisque madame logeait chez M. le marquis, la note de madame était celle de monsieur.

— En voici bien d'une autre, à présent! Comment, moi, je logeais chez un homme que je n'ai jamais vu, et dont j'ignore même le nom? Ah! pour le coup c'est trop fort.

— Dame! je n'y puis rien; M. le marquis m'a dit en arri-

vant : « Maître Bernard, je retiens deux appartements dans votre hôtel : l'un sera le mien, l'autre est destiné à une personne qui arrivera demain à minuit. Vous ne serez près d'elle que mon intendant : c'est moi qui la reçois; c'est chez moi qu'elle descend et non chez vous, monsieur Bernard. Si quelque chose l'étonne, si elle vous interroge, vous répondrez : *Monsieur*, ou *M. le marquis* veut que cela soit ainsi, et vous n'ajouterez pas un mot, s'il vous plaît; je l'exige, entendez-vous? » Je jurai de me soumettre à la volonté de M. le marquis. « Maintenant, monsieur Bernard, continua-t-il, comme rien ici n'est digne de la personne que j'attends, faites-moi le plaisir d'appeler le meilleur tapissier de Lyon. » J'obéis : en quelques heures la métamorphose s'opéra, mon hôtel devint un palais. J'étais stupéfait. Le lendemain, à minuit, madame arriva; elle sait le reste.

— En vérité, m'écriai-je, ceci passe toute permission; je ne partirai pas sans avoir une explication avec cet *hôtelier improvisé*, très-galant, sans doute, mais très-compromettant. Voulez-vous, monsieur Bernard, lui dire que je désire lui parler?

— C'est impossible.

— Et pourquoi impossible?

— M. le marquis est parti depuis une heure.

— Parti?

— Mon Dieu, oui; c'est une grande perte que je fais là!... Maître Bernard soupira de plus belle.

— Quelle route a-t-il prise? demandai-je.

— Celle que va prendre madame, la route de Paris.

— Allons! il est écrit que je le retrouverai, pensai-je.

Et je ressentis un secret mouvement de joie.

Ma berline était prête; le postillon sifflait en faisant claquer son fouet. Je me jetai dans ma voiture, très-inquiète, très-préoccupée, et, quarante-huit heures après, j'arrivai chez moi, rêvant encore à mon étrange aventure.

Paris me rendit à mes habitudes, à mes travaux, à mes amis. Le cœur d'une femme n'est jamais inoccupé; il est maître

ou esclave, selon la volonté de l'amour. A cette époque de ma vie, le mien obéissait.

Ici, la conteuse s'arrêta un instant; je ne sais quelle tristesse semblable à un mélancolique souvenir se répandit sur son visage; ce fut comme un léger nuage sur un ciel d'azur... Elle fit un effort pour le chasser, et le nuage se perdit dans un sourire, puis elle ajouta :

— Je vous ai promis une histoire de ma vie intime, et, si je ne m'étais retenue, j'allais philosopher gravement sur les joies et les misères de l'amour. Entreprendre cet ardent chapitre de la passion avec vous, mon bel oiseau ! Dieu m'en garde ! vous avez le temps d'y brûler vos ailes. Revenons tout simplement sur nos pas.....

Je disais donc qu'à l'époque dont je vous parle j'étais esclave par le cœur; aussi mon esprit seul s'était-il ému de l'aventure que je vous racontais tout à l'heure.

L'imagination d'une femme est facilement ouverte au romanesque et au merveilleux.

M. le marquis était un événement pour moi, et non un danger.

En amour, je l'ai toujours pensé, le partage, c'est l'avilissement de l'un, c'est la dépravation de l'autre; c'est le mariage d'une dupe et d'un imposteur.

Il y avait un mois environ que j'étais de retour, lorsqu'un matin je vis entrer dans mon boudoir une femme avec qui j'étais liée depuis quelques années : c'était madame W***.

II

Des relations de théâtre avaient établi entre madame W*** et moi une sorte d'intimité. — Ses visites me faisaient toujours plaisir. — C'était une personne d'esprit et fort au courant de tous les passe-temps de la chronique parisienne, dont elle tenait registre. Arrivée à cette époque de la vie où les grâces et la jeunesse battent en retraite, il lui était permis de tout dire. Aussi sa conversation ressemblait-elle aux indiscré-

tions d'un bal masqué. Sans être dépravée, madame W*** n'affectait pas une très-grande aversion du vice, pourvu qu'il se présentât en habit doré et minaudant sur le velours et la soie. Tout ce qui sentait son Richelieu lui donnait des extases de plaisir; pour elle, l'amour n'allait qu'en brillant équipage, avec deux grands laquais; mais l'amour mal vêtu, ne sachant où dîner, c'est celui-là qui la faisait crier au scandale! En un mot, elle aurait volontiers dit, comme mademoiselle B***, la charmante comédienne du Théâtre-Français : « Il vaut mieux relever sa robe pour monter en voiture que pour passer le ruisseau. »

Et cependant, c'est un devoir pour moi de l'attester, madame W*** n'était ni corrompue ni corruptrice; ses propos étaient légers, mais sa conduite honorable.

Quand elle passait en revue les faiblesses, les ridicules du monde, c'était avec une aimable indulgence qui n'allait pas jusqu'à la complicité. Bonne, du reste, par excellence, s'agissait-il de rendre service à ceux qu'elle aimait, madame W*** était tout dévouement, tout ardeur. Que vous dirai-je? sous cette parole un peu nue se cachait un cœur sûr, discret, prêt au sacrifice. Je lui trouvai, ce jour-là, je ne sais quel air embarrassé, et lui en demandai la cause.

— Ma chère amie, me répondit-elle, c'est que je fais aujourd'hui mon premier pas dans la carrière diplomatique : je me suis couchée simple bourgeoise et l'on m'a réveillée ambassadrice.

— Et auprès de quelle puissance venez-vous en mission?

— Auprès de vous.

— Auprès de moi?

— Eh! mon Dieu, oui.

— Contez-moi cela, dis-je en riant.

— Ah! voilà le moment décisif, reprit madame W***, je savais bien que vous n'étiez pas femme à l'attendre longtemps. Songez, ma belle, que vous avez devant vous un diplomate nouveau-né, dont l'inexpérience a droit aux égards dus à un premier début.

Elle retourna dans ses doigts une petite tabatière Pompa-

dour qui ne la quittait jamais, et après s'être enfoncée dans son fauteuil :

— Ma chère amie, continua-t-elle, le prince qui m'envoie est un cavalier accompli : jeunesse, esprit, beauté et contrats de rentes, Dieu lui a tout accordé. Et pourtant il n'est pas content et demande quelque chose encore. Ah! c'est un prince ambitieux, j'en conviens. Et savez-vous ce qu'il demande?

— Non.

— Tant pis! cela m'eût épargné l'embarras de vous l'apprendre. Eh bien, ma chère, il demande une place dans votre cœur.

— Et de quel droit, s'il vous plaît?

— Du droit d'un parfait et courtois chevalier qui vous a vue et vous aime de toute son âme, et, entre nous, je ne saurais l'en blâmer, moi qui vous connais et vous apprécie.

— Mais vous savez, lui répondis-je d'un ton glacial, que cette place dans mon cœur, je l'ai donnée depuis longtemps, et vous m'estimez trop, je le pense, pour me proposer une chose indigne de moi.

— Eh! laissez donc là ce grand effroi; je ne m'introduis point chez vous comme un larron pour voler votre honneur avec escalade. On sait votre cœur occupé; c'est un riche qui ne fait l'aumône qu'à un seul. A-t-il tort? a-t-il raison? cela ne me regarde pas. Chacun pratique la charité comme il l'entend. On ne lui demande donc rien à ce cœur; tranquillisez-vous et n'appelez pas les gendarmes. Mais n'était-il pas naturel que, vous aimant jusqu'à la passion, on eût le désir très-naturel d'obtenir de vous une pensée, la plus chaste pensée, et de ne pas mourir en songeant qu'on n'a point seulement occupé un instant votre souvenir? Quel est l'homme vraiment épris qui, à défaut de l'amour, ne consentirait à accepter l'amitié d'une femme pour laquelle il est prêt à se damner dans ce monde-ci et dans l'autre?

— Ma chère amie, interrompis-je vivement, tout cela est bon en théorie; en pratique, c'est impossible. Les amoureux sont des hypocrites qui signent tous les traités d'amitié qu'on leur propose avec la ferme résolution de les violer un peu

plus tard. Sous prétexte d'amitié, laissez-leur prendre un pied chez vous, ils en auront bientôt pris quatre. Ces chers amis deviendront jaloux, exigeants, despotes; et si vous avez assez de courage pour les rappeler aux termes du traité et les mettre hors de cause, vous en faites d'excellents ennemis, et Dieu sait comme ils se vengent!

— Vous avez raison, parfaitement raison. Celui qui m'envoie vers vous ne dirait pas autrement. En vous écoutant, je croyais encore l'entendre... Aussi n'est-ce pas le titre et la qualité d'ami qu'il sollicite par mon ambassade; il ne songe même pas à être admis chez vous. Votre maison est un sanctuaire qu'il ne doit point franchir; il s'y résigne. En amour, on consent à être malheureux, mais on ne veut pas être témoin du bonheur d'un autre. Je viens vous dire seulement : Il y a un homme qui vous aime ardemment; un homme qui n'a qu'une pensée, qu'une image devant lui : vous! vous, et encore vous! Cet homme vous aime à sa manière, comme on n'a pas l'habitude d'aimer. Il vous aime, non pour lui, mais pour vous. Son amour est une espèce d'idylle héroïque. L'attachement que vous avez pour un autre, il veut le respecter, puisqu'il vous rend heureuse; il a regardé dans l'avenir, et il n'y a entrevu aucun espoir dans l'horizon lointain.

Le cœur a des pressentiments désespérés; le sien lui a dit : Cette femme ne sera jamais à toi; et, depuis cette conviction fatale, la fièvre et l'insomnie ont assiégé ses nuits; alors, au milieu de l'angoisse de son âme, il s'est demandé s'il ne pourrait pas trouver une joie imaginaire pour remplacer la joie perdue. Oui, ajouta madame W*** en me regardant, c'est un hochet qu'il faut pour distraire ce pauvre enfant malade.

— Et ce hochet, l'avez-vous trouvé? demandai-je avec intérêt.

— Oui et non. Cela dépend de vous.

— De moi?

— De vous. Écoutez : et vraiment il faut que ma mission soit bien grave pour que mes paroles prennent ce tour sérieux, elles qui ne sont habituées qu'aux allures frivoles : celui qui m'envoie ne demande qu'une chose, c'est qu'une fois par ha-

sard son souvenir passe dans votre esprit, et traverse, sans y mêler d'amertume, vos heures heureuses; ainsi il saura qu'il compte dans votre existence, et son désespoir sera adouci.

Dans les romans, le héros imaginaire qui sauve la vie à quelque belle princesse finit par s'en faire aimer et l'épouse au dernier chapitre; au théâtre, la race des sauveurs est innombrable, et, comme celle d'Agamemnon, ne finit jamais; dans la vie réelle, elle est plus rare. D'ailleurs, ma chère amie, quel grand risque avez-vous à courir? S'il fallait attendre sa récompense, mon pauvre amoureux y perdrait son temps et sa jeunesse.

Que vous manque-t-il? Rien comme femme, puisque vous aimez; rien comme artiste, puisque votre renommée est faite, et, serait-elle à conquérir, *nous* ne sommes ni Molière ni Marivaux... En vérité, ma belle, vous êtes un de ces êtres insolemment heureux qu'en dépit de la charité la plus chrétienne on ne saurait prendre ni par un bienfait, ni par un service, ni par un acte de dévouement, ni par le myrte, ni par le laurier : c'est à mettre en déroute un régiment de bonnes volontés. N'êtes-vous pas de mon avis?

Je me mis à sourire sans lui répondre, car je m'aperçus que mon ambassadrice se trouvait sur un terrain où elle n'avait point l'habitude de manœuvrer, et qu'elle avait hâte de sortir des embarras de cette thèse sentimentale; jamais, en effet, son esprit léger et railleur n'avait voyagé si loin dans le pays du Tendre et visité si longtemps le *hameau des Petits Soupirs*.

— Vous vous moquez de moi, me dit-elle en me jetant un coup d'œil pénétrant qui lui était habituel. Franchement, vous n'avez pas tort; à votre place je me moquerais de moi-même si je m'entendais dire toutes ces vertueuses *fariboles*. Décidément, je suis ennuyeuse comme un *mercredi des Cendres*. Allons, brisons là avec ce pathos et ce marivaudage. Au risque de compromettre l'honneur de la diplomatie, je vais courir sans regarder derrière moi et arriver au fait à franc étrier; attendez-vous seulement à être renversée.

— Maintenant que me voilà prévenue, lui répondis-je, je tâcherai d'éviter l'évanouissement.

Elle fit faire une douzaine de pirouettes à sa boîte d'or, toussa légèrement, regarda le plafond, et me posa cette question :

— Ma chère amie, vous êtes riche, très-riche. L'êtes-vous trop?

— Non.

— L'êtes-vous assez?

— Oui.

— Eh bien, vous le serez trop, car je vous apporte *quatre cent mille francs*.

En disant ces mots, elle jeta sur mes genoux un énorme portefeuille de maroquin dont les flancs entr'ouverts laissaient voir des billets de banque l'un sur l'autre entassés.

Je restai interdite, et je sentis la rougeur me monter au visage.

— Que veut dire ceci? m'écriai-je avec un accent indigné.

— Calmez-vous, ma chère, reprit madame W***, ce n'est pas le moment de la scène des imprécations. Écoutez-moi un seul instant, et vous verrez que vous n'avez pas à redouter les dons du perfide Troyen, ces quatre cent mille francs ne sont point une insulte, tout au contraire. Celui que je représente ici vous les envoie comme un moyen de se rattacher à vous par les liens les plus dignes de votre délicatesse et de votre cœur. Avec cet or, vous doterez ce peuple déshérité de pauvres artistes qui vient frapper à votre porte, et que vous ne pouvez pas toujours secourir; vous ouvrirez un lieu d'asile à l'infortune, vous agrandirez votre bienfaisance, et, quand le malheur consolé vous saluera en souriant, quand vous verrez des pleurs de reconnaissance mouiller, à votre passage, la paupière des heureux que vous aurez faits, eh bien, alors, vous songerez peut-être... *à lui*.

Ainsi, malgré elle, madame W*** retombait dans le style larmoyant.

— Oui, voilà le vœu de ce cœur qui vous aime; le rejetterez-vous? continua-t-elle avec chaleur; non, non. On ne repousse point ceux qui vont mourir, et n'est-ce pas mourir que d'aimer seul et sans espoir?

Elle se tut après cette grande dépense de sentiment, dépense extraordinaire pour elle, qui, si prodigue dans les choses de l'esprit, était fort avare en cette matière; puis, voyant qu'à mon tour je gardais le silence :

— Vous acceptez? me demanda-t-elle d'un air ravi.

— Je refuse, lui répondis-je en lui rendant le portefeuille.

— Vous êtes folle, ma chère!

— Comme il vous plaira... peu m'importe!

— Croyez-vous donc qu'on trouve aisément quatre cent mille francs dans le soulier d'une jolie femme? Quand ils tombent du ciel miraculeusement, il faut le remercier et se garder de refuser.

— Ma chère amie, à votre place, je parlerais peut-être comme vous; à la mienne, vous agiriez comme moi. Nous ne professons pas la même philosophie, vous le savez.

— Ah! vraiment, je l'avais oublié! Ainsi vous dédaignez mon portefeuille?

— Encore une fois, je refuse.

— Vos raisons?

— Je n'en ai pas à vous donner; je refuse, tout est dit.

— C'est votre dernier mot?

— Mon dernier mot.

— Eh bien, n'en parlons plus.

Elle se leva... Je ne lui tendis pas la main, tant j'étais émue par la scène qui venait de se passer entre nous. Arrivée à la porte de mon boudoir, elle se retourna :

— Voulez-vous jusqu'à ce soir pour réfléchir?

— C'est parfaitement inutile.

— Adieu donc.

— Adieu.

Elle franchit le seuil.

— Écoutez-moi, lui dis-je en la retenant par le bras, j'ai une question à vous adresser, une seule; mais elle ne cache, je vous en préviens, aucune arrière-pensée. Vous me croyez, n'est-ce pas?

— Je vous crois, je vous crois; parlez, parlez donc.

— Le nom de la personne qui vous envoie?

— Ma chère, à Lyon, il s'appelait... *monsieur le marquis.*

— Quoi! c'est encore lui! m'écriai-je.

— Eh! mon Dieu, oui, c'est toujours lui!

— Son nom? je vous en conjure!

— Tenez-vous beaucoup à le connaître?

— Oh! beaucoup.

— Eh bien, je vous le dirai... à une condition.

— Laquelle?

— Vous accepterez l'offre que je vous ai faite.

— Encore une fois, c'est impossible.

— Alors vous ne saurez rien; cherchez, mettez-vous l'esprit à la torture, et... « devine si tu peux, » comme dit le vieux Corneille. Adieu.

Je courus à elle.

— Êtes-vous réellement mon amie? lui demandai-je.

— Oui, sans doute.

Et elle me serra la main.

— Alors, dites-moi ce nom sans condition.

— Ma chère amie, me répondit-elle gaiement, à Lyon, vous savez... on l'appelait *monsieur le marquis;* ici... on le nomme *quatre cent mille francs.*

Elle sortit en riant aux éclats.

Je m'en croyais quitte, mais pendant trois mois ces quatre cent mille francs voyagèrent de chez madame W*** chez moi, et alternativement.

Pour s'introduire, en dépit de mon refus, ils prirent tous les masques : enveloppes, corbeilles, bouquets, que sais-je? Ma résolution resta inébranlable. Enfin, las de courir sans atteindre leur but, repoussés, dédaignés, eux les rois de ce monde, ils perdirent courage et je n'en entendis plus parler.

Un soir, il y avait grand bruit à la Comédie-Française. Les princes honoraient, comme on dit en style officiel, le spectacle de leur présence. Une foule élégante se pressait dans les coulisses; c'était tout ce que la cour de Louis XVIII comptait de noms illustres et en odeur de gentilhommerie; véritable exhumation du passé, tous les survivants de la noblesse

étaient là : princes, ducs, marquis, comtes, vicomtes, barons, capitaines des gardes, ambassadeurs, chambellans, ministres, pairs et députés... On faisait cercle autour d'eux.

Un groupe, le plus jeune et le plus gracieux de cette foule brillante, avait envahi le foyer des acteurs, sans doute par souvenir de MM. de Richelieu et de Lauraguais. C'était curieux à voir. Un noble comte était heurté par un machiniste en retard; un premier ministre ramassait la boîte à mouches de Marton. Les comédiens du monde, les comédiens du théâtre, le vrai et le faux, la fiction et la réalité, se confondaient dans ce pêle-mêle avec une confiance bien faite pour édifier l'observateur.

Le vieux foyer de la Comédie-Française semblait tressaillir d'aise, et l'on eût dit que les portraits des Clairon, des Champmeslé, des Lecouvreur, des Raucourt, des Duménil, suspendus à ses murailles, s'agitaient dans leurs cadres dorés et souriaient, comme si leur beau temps, leur jeune gloire et leurs jeunes amours étaient revenus.

Le régisseur frappa les trois coups : le quatrième acte du *Misanthrope* allait commencer. A ce signal la galante volée s'enfuit, les uns regagnèrent la loge royale, les autres se répandirent au balcon et à l'orchestre. Chacun avait repris sa place, c'était le tour des comédiens du théâtre.

J'allais entrer en scène, lorsque deux voix animées par la colère frappèrent mon oreille. Je restai interdite et tremblante; l'une de ces voix m'était connue.

Tout à coup j'entendis très-distinctement ces mots :

— Pas d'explication, monsieur, je n'en veux aucune. Vous vous dites l'offensé; cela suffit... Votre jour?

— Demain.

— Votre heure?

— Sept heures du matin.

— Vos armes ?

— Le pistolet.

— Le lieu de la rencontre?

— La porte Maillot.

— C'est à merveille.

Je compris que deux cartes venaient d'être échangées et que le lendemain serait peut-être un jour de deuil... Je m'élançai hors de la coulisse, entraînée par cette voix amie, et je me trouvai en face du colonel ***.

— J'ai tout entendu, lui dis-je.

— Au nom du ciel, calmez-vous, répondit-il vivement en me repoussant du regard; les femmes n'ont rien à faire dans ces sortes d'explications.

Alors, et par un mouvement d'effroi bien naturel dans le désordre d'esprit où j'étais, je passai mes deux bras autour de son bras comme pour m'attacher à lui.

Un autre homme était là, en apparence muet spectateur de cette scène, mais y prêtant au fond une attention pleine d'anxiété; quand il me vit saisir le bras du colonel ***, il tressaillit comme si un fer rouge l'eût touché, me regarda, s'inclina respectueusement devant moi et disparut, mais pas assez vite pour m'empêcher de jeter un coup d'œil rapide sur sa personne.

C'était un homme jeune encore, d'une mise si simple et cependant si distinguée, qu'elle révélait des habitudes d'élégance et de bon goût qu'on n'apprend pas, qui viennent du sang et de la naissance. Tout en lui était d'un véritable et parfait gentilhomme; tout, jusqu'au moindre trait de sa physionomie, jusqu'au geste, jusqu'à l'attitude; il eût été difficile de rêver quelque chose de plus noble que ce visage, qui respirait la fierté et le courage, malgré sa pâleur.

Le tressaillement, le regard de cet homme, l'expression de son visage avaient produit sur moi un effet magnétique...

Je restai comme fascinée; puis, reprenant peu à peu mes esprits, et m'adressant vivement au colonel :

— Ce duel est impossible! m'écriai-je.

— Ce duel aura lieu, répondit-il froidement.

— Mais me direz-vous le motif de cette rencontre?

— A quoi bon?

— Y suis-je pour quelque chose?

— Ma chère amie, me dit-il en me baisant la main, ras-

surez-vous, dans tout ceci vous n'êtes pour rien. Je n'aurai pas même la joie d'exposer ma vie ou de la perdre pour vous.

— D'où vient cette querelle?

— Eh! le sais-je? les querelles viennent sans qu'on y pense, sans qu'on les cherche...

— Vous connaissez l'homme qui vous a provoqué?

— Oui... de nom...

— Et ce nom, quel est-il?

— Ah! c'est mon secret...

J'allais insister. — Le régisseur tout essoufflé accourut en s'écriant :

— Madame, madame... votre entrée...

Je suivis cet homme et j'entrai en scène dans le plus grand trouble... Ce fut alors que je compris à quel douloureux mensonge, à quel triste esclavage l'art nous condamne. Il fallait feindre l'insouciance et la gaieté... J'étais comédienne!...

Le malheureux garde du moins, à toutes les heures de sa vie, le droit de pleurer et de se nourrir de sa douleur; il y a une heure où, nous autres, nous devons sourire avec la mort dans le cœur : affreuse dérision! dont j'éprouvai ce soir-là toute la rigueur. Il me fallait, coquette Célimène, badiner avec Acaste et Clitandre, jouer de la prunelle et de l'éventail, et me moquer des prudes et des petits marquis; il me fallait dire à la douleur : Attends jusqu'à demain... Demain, j'aurai la liberté de pleurer... Non, je ne saurais vous dépeindre tout ce que je souffris de cette cruelle contrainte; et, quand je jetai les yeux dans la salle pour y chercher, parmi tant de regards indifférents, la consolation d'un regard aimé, savez-vous ce que je vis? L'homme qui, quelques instants auparavant, s'était si rapidement éloigné... Une sorte de communication irrésistible, étrange, s'établit entre lui et moi : je voulais détacher mes yeux de cette apparition, et je ne le pouvais pas; je ne sais quel vague pressentiment me disait que cet homme avait été pour quelque chose dans ma vie, et cependant je le voyais pour la première fois!

Le spectacle terminé, j'allais regagner ma loge, heureuse

de rester seule avec mon inquiétude, lorsque, arrivée à la porte qui sépare le théâtre de la salle, je fus éblouie par de nombreuses lumières. C'était la cour qui sortait, escortée de sa suite, et accompagnée avec le cérémonial en usage depuis Louis XIV pour la réception des rois, ces comédiens extraordinaires venant s'amuser des comédiens ordinaires de Leurs Majestés. Son Altesse Royale madame la duchesse d'Angoulême m'aperçut et m'envoya un sourire bienveillant. En ce moment, je fis plus d'un envieux dans cette nuée de courtisans qui, de la salle, était accourue pour s'abattre autour de la famille royale.

Cette escorte était si nombreuse, qu'elle m'obligea de me mettre à l'écart pour l'éviter.

Je sentis comme un souffle brûlant effleurer mon épaule, et j'entendis un soupir... Je voulus me retourner; mais, la foule se jetant de nouveau de mon côté, je chancelai malgré moi. Alors deux bras me saisirent... un baiser effleura ma joue... Je poussai un cri, je levai les yeux... Jugez de ma surprise, j'avais reconnu l'adversaire du colonel ***. Une sorte de vertige s'empara de moi... Quand je me retrouvai dans ma loge, sur un lit de repos, j'étais seule avec ma femme de chambre.

— Madame a eu un violent étourdissement! me dit-elle en m'ôtant mes fleurs et mes dentelles.

— En effet, répondis-je, et je me sens encore bien souffrante.

— La personne qui a ramené madame paraissait très-émue.

— De quelle personne voulez-vous parler? La connaissez-vous? Vous a-t-elle dit quelque chose? demandai-je vivement.

— Oh! mon Dieu, non; elle a posé madame sur ce divan, et, sans m'adresser une seule parole, elle est repartie.

Au même instant la porte s'ouvrit, et mon valet de chambre annonça M. le duc de ***, de la part du roi.

Quoique la présence du duc ne se rattache en aucune façon à la série d'événements que je viens de raconter, je tiens à vous en dire quelques mots, afin de vous faire voir à quel point, ce soir-là, les incidents les plus opposés s'accumulaient

autour de mon esprit. C'était un singulier mélange d'émotions diverses et réunies par le hasard : les unes tristes par le cœur, les autres douces à l'amour-propre.

Mon domestique n'eut pas plutôt annoncé l'envoyé de Sa Majesté que, surmontant mon agitation et ma faiblesse, je me levai pour aller au-devant de lui; quelque chose de pesant tomba à mes pieds. Je le ramassai machinalement : c'était un flacon. En ce moment, M. de *** entra.

— Sa Majesté et Son Altesse Royale madame la Dauphine, me dit-il, ont daigné me charger d'être, auprès de vous, madame, l'interprète de leur admiration. Voici un souvenir qu'ils vous prient de conserver en mémoire de cette soirée et du plaisir que vous avez causé. En prononçant ces mots, le duc me présenta une boîte élégante aux armes royales.

Les événements de cette soirée m'avaient si fort troublée, que je trouvai à peine quelques paroles pour exprimer ma reconnaissance; mais le diplomate ne s'y trompa point, et ne mit pas mon peu d'éloquence sur le compte de l'ingratitude.

— Voyons donc le souvenir que Sa Majesté vous envoie, dit-il en venant au secours de mon hésitation.

Et il ouvrit l'écrin... Il renfermait de très-beaux épis et des boucles d'oreilles en diamants... J'en fus un peu confuse.

Que n'eût-on pas dit du temps de Louis XV, dont la générosité envers les femmes n'était trop souvent que l'espérance d'un plaisir? Mais j'avais affaire à Louis XVIII, ce qui n'offrait pes le même danger. Une dette de reconnaissance me liait déjà aux Bourbons; et cependant, je dois le confesser ici, mes sympathies appartenaient à un autre parti. L'Empereur avait la plus vive admiration de ma vie. Cette grande figure était sans cesse devant mon souvenir. J'avais applaudi à tous ses triomphes, j'avais salué toutes ses victoires! Méconnu et absent, je le suivis du cœur dans l'exil, et je comptai une à une les dernières épreuves de cette puissante organisation.

Il faut le reconnaître, nous autres femmes, nous aimons encore l'idole, même lorsqu'elle est tombée. Ce que j'ai éprouvé pour l'Empereur était plus que de l'admiration, il s'y joignait un sentiment tout différent et plus intime. Le jour où il me

distingua, comme comédienne seulement, le vainqueur de l'Europe descendait à l'horizon politique.

Plus tard, si je portai les couleurs de Napoléon, au risque de m'attirer la défaveur des partisans zélés de la Restauration, c'était la devise de l'homme plus encore que la cocarde du conquérant. Aussi, le soir où le parterre voulut m'imposer le cri de *Vive le roi !* je résistai énergiquement; et, comme Armand, effrayé du tumulte qui allait croissant, me disait à l'oreille: « Mais criez donc! autrement ils vont nous écharper, » beaucoup plus pour le rassurer que pour obéir aux ordres des royalistes, et tandis que le cri de *Vive le roi!* redoublait dans la salle, je m'avançai vers la rampe. Au même instant le silence parut se rétablir, mais pas complétement, car j'entendis encore quelques cris isolés et plus impérieux de *Vive le roi!*

— Mais, messieurs, ne l'ai-je pas dit? demandai-je ingénument.

Grâce à cette ruse de théâtre avec des *gens de guerre*, on n'en exigea pas davantage, et, la vérité n'étant pas toujours ce qui a le plus de succès, on me couvrit d'applaudissements.

Je reprends mon récit, et reviens aux diamants de Louis XVIII.

— Monsieur le duc, dis-je à M. le duc de ***, veuillez remercier le roi et Son Altesse Royale, et mettre mes hommages à leurs pieds.

C'était la restauration du grand style monarchique, et je devais m'y conformer.

— Dites à Sa Majesté, dites à madame la Dauphine, continuai-je, que ce témoignage de leur bienveillance est le plus beau, le plus glorieux de mes succès.

Le duc me baisa la main en me disant à l'oreille:

— En vérité, vous voilà aussi troublée que s'il s'agissait d'une première représentation.

M. de *** sortit, mes amis entrèrent: je leur montrai le présent de Sa Majesté. Ce ne fut qu'un cri d'admiration, et, pendant toute la fin de cette soirée, on s'occupa des diamants du roi. Cependant je me rappelai le flacon que l'arrivée du duc m'avait empêchée d'examiner avec soin; je le pris sur ma

toilette où je l'avais déposé, et j'aperçus incrustée sur sa riche monture la lettre *C*, surmontée d'une couronne de marquis.

— Allons ! m'écriai-je, c'est encore lui.

III

Parmi ce choix d'amis qui venait ainsi, à chacune de mes représentations, me visiter dans ma loge, un seul, ce soir-là, n'avait point encore paru : c'était le colonel *** ; jamais il n'avait manqué à ces réunions intimes... Une heure du matin avait sonné ; il était évident qu'il ne viendrait pas... Inquiète de son absence, je m'élançai dans ma voiture en criant à mon cocher : Chez le colonel ! Et, dix minutes après, j'étais à sa porte.

— M*** est-il chez lui ? demandai-je au concierge.

— Non, madame, il est sorti.

— N'importe, je l'attendrai.

— Madame prendrait une peine inutile ; monsieur a fait dire qu'il ne rentrerait pas cette nuit.

Cette réponse me causa une affreuse inquiétude ; je rentrai chez moi, espérant y trouver une lettre du colonel. Rien. Je passai une nuit horrible ; fièvre de l'âme, fièvre du corps, tout m'accablait à la fois. Je ne dormis pas un seul instant. A six heures du matin je sonnai ma femme de chambre.

— Dites d'atteler.

— A quelle heure ?

— Sur-le-champ.

— Madame sort de si bon matin ?

— Oui.

En un quart d'heure ma voiture fut prête.

— Où va madame ? me demanda mon cocher.

— Au bois de Boulogne, à la porte Maillot, et bride abattue.

J'allais au hasard, sans savoir si j'arriverais à temps, si même je rencontrerais les deux adversaires, et si, les rencontrant, j'oserais combattre un fatal point d'honneur et détourner une balle meurtrière.

Il était écrit dans ma vie que j'assisterais à deux duels d'une nature bien différente : l'un étrange, l'autre infâme...

Nous touchions à la barrière de l'Étoile, quand un coupé brun, aux stores baissés, frôla ma voiture. Je reconnus la livrée, et ce fut pour mon souvenir comme un trait de lumière.

— Pierre, criai-je, vous voyez ce coupé: ne le perdez pas de vue.

Pierre obéit.

Arrivé à la porte Maillot, le coupé tourna à droite et prit une petite allée facile pour les cavaliers et les piétons, mais presque impraticable pour les voitures. Je compris que j'allais perdre la trace qu'il m'importait de suivre jusqu'au bout.

— Pierre, demandai-je à mon cocher, où conduit cette allée ?

— A un rond-point.

— En êtes-vous sûr?

— Parfaitement sûr, madame.

— Est-ce un endroit isolé?

— Tout ce qu'il y a de plus isolé, un vrai désert, à cette heure surtout; et si le coupé qui court si vite emporte une boîte de pistolets ou deux épées, je garantis à madame qu'il ne dépassera pas ce rond-point.

Je tressaillis, comme à un augure sinistre.

— Peut-on y aller par un autre chemin?

— Oui, madame, mais en faisant un détour.

— Dans le cas où le coupé s'arrêterait au rond-point, comme vous le dites, en passant par cet autre chemin, pourrions-nous le voir sans être remarqués?

— Sans aucun doute.

— Allons, Pierre, au grand galop! m'écriai-je.

Et je baissai les stores.

A peine cinq minutes s'étaient-elles écoulées que Pierre m'arrêta dans une large allée bordée de chaque côté par un épais taillis.

— Madame pourra distinguer d'ici ce qui se passera là-bas, me dit-il.

Et, me montrant le rond-point du doigt :

— Elle n'a qu'à jeter les yeux à droite.

En effet, je n'eus pas plutôt regardé dans la direction qu'il m'indiquait, que je vis deux voitures immobiles, et, un peu plus loin, six personnes formant un petit groupe, dans l'attitude sérieuse de gens qui délibèrent.

Alors je songeai à regagner la porte Maillot, à fuir le théâtre où allait se jouer un drame dans lequel mon cœur avait un rôle si douloureux; car, à la vue de ces préparatifs de duel, je compris qu'il est de ces exigences de point d'honneur contre lesquelles toute puissance vient se briser; et cependant, surmontant mon effroi, je mis pied à terre et me cachai dans l'épaisseur du bois. Là, appuyée contre un arbre, je prêtai l'oreille et j'attendis. Le premier que je reconnus fut le colonel; son visage ne trahissait aucune émotion : il avait la noble impassibilité du courage. Son adversaire me parut plus pâle que la veille: mais, sous cette pâleur redoublée, il ne semblait ni moins résolu ni moins intrépide : son regard, son geste, son maintien, tout, au contraire, annonçait le calme et la fermeté. Il y avait en lui quelque chose de surnaturel, et j'aurais pu me croire aux prises avec un personnage fantastique.

Les armes ayant été choisies la veille, les témoins comptèrent vingt-cinq pas, et les combattants se mirent en place. Le moment fatal était arrivé. Je vis briller une étincelle, une détonation la suivit. Mes yeux se fermèrent malgré moi. Quand je les rouvris, l'adversaire du colonel était debout, quoique blessé; la balle avait effleuré son épaule sans altérer le calme de son visage. Le tour de cet homme extraordinaire étant venu, il leva son pistolet avec un sang-froid effrayant; son regard s'anima d'un éclat singulier; j'y crus lire une joie sauvage, et un sourire infernal glissa sur sa lèvre décolorée.

Je ne fis pas un mouvement; je ne poussai pas un cri; je restai clouée à ma place par une force invincible; ma vie était suspendue à l'arme de cet homme... Et cependant, loin de détourner la tête pour échapper à l'horreur de cette scène, mes yeux s'attachaient sur lui avec un désespoir suppliant. Je ne sais si entre mon regard et ce cœur il s'établit tout à

coup un fluide invisible, si ma pensée s'échappa par mes yeux pour aller jusqu'à sa volonté par un mystérieux chemin, mais je vis ses traits s'adoucir et perdre leur expression de haine, puis son bras s'abaisser peu à peu, et j'entendis ensuite qu'il prononçait ces mots :

— En tirant le premier, monsieur, vous avez eu satisfaction de l'insulte que je vous avais faite ; en essuyant votre feu, j'ai prouvé, moi, que la balle d'un pistolet n'a rien qui m'épouvante... quoique, à vrai dire, il n'y ait pas grand courage à aller au-devant de la mort quand on n'a plus ni joie ni espérance dans ce monde ! Maintenant qu'il s'agit de vous tuer et non d'être tué par vous, c'est autre chose... Vivez, monsieur, car vous êtes heureux... vivez, car vous êtes aimé. Cette balle, en traversant votre cœur, frapperait un autre cœur, et je ne veux pas être deux fois assassin !

A ces mots, il visa une branche de bouleau qui brillait au soleil levant, à plus de quarante pas, et la fit voler en éclats.

Sans laisser au colonel et à ses témoins, étonnés de ce dénoûment, le temps de lui adresser une seule parole, il s'élança d'un pas rapide dans sa voiture ; elle partit avec la vitesse de l'éclair dans la direction de Paris.

Je rentrai, brisée par tant d'émotions et résolue à n'avouer à personne ma présence au bois de Boulogne. Le colonel ne tarda point à venir me voir ; je l'accablai de questions ; mais, à ma grande surprise, il garda le silence. Je n'insistai pas ; d'ailleurs, je savais aussi bien que lui ce qui s'était passé. Il n'était point besoin de la science qu'il avait des choses du cœur pour que le colonel eût reconnu dans son adversaire un rival malheureux. Sa nature généreuse, comprenant le motif qui avait fait tomber l'arme des mains de ce rival, ne pouvait se dérober à une certaine admiration pour un sacrifice qui touchait à la grandeur d'âme ; mais son amour-propre en était blessé en même temps que son affection pour moi ; il sentait qu'il n'avait dû la vie qu'à la passion que j'inspirais à un autre. C'était un sujet de ressentiment contre le noble ennemi qui l'avait épargné, et contre moi un sujet de vague défiance ; je m'en aperçus.

Après cette rencontre, quelques mois s'écoulèrent sans autre événement.

Un soir, ou plutôt une nuit, j'avais, selon mon habitude, plusieurs amis à souper ; la gaieté animait les convives : c'était un feu bien nourri de bons mots, d'épigrammes légères, de vives chansons, de contes piquants et de vérités mordantes. Les heures passaient sans qu'on y songeât.

Nous écoutions une plaisante histoire que le vicomte de S*** nous racontait, lorsque trois coups violemment appliqués retentirent à la porte de mon hôtel. Un tel bruit à une pareille heure était fait pour éveiller notre étonnement. Aussi le conteur s'arrêta-t-il interdit. Ces trois coups inattendus avaient quelque chose de diabolique ; ils me firent frissonner de la tête aux pieds.

Bientôt nous entendîmes dans la direction de l'escalier des pas mêlés à des mots confus... la porte s'ouvrit. Je vis entrer mon valet de chambre tout effaré.

— Il y a là, dit-il, une personne qui désire parler à madame ; il s'agit d'une chose de la plus haute importance...

— Quelle est cette personne?

— Je ne l'ai jamais vue.

— Est-ce une femme, est-ce un homme?

— Un homme.

— Eh bien, qu'il entre!

Mon valet de chambre sortit.

— Voilà qui est étrange! s'écrièrent mes convives.

Et tous les yeux s'attachèrent sur la porte avec curiosité.

Après une courte attente, mon domestique reparut seul, à notre grand désappointement.

— Eh bien? lui demandâmes-nous d'une même voix.

— La personne qui est là, répondit-il, ne peut révéler qu'à madame le motif de sa venue.

— Cet homme vous a-t-il dit son nom?

— Il ne veut le dire qu'à madame... Mais il faut que ce qui l'amène ici soit bien grave, car il est plus mort que vif.

Je me levai.

Le colonel fit quelques pas pour me suivre.

— Non, non, lui dis-je en l'empêchant d'aller plus loin... laissez-moi recevoir seule ce visiteur nocturne qui paraît jouer au mystère ; ne dérangeons pas sa mise en scène; si vous venez, il se taira et la pièce sera manquée... Fiez-vous à moi, je vous en ferai scrupuleusement l'analyse après la représentation, et ne vous en cacherai ni les péripéties ni le dénoûment.

Sous cette parole indifférente se cachait une émotion poignante...

— Soit! fit le colonel.

Et il me laissa sortir.

— Où est cet homme? demandai-je à mon domestique.

— Dans la bibliothèque de madame.

J'entrai, et à la lueur d'une lampe qui jetait une clarte douteuse, je vis un homme d'une soixantaine d'années dont la physionomie exprimait une violente agitation.

— Que me voulez-vous, monsieur? lui dis-je en répondant par un léger signe de tête à son salut très-respectueux.

— Madame, s'écria-t-il en joignant les deux mains avec l'humilité de la prière... madame, je viens vous conjurer de sauver mon maître.

L'accent de cet homme eut un écho dans mon cœur.

— Votre maître! quel est-il? et comment puis-je le sauver?

— Oh! madame, poursuivit le vieillard du ton d'un homme dont les idées se troublent, ce n'est pas mon maître que je vous prie de sauver, c'est mon enfant; je ne l'ai jamais quitté, voyez-vous... Oui, c'est mon enfant, quoique je le respecte comme un maître...

Hélas! tout à l'heure on l'a rapporté blessé, presque mourant.., et, lorsque je lui ai parlé d'appeler un chirurgien : « Dupuytren, m'a-t-il dit de sa voix affaiblie, oui... mais à une condition, c'est qu'*elle* me l'amènera, c'est qu'*elle* restera là, à côté de mon lit de douleur!... Autrement personne, entends-tu bien, je ne veux personne...» Et voilà pourquoi je suis ici, madame, continua le vieillard suffoqué par ses sanglots... car *elle*... c'est vous.

— Moi? répétai-je plus émue qu'étonnée.

— Oui, vous... Mon Dieu, si vous saviez combien il vous

aime! Il en deviendra fou. Madame, madame, vous ne pouvez le laisser mourir ainsi, lui qui vous aime tant! Rappelez-vous Lyon, rappelez-vous la dernière représentation du *Misanthrope*... rappelez-vous la porte Maillot...

Ce mot réveilla tous mes souvenirs.

— C'est bien, interrompis-je avec énergie. Vous m'en avez dit assez... je vous suis, fût-ce au bout du monde.

— Oh! merci, madame, et soyez bénie pour cette parole.

— Avez-vous une voiture?

— Oui, madame.

— C'est bien; restez là, je reviens à l'instant.

Je rentrai dans la salle à manger, où mes convives m'attendaient avec impatience.

Un murmure de satisfaction m'accueillit.

— Qu'y a-t-il? s'écrièrent-ils en chœur.

— Il y a, messieurs, qu'il faut que je sorte à l'instant même.

— A cette heure? mais y pensez-vous?

— Toutes mes réflexions sont faites et ma résolution est prise.

— Mais il pleut à verse.

— Qu'importe?

— Mais pourquoi sortez-vous?

— Ah! c'est là ce que je ne dirai à personne, pas même à vous, colonel.

— Permettez-moi du moins de vous accompagner, me répondit-il.

— Impossible... Au nom du ciel, n'insistez pas.

Et, sans leur donner le temps de m'adresser un mot de plus, je laissai mes hôtes consternés. Je pris une mante, quelques louis et mon guide.—Quelle ne fut pas ma surprise en retrouvant à ma porte le petit coupé brun qui avait joué son rôle dans toute cette aventure. J'y montai. Le vieux serviteur se plaça à côté du cocher. Les chevaux brisaient le pavé sous leurs pieds vigoureux, et bientôt ils s'arrêtèrent devant la maison de Dupuytren.

— Le docteur est-il chez lui? demandai-je au concierge.

— Oui, répondit-il de la voix naturellement maussade de tout concierge qu'on réveille en sursaut, mais monsieur dort

et ne se dérangera pas; quand on a bien travaillé tout le jour, on aime à dormir la nuit. Et il se retira en grognant dans sa loge comme un dogue de mauvaise humeur. Je montai rapidement l'escalier, et ce ne fut qu'après avoir sonné plusieurs fois que je pénétrai chez l'illustre chirurgien.

— Monsieur s'est couché très-tard en défendant de le réveiller.

Telles furent les paroles peu encourageantes qui m'accueillirent.

— Il se réveillera pour moi. Donnez-lui mon nom. Il faut que je lui parle sur-le-champ.

Le domestique reçut ma carte en hésitant; je compris qu'il redoutait les remontrances de son maître. Afin de relever son courage, je lui glissai un louis dans la main. C'était l'argument sans réplique. Dix minutes s'écoulèrent. Mon anxiété ne pouvait se dépeindre... Enfin, j'entendis ces mots :

— Madame peut entrer.

J'arrivai auprès de Dupuytren : il était debout, enveloppé dans sa robe de chambre; je lui trouvai l'air terrible et les sourcils de Jupiter assemblant les nuages.

— Que diable venez-vous faire à une pareille heure? me dit-il de son ton le moins aimable, vous n'avez ni bras ni jambes cassés?...

— Non, heureusement, lui répondis-je sans prendre garde à sa brusquerie, à laquelle j'étais habituée; aussi ne s'agit-il pas de moi, mais d'une autre personne...

— Ah! le colonel, interrompit-il avec la même aménité... C'est cela, il se sera battu. Je reconnais bien sa mauvaise tête; il est blessé et il a besoin de moi, cela va tout seul; ils n'en font jamais d'autres, ces enragés-là... Où est-il? Chez vous? chez lui?

— Docteur, lui dis-je, le colonel est parfaitement sain et sauf.

— Eh! pourquoi donc alors m'éveillez-vous? s'écria-t-il impatienté.

— Pour quelqu'un à qui je porte le plus vif intérêt. Vous m'aimez assez, mon cher Dupuytren, pour me suivre sans plus d'explications.

Je parlais d'un ton qui n'admettait point de refus.

— Allons, partons, poursuivit le docteur en se radoucissant, il faut que ce soit vous... je suis mort de fatigue.

Il passa sa redingote, prit son chapeau, ses instruments de chirurgie et monta avec moi dans le coupé brun, qui partit dans la direction de la place du Carrousel et nous descendit à l'hôtel de Nantes.

Au milieu de la nuit, l'aspect de cette haute maison, isolée sur une vaste place déserte, qu'éclairaient à peine quelques pâles réverbères aux lueurs lugubres, me donna le frisson ; il me sembla que j'allais assister à une scène sinistre.

Je me demandai comment un homme de la qualité, de l'élégance du marquis, un gentilhomme si recherché et si riche, avait pu choisir une si triste demeure.

Arrivés au premier étage, au fond d'un long corridor, nous traversâmes une antichambre d'assez mauvaise apparence ; elle nous donna accès dans une pièce mal meublée. Là se trouvait un lit misérable, entouré, pour tout luxe, de simples rideaux de percale très-commune. Sur ce lit, un homme était étendu dans un état voisin de l'évanouissement.

Je regardai le patient au teint décoloré. C'était bien l'homme qui m'était apparu deux fois déjà : l'homme du Théâtre-Français et du bois de Boulogne.

Dupuytren prit la lampe que notre guide avait posée sur la cheminée, et s'approcha du malade.

— M. le marquis de C***! s'écria-t-il avec surprise... ici, dans cette chambre, et blessé? Que s'est-il donc passé?

« Le marquis de C***, » repris-je à part moi. Enfin, enfin, je tenais ce nom insaisissable! j'avais le mot de cette énigme qui me tourmentait et me poursuivait sans relâche depuis si longtemps.

— Comment M. le marquis se trouve-t-il ici? demanda de nouveau Dupuytren.

— Mon Dieu! répondit le vieux serviteur qui m'avait accompagnée, M. de C*** est tombé d'un cheval fougueux en traversant la place du Carrousel, et il a le bras cassé. On l'a transporté ici. Un long évanouissement s'en est suivi, nous avons

cru qu'il était mort, et vous voyez dans quel état est mon pauvre maître.

Le digne homme se mit à sangloter.

— Mais il pouvait se tuer! m'écriai-je entraînée par un sentiment d'intérêt que je ne cherchai pas à dissimuler.

— Eh! c'est ce qu'il désire, il fait tout ce qu'il peut pour cela.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas ramené chez lui? demanda le docteur.

— Il était si faible!

— Vous avez bien fait.

Dupuytren prit le bras du blessé et l'examina. La douleur fit tressaillir le marquis et le tira de son assoupissement; il ouvrit les yeux, souleva la tête et m'aperçut. La joie brilla dans son regard.

J'en fus si troublée, que je me laissai tomber sur une chaise près du lit.

— Allons, dit Dupuytren, on ne coupera pas ce bras-là, quoiqu'il soit rudement maltraité.

En disant ces mots, il le palpait avec une adresse et une dextérité qui tenaient du prodige.

— Oh! vous allez souffrir comme un damné, poursuivit-il; aussi, que diable vous avisez-vous, mon cher marquis, de vous briser les os en tombant de cheval, vous, le plus habile écuyer de Paris!

Le marquis se souleva sur son lit et fit un effort pour répondre, mais la douleur que lui causait sa blessure était si aiguë, qu'il pâlit et sembla prêt de s'évanouir une seconde fois; et cependant, tant il avait la force de l'âme, il ne fit pas entendre un seul gémissement.

Le bras du malade examiné, Dupuytren se disposait à pratiquer une saignée et à faire le pansement, quand, se retournant de mon côté avec brusquerie, il me dit :

— Vous ne pouvez rester ici, madame, retirez-vous; lorsque tout sera fini, vous reviendrez.

J'allais me lever et sortir; le marquis me regarda avec une expression tendre et suppliante qui voulait dire :

— Par pitié, ne me quittez pas!

Il y avait tant d'angoisse éloquente dans ce regard, que je n'eus pas la force d'y résister.

— Docteur, répondis-je à Dupuytren, si ma présence ne vous gêne pas, et que vous le permettiez, je resterai.

— Faites comme il vous plaira, reprit-il.

Et il parut ne plus s'occuper de moi.

Alors commença une lutte curieuse et pleine d'émotion dont je fus témoin, et que je ne puis oublier. D'une part étaient le courage et la résignation ; de l'autre, la science et l'art. Le blessé ne poussa pas un cri, le chirurgien ne prononça pas un mot. C'était un duel, mais un duel généreux, humain. Au lieu de donner la mort, il s'agissait de rappeler la vie, de recréer au lieu de détruire.

J'étais haletante d'inquiétude, lorsque Dupuytren s'écria satisfait :

— C'est une besogne faite, et bien faite, je l'espère.

— Merci ! dit le marquis, oh ! merci !

Je ne sais si Dupuytren prit pour lui ce cri de reconnaissance ; mais je compris, à l'accent que M. de C*** y mettait, qu'il ne s'adressait qu'à moi.

Le docteur donna ses ordres, écrivit une ordonnance, tâta le pouls au malade, et prit son chapeau pour sortir.

— Je vous ramènerai chez vous, docteur, lui dis-je.

— Comme il vous plaira, me répondit Dupuytren, qui parut étonné de ma proposition. Allons, continua-t-il en s'adressant au marquis, du calme, de la prudence et bon courage ; je reviendrai demain.

Et, comme pour me donner le temps d'échanger quelques paroles avec M. de C***, il passa dans la chambre voisine, et fit de nouvelles recommandations au vieux valet de chambre. Ainsi je me trouvai seule malgré moi, pour ainsi dire, avec l'homme qui avait jeté de si étranges préoccupations dans ma vie.

— Ah ! madame, s'écria-t-il avec l'accent d'une tendresse exaltée, vous voilà, vous voilà !... vous êtes venue !... Je vous vois ! je vous entends !... je n'osais l'espérer.

— Il s'agissait de votre existence, monsieur, répondis-je; pouvais-je hésiter un seul instant?

— Oh! cette vie, puisque vous l'avez sauvée, puisqu'elle vous intéresse, je la passerai à vous ador...

Il se retint, et dit : — A vous bénir... Merci, madame, merci!

— Me remercier; moi! vous avez le droit de me haïr, vous ne me devez que des douleurs.

Le marquis sourit tristement, et, saisissant ma main, y posa ses lèvres brûlantes; j'y sentis l'empreinte d'une larme. Ce baiser, ces pleurs, ce triste sourire, achevèrent de jeter le désordre dans mon âme; je voulais fuir, et je restai au chevet de ce lit que nulle amitié, nul amour, n'entouraient. Ce que je ressentis alors de tendre pitié pour M. de C***, je ne saurais le dire. Je vis en lui un martyr... puis l'admiration se mêla à ce sentiment attendri; je me rappelais toutes ses nobles actions, tous ses sacrifices, et je ne pouvais me défendre d'une sorte de respectueuse adoration... N'avait-il pas été le plus magnanime des adversaires? Ses douleurs, qui lui venaient de moi seule, n'était-il pas juste de les payer d'un amour... de sœur?

M. de C*** était là dans une misérable chambre, blessé, oublié de tous, excepté de la souffrance, et j'allais l'abandonner! Il me sembla qu'un tel abandon serait une affreuse ingratitude, et mon cœur allait dire un crime! quand j'entendis la voix stridente de Dupuytren qui m'appelait impérieusement.

— Eh! vite, vite, ma chère; que faites-vous donc? je n'ai pas de temps à perdre! Il y a cinq minutes que je vous attends. Allons, partons, partons!

Je l'avoue à ma honte, je ne laissai point à mon cœur le temps de me parler, et, m'enveloppant de ma mante, sans oser jeter un seul regard sur le marquis, je m'enfuis précipitamment.

De la place du Carrousel à la place du Louvre, où demeurait Dupuytren, je ne dis pas un mot; de son côté, soit discrétion, soit fatigue, soit indifférence, le docteur garda un silence profond. J'en ressentis un secret contentement. Lorsque la voiture s'arrêta, sortant de l'accablement dans lequel

j'étais plongée, je me hasardai à lui adresser cette question :

— Le marquis est-il encore en danger?

— Aucunement, répondit-il.

— Sauvé ! sauvé ! m'écriai-je avec joie... Dieu soit loué !

Dupuytren me regarda d'un air scrutateur en secouant la tête.

— Peut-être, ajouta-t-il tristement.

— Que voulez-vous dire, docteur? au nom du ciel ! que voulez-vous dire?

— Ma chère, poursuivit le docteur sans perdre son sang-froid, le mal véritable n'est pas au bras; il est là (et il posa sa main sur son front). Je guéris l'un, je ne puis rien contre l'autre.

Je tressaillis.

— N'oubliez pas ce que je vous dis en ce moment, au milieu de cette nuit sombre : le marquis de C*** mourra fou.

En prononçant ces mots, Dupuytren descendit de voiture et me quitta de l'air le plus tranquille du monde, sans remarquer l'émotion qui m'agitait.

Le lendemain, j'envoyai demander des nouvelles de M. de C***. On me répondit qu'il avait quitté l'hôtel de Nantes. J'allai moi-même aux informations chez le concierge de l'élégante habitation qu'il occupait rue ***. Là, j'appris que le marquis s'était fait transporter à sa campagne, où il croyait se rétablir plus vite. Quelques semaines après, je fus rassurée sur l'état du blessé, et cessai dès lors mes petits pèlerinages. . . .

Un matin, en ouvrant mon journal, je lus ces mots :

« M. le marquis de C*** est mort hier matin d'une maladie du cerveau. »

— Pauvre marquis! m'écriai-je; pauvre marquis! Dieu veuille que je ne l'aie pas tué!

M. de C*** laissait un grand héritage, et, entre autres richesses, un magnifique mobilier et un cabinet de livres et d'objets rares. Le marquis aimait les arts et s'y entendait.

La vente de ses meubles et de ses précieuses collections eut lieu peu de jours après sa mort; je m'y rendis, non par curio-

sité, mais par l'irrésistible entraînement du souvenir. Je n'entrai pas sans une vive émotion dans cette demeure où avait vécu un homme si malheureux par moi. Il me semblait à chaque pas que j'allais y rencontrer son ombre éplorée.

Après avoir parcouru plusieurs pièces élégamment meublées et très-encombrées par la foule, j'arrivai à la chambre du marquis. Là, deux objets frappèrent ma vue : une chaîne et une montre d'or d'une très-grande simplicité; je les reconnus ; je les avais remarquées, à l'hôtel de Nantes, au chevet du lit de M. de C***. Je les détachai pieusement, comme de saintes choses, et les payai ce qu'on me demanda, pour leur éviter la honte de l'encan.

Revenue chez moi, j'y trouvai madame W***. Sa présence me causa un trouble que je ne cherchai point à lui déguiser.

— Je sors de la vente du marquis de C***, lui dis-je; j'ai le cœur gros de larmes et de regrets.

— Ce cher marquis, reprit-elle, il vous a beaucoup aimée, et vous le lui avez si peu rendu ! Savez-vous que je n'ai appris sa mort que tout à l'heure, par un de ces malencontreux visiteurs, véritables oiseaux de mauvais augure, qui n'arrivent que pour annoncer quelque malheur.

— Quoi ! repris-je, vous ignoriez la mort de M. de C*** ?

— Eh ! mon Dieu, oui ; je vis comme un ermite ; aussi, ma chère, ne m'en veuillez pas si je vous apporte ce matin seulement ce dépôt qui m'a été confié il y a longtemps.

Et elle me tendit une lettre cachetée de noir :

— D'où vient cette lettre? lui demandai-je, et de qui la tenez-vous?

— Du marquis. Un jour... alors il avait perdu tout espoir d'être aimé, il vint me voir et me dit, en mettant cette lettre dans ma main : « Tenez, si je meurs, vous la lui donnerez. » Je le lui promis... Il est mort, je m'acquitte de ma promesse.

Je pris d'une main tremblante la lettre mystérieuse et j'en rompis le cachet. . . . .

C'était le testament de M. le marquis de C***.

Ici mademoiselle Mars s'arrêta...

— Mon roman est achevé, ma chère enfant, me dit-elle ; il occupe plusieurs pages de ma vie ; ce ne sont pas les plus riantes, et, en les relisant ce soir avec vous, je me sens triste au plus profond de mon âme.

En parlant ainsi, elle détacha de sa ceinture une petite montre retenue par une chaîne d'or qu'elle ne quittait presque jamais, et, regardant l'heure :

— Il est tard, dit-elle, partez, partez vite.

— Reviendrai-je demain ?

— Oui, si cela ne vous ennuie pas.

— Avant de vous quitter, permettez-moi une seule question.

Elle vit que mes yeux s'étaient fixés sur sa montre, et, devinant ma pensée, elle me répondit :

— Oui, mon enfant, c'est elle... Pauvre montre !... elle fut la compagne de M. de C*** durant sa vie, et lui dit l'heure de sa mort... Elle me dira la mienne.

— Et maintenant que votre curiosité est contente, laissez-moi ; j'ai besoin d'être seule.

Je sortis tout attristée.

CHAPITRE SIXIÈME.

LE DERNIER AMOUR D'UNE FILLE DE THALIE.

Quittons le genre sentimental auquel je me suis livrée depuis le début de ces *Confidences*, et tâchons de sourire, si toutefois la gaieté n'est point encore bannie de ce monde. Il fut un temps où l'on riait quand même : c'était le bon temps. Il finissait lorsque mon père et ma mère songèrent à me faire. Alors l'insouciance tuait l'ambition ; aujourd'hui l'ambition tue l'insouciance, et les insoucieux qui ont survécu à cette émigration de l'esprit léger et facile passent pour des égoïstes ou des fous. Savez-vous ce qui a chassé la gaieté ? C'est la politique. Comment voulez-vous qu'on trouve un éclat de rire

au-dessous des sourcils froncés et du regard profond d'un homme d'État? Mais revenons à mon rôle de *conteuse :* les grandes questions humanitaires et sociales ne regardent point les *servantes de Thalie.* — J'aperçois çà et là, dans mon souvenir, quelques anecdotes qui m'égayèrent autrefois. Ce sont de petits pastels auxquels j'ai connu de fraîches couleurs et de fins sourires. Je crains bien que le temps ne les ait effacés : il est si peu poli envers nous et les nôtres, le grand dévastateur de l'humanité! Arrivons à mes pastels, — qui dit pastels, dit portraits. Celui-ci s'appelle mademoiselle Mézerai, la jolie comédienne de la Comédie-Française, celle qui abritait sous la lumière de sa beauté tout un peuple d'amoureux, — peuple roi de l'esprit, de la fortune et de l'élégance. Mézerai, la coquette, n'avait jamais trouvé de Joseph, comme bien vous pensez. En effet, comment résister à des yeux bien fendus et de l'éclat le plus pur, à un teint de lis et de *roses,* à une taille adorable, à un pied d'Andalouse et à trente-deux perles d'Orient rangées dans un écrin de corail, comme aurait dit M. de Parny, le tout s'offrant aux gens du meilleur air du monde?

Durant la belle saison de sa vie, mademoiselle Mézerai fut une des plus aimables prêtresses du temple de l'Amour. Elle convertissait les plus impies au culte du plaisir, et l'on peut dire hardiment qu'elle servit son *dieu* avec une ferveur admirable. Je ne crois pas que la gracieuse comédienne ait beaucoup aimé, mais je déclare qu'on l'aima beaucoup. Dans ses galantes aventures, l'esprit prenait la place du cœur, la fantaisie celle du sentiment. Aussi changeait-elle l'ami en amant, sans parvenir à faire de l'amant l'ami. On entrait chez elle avec l'espérance de devenir un jour le vainqueur de ses caprices ; une fois les caprices vaincus, on cessait de la voir et on courait vers des beautés moins connues.

De la sorte, la facile Mézerai voyait se renouveler la cour de désœuvrés qui occupait les moments que l'amour et le théâtre laissaient à sa vie.

Les habitués du foyer de la Comédie-Française savaient toujours à quel chapitre on en était avec la dame. — Ils te-

naient note de ses fantaisies et ils en riaient à cœur-joie.

Un soir la conversation prit le ton que voici :

— Savez-vous qu'on n'attend pas longtemps chez la Mézerai? disaient les uns. En vérité, elle a un appétit féroce. Qui mangera-t-elle la semaine prochaine?

— C'est difficile à préciser à l'avance, reprenaient les autres. Il y a tant d'aspirants dans le boudoir de Laïs!

— Pas autant que le mois dernier.

— Vraiment! Est-ce qu'elle prendrait le voile?

— Le voile du diable.

— Elle est femme à damner un évêque.

— Qu'elle se dépêche alors, car elle est moins jolie le matin. Il faut qu'elle le reconnaisse, puisqu'elle est plus hospitalière le soir.

— Avez-vous jamais essayé de compter les heureux qu'elle a faits?

— C'est incalculable.

— Et ceux qu'elle fera?

— Ce serait innombrable.

— Ah çà! quand Mézerai aura été adorée de tout Paris, comment fera-t-elle, puisque ses amants ne veulent pas de sa seconde édition?

— Eh bien, elle ira en province.

— A quoi bon? la province vient à Paris.

— A l'étranger!

— L'étranger la trouve ici.

— Pauvre Mézerai! à qui se vouera-t-elle?

— Au diable!

— C'est le premier qui l'ait eue.

— A Dieu, alors.

— C'est le seul qui n'en voudra pas.

— Je voudrais bien voir sa dernière campagne.

— Ce sera une défaite.

— Dans laquelle il n'y aura ni vainqueur ni vaincu.

— Ah! la bonne plaisanterie.

Chacun disait son mot, apportait son épigramme et mitraillait à l'envi la pauvre Mézerai. Sa fin vertueuse avait provoqué de longs éclats de rire. La belle comédienne entra, et aussitôt l'on courut vers elle, l'entourant de paroles, de sourires et d'éloges perfides. — La comédie chez la comédie! ce qui se voit tous les soirs dans nos théâtres! Mézerai tendit les deux mains, et reçut, enchantée, ces baisers de Judas. Pauvre femme! ne se donnant pas le temps de regarder le visage, comment aurait-elle pu entrevoir le masque? Elle se contentait de demander à ceux qui voulaient passer le seuil de sa porte : — Êtes-vous riche? êtes-vous à la mode? sentez-vous l'ambre?

Peu lui importait le reste.

Mademoiselle Mézerai aimait le faste. Ses chevaux rivalisaient avec ceux du roi, ce qui lui faisait dire : « Il faut que je sois la fille de quelque divinité de l'Olympe, puisque j'attelle aussi bien qu'une majesté de cette terre. »

Mademoiselle Mézerai était, en effet, la fille de Vénus et Vénus elle-même.

On dînait et l'on soupait beaucoup chez la comédienne. Elle tenait la table pour le piédestal de l'amour, et baignait sa folie, je me garderais bien de parler ici de sa raison, dans les fleuves de falerne, de xérès et de chypre, qui coulaient chaque soir dans son galant empire.

N'approfondissant rien, peu lui importait le blâme des uns ou l'envie des autres. Elle n'écoutait que les avis de son miroir, qui lui répétait à toutes les heures : — « Tu es belle de toutes les beautés, tu es à toi seule la séduction, l'entraînement, le plaisir, la volupté. » — « J'étais jeune hier, se disait-elle, je suis jeune aujourd'hui, je serai jeune demain. » — Il y avait quinze ans que mademoiselle Mézerai regardait sa jeunesse s'épanouir sous son regard; il y avait quinze ans que l'admiration la suivait partout, enivrant son orgueil, troublant sa raison, égarant son cœur. Ces quinze ans avaient passé comme une nuit d'Orient. Son parfum seul était resté sur ses lèvres. Mademoiselle Mézerai ne croyait pas à la vieillesse. Pour elle, une tête blanchie, un visage flétri, les infirmités de l'âge,

étaient comme les signes certains de profondes douleurs ou d'une grande misère, et non l'œuvre du temps. Aussi détournait-elle les yeux pour ne pas s'attendrir à la vue des ravages causés par l'infortune, et qui n'étaient que l'ouvrage des années.

L'ennemi le plus redoutable de mademoiselle Mézerai était donc celui dont elle s'occupait le moins. Elle niait même son existence : — il allait cependant poser ses griffes diaboliques sur la beauté de la jeune coquette.

Mézerai laide, Mézerai vieille, Mézerai pauvre, qui l'aurait osé prédire à cette délicieuse fille du péché, si vive, si joyeuse, si agaçante, vêtue de point d'Alençon, de velours, d'hermine, de gaze, d'or et de diamants; à cette sirène à la voix douce, qu'on n'applaudissait au théâtre que parce qu'on l'avait adorée dans son boudoir (le succès n'était pour elle qu'une affaire de reconnaissance); à cette autre Manon, dont on achetait les regards et les sourires, les serments et l'infidélité avec autant d'or qu'il en eût fallu pour bâtir un palais ou doter une fille de fermier général?

Si l'on vit lentement dans la douleur, l'existence passe rapide dans le plaisir. — Mézerai, riant, chantant, aimant, ne voyait pas marcher ses années.

Un matin, après une nuit d'enivrement et de plaisirs, elle trouva son miroir de mauvaise humeur. Vainement elle voulut le désarmer. Révoltée de cette première impolitesse, car la vérité passe souvent pour telle, Mézerai, d'une main convulsive et fiévreuse, repoussa l'avis en brisant le miroir. Un autre fut consulté. Pour arriver à lui, la coquette prit son plus doux regard, son plus fin sourire... Hélas! ce n'était plus Vénus souriant à l'Amour, c'était un visage pâle, flétri, portant déjà tous les signes d'une précoce vieillesse. Mademoiselle Mézerai éprouva un sentiment d'épouvante; bientôt, se rassurant, elle appela l'art à son aide; le faux remplaça le vrai. Les plus habiles mains cherchèrent à faire revivre les grâces de la belle d'autrefois. Le bleu et le noir, le rouge et le blanc, couvraient ces traits jadis si charmants. Après de nombreuses expériences qui coûtèrent de longues nuits d'in-

somnie, mademoiselle Mézerai devint une peinture assez agréable, à la condition de n'y pas toucher et de ne la voir qu'à quinze pas, et encore aux grandes lumières. Lorsqu'on arrivait chez elle avant l'heure de ses réceptions, la femme de chambre congédiait les visiteurs en leur disant : Madame n'est pas encore visible; elle *sèche*. En effet, le jour lui faisait peur; elle n'ouvrait son boudoir qu'après le coucher du soleil, et chassait les *fidèles* aux premières lueurs de l'aurore. Mademoiselle Mézerai n'était plus qu'une belle de nuit. On la désirait beaucoup plus pour ce qu'elle avait été que pour ce qu'elle était.

Pareille à ces chevaux de race qui, au déclin de leur carrière, quittent l'écurie d'un grand seigneur pour devenir le luxe d'un petit bourgeois, mademoiselle Mézerai ne comptait déjà plus ni princes, ni ducs, ni marquis, ni comtes parmi ses adorateurs. La noblesse avait fui avec sa beauté. C'étaient de gros financiers, de riches bourgeois et de jeunes bacheliers qui escomptaient encore les derniers rayons de cette illustration galante.

Bientôt la finance disparut, entraînant à sa suite les familiers subalternes. Alors il ne resta à mademoiselle Mézerai pour toute famille que ses vices. C'était là le châtiment de ses erreurs et de sa coupable imprévoyance. L'art lui-même ne pouvait rien pour ses charmes. Pourtant elle avait su conserver une fortune indépendante et un grand état de maison. Elle donna des dîners, des soupers, et quelques chevaliers d'industrie ornèrent sa table sans aspirer à d'autres faveurs. On joua gros jeu; la maîtresse du logis, l'aimant avec passion, lui demandait l'oubli du passé.

Mademoiselle Mézerai, au milieu des émotions du jeu, qu'elle ne trouvait que trop, cherchait les émotions de l'amour qu'elle ne trouvait plus; si elle eût gagné d'un côté, elle se serait résignée à perdre de l'autre; mais le sort l'accablait de toutes parts. Voyant qu'on ne l'attaquait plus, elle attaqua, semant partout des œillades agaçantes, propos provocants, tendres épîtres et petits cadeaux. En dépit de tous ses soins, la récolte du sentiment ne se faisait point. Ne con-

naissant pas intimement mademoiselle Mézerai, je m'éloignai d'elle beaucoup plus à cause des gens qui hantaient sa maison qu'à cause de son caractère et de ses mœurs. — Cependant je remarquai qu'elle voulait se rapprocher de moi; j'en fus étonnée et en cherchai la raison. — La raison était un vieux sujet masculin, ancien comédien de l'Odéon, fort ami des miens, qui vivait dans ma maison.

Ses cheveux argentés, son ventre légèrement arrondi, la tranquillité de ses traits, son appétit de chanoine et la simplicité de sa mise lui donnaient assez l'air d'un curé de campagne. Au Luxembourg, au Jardin des Plantes et sur les boulevards extérieurs, les petits garçons qui revenaient de l'école, entre chien et loup, lui disaient en passant : Bonsoir, monsieur le curé! ce qui flattait infiniment l'amour-propre de mon vieil ami en lui faisant entrevoir les joies du ciel. Rien n'était moins séduisant de personne, de langage, que mon protégé; quant à ses mœurs, elles eussent édifié un saint! Il regardait les femmes sans les voir, et ne savait jamais au juste si elles étaient jeunes ou vieilles, belles ou laides.

Un bon dîner était ce qui réveillait l'esprit endormi du bonhomme. Je le raillais souvent sur ce péché de gourmandise qu'il commettait avec préméditation, le seul qui ternît l'éclat de ses vertus.

Un matin, l'ex-comédien vit entrer dans sa chambre un grand diable de laquais brillant comme un soleil. Il se frotta les yeux, car il dormait encore, et demanda au Frontin le motif de sa venue à pareille heure.

— Madame m'a dit de remettre cette lettre à monsieur, à lui-même.

Et il tendit un billet qui sentait l'ambre d'une lieue.

Mon vieil ami éternua si fort en l'ouvrant, qu'il lui fut permis de lire d'un air attendri ce qui suit :

« Cher Val..., je veux vous faire goûter toutes les douceurs du plus délicat des soupers. Venez ce soir à dix heures. Nous serons seuls. Je promets des étonnements à votre gourmandise.

« Mézerai. »

Il fut un peu surpris de l'invitation; il la relut plusieurs fois, et ne répondit qu'après avoir mûrement réfléchi :

— Merci. J'arriverai à l'heure dite.

Comment résister à un souper, quand on n'a pas déjeuné?

La réponse partie, Val .., remettant la tête sur l'oreiller, rêva faisans truffés, croquettes de bécasses, entremets, etc. Il rêva tant et si bien, qu'il ne déjeuna point ce jour-là. A dix heures, le vieux comédien arrivait chez mademoiselle Mézerai, non point du pas rapide d'un amoureux, mais de l'air satisfait et paisible d'un gourmand qui s'apprête à savourer un excellent dîner.

On le reçut d'un air languissant, accompagné de regards tant soit peu significatifs, auquel notre épicurien ne prit pas garde. Bientôt il passa dans la salle du festin : sur une table surchargée de fleurs et de mets exquis, deux couverts étaient mis. Le costume de mademoiselle Mézerai était des plus élégants, mais peut-être aussi des moins faits pour dissimuler les ravages du temps. A mesure qu'il appréciait le mérite du souper, Val... constatait les ridicules et les rides de son Hébé; ses yeux la trouvèrent d'autant moins bien, que son estomac trouvait le repas délectable.

— Comment une si *laide hôtesse* peut-elle avoir de si bonnes choses à vous mettre sous la dent? pensait-il.

Il y avait longtemps que le vieux comédien ne s'était prononcé de la sorte sur la laideur d'une femme.

Lorsque le service fut terminé, mademoiselle Mézerai fit signe à ses gens de se retirer. Val... l'en remercia du regard, en s'étendant majestueusement dans son fauteuil. Là, les mains croisées sur son ventre, la face rougie, l'œil à demi voilé par les vapeurs d'un vin délicieux, la respiration légèrement entrecoupée, le comédien avait les allures les plus imposantes.

Mademoiselle Mézerai comprit que l'heure de la reconnaissance allait sonner. Elle se leva, fit le tour du salon en mettant le verrou à toutes les portes, et, s'approchant de son hôte, s'écria :

— L'instant est arrivé de te l'avouer : je t'aime! je t'aime!

Cette phrase, qui n'avait pas encore été du domaine public, fut d'un effet foudroyant.

Le bonhomme fit un bond sur son fauteuil, ce qui dérangea la majesté de sa personne.

— Ah çà! vous voulez rire? dit-il d'une voix profondément altérée.

— Rien n'est plus sérieux, reprit Mézerai, ne sois pas ingrat; je t'ai comblé de soins et d'affection : que ton amour en devienne le prix.

En parlant ainsi, elle entoura de ses bras le cou robuste du comédien.

— Ah! bon Dieu! quel guet-apens! s'écria celui-ci en se levant; laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je; vous me figez le sang dans les veines; c'est abominable, c'est un assassinat; je porterai plainte devant les tribunaux.

— Mon ami, mon vieux camarade, continuait mademoiselle Mézerai attendrie, je t'en conjure, sois mon dernier amour.

— Jamais, jamais! plutôt la mort. Ah! mon Dieu! après un si bon dîner, au moment de ma digestion. . Quelle chose affreuse!.. vous m'étouffez... vous me tuez...

— Ingrat! criait Mézerai rouge de colère, voilà bien de tes perfidies! Puisque tu devais en agir ainsi, pourquoi alors es-tu venu t'asseoir à cette table?

— Parce que vous m'y avez invité.

— Eh bien?

— Eh bien, si j'avais su que vous fussiez sur la carte, je n'aurais pas accepté.

— Tu m'insultes, mais n'importe, je t'aime; il me faut ton amour ou la mort.

Et l'ardente hôtesse s'élança sur le cœur de son vertueux amant. Hélas! l'estomac avait envahi le cœur. Le choc fut terrible, le bonhomme se crut à sa dernière heure; il murmura d'une voix suffoquée :

— Au secours, à l'aide, on m'assassine! je meurs...

Et il perdit connaissance, ou feignit l'évanouissement. Là, la scène changea de face.

Mademoiselle Mézerai crut Val... mort, tant son visage était décomposé; elle s'arrêta interdite et tremblante. La peur chassant les fumées du souper, elle tira les verrous, appela ses gens et leur ordonna d'aller chercher un médecin. La nuit était arrivée, ce qui rendait la situation plus grave. Le médecin examina le malade, et, se doutant qu'il s'était passé une sorte d'orgie entre ces deux vénérables amants, ne prit pas garde aux hélas de la dame et à l'évanouissement de son compagnon; il prescrivit quelques frictions aux pieds, de l'eau de mélisse aux tempes, et s'en retourna se coucher auprès de sa femme.

Mademoiselle Mézerai, une fois rassurée, perdit tout sentiment d'humanité, et se ressouvint de l'insulte qui lui avait été faite.

— C'est pour résister à ma tendresse qu'il s'est trouvé mal, le vieux rusé, pensa-t-elle; je ne lui pardonnerai jamais ce tour-là.

Elle fit avancer un fiacre, attacha sur l'habit de Val..., qui feignait toujours l'évanouissement, une large pancarte ainsi conçue :

« M. Val... a été perdu entre onze heures et minuit; 100 francs de récompense à celui qui le rapportera à mademoiselle Mars, rue... »

Le fiacre partit avec ce précieux dépôt; et je fus réveillée, au milieu de la nuit, par l'arrivée de mon pauvre ami. Son trouble était si grand, qu'il ne s'était pas aperçu du large écriteau qui décorait sa poitrine.

— Comment! m'écriai-je en le voyant entrer pâle et chancelant dans ma chambre, comment, mon pauvre ami, vous avez été perdu!

Et le fou rire me prit.

— Ah! ma chère amie, que d'aventures me sont arrivées en si peu de temps! J'en suis atterré.

— Contez moi cela, lui dis-je.

— Figurez-vous que j'ai été l'objet des plus vives attaques. Dieu merci! vous connaissez ma vertu!

— Et qui a osé y porter atteinte?

— Une femme, ou plutôt un diable... une furie, la plus abominable de toutes.

— Quelle histoire!

— Rien n'est plus vrai.

— Mais expliquez-moi donc ce qui s'est passé! lui répétai-je en cherchant à comprendre quelque chose à ce galimatias.

— Eh bien, mon amie, sachez...

Il regarda autour de lui.

— Eh bien? repris-je.

— Qu'on a voulu me séduire...

Val... prononça un mot qui ne s'applique qu'à la moitié du genre humain dont il ne faisait pas partie; je le crus fou, car à vrai dire il n'avait aucune ressemblance avec le caprice de madame Putiphar.

Il continua.

— On m'avait invité à souper...

— Voilà ce que c'est que d'être gourmand! interrompis-je.

— Raison de plus pour ne m'offrir que des morceaux de choix, des primeurs surtout.

— Ah çà! le souper ne valait rien?

— Au contraire, ma chère, adorable...

— Eh bien, alors?

— C'était la dame qui ne l'était pas.

— En êtes-vous bien sûr?

— Si j'en suis sûr? je ne l'ai que trop vue!

— Me direz-vous le nom de l'homicide?

— Mézerai.

— Mézerai! m'écriai-je en riant de l'aventure; ah! mon pauvre ami, vous l'avez échappé belle!

— Je le sais!

— Mais comment vous en êtes-vous tiré?

— En me trouvant mal.

— Ce qui nous aurait perdues vous a sauvé! Mézerai était donc bien pressante?

— Vénus tout entière à sa proie attachée. J'en frémis encore.

— Allons, remettez-vous; tout cela est plus comique que terrible.

— Comique! répéta le comédien en s'échauffant peu à peu; vous êtes charmante avec votre tranquillité: devenir la proie d'un vieux limier de Satan, vous trouvez cela comique! Je sens encore ses griffes me serrer la gorge.

— Cela a donc été bien sérieux, mon pauvre ami?

— On m'a attaqué comme une innocente, et je me suis défendu comme trois dragons, ce qui ne m'a pas empêché d'avoir une peur effroyable de ce démon en jupons.

Val... s'étendit sur un fauteuil et s'éventa.

Au même instant la porte s'ouvrit, et mon valet de chambre vint me dire discrètement :

— Madame, le cocher réclame sa récompense.

— Sa récompense?

— Oui: il dit que c'est cent francs pour avoir ramené monsieur.

— Cent francs! répéta Val... en se levant vivement.

Ce mouvement fit tomber ses yeux sur l'écriteau qui décorait sa poitrine; il l'arracha furieux et le mit en pièces.

Les exigences du cocher s'évanouirent à la vue de la colère du vieillard, qui ne parlait de rien moins que de bâtonner le drôle; il fouetta ses chevaux et partit tranquillement, tandis que mon pauvre Val... regagnait son lit, honteux de ce dernier incident qui lui donnait l'air d'un carlin retrouvé. La vertueuse résistance du vieux comédien fit grand bruit dans le monde de théâtre. On en plaisanta beaucoup; Mézerai seule ne fut pas du parti des rieurs.

— Elle se mord les lèvres, disait-on à Val....

— Avec quoi? répondit-il méchamment.

Pour se venger de l'ingratitude de l'amour et de l'oubli de ses amants qui la fuyaient, mademoiselle Mézerai s'abandonna tout entière aux chances du jeu; elle courut après le roi de cœur et le valet de trèfle, mais ceux-là ne furent ni plus

fidèles ni plus sensibles que les autres. Les premiers l'avaient trompée en l'enrichissant, les seconds la trompèrent en la ruinant.

Triste, pauvre, abandonnée, méprisée, mademoiselle Mézerai prit Bacchus pour médecin, pour confident et pour amant. Là je la quitte, car il me faudrait raconter quelques particularités de sa vie qui doivent rester dans le silence.

CHAPITRE SEPTIÈME.

UNE MÉPRISE.

Maintenant, me dit mademoiselle Mars, je vais vous raconter un épisode qui se passa sous Louis XVIII, et fit grand bruit parmi les intimes de la cour, très à la piste des petits scandales de boudoir. — Comme celui-ci touchait à une puissance étrangère, on n'en parla qu'en lieu sûr, ce qui lui ôta une grande partie de sa popularité. « Ce scandale-là, disait le marquis de F*** avec regret, ne s'est tiré qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, et n'aura jamais qu'une seule édition. » J'ai connu très-intimement l'un des principaux acteurs de cette intrigue, qui remonte, si j'ai bonne mémoire, à 18...

A cette époque, une *royauté femme* fit son entrée à Paris, où sa curiosité et son plaisir l'appelaient. Elle n'était ni jeune ni jolie; c'était une femme aimable, voilà tout, et qu'une royauté de fraîche date n'aurait obligée qu'à une dignité de simple bourgeoise; enfin, à première vue, on eût été tenté de l'appeler *madame*, plutôt que de lui dire *Majesté*.

Elle se logea dans un des hôtels le plus en renom. Pour une reine en voyage, c'était là une résidence très-convenable, car elle permettait autant de liberté que de sans-façon. Cependant l'arrivée de cette princesse attira l'attention des désœuvrés de la cour. On s'occupa d'elle; on voulut la voir. Par cela seul qu'étant déjà une nouveauté elle allait devenir une distraction pour l'ennui du courtisan, chacun vint à elle, l'entoura; elle eut ses complaisants et ses flatteurs, et se composa sans

beaucoup de peine une petite cour spirituelle, aimable et brillante. Flattée de ces semblants de sympathie et de respect, la reine examinait avec curiosité les illustrations de tout genre qui se groupaient autour d'elle, mais sans préférence, lorsque M. de Richelieu parut. Un tel homme ne pouvait passer inaperçu. Les yeux de la reine s'arrêtèrent sur lui avec un intérêt tout particulier. Bientôt elle le suivit complaisamment à travers ses familiers ; espérant que ses sentiments ne seraient point devinés, elle s'abandonna avec imprudence aux premières atteintes de cette sympathie tant soit peu vive. M. de Richelieu, quoique diplomate, ne se doutait guère de ce qui se passait dans le cœur de la reine, qui, un beau matin, reconnut, à n'en pouvoir douter, qu'elle aimait passionnément le duc.

Lorsqu'on fait ses comptes avec soi-même, il est aisé de savoir au juste ce qu'on a dépensé et ce qu'on possède d'amour.

A peu de jours de là, un serviteur discret introduisait un homme dans le boudoir de la reine. — Vous gageriez, j'en suis sûre, que cet homme est M. de Richelieu? Eh bien, ma belle, vous perdriez, car nous ne prenons pas ici le roman par la queue, comme dit mademoiselle Cathau des *Précieuses ridicules*.

Celui qui arrivait ainsi, comme un amant heureux, était tout bonnement un célèbre peintre en miniatures.

Il attendit qu'on lui adressât la parole.

— Je vous ai fait demander, monsieur, lui dit la reine, pour une mission délicate. Je compte sur votre discrétion.

— Je remercie Votre Majesté, répondit l'artiste.

— Vous entendez, monsieur, je compte sur votre discrétion, répéta la reine en appuyant sur les mots.

Elle s'arrêta, parut hésiter, et continua très-émue :

— M. de Richelieu est ministre des affaires étrangères, vous le savez. Il faut trouver le moyen de pénétrer jusqu'à lui sans qu'il puisse s'en douter. — Cela vous sera facile. — Avec quelques poignées d'or, vous achèterez le silence des gens de Son Excellence. Le duc travaille tous les jours dans un cabi-

net au rez-de-chaussée du jardin de son hôtel ; grâce à une glace sans tain, on peut le voir.

La reine se dirigea vers un meuble de bois de rose, l'ouvrit, et en tira un sac de velours qui ressemblait à une aumônière.

— Voici deux cents louis, ajouta-t-elle; prenez-les, et qu'avant trois jours le portrait de M. de Richelieu soit entre mes mains.

— Avant trois jours, répéta le peintre, le désir de Votre Majesté sera satisfait.

Il s'inclina et sortit.

Le lendemain, M. de Richelieu, retenu dans sa chambre à coucher par une correspondance intime, pria le comte de R***, un de ses meilleurs amis, de le remplacer jusqu'au lendemain.

— Vous serez ministre un jour, mon cher, disait le duc en riant. Il y a bien des ambitieux qui n'ont pas gardé le portefeuille plus longtemps.

Il n'existait point de natures plus opposées que celles du duc et du comte de R*** : l'un représentait la beauté, l'autre la laideur.

Le service que lui demandait M. de Richelieu le flattant infiniment, il accepta avec joie, et s'installa au rez-de-chaussée sans que personne de l'hôtel s'aperçût du changement de ministre.

Trois jours après, la reine causait de son amour pour le duc avec une jeune femme attachée à sa personne, et qui, arrivée depuis quelques heures seulement, n'avait pas encore vu le préféré de sa protectrice. La reine avait tout dit, excepté le nom de M. de Richelieu. Mais elle l'avait peint avec tant de complaisance, que celle qui recevait ses amoureuses confidences brûlait déjà de le connaître.

— Vous le verrez aujourd'hui, — dit la reine; — je n'y tenais plus, je me le suis *procuré*.

La jeune femme trouva le mot hasardé.

— Oui, je me le suis procuré, reprit la reine en riant de l'air étonné de sa compagne. Et cela à l'aide de trois choses :

un pinceau, un morceau d'ivoire et une intelligence d'artiste.

Il était facile de comprendre qu'il s'agissait d'un portrait.

La jeune femme se mit à le désirer avec autant d'impatience que la reine elle-même.

Au même instant, un coup fut frappé à la petite porte du boudoir. Des ordres avaient été donnés pour que le peintre arrivât par la voie la plus mystérieuse, afin d'éviter de fâcheuses rencontres. A ce bruit, la reine se troubla. L'homme qu'elle attendait était enfin devant elle.

— Parlez, monsieur, parlez sans crainte, dit-elle, voyant que l'artiste restait interdit à la vue d'une personne étrangère; madame peut tout entendre.

— Eh bien, répondit le peintre, les ordres que m'a donnés Votre Majesté ont été fidèlement suivis, et je lui apporte le portrait qu'elle désire. Cette miniature aura un mérite, je l'espère, celui d'une ressemblance parfaite.

Notre homme se rengorgea, très-satisfait de son œuvre, et la présenta à la reine.

Celle-ci prit d'une main mal assurée l'écrin de velours noir qui renfermait la miniature; et, comme si elle eût désiré que l'admiration de sa confidente égalât sa joie, elle lui fit signe de s'approcher d'elle.

La reine ouvrit l'écrin... ses yeux s'y portèrent, et une expression d'indignation remplaça l'expression souriante de son visage; la jeune femme s'écria :

— Ah! mon Dieu, qu'il est laid!

L'amant de la reine lui fit peur.

Le peintre restait là, interdit, ne comprenant rien à cette scène.

— Quel est ce portrait? demanda la reine avec colère.

L'artiste, atterré, ne répondit pas tout d'abord.

— Je veux, j'exige que vous me le disiez.

— Eh! mon Dieu! reprit le peintre, Votre Majesté le sait aussi bien que moi. J'ai suivi ses ordres, et ce portrait est celui de M. le duc de Richelieu.

— Monsieur, s'écria la reine ne se contenant plus, il faut que vous ayez perdu l'esprit pour me tenir un pareil langage, car je renonce à croire que vous poussiez l'audace jusqu'à jouer chez moi, en ma présence, le rôle insolent de mystificateur. Encore une fois, monsieur, quel est ce portrait?

— Eh! par Dieu! c'est celui de l'homme le plus laid de tout le royaume de France et mon meilleur ami, répondit en riant aux éclats M. le duc de Richelieu, qui venait d'entrer.

Alors le duc demanda à la reine comment ce portrait se trouvait en sa possession. Elle ne savait que répondre et baissait les yeux pour ne pas rencontrer le regard railleur du diplomate.

— Si R*** connaissait son bonheur, il n'y voudrait pas croire, continuait-il méchamment.

Et là-dessus le duc persifla la reine.

Celle-ci était si troublée, qu'elle ne l'avait pas entendu entrer.

— J'ai surpris un secret; que Votre Majesté me le pardonne, dit le duc avec intention en lui baisant la main.

M. de Richelieu, qui avait pénétré les sentiments de la reine, et n'était pas disposé à y répondre, profita de cette méprise en vrai diplomate, et laissa entendre qu'il croyait le comte de R*** en bonne fortune royale.

Profondément offensée de ce soupçon, la reine congédia le duc, qui courut raconter à ses familiers ce qui s'était passé.

Au fond, il savait très-bien à quoi s'en tenir sur l'aventure du portrait. S'il y avait quelqu'un de mystifié, certes, ce n'était pas lui.

M. de Richelieu parti, les autres témoins de cette scène s'éloignèrent, et, une fois seule, la reine, entraînée par la colère, jeta au feu le portrait du comte de R*** : il se tordit dans des convulsions étranges. Ce visage, chef-d'œuvre de la laideur humaine, se débattant dans les flammes, lui envoya une sorte de sourire infernal qui la fit frémir. Était-ce une expression de haine ou d'amour? Le diable seul pourrait le dire. Bientôt tout disparut... le comte de R*** venait d'être brûlé par les feux de la reine.

CHAPITRE HUITIÈME.

UN AMOUR DE LA SAINT-MARTIN.

Si quelqu'un s'avisait d'écrire les mystifications et les défaites de l'amour, ce serait un livre aussi curieux qu'amusant et auquel chacun s'abonnerait. Que de soins, que de billets doux, de petites et innocentes manœuvres, et de soupirs, ne font pas leurs frais, sans compter la prose qui s'en va en fumée ! Je suis de l'avis de mademoiselle Bourgoin, qui disait : « Le métier d'amoureux est plus rude qu'on ne pense. » Il est des cœurs insensibles qui attendent les premiers froids de l'hiver pour se décider à prendre le chemin du sentiment. Ceux-là restent en route. Les passions retardataires sont plus communes qu'on ne pense, et ma morale est celle-ci : Qu'il ne faut jamais remettre au lendemain pour aimer. C'est surtout entre mari et femme que l'amour a le moins de chances de succès. A ce propos, je me rappelle un trait de mœurs conjugales qui se rattache à mes souvenirs de théâtre.

D***, vous le savez, était un comédien de talent, quoique sa manière de dire et sa prononciation emphatique fussent beaucoup plus propres à déclamer la prose du mélodrame qu'à rendre les fines beautés de nos auteurs classiques. Cependant, malgré ses défauts, qui ne choquaient qu'une partie intelligente et difficile de l'orchestre, D*** obtint à la Comédie-Française de très-grands succès, et ses partisans, qui étaient en nombre, se hâtèrent de le placer dignement parmi les célébrités artistiques de la maison de Molière. Jeune encore, et au moment le plus brillant de sa vogue, D*** s'était marié. La femme qu'il avait choisie était jolie, et joignait à cet avantage une distinction de manières et de langage très-rare à cette époque, où l'éducation des femmes était passablement négligée. En un mot, madame D*** réalisait toutes les qualités d'une compagne désirable. Mais ce n'était point un mariage

d'amour que le comédien avait voulu faire. La froide raison se rencontre souvent derrière le manteau d'Arlequin. Autrefois les mœurs des comédiens étaient toutes différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui : on vivait moins de la vie intime et bourgeoise, on recherchait davantage les émotions et le plaisir en dehors ; la cour donnant des modèles et des habitudes à étudier, on s'empressait à l'entour des seigneurs à la mode, et on les courtisait afin d'arriver plus sûrement à pénétrer leur science des belles manières. Le dix-neuvième siècle, en coupant brusquement les *talons rouges*, a permis aux comédiens de rentrer dans le silence et les joies du foyer. L'étude du livre a remplacé l'étude de l'homme. Aujourd'hui, le comédien tient à la famille, et, lorsqu'il se marie, ce n'est plus une intendante qu'il épouse, mais une femme aimante et aimée, à laquelle il est heureux de rapporter ses succès. Le cœur corrige la vanité. De nos jours, le roman intime est dans nos mœurs de théâtre aussi bien qu'ailleurs. Revenons au *premier rôle* de la Comédie-Française.

Madame D*** regarda son mari comme un banquier qui lui servait très-exactement l'argent nécessaire aux besoins de la maison, et le comédien considéra sa femme comme une excellente ménagère que ses succès de théâtre n'empêchaient pas de dormir. Le fait est que madame D*** n'avait pas l'air de se douter qu'elle eût épousé une des *gloires de la scène*. Elle voyait à peine son mari, et jouissait de la plus entière liberté, liberté dont elle n'abusait pas ; son cœur était d'une tranquillité exemplaire. Cette indifférence de part et d'autre dura trente ans ; ils vieillirent ensemble comme deux portraits de famille, sans aucune intimité pour le cœur, sans aucun profit pour l'esprit, et, arrivés tous deux au dernier relais de leur existence, le souvenir n'avait rien à faire entre eux. Quand le présent se tait, il faut que le passé parle ; le vieux ménage gardait le silence.

Une fois retiré du théâtre, le comédien régla ses journées de façon à passer le moins de temps possible chez lui, où il s'ennuyait à mourir.

Aussi tous les matins, son déjeuner fini, sortait-il pour ne

plus rentrer qu'à l'heure de se mettre à table. Sa plus chère occupation était d'aller bouquiner le long des quais, de regarder couler l'eau et de revenir au logis par le même chemin que la veille, en s'arrêtant devant les mêmes boutiques.

Pour lui, les jours de pluie étaient des jours de deuil, puisqu'il était obligé de les passer auprès de sa femme.

Le dîner terminé, il s'étendait dans un fauteuil, et, après quelques légers bâillements qui remplaçaient les charmes de la causerie, le bonhomme allumait tranquillement son bougeoir, et, sans desserrer les dents, s'allait coucher pour recommencer le lendemain.

Madame D*** ne faisait nulle attention à cette monotonie d'habitudes; elle avait, de son côté, réglé les agréments de sa vie sur les caresses d'un gros chat, son favori, et le ramage d'un perroquet gris, à l'éducation duquel elle consacrait la première partie de ses journées; la seconde était employée à arrêter le menu du dîner, à essuyer ses lunettes, à lire son journal, à recevoir de rares visiteurs et à donner quelques soins à sa personne.

Le présent n'offrant plus aucun intérêt, la conversation se bornait à de simples lieux communs dont on était fort économe. Il faut, en effet, avoir un grand fond d'imagination pour être bavard dans le tête-à-tête conjugal. Rendons cette justice à madame D***, que, n'aimant point son mari, il ne lui vint jamais à l'esprit d'en aimer un autre. Elle était arrivée à compter ses soixante printemps sans avoir eu le plus petit démêlé avec le sentiment et ses périls. C'était un cœur tout neuf dans une vieille enveloppe.

Je ne sais quel démon malveillant passa, une nuit, sur le paisible ménage; mais un matin les yeux de madame D*** s'arrêtèrent complaisamment sur son mari, qui savourait en silence les dernières cuillerées d'une tasse de chocolat. Le bonhomme n'avait rien de plus séduisant qu'à l'ordinaire, et cependant il produisit une impression toute nouvelle sur le cœur de sa femme; elle avait mis trente ans à venir.

Madame D*** rougit.

— Mais mon mari est très-bien, se dit-elle en continuant à

l'examiner : l'air distingué et intelligent, la main blanche; il porte noblement la tête, il est frais et dispos; est-il possible que je ne l'aie pas remarqué plus tôt? Là-dessus madame D*** daigna se rappeler qu'elle avait été durant plus d'un quart de siècle la compagne d'un artiste célèbre, et son orgueil se rengorgea.

— Il a eu un règne glorieux, lui aussi, pensa-t-elle.

Et, son souvenir se reportant sur les gloires de la France, elle fit tout à coup du comédien un autre Charlemagne.

Ces réflexions l'amenèrent à condamner son indifférence à l'endroit d'un si haut mérite, et, se promettant de rattraper le temps perdu, elle hasarda quelques paroles aimables qui restèrent sans réponse. — L'ex-comédien plia méthodiquement sa serviette et sortit comme de coutume.

A l'heure du dîner, madame D*** était transformée. La douillette tabac-d'Espagne, qui est généralement la livrée des vieilles femmes, avait été remplacée par une robe ajustée d'un *gris perle mourant*, et le simple bonnet à rubans *giroflée* avait cédé ses priviléges à une coiffure des plus agaçantes.

Ainsi parée, madame D*** se plaça vis-à-vis de son mari en se disant :

— Mon effet est sûr.

Et elle attendit; mais le comédien ne parut remarquer ni les grâces de sa femme, ni le ton langoureux de ses discours. Ne perdant pas courage, elle redoubla de mouvements de tête, de sourires et de regards, le tout sans plus de succès. Voyant cela, elle prit le parti de raconter ses *impressions de jeunesse*. Un vieux baron avait voulu la séduire; comme Lucrèce, elle résista, et, à quelque temps de là, le baron désespéré mourut des suites de sa défaite et d'une attaque de paralysie. Cet acte de vertu, qui avait causé la mort d'un homme de qualité, n'éveilla ni l'admiration ni l'enthousiasme de D*** ; il bâilla à l'heure habituelle, et, au moment le plus intéressant de la narration, comme le baron se déclare et va devenir pressant, il alluma son bougeoir et prit le chemin de son lit.

Le lendemain, madame D*** mit du rouge et du blanc, un tour neuf, une mouche assassine sur la joue gauche, et, ca-

chant ses lunettes, acheta un superbe lorgnon. Le gris perle ayant manqué son effet, elle passa au *vert tendre*, et du vert tendre au rose le plus vaporeux. Elle usa de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, étant de celles qui croient que les nuances *pastel* provoquent le sentiment. Elle faisait trois toilettes, portait des mules comme au temps de Louis XV, s'apprenait à minauder comme une innocente, s'occupant beaucoup des succès passés de D***, et se mettant à questionner chacun sur le mérite du comédien, comme si elle n'eût point passé sa vie à côté de sa renommée.

Tous ces détails intimes amusaient beaucoup les artistes qui fréquentaient les vieux époux. Le manége de madame D*** n'échappait à personne, excepté à celui qui lui tenait si fort au cœur; cet amour-là avait mis trente ans à se déclarer ; les passions n'avancent pas toujours.

Les *nuances* de toilette ayant échoué, madame D***, enrubanée comme un chapeau de conscrit, reconnut qu'il fallait éveiller les sentiments de son mari par la vue d'objets disposant l'esprit à l'amour. L'ameublement fut changé dans toutes ses parties : les couleurs sombres cédèrent le pas aux couleurs claires: de la dentelle, du tulle, des fleurs et des rubans partout. La chambre de D*** fut tapissée de rose et de blanc ; le lit, entouré de rideaux de mousseline, ressemblait à la bercelonnette d'un nouveau-né. Le bonhomme parut très-mécontent de ce changement, et sa colère n'eut plus de réserve lorsqu'à la place de ses pantoufles de maroquin *solitaire*, il trouva d'anciens souliers de satin blanc à bouffantes, qu'il avait portés dans un de ses rôles.

C'étaient les souliers du galant Almaviva.

— Que diable veut-on que je fasse de ces souliers-là? s'écria-t-il.

— C'est plus tendre à l'œil, mon ami, reprenait madame D*** en minaudant.

— Je n'ai pas besoin de tout ce *tendre*, disait le vieux comédien; bientôt vous me proposerez de me vêtir de feuilles de roses.

On était au mois de mai. Un matin, en s'éveillant, D***

trouva à côté de son lit un pantalon de nankin, un gilet blanc, une cravate blanche, un habit bleu clair, un chapeau gris.

— Qui est-ce qui a mis là toutes ces nippes? demanda-t-il.

— C'est moi, mon ami, fit madame D***.

— Est-ce que vous croyez, par exemple, que je vais me vêtir ainsi?

— Mon ami, c'est plus *jeune*.

— Allez au diable! avec votre plus *tendre* et votre plus *jeune*, je veux m'habiller selon mon âge.

Cependant, comme on avait soigneusement défendu de donner au comédien d'autres vêtements, il se résigna à endosser le costume de Lubin. Madame D*** ne s'en tint pas là, elle offrit à son mari une robe de chambre *cuisse-de-nymphe*, avec guirlandes de roses, et plaça elle-même un nœud de ruban bleu à son bonnet de coton.

Cela fait, elle fit poser une sonnette correspondant de sa chambre à celle de son mari, et lui dit en lui lançant un regard significatif:

— Si vous aviez quelque chose à me dire la nuit, tirez ce cordon et j'accourrai.

Le cordon était une bande de tapisserie au petit point représentant des myosotis.

— Pourquoi faire? répondit D***. Je ne suis jamais malade.

— Aussi n'est-ce pas dans cette intention, murmura tendrement la vieille coquette. Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage, son mari haussa les épaules et sortit pour aller retrouver ses chers bouquins.

— Cela ne suffit point, se dit tristement madame D***, après avoir attendu vainement la voix de la sonnette.

Le jour même elle courut chez des marchands de tableaux et fit emplette de quelques copies de Boucher et autres maîtres, qui n'étaient pas faites pour donner des idées ascétiques. En se couchant, le vieux comédien trouva donc sous ses rideaux un portrait de femme qui lui souriait amoureusement; c'était bien l'école légère du dix-huitième siècle.

— En voici bien d'une autre! s'écria-t-il. Ah çà, ma femme est folle. Et il tira le cordon de sonnette.

Madame D***, qui avait l'oreille et le cœur au guet, ne fit qu'un bond de son lit à sa psyché : ayant eu le soin de conserver son bonnet séducteur, elle passa seulement un peignoir de batiste qui eût été d'à-propos vingt ans plus tôt, et se dirigea rougissante vers la chambre nuptiale... D***, en la voyant entrer dans ces aimables dispositions, frissonna de tous ses membres.

— Qu'est-ce que c'est que cela? fit-il en désignant le tableau.

— C'est un Boucher, mon ami.

— Qui vous l'a donné?

— Je l'ai acheté.

— Comment! vous l'avez acheté? et pourquoi?

— Mon ami, il est charmant...

Madame D*** baissa les yeux.

— Qu'est-ce que cela me fait, à moi, qu'il soit charmant?

— Ce sujet est si gracieux!

— Et qu'ai-je à faire de cette grâce-là?

— Mon ami, cela rappelle au cœur certaines émotions fort douces, cela sourit agréablement à l'esprit, cela éveille l'imagination, ajouta plus bas madame D***.

— Je n'ai pas besoin de me rien éveiller quand j'ai envie de dormir, madame; emportez ce Boucher, et mettez-le dans votre chambre si cela vous plaît.

Madame D*** se résigna.

— Encore une chute, fit-elle; c'est qu'il était mal disposé. Ce coup de sonnette m'avait paru cependant d'un si heureux augure! Patience, rien n'est encore désespéré.

Le lendemain, en allant de sa chambre à la salle à manger, qui était située à l'autre extrémité de l'appartement, M. D*** trouva successivement sur son passage :

*Hercule filant aux pieds d'Omphale. — Psyché et l'Amour. — La Tentation de saint Antoine. — Jupiter et Léda. — Hélène et Pâris. — Les Amours de Faublas avec la marquise de B***.*

On s'était bien gardé de faire figurer Joseph en compagnie de madame Putiphar.

M. D*** envoya un regard foudroyant à cette population amoureuse et gagna rapidement son déjeuner; mais en s'asseyant et au moment où il déployait sa serviette, ses yeux tombèrent sur le poêle, qui se trouvait en face de lui, et, au lieu de la collection d'oiseaux empaillés qui réjouissait sa vue depuis trente ans, il vit l'Amour lui lançant des flèches d'un air malin. Furieux, il changea de place; sa colère allait faire explosion. Madame D*** l'arrêta avec ces mots :

— Mon ami, ces *intéressants sujets* ont été payés sur ma cassette particulière. Ne m'accusez donc pas de folles dépenses, et, puisque tout ce qui me rappelle l'amour est doux à mon cœur et séduit mon imagination, laissez-moi faire.

D*** leva les yeux au ciel en signe de pitié et se tut.

Les jours suivants on essaya encore des *sujets amoureux*, mais en pure perte. Le ménage y gagna un musée d'un caractère par trop mondain, qu'il fallut bientôt voiler, et jamais le tranquille D*** ne songea à en soulever le mystère.

Madame D*** ne se découragea point. Un vieil amour est plus tenace qu'on ne pense. La belle saison étant arrivée, elle supposa que la vue de la nature inspirerait à son mari des idées plus sentimentales. Elle loua donc un ermitage aux environs de Paris, et l'on s'y installa. Les petits pots de beurre, les fromages à la crème, les œufs frais, les champs fleuris, les épais ombrages, les chants des oiseaux, le murmure des ruisseaux, les brebis et les filles de ferme ne produisirent aucun effet satisfaisant sur la tranquillité du bonhomme.

Les longues promenades le soir, à la tombée du jour, au lieu de réveiller ses désirs, ne réveillaient que ses rhumatismes.

— Qu'il serait doux de passer la nuit à regarder le ciel, disait madame D***, à suivre les étoiles, à écouter le rossignol chanter, le ruisseau couler!

— Il serait bien plus agréable de se coucher dans un bon lit, et d'y dormir jusqu'au lendemain.

Madame D*** était devenue une idylle: elle rêvait dans une

atmosphère toute pastorale. Parny et madame Deshoulières étaient devenus ses lectures favorites. Lorsqu'elle entamait le chapitre des bergeries, le vieux comédien s'endormait; mais l'intrépide madame D*** n'en continuait pas moins sa lecture à haute voix, supposant que le cœur saisit ce que l'oreille ne peut plus entendre.

L'automne arrivait à tire-d'aile, et aucun changement heureux ne s'opérait dans les discours et les habitudes de M. D***; madame Deshoulières et M. de Parny étaient vaincus... Désespérée, mais non découragée, madame D*** consentit à revenir à Paris. Là, elle se mit à réfléchir à sa situation; repassant tous les moyens qu'elle avait employés pour se faire aimer, elle se dit en soupirant:

— C'est que je n'ai pas encore trouvé le bon : cherchons toujours. Il ne sera pas dit qu'après trente ans de mariage je trouverai le cœur de mon mari insensible à mes charmes. Mon Dieu! un grain de sable renverse souvent le char d'un triomphateur, il ne faut pas davantage pour enflammer un cœur.

Ce fut dans ces persistantes dispositions que madame D*** trouva un matin un volume des *Hussards de Felsheim*. A cette époque, Pigault-Lebrun était en renom grivois, et les aventures du vieux baron amusaient beaucoup ceux qui ne se croient pas damnés pour avoir ri d'une chose un peu leste.

Comment ce livre se trouvait-il sous la main de madame D***? Passer de madame Deshoulières à Pigault-Lebrun, c'était faire faire le saut périlleux à ses mœurs; mais dans les moments de crise on n'y regarde pas de si près. Les *Hussards de Felsheim* avaient été offerts à mademoiselle Marinette par M. Gros-Réné, et mademoiselle Marinette les avait oubliés dans la chambre de sa maîtresse.

Madame D*** mit ses lunettes (elle passait par là dans les moments de solitude), ouvrit le livre, — et, par une attention du hasard toute particulière, tomba sur le chapitre suivant :

III. — LE BARON SE MARIE ET FAIT DES PRODIGES.

Un secret instinct lui dit que cette lecture lui serait peut-être d'un secours inattendu.

Elle regarda autour d'elle pour s'assurer qu'elle ne pouvait être surprise, et commença le chapitre.

Tout à coup ses traits s'animèrent.

Elle parut lire avec plus d'intérêt; elle en était arrivée à une certaine recette.

Madame D*** n'en voulut pas savoir davantage.

— J'ai fait fausse route, se dit-elle; au lieu de ce régime affaiblissant et monotone, j'aurais dû traiter mon pauvre mari comme un enfant d'Épicure. Des œufs frais, des petits pots de crème, des galettes et du laid chaud... ah! mon Dieu, quelle école! Ce n'est pas avec cela que M. Brandt se serait chargé de donner un héritier aux Felsheim; vite, réparons mon erreur.

On fit appeler Marinette, et on lui ordonna le plus somptueux des dîners.

— Prenez un aide, s'il le faut. Du tokai, du chambertin, du gibier, des écrevisses. N'épargnez rien, Marinette, n'épargnez rien, disait madame D*** avec chaleur.

Le soir, le frugal *ordinaire* du comédien avait été remplacé par un fin repas. Il le trouva si délicat, qu'il en prit sa part de très-bonne grâce. Il causa même pendant le dîner, et raconta gaiement une historiette de coulisses.

Madame D*** était ravie et s'attendait déjà à une soirée sentimentale, lorsque tout à coup le vieux comédien s'endormit.

— Maudit sommeil! comme il arrive mal à propos; il était si bien disposé! C'est égal, je dois une grande reconnaissance à ce bon M. Pigault-Lebrun, disait madame D***.

Ce régime fortifiant continua; M. D***, d'abord satisfait de cette bonne chère, finit par s'y habituer, et, tout en mangeant du même appétit, il renonça à en exprimer sa joie et sa reconnaissance.

Madame D*** commençait à perdre tout espoir.

— Il faut que je lui parle franchement, se dit-elle; il y a assez longtemps que je supporte son indifférence sans me plaindre : cet état de choses ne peut durer; je parlerai.

A quelques jours de là, elle guetta le réveil de M. D***, et pénétra dans sa chambre.

— Avez-vous bien dormi? demanda-t-elle d'un ton pénétrant.

— A merveille.

— Je crains toujours que vous ne soyez souffrant.

— Vous savez que je suis d'une santé robuste.

— Hélas! mon ami, je voudrais en pouvoir dire autant. Ne me trouvez-vous pas très-changée ?

— Mais non.

— Je souffre, cependant... murmura madame D*** en soupirant.

— Appelez un médecin.

— Que pourrait-il pour me guérir? Le mal est au cœur, et vous seul sauriez peut-être y porter remède...

— Bon! nous y voilà! s'écria D*** en attachant sa cravate. Je savais que vous ne m'épargneriez rien.

— Ah! monsieur D***, vous ne voulez pas me comprendre.

— Je ne vous comprends que trop. Il m'a fallu une patience de saint pour ne pas vous envoyer au diable.

— Ah! monsieur, vous êtes le plus insensible des hommes.

— Je suis un homme raisonnable, madame, auquel vos extravagances font pitié, en vérité.

— Vous me feriez repentir de l'amour que j'ai pour vous.

— Il y a longtemps que cela devrait être fait.

— Oh! c'est trop fort! s'écria madame D*** en passant du larmoyant à la colère, après ce que j'ai fait pour vous plaire!... Vous joignez à l'insensibilité l'ingratitude la plus noire. Mais vous me haïssez donc, monsieur?

— Moi, vous haïr, et pourquoi?

— Mais alors d'où vient cette froideur?

— Je regrette que vous ne me l'ayez pas demandé plus tôt, ma chère madame D***. Ce soir, vous apprécierez la cause de mon indifférence; seulement, comme je veux vivre en paix avec vous, promettez-moi de ne plus revenir sur tout ceci; vous y perdriez votre temps, et je serais forcé de renoncer au plaisir de vivre avec vous.

Sur ce, M. D*** prit sa canne et son chapeau, et, ce matin-là, déjeuna en ville.

A six heures du soir, madame D*** reçut une lettre à l'enveloppe carrée. Elle l'ouvrit. C'était l'acte de naissance du comédien : il avait ce jour-là soixante-dix ans.

La raison était péremptoire.

Madame D*** se résigna, et là finirent ses attaques et ses tentatives amoureuses.

Elle n'avait eu qu'une passion, et c'était un amour de la Saint-Martin.

CHAPITRE NEUVIÈME.

UN HOMME PRUDENT. — CHANTILLY.

Avant d'en finir avec mes pastels, j'arrête par le bras le sentimental personnage qui se promène dans ma mémoire; — il est juste qu'il ait sa place dans mes *Confidences*, puisqu'il eut une place dans ma vie. — J'avoue que je le logeai assez mal, tout ministre qu'il était. Je vous le présente à l'époque où je le connus, — cela remonte à votre naissance à peu près; — regardez bien ce nouveau portrait, ma belle, car il est des plus agréables à voir. — M. le comte *** (le nom est le seul trait qui manquera à cette ressemblance) a quarante ans tout au plus, une figure calme et régulière, des cheveux blonds et soyeux, des yeux vert-de-mer et l'air d'un soupir, long comme un peuplier et flexible comme un roseau; Son Excellence mange comme un ogre, boit comme un Polonais, et fait, avec la nonchalance d'un poitrinaire arrivé à la dernière période de son

mal, ce que feu M. Hercule lui-même se fût trouvé trop petit garçon pour entreprendre; — quand il parle, son langage est empreint d'une langueur toute poétique. N'allez pas croire au moins que cette langueur nuise à l'esprit de mon héros; bien au contraire, il prouve chaque jour qu'il n'est pas de ceux qui renoncent au succès de la parole; — aussi le voit-on discret et sentimental avec les femmes, spirituel et causeur avec les hommes, mais à ses heures seulement, et diplomate avec tout le monde en toute occasion. Indifférent par tempérament, il n'a ni colère contre ceux qui l'attaquent, ni reconnaissance pour ceux qui le défendent; — il vous raconte un événement tragique de l'air dont un autre vous dirait : « Que m'importe? » et, lorsque, quittant la réserve de langage qui appartient à son rôle d'homme sérieux, il arrive insensiblement aux propos pleins de licence, il vous étale les tableaux les plus érotiques avec le maintien d'un séminariste, et chante les plus libres couplets de table avec la même délicatesse de voix, de regards et de gestes dont on récite un *Ave Maria*. — Ces contrastes sont curieux à étudier.

Le comte a fait un mariage d'amour,— il était trop sentimental pour en faire un autre; — de l'amour, le mariage seul est resté.

Mais Son Excellence supporte son sort avec une résignation ennuyée qui n'échappe à personne.

Le comte ne parle à sa femme qu'avec hésitation, quand il lui parle; évite de se montrer avec elle en public, et fait absolument tout ce qu'un homme marié ne fait pas, mais avec une indifférence d'apparences qui déroute les plus fins et les plus curieux. — L'ambition est un mal que le comte assure n'avoir jamais connu, — ce n'est pas là l'opinion de ceux qui pèsent ses actions. Mon portrait achevé, je vous dirai que celui dont il retrace les traits, tant au moral qu'au physique, compte au rang des personnes officieuses qui ont bien voulu me dire, à tort ou à raison, qu'elles m'aimaient.

Je rencontrai le comte dans le boudoir d'une femme de mes amies, très-hantée par les gens en place de cette époque; on y parlait politique plus encore que beaux-arts et littérature.

J'étais un peu perdue dans ce monde sérieux. Cependant le comte me distingua, et peut-être me fit-il la cour beaucoup plus en raison de ma réputation de comédienne qu'à cause de mon mérite de femme. Je n'en fus pas moins flattée de ses hommages. — C'était un homme distingué à tous égards. Au dire de ses intimes, il avait inspiré de nombreuses passions sans jamais se donner la peine de les éteindre. — Il fallait loger à deux pas de son hôtel pour obtenir ses visites. — Après avoir attentivement regardé le comte, je lui donnai toutes sortes de qualités qu'il n'avait pas, et la première, la plus irrésistible de toutes, celle qui conduit à coup sûr au cœur des moins sensibles, fut une maladie de poitrine que je déclarai *incurable*. En l'espace de quelques mois, nous fûmes bons amis... le plus honnêtement du monde, bien entendu; — nos causeries avaient lieu tantôt chez moi, tantôt chez notre amie, quelquefois au bois de Boulogne, où Son Excellence allait *incognito*, par nécessité de métier, disait-il; — nos deux natures, quoique très-opposées, ne se heurtaient point, à mon grand étonnement; à entendre le comte, j'avais toujours raison, — à m'en croire, il n'avait jamais tort. Je ne vous dirai pas que j'aimais alors sérieusement ce cher diplomate, nous n'en étions à l'amour ni l'un ni l'autre, mais nous subissions les lois de la sympathie, du caprice, et peut-être de la coquetterie. — Un homme politique, cuirassé d'indifférence et de sentimentalisme, me paraissait un personnage tout nouveau pour moi. — La femme, d'ordinaire, se laisse tenter par ce qu'elle ne connaît pas. S'il m'eût fallu renoncer aux visites et aux causeries du comte, j'en aurais ressenti un violent chagrin. — Les choses marchaient ainsi depuis plus d'un an, lorsqu'un beau matin, en fouillant dans mon cœur pour savoir ce qui lui restait au juste de sagesse, je m'aperçus, à n'en pouvoir douter, que Son Excellence avait fait de très-grands progrès dans mon esprit; — j'en fus effrayée si bel et si bien, que je voulus changer de ministre sur-le-champ, — après tout, c'est le mode de tant de gouvernements! mais, faisant réflexion que le véritable mérite des hommes est dans le plus ou moins de sympathie ou d'amour qu'on a pour eux, je me dis sagement

que, puisque cela me plaisait, il devait avoir plus de vertu qu'un autre, et, pénétrée de cette vérité, je laissai mes sentiments courir à l'aventure.

Le seul défaut bien éclatant que je reconnaissais au comte, le seul dont, hélas! il lui fût impossible de se débarrasser, c'était sa femme; — je lui en parlais souvent, — c'était là mon sujet de morale favori. — Je suis si peu marié, me répondait-il tranquillement, qu'il pourrait bien se faire que je ne le fusse pas du tout. — J'avais trop envie que la chose fût vraie pour l'approfondir. — L'amour du comte paraissait grandir à mesure qu'il me trouvait moins insensible; il m'écrivait tous les jours des lettres passionnées, et, dans son style, rien ne sentait le diplomate, je vous le jure.

Un de mes vieux amis, M. de Rodemond (je mets ici un nom de fantaisie, car je ne me fie pas à votre discrétion et veux rester discrète même dans mes confidences), avait voué au comte une aversion toute particulière; — j'en fus d'abord très-affligée; mais, me sentant impuissante à combattre, je finis par n'y plus prendre garde. — Je remarquai cependant que M. de Rodemond semblait épier les moindres démarches du comte vis-à-vis de moi avec une sorte de joie méchante, qui allait à merveille à ses lèvres minces et sardoniques. — Deux mots en passant sur ce *nouveau-né*, dont je suis la marraine : M. de Rodemond était un bonapartiste enragé, aussi détestait-il tout ce qui ne servait pas son drapeau. — Le comte lui était encore plus antipathique comme homme de parti que comme homme privé.

L'esprit de M. de Rodemond avait une souplesse qui faisait de lui le plus charmant des mystificateurs : on ne s'amusait que là où il était, — il n'y avait de joyeux soupers où il n'eût une place réservée, et les invitations à dîner arrivaient chez lui comme les lettres d'amour entraient autrefois chez M. de Richelieu et M. de Lauzun. Au reste, sous un masque ironique, M. de Rodemond cachait une raison sûre et un amour de la vérité qui lui faisait livrer de terribles assauts à l'hypocrisie. — Un jour il me dit en souriant de son plus méchant sourire :

— Le comte vous fait la cour, ma chère amie; eh bien, croyez-moi, ne vous laissez pas prendre aux soupirs de *contrefaçon* de ce mauvais comédien, — vous en seriez pour le regret d'avoir perdu votre temps à l'entendre et peut-être à l'écouter.

Je rougis légèrement, — j'étais très-mortifiée qu'on traitât le comte de mauvais comédien ; voyant que je ne disais mot, M. de Rodemond me posa cette question :

— Vous croyez peut-être le comte amoureux ?

— Oui, certes, répondis-je sèchement.

— Eh bien, vous avez raison, — il l'est énormément, il l'est comme aucun homme ne l'a été et ne le sera, — mais vous n'y êtes pour rien.

— Comment, je n'y suis pour rien? m'écriai-je.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Et de qui le comte est-il amoureux, je vous prie?

— De son portefeuille.

— Vous voulez rire, — le comte amoureux de son portefeuille, lui, le plus indifférent des hommes !

— Ne vous fiez pas à l'air.

— Je me fie à la chanson, au moins.

— Ma chère amie, on voit bien que vous n'êtes pas musicienne, vous mettez les fausses notes sur le compte de l'harmonie.

— Mais qu'appelez-vous fausses notes?

— Eh! parbleu, les discours de votre diplomate à la mine langoureuse. — J'enrage à vous voir accepter comme vrais ses sentimentalités et ses airs de trépassé; — c'est un hypocrite pur sang.

— Je n'en crois rien.

— Je me charge de vous prouver ce que j'avance.

— Je suis très-difficile à convaincre, sachez-le.

— Fussiez-vous pour lui ce qu'était Pernelle pour Tartufe, je vous prouverai, clair comme le jour, ce que vaut un ambitieux aux jeux du sentiment.

— Encore une fois, le comte n'est pas ambitieux! — m'écriai-je avec violence.

— C'est le fils de l'ambition elle-même, — répliqua M. de Rodemond en se levant furieux de ma résistance, et, dussé-je perdre votre affection, je vous empêcherai bien d'être la dupe de votre crédulité.

Je secouai dédaigneusement la tête d'un air de doute.

— Vous me défiez, n'est-ce pas?

— Oui, je vous défie en vous laissant maître de choisir vos armes et l'endroit de la rencontre.

— Elle aura lieu ici, demain, à l'heure où le comte vient vous voir.

— A midi, alors.

— Soit, à midi. Maintenant, comme toute comédie jouée par les comédiens du monde ou par les comédiens du théâtre a besoin d'un peu de mise en scène, convenons de nos faits et gestes. Je ne vous demanderai rien qui répugne à votre délicatesse. Voici le programme : dès que Son Excellence entrera, vous mettrez la conversation sur le terrain de la passion qu'il n'a pas, c'est celle dont il parle de préférence, je m'en fie à lui pour vous dire les plus belles choses du monde d'un ton pénétré. Ne l'arrêtez pas au moins, il sera infatigable... vous n'aurez rien entendu de pareil, je vois d'ici sa silhouette amoureuse... A propos, si vous avez quelques sacrifices, grâces ou brevets à obtenir, demandez, demandez encore, demandez toujours et tendez vos deux mains, le refus ne les souillera pas. En un mot, profitez de votre dernière heure de puissance, ma belle souveraine, car je suis l'émeute qui renversera votre trône. Oh! n'ayez pas peur, je sais trop bien vivre pour me servir de barricades ou de décharges d'artillerie. Je m'en tiendrai à une toute petite harangue, dite de mon air le plus enjoué, et la bataille sera gagnée.

Je consentis, je l'avoue, avec quelque répugnance à accepter cette sorte de duel moral dans lequel mon amour-propre, beaucoup plus que mon cœur, redoutait une défaite. Cependant, en relisant les lettres du comte, je repris courage. Rien n'était plus simple, plus vrai, plus tendre que son style, et le style est l'homme, a dit M. de Buffon. J'attendis le combat de pied ferme. Le comte parut à son heure habituelle.

— Savez-vous, lui dis-je, que vous passez pour le moins amoureux des hommes?

— Que m'importe l'opinion de ceux auxquels je ne tiens pas? L'essentiel est que vous soyez convaincue, vous, que je vous aime à en perdre complétement l'esprit.

— Avant d'en arriver là, vous avez beaucoup à perdre, vous pourrez être un fou, vous ne serez jamais un sot.

— En vérité, je crois que je suis l'un et l'autre.

— Vous m'aimez donc bien? demandai-je avec une satisfaction d'amour-propre.

— De telle façon que je ne pense qu'à vous, même au milieu de nos plus graves occupations.

— Quoi! la politique ne me fait pas de tort.

— Quel tort voulez-vous qu'elle vous fasse? vous avez les charmes qui lui manquent.

— C'est la maîtresse de l'orgueil, songez-y.

— Eh bien, ma chère amie, je la trompe tous les jours pour vous.

— Vous la trompez, c'est possible, mais vous seriez désolé de la quitter, et cela n'a rien d'étonnant, puisqu'elle vous fait puissant...

— Tandis que vous me faites heureux, ce qui vaut mieux.

— Non pas; et, s'il vous fallait opter entre nous, je vous conseillerais de m'être infidèle.

— Je serais pourtant obligé de vous désobéir.

— Allons, point de flatteries inutiles, parlons franchement.

— Je vous jure que je suis sincère.

— Il ne faut jurer de rien, *dit le proverbe*.

— Les proverbes mentent.

— Moins que les hommes qui les ont inventés.

— Croyez-m'en, ma chère amie, il ne faut pas faire à la vérité l'injure de la prendre pour le mensonge.

— D'accord, mais il faut encore bien plus se garder de prendre le mensonge pour la vérité. Tenez, mon cher comte, soyons sincères et disons ensemble que vous nous aimez, la

politique et moi, d'une affection égale. Comme je vaux moins qu'elle à tous égards, j'en suis très-flattée et nullement jalouse ; de son côté, je la crois assez bonne fille pour s'accommoder du partage sans trop m'arracher les yeux. Seulement, soyons-nous fidèles.

— Hélas ! ma chère, l'inconstance viendra de votre côté.

— Je réponds de moi, fis-je en riant, mais je suis trop prudente pour répondre de ma rivale, c'est bien la plus capricieuse des courtisanes.

— Je me soucie peu de ses caprices, ce sont les vôtres que je redoute ; quand je suis en tête-à-tête avec la politique, je ne pense qu'à vous, et, sitôt que je suis auprès de vous, je ne pense plus à elle.

Le comte causa de la sorte durant une heure, cherchant à me bien convaincre de son mépris à l'endroit du pouvoir et de la fortune. Quoique prévenue contre lui, je le crus sincère, tant il me paraissait impossible d'allier des idées d'ambition avec ce visage calme, cette parole tranquille et cet air sentimental.

La porte s'ouvrit, M. de Rodemond parut ; il trouva sans doute comme une sorte de défi dans mon regard, car il sourit encore malicieusement en me baisant la main.

Son Excellence le salua sans quitter son fauteuil, et, s'armant de la *Gazette de France*, qui se trouvait là à point nommé, il se plongea tout entier dans un *premier-Paris* afin d'éviter de se mêler à notre conversation. C'était ce qu'il avait l'habitude de faire toutes les fois qu'il se rencontrait dans mon salon avec M. de Rodemond. Les opinions prononcées du bonapartiste autorisaient, en quelque sorte, le peu de courtoisie du légitimiste.

Après les politesses d'usage, M. de Rodemond se pencha vers moi, et, profitant du moment où l'attention du comte paraissait concentrée sur son journal, il me dit à voix basse :

— J'ai une nouvelle importante à vous donner ; puisque vous vous occupez des destinées de l'État, elle ne sera pas sans intérêt pour vous,

M. de Rodemond appuya sur ces mots avec intention. Le comte tendit l'oreille.

— Qu'est-ce? demandai-je négligemment.

— Le roi est tombé dans la dévotion.

— Vous appelez cela une nouvelle! mais d'où sortez-vous, mon cher Rodemond? Il y a longtemps que tout Paris connaît la piété de Sa Majesté.

— Oui, mais ce que Paris ignore, c'est que le roi veut que la dévotion soit à l'ordre du jour dans toutes les classes de la société. Son bon royaume de France fera pénitence pour mériter l'absolution de ses fautes. Il a pas mal péché depuis feu Pharamond, son premier maître. Oui, ma chère amie, nous y passerons tous, vous, moi... Adieu les galantes aventures, les doux billets, les fins soupers et les faciles amours; on va chanter un *De profundis* sur l'autel des plaisirs et déguiser les Laïs de notre temps en sœurs de charité. Avant quarante-huit heures on ne s'abordera plus qu'avec ces lugubres paroles : Frère, il faut mourir! ce sera fort récréatif! Ah! si un homme d'État s'avisait aujourd'hui d'avoir une intrigue amoureuse... quel scandale! Assurément sa tête serait mise à prix.

Cette fois le comte leva les yeux et sembla prêter une attention toute particulière aux paroles du rusé bonapartiste. Ce mouvement ne nous échappa ni à l'un ni à l'autre.

— Vous parlez follement, répondis-je à Rodemond.

— Je parle comme un évêque; rien n'est plus sérieux que ce que je vous dis là.

— De qui le tenez-vous?

— Du confesseur du roi, que je quitte à l'instant. Nous sommes de vieilles connaissances, comme vous savez, ma chère. Oui, telles sont les intentions de Sa Majesté. J'en parle en souriant pour n'épouvanter personne; car je sais par expérience qu'on ne renonce pas à Satan sans de profonds regrets. Oh! le coup sera terrible pour nous, qui sommes les citoyens d'Épicure les moins enclins à la dévotion! Mais, croyez-moi, si vous tenez à être bien en cour, prenez crucifix, missel et

rosaire; choisissez un confesseur dès ce soir, ayez un banc à l'église, un chapelet au bras, et faites vos pâques l'an prochain. A propos, rendez le pain bénit, soyez dame de charité, et placez un bénitier à votre porte en vous assurant bien que le diable n'y trempe pas ses griffes; surtout, n'écrivez ni ne recevez de lettres d'amour. C'est défendu sous peine d'amende.

— Bah! je suis assez riche pour payer l'amende, fis-je en riant.

Le comte avait l'air soucieux; ses yeux parcouraient les colonnes de son journal sans les lire. Rodemond riait sous cape.

— Savez-vous bien que l'amour ne fera pas ses frais, cette année? Quelle catastrophe pour ce pauvre enfant! Où va-t-il s'abriter? Paris l'exilant, la province le chassant, il passera la frontière; mais, après un pareil affront, nous reviendra-t-il? Ma chère, n'ayez plus ni regards ni sourires, je vous en prie, si vous tenez au salut de ceux qui vous entourent, et habillez-vous de violet des pieds à la tête.

— Quoi! le violet est de rigueur?

— Sans doute; c'est ainsi qu'on porte à la cour le deuil dés fantaisies, des plaisirs et des joies éphémères, pour l'amour de Dieu. Achetez-vous beaucoup de robes violettes.

— Encore une fois, Rodemond, je crois que vous vous amusez à mes dépens. Vous souriez trop pour être de bonne foi.

— Sur l'honneur, je vous répète ce que le confesseur de Sa Majesté m'a donné tout à l'heure comme une nouvelle certaine; personne ne la sait encore, pas même le conseil des ministres, ajouta Rodemond en assourdissant sa voix; ne faites pas attention à mon air, j'ai pour habitude de raconter gaiement les choses tristes et tristement les choses gaies. — De la sorte, je jouis de la surprise de mon auditoire; mais, avant deux jours, la nouvelle que je vous donne sera le bruit de tout Paris. Ainsi convertissez-vous vite et ne damnons personne.

Cela dit, Rodemond lança un regard narquois au comte, se leva, et, après m'avoir baisé la main, selon la coutume clas-

sique, me quitta, très-convaincu que pas un mot de notre conversation n'avait été perdu pour Son Excellence.

Lorsque nous fûmes seuls, je demandai au comte ce qu'il pensait de cette nouvelle; il fit l'étonné.

— Quoi! vous n'avez rien entendu? lui dis-je vivement.

— Absolument rien. Je lisais un article très-intéressant de la *Gazette*, il m'absorbait complétement, je l'avoue.

M. le ministre mentait avec une tranquillité parfaite.

— Vous voyez bien, mon cher comte, que la politique l'emporte sur moi quelquefois, puisque vous m'avez oubliée pendant une demi-heure.

— Quand vous êtes seule, ma chère amie, il me semble impossible de renoncer, ne fût-ce qu'une minute, à votre aimable causerie; mais votre ami Rodemond a l'art de me déplaire si fort, que, pour oublier qu'il était là tout à l'heure, pour la première fois, je vous le jure, j'ai fait l'impossible.

Il y avait dans cette phrase entortillée un accent guindé qui me frappa; pourtant je continuai :

— Rodemond tient du confesseur de Sa Majesté que l'ère de la plus rigide dévotion va commencer pour nous. C'est sérieux, assure-t-il, quoiqu'on n'en cause point encore. Figurez-vous qu'il ne m'a parlé, durant sa visite, que d'excommunier, d'eau bénite et de crucifix.

— Si bien que vous avez peur de l'enfer.

— En aucune façon, j'ai fait trop de bonnes œuvres durant ma vie pour ne pas racheter mes péchés après ma mort. Mais, pour en revenir à ce qui m'occupe, que pensez-vous de ce que m'a appris Rodemond?

— Je pense que la nouvelle est un conte. Ne le savez-vous pas pour le moins aussi menteur que bavard et ennuyeux? Le roi est dévot, chacun le sait; mais, comme il l'est aujourd'hui, il le sera demain. En prononçant ces mots, le comte avait le regard inquiet et les lèvres serrées. Sous le prétexte d'un travail important, il me quitta presque aussitôt.

Apercevant, à travers le masque d'indifférence qui lui couvrait le visage, une préoccupation soucieuse sur son front, je

compris que de ses deux passions j'étais celle à laquelle il tenait le moins. Cela me donna à réfléchir sérieusement sur le peu de sincérité des hommes, et, chemin faisant, j'éprouvai un véritable contentement à reconnaître que je n'avais pas pour Son Excellence une affection bien prononcée. Je m'en étais tenue avec lui au premier relais du sentiment, et, chose étrange, quelques heures plus tôt, j'aurais juré que nous avions parcouru ensemble tous les points de la carte de *Tendre*. L'imagination, comme vous le voyez, en fait accroire au cœur. Lorsque l'on se pose cette question : Qui est-ce qui me trompe? on peut se répondre hardiment : Moi!... Ce qui n'est pas toujours une raison pour n'être pas trompé par d'autres.

Rodemond avait si bien fait les choses, que son conte prenait les proportions d'une vérité.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable...

a dit Boileau : je déclare, moi, sauf meilleur avis, que le faux a presque toujours l'avantage de passer pour vrai.

Deux jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler du comte. Beaucoup plus pour le pousser à bout que par le désir de le revoir, je lui envoyai une lettre affectueuse, à laquelle il répondit par ces mots :

« Je vous verrai demain. »

— Allons! pensai-je; Rodemond a raison.

Le comte entra chez moi en regardant derrière lui, comme pour s'assurer qu'il n'était point suivi. Cette inquiétude m'amusa infiniment. Je n'avais plus devant moi l'homme indifférent de l'avant-veille, mais un diplomate réservé et à cheval sur l'étiquette. Au premier coup d'œil, je trouvai dans sa personne un air de gêne qui me prouva à quel point il désirait abréger sa visite. Nous parlâmes de tout, excepté d'amour. Le temps des doux propos n'existait plus; franchement, je ne le regrettai pas.

— Vous avez quelques inquiétudes, mon cher comte, lui dis-je tout à coup en l'obligeant à me parler de lui.

— Aucune.

— Alors, vous m'en voulez.

— Moi? nullement.

— J'ai commis, il est vrai, s'il faut vous en croire, un attentat sur votre cœur; mais vous me l'avez pardonné.

Le comte parut désolé du tour que prenait la conversation. Je poursuivis :

— Savez-vous, mon cher ministre, que de profonds connaisseurs en matière de sentiment osent me déclarer sur l'honneur que vous ne m'aimez pas. Que faut-il leur répondre?

Le comte hésita et me répondit froidement :

— Que je vous ai beaucoup aimée.

— Ce qui veut dire que vous ne m'aimez plus?

Son Excellence ne répondit pas

— Voilà un silence significatif! m'écriai-je; cela me rappelle ces paroles arabes : « Tais-toi, ou trouve des mots qui valent mieux que ton silence. » Quoi qu'il en soit, j'éprouverais quelque curiosité à vous entendre dire que vous ne m'aimez plus. On reçoit si peu de ces aveux-là en face.

— Mon Dieu! reprit le comte en dissimulant sa mauvaise humeur sous son air le plus bénin, je vous aimerais encore, je vous le jure, si une autre affection n'était venue se placer entre nous deux.

— Vous me contez là une vérité de M. de la Palice. On aime jusqu'au moment où l'on n'aime plus, on est fidèle jusqu'au moment où l'on trompe; ainsi de suite. Et depuis quand suis-je supplantée dans votre cœur?

Le comte fit comme s'il ne m'eût pas entendue et continua :

— Je vous le jure, ma chère amie, j'ai éprouvé pour vous une affection très-exaltée...

— Qui aurait pu vous perdre si vous n'y eussiez mis bon ordre.

— Je ne vois rien dans ma vie que j'aie aimé tant que vous.

— Je serais tentée de vous prouver que vous vous trompez; mais je me borne, pour le moment, à vous demander qui vous osez aimer?

— Une personne que je n'ai que trop négligée, je le confesse; une personne digne autant de mon respect que de mon amour, car elle est restée, jusqu'à présent, bonne, indulgente et aimante, en dépit de mes erreurs, de mon abandon...

— Dites de vos crimes, malheureux pécheur!... En vérité, je brûle de connaître ce modèle de résignation et de vertus.

— Vous le connaissez déjà. C'est ma femme.

— Votre femme! m'écriai-je en riant aux éclats; comment, mon cher comte, vous voilà amoureux de votre femme! Par ce temps de dévotion où nous entrons, je n'attendais pas moins de votre prudence. Convenez que cet amour-là vous est arrivé à point nommé. Il n'y a que vous autres diplomates pour ces actes de vertu.

Le comte ne fit aucune attention à l'accent railleur qui accompagnait mes paroles; il avait trop envie de battre en retraite pour s'aventurer sur le terrain de la discussion. De mon côté, je renonçai à mortifier davantage mon ex-adorateur; à vrai dire, il m'eût été désagréable qu'il mît mes épigrammes sur le compte des regrets. Je le laissai donc prendre congé de moi très-dévotement, et il partit sans que je lui adressasse un seul reproche. — Je fis de la générosité à force d'indifférence; mais, une fois seule, je formai le plan d'une petite vengeance, la seule que j'aie à me reprocher. — Elle est si innocente, que je puis bien la confesser. — J'achetai un magnifique missel; il me coûta quinze ou vingt louis, si j'ai bonne mémoire; et, prenant une à une les lettres les plus passionnées du comte, je les plaçai discrètement entre les feuilles du saint livre, et les envoyai à Son Excellence avec cette inscription : *Lettres pieuses d'un fervent catholique à une fille du diable...*

Rodemond, qui était à la piste de l'aventure, eut connaissance de cet envoi, et fit si bel et si bien, qu'il en arriva quelque chose aux oreilles de la comtesse, — ce dont je fus désolée; — de là grande rumeur et force reproches chez M. le ministre. — Au bout d'un mois seulement, l'ordre s'étant rétabli, on brûla lettres et missel, et, comme il faut une conclusion à tout, on vécut heureux et l'on eut beaucoup d'enfants.

J'aurais oublié cette petite scène de la comédie de l'amour,

si Rodemond ne s'était chargé de me la rappeler l'autre jour à Chantilly, où je le trouvai, admirant, appuyé sur sa canne de père noble, les manœuvres hippiques d'un élégant *steeple-chase*. Il profita de la rencontre pour me mettre au courant d'un *scandale mondain* qui égayait beaucoup l'humeur railleuse de nos jeunes habitués du boulevard des Italiens. L'héroïne, ou plutôt les héroïnes de l'anecdote, sont deux charmantes femmes, rivales par le rang, rivales par la fortune, rivales par la beauté, et, ce qui est plus grave encore, rivales par l'amour.

Il y a deux ans, le comte Gaston, un des heureux sultans des odalisques de l'Opéra, était à la veille d'épouser la baronne de C***. — Le monde s'occupait beaucoup de ce mariage et le regardait déjà comme lettre close, lorsque tout à coup une jeune et séduisante personne, mademoiselle***, passa devant les yeux du comte.

Dès lors, la baronne perdit son prestige,— et, dans tout l'éclat de sa beauté, elle se vit condamnée au rôle de vieille favorite. Le comte chercha d'abord à lui donner le change sur ses véritables sentiments; mais peu à peu sa conversation devint embarrassée et ses visites plus rares. Avec ce tact parfait qui appartient aux femmes qu'on n'aime plus, la baronne comprit ce qui se passait dans le cœur de l'infidèle Gaston. Allant courageusement au-devant d'un aveu toujours pénible, elle rompit un mariage devenu impossible; et, le sourire du pardon sur les lèvres, elle se promit à elle-même de se venger à la première occasion.

Libre de toute contrainte et certain qu'on venait de l'absoudre, le comte se livra étourdiment à sa nouvelle passion. En dehors de ses bonnes fortunes de coulisses, le genre sentimental convenant à son esprit aventureux, il s'établit entre lui et mademoiselle***, en quelque sorte sous les yeux de la baronne, une de ces intrigues romanesques dont les moindres détails font le sujet des causeries de la société au sein de laquelle elles se jouent, et qui donnent à leurs principaux acteurs une vague ressemblance avec le Roméo et la Juliette du théâtre anglais. — Comme dans la pièce de Shakspeare, le comte

avait à lutter avec toute une famille qu'effrayaient à juste titre ses brillants antécédents d'homme à la mode. — Cet obstacle, loin de le modérer, stimulait son amour, et les yeux de la jeune fille se chargeaient de racheter la froideur d'une mère et le front sévère d'un père.

La campagne est l'Eldorado des amants contrariés : là on se voit plus facilement, on échange de doux regards, d'encourageants sourires et parfois de tendres billets; là, les échelles de soie sont possibles, pour peu qu'on ait quelque intelligence avec le chien de garde; là, l'escalier même n'a rien à redouter d'une ronde de nuit.

Aussi le comte était-il le plus heureux des hommes toutes les fois que mademoiselle ***, accompagnée de sa famille, quittait l'hôtel de son père, citadelle défendue par une garnison de serviteurs, pour aller habiter, ne fût-ce qu'un jour, quelque frais chalet ou, à l'époque des courses de Chantilly, un modeste appartement d'auberge.

Esclaves de la mode, madame et sa fille partirent un matin pour l'ancienne demeure des Condé, où les amateurs de *steeple-chase* s'étaient donné rendez-vous.

Le comte Gaston s'y rendit de son côté, espérant trouver, soit le jour, soit la nuit, l'occasion d'échanger quelques paroles avec l'héroïne de ses rêves. En effet, logée au premier étage dans une chambre donnant sur la rue, quoique séparée de celle de sa mère par un seul salon, mademoiselle *** pouvait, à une certaine heure, ouvrir sa fenêtre et causer longuement, sous le ciel étoilé, avec l'amoureux jeune homme. Quels charmes mystérieux et parfumés n'ont-ils pas, ces entretiens frauduleux! Comme le cœur mord avec avidité à ce fruit défendu de la passion!

Ainsi placés, elle à sa fenêtre, comme la sémillante Rosine, lui dans la rue, comme l'élégant Almaviva, que de riants projets ils formèrent! L'air était rempli des aveux, des serments qu'ils échangeaient et des baisers que leurs lèvres ne s'étaient jamais donnés; le silence et l'obscurité les protégeaient si bien pour se dire ces riens charmants qui sont toute l'éloquence de l'amour!

Redoutant les premiers rayons du jour et tandis qu'ils effeuillaient à la hâte ce bonheur d'un moment, une femme, cachée dans l'ombre, épiait de son œil ardent et avide de vengeance les moindres mouvements du comte et de la jeune fille; leurs soupirs mêmes arrivaient jusqu'à elle, et cependant elle restait là, immobile, le front brûlant, la poitrine oppressée, comptant un à un les élans de joie et d'amour qui retombaient en douleurs aiguës sur son cœur.

A elle aussi le comte avait fait les mêmes promesses; en l'écoutant elle retrouvait à cette heure encore le même accent passionné... l'idole seule était changée.

Le grand jour mit enfin un terme à cette scène si douce pour les deux amants et si cruelle pour la victime. Le comte regagna son hôtel en rêvant. Mademoiselle *** ferma sa fenêtre en soupirant: on s'était promis de se revoir à la même place le jeudi suivant; la baronne, elle, resta longtemps encore à son balcon, cherchant un moyen de vengeance. Tout à coup un sourire satanique passa sur son visage, elle releva la tête avec fierté: son plan était fait, l'attaque allait commencer. La première course terminée, le monde élégant s'était donné rendez-vous à la course prochaine, quelques heures avant le moment du retour général, et, au milieu de la nuit, un jeune homme entrait à l'hôtel qu'avaient habité madame *** et sa fille.

— Je veux parler au maître de la maison, dit-il en s'adressant à la servante, qui s'apprêtait déjà à le conduire vers la première chambre vacante, faites-le descendre.

L'hôtelier arriva en se frottant les yeux.

— Il me faut l'appartement du n° 3, reprit l'inconnu d'un ton qui n'admettait pas de refus.

— C'est impossible, cet appartement est loué.

— Eh bien! vous en donnerez un autre à la personne qui doit l'occuper.

— Ces choses-là ne se font pas.

— C'est selon, je vous payerai cet appartement le prix que vous voudrez.

— Mais...

— Vingt louis pour deux jours, cela vous convient-il?

— Vingt louis? fit l'hôtelier en se consultant.

— Oui, vingt louis; finissons, je suis pressé.

— Puisque vous le désirez, monsieur, va pour vingt louis!

L'inconnu s'installa...

Le lendemain, Chantilly était émaillé d'équipages et de curieux de toutes les conditions; les uns venaient là pour voir, les autres pour être vus.

Caché derrière son rideau, le mystérieux jeune homme observait ce bruyant pêle-mêle, il vit s'arrêter à la porte de mademoiselle ***, et peu d'instants après, au milieu d'une joyeuse cavalcade, il aperçut le comte Gaston, et sourit étrangement en rencontrant un regard qui semblait dire: Dans quelques heures cette fenêtre s'ouvrira pour moi.

Au moment où tous les habitants de Chantilly dormaient paisiblement, une seule fenêtre, en effet, jetait çà et là une légère clarté. C'était le phare qui devait guider le comte, auquel mademoiselle ***, surveillée comme elle l'était, n'avait pu donner aucun contre-ordre. A une heure du matin trois coups furent frappés dans les mains.

L'inconnu tressaillit; il triomphait: le comte était venu.

La fenêtre étant restée fermée, le signal recommença.

Alors il se fit un certain mouvement dans la chambre, et le comte vit une silhouette d'homme passer et repasser vivement devant ses yeux; il se demandait si ce n'était pas une illusion lorsqu'une main gantée tira brusquement le rideau; toute lumière disparut et cette vision étrange s'évanouit, laissant le comte en proie au trouble le plus violent. Pour lui le doute devenait impossible, il y avait un homme chez mademoiselle ***: ce rideau tiré, cette lumière éteinte, ce mouvement inaccoutumé, tout enfin lui disait qu'il venait d'être indignement mystifié par une coquette. La rage dans le cœur, il attendit son rival, mais la nuit s'écoula et personne ne parut. En entrant chez lui, le comte touchait au paroxysme de la fureur, il écrivit plusieurs lettres, fit ses dispositions pour un

long voyage et commanda des chevaux de poste. Les amants trompés ne voient de salut que dans l'éloignement; il est vrai qu'ils prennent la poste et qu'au premier relais, la raison revenue, ils ont le droit de retourner sur leurs pas et de retrouver le bonheur à leur débotté.

Avant de s'éloigner pour toujours, le comte marcha d'un pas fiévreux vers l'hôtel de mademoiselle ***. — Cette fois, une forme très-aérienne frappa sa vue; le rideau s'étant soulevé, un délicieux peignoir blanc glissa derrière la muraille de verre. Le comte crut entendre un ricanement diabolique qui acheva d'égarer sa raison. Au même instant une des vitres de la fenêtre se brisa, et une pierre vint tomber aux pieds de la baronne de C***. — Le jeune inconnu de la veille, car c'était lui, ramassa ce singulier message, et, détachant le billet qui l'accompagnait, lut ce qui suit :

« Vous m'avez lâchement trompé. Que Dieu vous le pardonne, mais ce que je sais bien, moi, c'est que je ne vous pardonnerai pas; si je vous estimais davantage, j'irais à cet homme et je le tuerais; je me contente de vous fuir et de vous oublier. Adieu.

« Gaston. »

Ainsi la baronne fut vengée. — Le comte partit pour l'Allemagne; et mademoiselle ***, révoltée d'un abandon qu'elle chercha en vain à s'expliquer, épousa un vieux prince italien trois fois millionnaire.

CHAPITRE DIXIÈME.

LE CHATEAU DE KERNOFF.

. . . .

Je vous ai dit, dans le courant de ces confidences, que j'avais assisté à deux duels : l'un étrange, l'autre infâme. Vous connaissez le premier, voici le second.

Il y a un quart de siècle à peu près, je passai une partie de l'automne à P** en Bretagne, et le hasard m'y rendit témoin d'un événement très-dramatique que je vais vous raconter. Quelque invraisemblable qu'il vous paraisse, tenez-le pour vrai. Je l'ai vu de mes propres yeux, comme dit Orgon à madame Pernelle. Vous y trouverez un caractère de femme d'une originalité redoutable, et, Dieu merci, on rencontrerait difficilement son Sosie : je me hâte de le dire pour l'honneur du sexe auquel j'appartiens.

Il ne s'agit plus, vous le voyez, d'une jeune fille à la voix douce, à l'air mélancolique et aux yeux bleus; mon héroïne a l'œil noir, la lèvre ardente, le feu aux joues, la passion dans le regard, dans toute sa personne quelque chose de résolu, d'impérieux, de violent et de hautain; belle cependant de cette double et dangereuse beauté qui peut rallumer les sens d'un voluptueux blasé et séduire l'âme ingénue d'un jeune homme souriant aux rêves d'un premier amour.

La première fois que je la vis, son langage, ses manières, ses goûts, me causèrent une profonde surprise. Elle chassait le loup et le sanglier à lasser les plus intrépides, montait à cheval de l'air d'un capitaine d'aventures, maniait l'épée comme un maître d'escrime, et, à quarante pas, faisait voler une poupée en éclats.

Il lui arrivait quelquefois de ressembler à une femme, mais à une jeune fille, jamais... et pourtant elle avait à peine vingt ans.

Orpheline à l'âge où le cœur et l'esprit ont besoin de la tendresse et des conseils d'une mère, elle s'était abandonnée, sans guide, au caprice et à la vivacité de ses instincts. Son frère, le comte de N***, loin de combattre ses penchants, les encourageait. Dans les entraînements de sa sœur, il retrouvait les siens; son audace le charmait, et il se faisait aisément le complice de fantaisies et de goûts qu'il partageait comme un plaisir.

Le comte de N*** était un de ces hommes chez lesquels la source de la sensibilité est de bonne heure tarie; sa passion pour la chasse avait achevé d'endurcir son cœur au point de

le rendre indifférent aux douleurs humaines. Nature rude et sauvage, il lui fallait tous les jours de dures fatigues, l'air libre, les bois, les monts, le soleil ou la glace... La chasse lui apportait chaque matin ces âpres émotions; aussi lui consacrait-il sa vie entière.

Lorsque, par hasard, M. de N*** quittait ses rocs et ses forêts, son fusil et sa meute haletante, pour paraître dans le monde, où sa fortune et son nom l'obligeaient à se montrer, il se faisait une complète métamorphose dans toute sa personne : ce n'était plus l'indomptable chasseur aux vêtements en désordre, au teint enflammé, la voix du carnage sur les lèvres, conviant à la guerre son armée de chiens déchaînés, tuant ses chevaux à coups d'éperon, et éventrant sa proie de son coutelas d'acier; c'était un homme froid, poli, impassible, dont le sourire contenu et étudié s'efforçait de dissimuler les passions qui se heurtaient en lui.

M. de N*** n'avait jamais connu l'amour.

Cependant deux sentiments survivaient dans cette âme de fer : le comte aimait tendrement sa sœur, et ne parlait jamais de son père et de sa mère qu'avec un respect attendri. Violent jusqu'à la férocité, il aurait tué, sans hésitation, l'homme qui devant lui eût attaqué l'honneur d'un ami absent, et, si ce même ami était venu lui confier une douleur, l'insensible comte n'eût pas trouvé un accent pour le plaindre ou le consoler. Il croyait à la haine et surtout à la vengeance, et poussait l'orgueil de son nom jusqu'au fanatisme.

Dès qu'il y a passion, disait-il, le crime a son excuse; et je l'entendis un jour, développant cet abominable sophisme, défendre Iago et lady Macbeth. Jeté vingt ans plus tôt dans la tempête révolutionnaire, M. de N*** se fût chargé à lui tout seul d'alimenter la hache du bourreau.

J'habitais le même château que le comte et sa sœur. Ce château, un des plus anciens et des plus curieux de la Bretagne, avait fourni de nombreux chapitres à la légende, et, au moment où je m'y trouvais, il jouissait encore d'une fort belle réputation de manoir fantastique. Un vieux jar-

dîner, à qui j'avais inspiré une grande confiance, m'entretenait de temps en temps, au clair de la lune, de cloches mystérieuses, de tombes ouvertes, de rondes infernales, de visions étranges, de bruits plus étranges encore. On eût dit que le diable avait été le seigneur suzerain de l'endroit: non pas le diable que nous connaissons tous, parfumé, ganté, homme ou femme, bon ou mauvais, selon le désir et l'occasion; ou bien encore le pauvre diable à l'habit râpé, à la mine piteuse, grelottant de froid, mourant de faim à la porte de Véfour ou de Chevet, et cachant son cœur sous ses haillons : le diable dont je parle est un horrible diable, qui sent le soufre d'une lieue, porte griffes, cornes et pied fourchu, et ne marche que suivi d'un cortége de vieilles damnées, auprès de qui les trois sorcières de Macbeth ou de Faust eussent eu la grâce et le charme de trois jeunes vierges.

C'est dans cette atmosphère sentant le roussi, passez-moi le mot, que nous vivions, mes amis et mes hôtes... Dieu nous le pardonne!

Le château de Kernoff... (la discrétion m'oblige non-seulement de changer son nom, mais aussi celui de ses habitants), le château de Kernoff était occupé par deux familles : le comte de N***, sa sœur et un jeune secrétaire; M. Landry, sa femme et moi, qui n'étais là qu'en oiseau de passage. M. et madame Landry étaient mes amis depuis longtemps; M. de N*** et sa sœur me connaissaient à peine. Une amitié qui datait de l'enfance, jointe à des affaires d'intérêt, unissait le comte aux Landry : le premier appartenait à la noblesse; les seconds à la bourgeoisie.

La Révolution de 93 ayant dispersé une grande partie de la fortune des N***, le comte actuel s'était vu obligé de recourir à l'amitié de M. Landry pour le rachat de ses biens; ce service, en resserrant l'intimité des deux jeunes gens, expliquait leur présence au château de Kernoff.

Quelques amis étaient venus, comme moi, passer près d'eux les beaux jours de la saison d'été. Ce petit groupe d'intimes se réunissait tous les soirs au salon. Dès la première soirée, j'avais remarqué un jeune homme à la physionomie

la plus heureuse; seulement, en le regardant avec plus d'attention, j'avais deviné promptement que cette grâce prévenante cachait une de ces natures passionnées qui donnent leur âme dans un regard, leur vie dans un baiser; elles naissent au premier feu de la passion, elles meurent avant le second amour. Paulnick avait vingt-deux ans; d'origine bretonne, sa famille appartenait à la petite bourgeoisie du Finistère.

Le pauvre enfant avait eu beau interroger sa grand'mère, consulter M. le curé, l'oracle de son village, et feuilleter les registres de l'état civil, il n'avait pu trouver un blason à côté du nom des Paulnick. Notre héros était donc de la plus incontestable roture.

A douze ans, léger comme un oiseau, sa grand'mère, son seul appui, sa famille, l'envoya au collége de Rennes pour y faire ses études; il travailla, il réussit, et à dix-huit ans l'écolier, devenu jeune homme, revenait chez son aïeule, riche de savoir, de courage et d'espérance, mais parfaitement pauvre d'argent. A vingt ans, il était secrétaire du comte de N***.

Lorsqu'il quitta son village, Paulnick fut hautement regretté des uns et secrètement pleuré des autres. C'était un bon parti, un joli garçon, un savant de moins, et peu s'en fallut que le village tout entier ne sautât à la bride des chevaux venus un beau matin d'avril pour l'enlever à sa mère-grand, comme on disait, et le conduire, en brillant équipage, au château de Kernoff. Et lui, l'ingrat! lui qui avait vu tant de charmants sourires le guetter sur son passage, tant de soudaines rougeurs lui faire de doux aveux, tant de giboulées d'œillades tomber de tous côtés sur son cœur, il s'éloignait sans un soupir, car, excepté sa grand'mère, Paulnick n'aimait rien au monde.

Or, quelques mois après, d'où vient que notre jeune Breton eût donné la moitié de son sang pour trouver un brin de noblesse à la rosette du bonnet de coton de ses aïeux? D'où vient qu'il soupirait à l'écart... le front rêveur, la main brûlante?

Eh! mon Dieu, parce qu'il était amoureux de la sœur du comte de N***. Et cependant, quoique roturier, Paulnick, plus d'une fois, avait rencontré le regard passionné de Julie N***; plus d'une fois, en accompagnant les chansons bretonnes qu'elle disait d'un accent si pénétrant, il avait senti son souffle adoré descendre sur sa joue.

Un jour, dans un moment de délire, épuisé par une nuit de combats, de désirs insensés, la voix palpitante d'émotion, il avait osé avouer son amour, et s'était enfui, après cet aveu, comme un criminel qui craint d'entendre son arrêt de mort. Mais, le lendemain, jugez de sa joie, lorsqu'en retrouvant Julie il vit un tendre sourire glisser sur ses lèvres. C'était le regard d'une femme habituée aux passions; c'était l'acceptation tout entière des sentiments de Paulnick. Il n'en fallait pas davantage pour ravager le cœur de l'amoureux jeune homme, qui ne soupçonnait pas les ruses de la coquetterie. A dater de ce moment, mademoiselle de N*** devint son unique pensée; un mot d'elle le plongeait dans de douces extases, que la rude voix du comte pouvait seule dissiper.

Mademoiselle de N*** aimait la poésie, Paulnick se fit poëte pour chanter sa beauté; elle aimait la peinture, il peignit pour retracer ses traits; elle était musicienne, il apprit la musique pour accompagner les chants qu'elle préférait.

Toutes ces preuves d'amour étaient reçues avec indifférence. Jamais un remercîment ou une parole affectueuse ne payait tant de veilles, de travail et de fatigue.

Les jours où la jeune comtesse ne se livrait pas à ses courses aventureuses dans les bois, assis à ses pieds, Paulnick lui lisait ses romans favoris.

Maîtresse de ses actions, et n'ayant aucune surveillance à redouter, lorsque mademoiselle de N*** quittait le château avant le jour pour n'y rentrer qu'à l'heure du souper, le jeune Breton l'accompagnait.

Ces longues promenades au milieu des bois, cette intimité de tous les instants, ces lectures dangereuses, cette complète liberté, firent naître dans le cœur de Paulnick des sensations qu'il avait ignorées jusqu'alors; il cessa d'être l'enfant timide.

qui n'osait accepter le regard et le baiser qu'on lui offrait; il oublia qu'il n'était que le secrétaire du comte, c'est-à-dire le premier ministre d'un grand seigneur dur et hautain, qui pouvait le jeter à la porte comme le dernier de ses laquais, et il arriva aux plus violentes ardeurs de la passion. Il y avait un an que Julie connaissait l'amour de Paulnick. Loin de comprimer par sa réserve les élans de cet amour, elle les excitait par un redoublement de coquetterie et par des familiarités plus dangereuses que son indifférence ou son dédain.

Je compris toute la noblesse et la distinction du caractère de Paulnick la seconde fois que nous causâmes ensemble; lisant bientôt dans cette âme sensible et dévouée, je me sentis entraînée vers elle par une tendresse de sœur; son amour m'épouvanta; j'eus pitié de ce jeune homme tombé aux mains d'une coquette qui allait effeuiller une à une ses plus chères croyances. Un matin, en parcourant les allées du parc de Kernoff, j'aperçus une lettre oubliée sur un banc. Je la pris, non sans une vague émotion; elle contenait ces mots :

« Ce soir, à minuit, je t'attendrai; passe par la petite porte verte, c'est plus sûr. »

L'adresse manquait; mais ce billet sans signature était évidemment écrit pour Paulnick. Ces deux lignes m'en disaient plus qu'un aveu complet.

Tout en remerciant le hasard de ce qu'il m'avait choisie pour confidente de cet amour, je rentrai triste et inquiète au château; j'y trouvai le secrétaire du comte; il vint à moi. Quoiqu'il m'en coûtât de toucher au secret de son cœur, j'eus le courage de lui demander une heure de causerie intime; il m'offrit son bras, et nous nous perdîmes sous les ombrages d'un vieux bois qui dominait le château de Kernoff.

— Paulnick, lui dis-je, après m'être assurée qu'on ne pouvait nous entendre, je sais tout...

Il tressaillit.

— Ce que vous n'eussiez pas voulu m'avouer, c'était votre droit, — ce que je n'eusse point osé vous demander, c'était

mon devoir, — le hasard vient de me l'apprendre tout à l'heure.

En lui parlant ainsi, je lui donnai la lettre de mademoiselle de N***. Il devint si pâle, qu'il m'effraya. Je me reprochai d'avoir provoqué cette explication.

— Comment la lettre que voici est-elle entre vos mains? me demanda-t-il.

— Je l'ai trouvée à quelques pas d'ici. — Remerciez-en Dieu, qui veille sur vous, sans doute; car si le comte...

Paulnick m'interrompit avec une anxiété visible.

— Qu'avez-vous à me dire, madame? je vous écoute.

— Mon ami, repris-je, j'ai la science de la vie qui vous manque, et je vous aime comme une sœur, quoique nous ne nous connaissions que depuis mon arrivée à Kernoff; mais, vous le savez, il est de ces affections que Dieu fait grandes en naissant; elles tiennent au cœur par des liens mystérieux, indissolubles... Répondez-moi donc comme vous répondriez à votre mère, si elle était là et qu'elle vous interrogeât. Ce rendez-vous est-il le premier?

Paulnick garda le silence.

— Vous doutez de moi, mon enfant, ou vous ne m'aimez pas assez pour m'ouvrir votre âme tout entière, lui dis-je tristement. Eh bien, n'en parlons plus.

— Oh! je vous aime, madame, et je vous estime, me répondit-il avec cette exaltation qui m'attirait vers lui.

— Alors, puisque vous m'aimez, répondez-moi, Paulnick. Ce rendez-vous est-il le premier?

— Non, murmura-t-il faiblement.

— Pauvre enfant! Dieu vous protége, lui seul peut vous sauver.

— Je ne vous comprends pas.

Ces mots furent prononcés avec une émotion mêlée d'un naïf étonnement.

Je pris les mains du jeune Breton et les serrai dans les miennes.

— Paulnick, poursuivis-je, si mademoiselle de N*** n'est pour vous qu'une amie, si les rendez-vous qu'elle vous a donnés ne vous ont fait coupables ni l'un ni l'autre, partez ce soir, retournez près de votre vieille mère.

— Et pourquoi, madame?

— Parce que votre amour est impossible; il vous tuera si vous le laissez vivre. Chassez-le de votre cœur comme le plus implacable de vos ennemis.

— Eh! que m'importe la vie sans elle?

— Vous l'aimez donc bien? demandai-je à Paulnick en fixant mes yeux sur les siens.

— Si je l'aime! s'écria-t-il, si je l'aime! Vous avez, dites-vous, la science de la vie, qui me manque, et vous me demandez si je l'aime? Mais par elle... pour elle, tout est possible... Sans elle, l'horizon de ma vie se referme sur moi et m'étouffe. Depuis deux ans, je ne l'ai pas quittée d'un instant. Elle est le rayon qui éclaire mon âme, elle est le parfum qui l'enivre... Oh! croyez-moi, ce n'est pas de l'amour qu'elle m'inspire, c'est un sentiment qui ressemble à l'extase des élus, c'est une sainte adoration dont les anges eux-mêmes seraient jaloux. Et vous me demandez si je l'aime! Mais vous ne m'avez donc jamais vu la suivre, l'envelopper du regard? vous n'avez donc jamais compté les joies qui s'échappent de mon cœur à l'heure où sa main presse la mienne?.. mon visage ne dit donc aucune de mes sensations? Oh! si vous doutez encore de mon amour, madame, regardez-moi quand je parle d'elle, et vous verrez si je l'aime!...

Paulnick prit sa tête dans ses mains pour mieux cacher ses larmes.

— Enfant, lui dis-je, vous l'aimez trop.

— On n'aime jamais trop; ce mot n'existe point en amour. *Trop*, c'est assez.

— Paulnick, ne me parlez plus ainsi; votre exaltation m'épouvante.

— Oh! rassurez-vous, elle ne sera fatale qu'à moi.

Il y avait comme une sorte d'amertume dans ces paroles.

— Mon ami, je vous entretenais tout à l'heure de cette tendresse qui m'est venue au cœur la première fois que je vous ai vu... Eh bien, c'est elle, entendez-vous bien, qui vous conjure aujourd'hui de quitter ce château, de fuir jusqu'au souvenir de mademoiselle de N*** ; et vous n'avez qu'un moyen d'échapper à ce dangereux amour, c'est l'absence.

Une sueur froide et une pâleur livide passèrent sur le visage de Paulnick.

— Voyons, mon ami, voulez-vous que je parte demain pour Paris et que je vous emmène? Vous êtes jeune, toutes les carrières vous sont ouvertes; choisissez un but; quel qu'il soit, vous l'atteindrez. J'ai si bon espoir, que je réponds de votre bonheur. Appuyez-vous donc sur mon cœur et partons.

— Merci, merci... me répondit-il avec un accent plein de reconnaissance : oh ! je le savais bien, vous êtes bonne, généreuse, et j'ai en vous une amie dévouée... mais ce que vous me proposez est inacceptable. J'ai deux amours dans le cœur : Julie et ma patrie... je leur resterai fidèle.

J'avais deux adversaires à combattre; c'était là une rude croisade : je pris le sage parti de diriger mes attaques sur un seul et de renoncer à l'autre avec résignation; aussi répliquai-je sans hésiter :

— Je respecte l'un de ces amours, mais je combats l'autre, parce qu'il sera pour vous une source intarissable de douleurs. Paulnick, songez-y! vous êtes entouré de séductions qui vous dérobent la grandeur du péril! Mon pauvre enfant, détournez-vous de ce chemin maudit; mademoiselle de N*** ne vous aime pas; elle ne vous aimera jamais...

— Oui, vous avez raison, murmura-t-il d'une voix brisée par les sanglots.

— Vous êtes le hochet qu'il fallait pour occuper cette imagination sans frein; demain, aujourd'hui peut-être, elle vous repoussera sans donner un regard de pitié à votre désespoir. Le cœur de cette jeune fille a été maudit de Dieu; vous y chercheriez en vain une étincelle de tendresse, de dévouement et d'amour.

— Oh! taisez-vous, taisez-vous! s'écria-t-il.

— Depuis deux ans, qu'avez-vous été pour elle? L'esclave de ses caprices. Pour lui plaire, vous avez accepté des goûts, des idées, des plaisirs, une existence romanesque, qui forment le plus étrange contraste avec votre nature simple, tendre et réservée; et, en échange de ces sacrifices, qu'a-t-elle fait pour vous?

— Mais elle est ma vie, la vie de mon âme! interrompit Paulnick, épuisé par la douleur.

— Et le comte! vous n'y pensez pas, malheureux enfant! Vous oubliez la sombre énergie de cet homme qui absout les plus grands crimes dès qu'ils ont la passion pour mobile. Jaloux comme il l'est de l'honneur de son nom, il vous tuerait sur un soupçon...

— Eh! que m'importe la mort?

— Paulnick! au nom de votre mère, cette sainte femme dont l'âme vous contemple et vous écoute du haut du ciel, partez ce soir, non pour Paris, puisque l'amour de la Bretagne vous retient ici, mais pour votre village; retournez auprès de votre aïeule, et là, mon ami, en présence du tombeau de votre mère, votre cœur se guérira et... vous oublierez.

Paulnick ne répondit pas; ses mains s'étaient glacées dans les miennes; sa respiration sortait brûlante et saccadée de ses lèvres.

J'allais insister. Il me dit enfin avec douceur :

— Je souffre, je souffre à mourir! vous le voyez. Par pitié, ne m'en dites pas davantage...Et, puisque vous m'avez frappé de mille coups de poignard, à quoi bon un de plus?

L'abbattement répandu sur ses traits me demandait grâce pour lui. Je me tus. Tristes et silencieux, nous reprîmes le chemin du château. Arrivé à la porte du salon, Paulnick me salua sans me dire un seul mot, et, retournant sur ses pas, se perdit dans les détours du parc. Pendant quelques instants je le suivis du regard avec inquiétude, cherchant à deviner le parti qu'il allait prendre. La raison avait parlé... serait-elle écoutée? Hélas! la raison n'est pas toujours ce qui plaît aux

amants. A l'heure du souper, mon jeune ami ne parut pas : ma joie en fut extrême; la veillée s'écoula sans que je l'aperçusse. Il était si peu de chose pour les hôtes et les habitués du château, qu'à part moi, personne ne remarqua son absence. Je dis personne, car Julie N*** était ce soir-là plus calme, plus indifférente, plus dédaigneuse que de coutume.

Retirée dans ma chambre, je me mis à repasser les événements de la journée, et mon cœur se sentit soulagé à la pensée que j'avais éloigné Paulnick du danger qui le menaçait.

— Enfin, il est parti, me dis-je; pauvre enfant! comme je remercie Dieu de m'envoyer vers lui !

La joie et la douleur rendent également le sommeil impossible; jamais je n'avais éprouvé une agitation plus vive... Pour me distraire de l'insomnie, j'ouvris ma fenêtre et je respirai avec délices cette brise bretonne, tant de fois chantée par les poëtes. Au même instant, un bruit de pas attira mon attention... Je distinguai une forme humaine qui glissait à travers l'obscurité le long de la muraille... Une soudaine terreur s'empara de moi... C'était Paulnick... Le malheureux n'avait pas écouté ma prière! il prit une clef dans la poche de son gilet, ouvrit avec précaution une porte cachée sous d'épais chèvrefeuilles; cette porte conduisait à la chambre de mademoiselle de N*** par un escalier secret; Paulnick entra précipitamment et disparut.

Minuit sonnait à l'horloge du château... C'était l'heure du rendez-vous. Je n'en pouvais douter, Paulnick était l'amant de la jeune comtesse.

Quelques semaines s'écoulèrent pendant lesquelles je surpris plus d'une fois l'arrivée nocturne et le départ matinal du secrétaire du comte. J'étais seule maîtresse de son secret et je m'en réjouissais, tout en redoutant une catastrophe pour l'avenir. Nous touchions au mois d'octobre : la nature avait quitté sa robe d'été et commençait à s'envelopper de son manteau de brouillards; tout était triste au château de Kernoff; les sombres légendes semblaient être revenues voltiger au foyer du vieux manoir. Je trouvais Paulnick pâle, rêveur abattu; son regard n'avait plus de flamme, ses lèvres n'avaient

plus de sourire, et vainement j'essayais de relever son courage : je ne sais quel vent de mort avait soufflé sur son cœur.

Une nuit, atteinte de ce frisson superstitieux qui court à travers la Bretagne, je me réveillai sous l'impression d'une terreur indicible. Était-ce le résultat d'un mauvais songe? Était-ce l'approche d'un danger prêt à fondre sur moi ou à frapper un ami? Était-ce la présence d'un être surnaturel? Je ne pus m'en rendre compte; mais, entraînée par une force singulière, je me levai et ouvris ma porte. La même force irrésistible m'attira vers l'appartement de Julie. Je fus frappée d'épouvante en apercevant le comte de N*** ; il tenait à la main une lampe qui jetait des lueurs funèbres. L'expression sauvage de son visage me révéla ce qui se passait dans l'âme de cet homme; j'y lus la haine et le désir de la vengeance. M. de N*** était affreusement pâle. La porte devant laquelle il se trouvait, et qu'il examinait avec un soin minutieux, était celle de sa sœur; elle céda bientôt à une attaque vigoureuse. — Un cri se fit entendre, perçant et terrible comme celui d'une hyène qui bondit sur l'ennemi. — Je ne puis dire ce qui s'accomplit alors. La porte s'étant refermée, aucun bruit n'arriva jusqu'à moi... Mais, au bout de quelques instants, deux hommes parurent : l'un, le regard avide de vengeance; l'autre, le front calme et résigné. Le frère demandait du sang pour laver l'honneur de sa sœur, et, sans une plainte, sans un regret, l'amant offrait sa vie à la cruauté du juge.

Quoiqu'on parlât très-bas, j'entendis qu'un duel aurait lieu le lendemain à huit heures du matin. Le nom de M. Landry fut seul prononcé. Puis la lampe et les deux hommes se perdirent... Le château retomba dans un silence profond.

Je cherchai à rejoindre Paulnick, qui habitait un pavillon isolé; mais la nuit était sombre, je ne pus retrouver sa trace et je m'égarai.

Je passai une heure au moins à errer ainsi au milieu de l'obscurité; le froid agitait mes membres, une sueur glacée perlait sur mon front; des visions infernales dansaient autour de moi; je crus voir des flammes livides m'environner de toutes parts... J'entendis des ricanements sinistres; les murailles

m'enveloppaient comme un linceul de pierre, et Paulnick m'apparut semblable à un fantôme percé de coups et couvert de sang. Je cachai ma tête dans mes mains pour échapper à cette terrible hallucination.

Les premières lueurs du jour me rendirent à la réalité, qui n'était, hélas! que trop cruelle. Je regagnai enfin mon appartement, où je quittai mon manteau de nuit, et, passant à la hâte un vêtement plus convenable, je courus au pavillon. Paulnick n'y était pas... Je cherchai M. de N***; j'appris que le comte et M. Landry avaient fait seller leurs chevaux avant le jour et qu'ils avaient quitté le château. Je demandai si Julie était levée, on me répondit :

— Mademoiselle a défendu d'entrer chez elle avant dix heures.

Je ne savais quel parti prendre. L'heure du rendez-vous approchait. A tout prix, il fallait sauver Paulnick! Poussée par ce désir, j'allai trouver madame Landry, et, sans lui parler de l'amour du jeune Breton, je lui communiquai mes craintes touchant la rencontre qui devait avoir lieu.

Madame Landry était une femme intelligente, bonne et dévouée quand il s'agissait de secourir ses amis, mais douée de cet esprit essentiellement mondain qui n'aime à s'attendrir qu'autant que cette sensibilité d'un moment ne dérange rien au courant des plaisirs. Par amitié pour moi beaucoup plus que par intérêt pour Paulnick, elle m'écouta avec attention et partagea mes inquiétudes.

— Julie est la cause de ce duel, me dit-elle, j'en suis sûre, et vous n'en sauriez douter.

— Ne nous occupons pas de la cause de cette rencontre, n'en mesurons que les suites; elles peuvent être terribles...

— Oui, terribles, c'est le mot; car M. de N*** est le plus habile tireur de France.

— Et Paulnick ne sait pas tenir un pistolet! m'écriai-je.

— Ma chère amie, votre protégé risque sa vie, ni plus ni moins; si vous voulez la lui conserver, trouvez vite le moyen d'empêcher ce duel.

— M. Landry y sera peut-être parvenu.

Madame Landry secoua la tête d'un air de doute.

— Ne comptez pas sur lui, il aura échoué; je connais le caractère inflexible du comte. Cet homme-là est plus féroce que les loups et les sangliers qu'il tue tous les jours.

— Mon Dieu! que faire? le rendez-vous est pour huit heures, nous n'avons pas un instant à perdre... Si nous battions la forêt ensemble, dis-je à madame Landry après un moment de silence; ils ne peuvent être que là.

— Bien volontiers, me répondit-elle. Vous aimez Paulnick, c'est une raison pour que je lui sois dévouée.

Nous fîmes seller deux chevaux, et nous partîmes seules. A peine avions-nous fait une demi-lieue, que ma compagne m'arrêta.

— Je les entends, me dit-elle.

Nous mîmes pied à terre, car nos chevaux n'eussent pu franchir l'espace couvert de buissons et de broussailles qui nous séparait des combattants.

Tandis que nous avancions, moi avec la ferme résolution de défendre Paulnick comme mon enfant, madame Landry avec le désir de me seconder, une scène horrible s'offrit à nous. Je vais essayer de la retracer.

Paulnick et le comte étaient à trente pas de nous tout au plus. A travers l'épaisseur des taillis, nous pouvions distinguer leurs moindres mouvements. Tous deux étaient pâles, tous deux avaient, à cette heure suprême, une énergique beauté. Un seul homme les assistait : c'était M. Landry.

Brave comme un enfant de la Bretagne, Paulnick n'avait pas voulu de témoin; celui du comte lui suffisait; quoique cela ne fût point parfaitement régulier selon les exigences de ces sortes de rencontres, le duel allait avoir lieu sous les yeux d'un seul témoin.

Les pistolets étaient chargés; les combattants à dix pas l'un de l'autre... à dix pas, entendez-vous bien? Paulnick attendait... A ce moment le comte de N***, plus prompt que l'é-

clair, s'élança sur lui, le désarma, et, appliquant le canon de son pistolet sur sa bouche, lui brisa le crâne.

Nous poussâmes un cri déchirant qui se perdit dans l'immensité de la forêt... Nous touchions au but, mais trop tard ! Le corps de Paulnick, en s'affaissant sur lui-même, effleura la poitrine du comte, qui recula épouvanté; ce brusque mouvement rendit la chute du cadavre plus violente... Le sang du mort jaillit sur le visage et les vêtements de M. de N***, spectacle affreux !... Cette odieuse tragédie s'était jouée sous nos yeux avec une telle rapidité, elle était si imprévue, qu'il nous eût été impossible d'empêcher le crime que cet homme venait de commettre... Je crus que j'allais mourir d'horreur, et, sans rester davantage sur ce théâtre de désolation, madame Landry et moi nous courûmes dans la direction du château, oubliant nos chevaux à l'endroit où nous les avions attachés. Les sentiers et les chemins me semblaient rouges de sang.

La première personne que nous trouvâmes en arrivant à Kernoff fut mademoiselle de N***; elle nous aborda en riant aux éclats, et nous demanda quelle mauvaise rencontre nous avait mises si fort en colère. J'allais tout lui raconter, madame Landry m'arrêta...

— Julie, lui dit-elle à voix basse, rentrez dans votre chambre, et, pour l'honneur de votre cœur, soyez moins gaie aujourd'hui... Il y a une tache de sang à votre blason. Plus tard, vous saurez d'où viennent ce sang et cette tache...

Sans donner à mademoiselle de N*** le temps de l'interroger, j'entraînai madame Landry. Nous nous retirâmes désespérées.

Mon pauvre Paulnick, si riche de jeunesse, si plein d'avenir, de saintes croyances et d'amour, ils me l'avaient assassiné !.... Elle d'abord, lui ensuite, et cela sous mes yeux.... Cette pensée me poursuivait comme un remords; pourtant ma conscience me répétait que j'avais fait mon devoir pour le sauver. Madame Landry me fit jurer de ne parler à personne de ce que nous avions vu, même à son mari. Elle voulait épargner au comte une honte éternelle. Après tout, c'était son droit, puisque cet homme avait été leur ami. Et puis, cette

sanglante rencontre, ébruitée et tombée sous la main de la justice, pouvait compromettre gravement M. Landry, dont la réputation était intacte, et mener à l'échafaud M. de N***. Il fallait donc que le terrible secret de ce duel restât enseveli dans nos souvenirs. Madame Landry me dit, après s'être assurée de mon silence :

— Pour les habitués et les domestiques de Kernoff, une rencontre aura eu lieu entre le comte et son secrétaire.... La cause?... Une discussion politique. Cela suffira à la curiosité et même à la malveillance. S'il est des démarches à faire pour étouffer cette funeste aventure, mon mari s'en chargera. Il ne peut pas oublier que le père de M. de N*** l'a traité comme un fils. Je connais M. Landry, il donnerait sa vie plutôt que de laisser ternir par un soupçon ou un scandale le nom des comtes de N***.

Nous envoyâmes un domestique qui m'appartenait, et dans lequel j'avais pleine confiance, chercher nos chevaux, afin que leur présence dans un pareil endroit n'éveillât point l'attention.

A l'heure du dîner, nous prîmes le prétexte d'une indisposition et restâmes dans notre appartement. Julie dîna seule. Madame Landry me conjura de descendre au salon avant le souper; c'était un cruel sacrifice qu'elle exigeait de moi; la crainte que notre absence ne fût le sujet de commentaires compromettants parmi les gens du château me détermina à lui obéir.

Je trouvai le comte au salon; sa lèvre pâle et mince avait toujours son éternel sourire glacé; mais je cherchai en vain sur ses traits le sang de Paulnick... En homme prudent, M. de N*** s'était lavé le visage. Il me salua avec une aisance parfaite et s'assit silencieux et à l'écart.

M. Landry espérait déguiser à tous les yeux, et cela sous un air froid et cérémonieux, le mépris que lui inspirait la conduite du comte. Julie, elle, affectait sa gaieté la plus folle.

— Voulez-vous faire de la musique? nous demanda-t-elle en posant résolûment ses doigts effilés sur son piano.

Au même instant des voix résonnèrent sous les fenêtres du salon; je m'approchai: c'était le corps de Paulnick qu'on apportait au château. Julie chantait toujours.

— Mademoiselle de N***, lui dis-je, si votre regard pouvait plonger dans l'abîme qui est là, au pied de ce balcon, au lieu de chanter cette joyeuse chanson bretonne, si chère à M. Paulnick, peut-être diriez-vous un *De profundis*.

— Pourquoi? me répondit-elle nonchalamment.

Et elle continua.

Au souper, mademoiselle de N*** parla chasse à courre, chiens, chevaux et équipages... elle parla seule; nous étions tous des convives de pierre...

Le repas achevé, je m'informai du lieu où l'on avait déposé le corps de Paulnick. C'était au pavillon. Je m'y rendis. Arrivée là, je cherchai vainement à reconnaître ce charmant visage où les yeux aimaient à se reposer, ce n'était plus qu'un lambeau ensanglanté. A chaque bruissement du vent, je courais vers la porte, espérant rencontrer mademoiselle de N***. Il me semblait impossible qu'elle abandonnât ainsi celui qui l'avait tant aimée! Vingt fois j'allai sous la fenêtre... tout y était calme, silencieux... Julie dormait paisiblement. Parmi les papiers de Paulnick, épars sur la table, je trouvai des vers qu'il m'avait dits souvent; je les pris.

La conteuse, interrompant son récit, se dirigea vers un petit coffret en bois d'ébène... Elle l'ouvrit, en tira quelques feuilles manuscrites jaunies par le temps, et me les remit en me disant :

— Ce sont les vers de Paulnick; je les ai conservés précieusement; lisez-les-moi.

Je lus ces strophes, qui étaient pleines de sentiment.

Après m'avoir écoutée, mademoiselle Mars poursuivit :

— Le jour arrivé, on s'occupa de conduire le coprs de Paulnick à sa dernière demeure. Ces tristes préparatifs furent ordonnés par moi. A onze heures, le convoi se dirigea vers le cimetière. M. Landry, quelques domestiques du château, des paysans et des enfants, composaient le cortége.

Le comte, le front soucieux, s'était renfermé chez lui; madame Landry priait pour l'âme de Paulnick; mademoiselle de N*** se tenait accoudée à son balcon; elle aperçut le cercueil, referma brusquement sa fenêtre et reprit sa broderie de l'air le plus indifférent.

Le lendemain, à sept heures du matin, un bruit inaccoutumé me tira de l'accablement dans lequel les événements de la veille m'avait plongée.

L'avenue et la cour de Kernoff s'émaillèrent tout à coup d'équipages, de domestiques galonnés, de chasseurs et de chiens. Une brillante cavalcade arrivait au château. Le comte reçut les nouveaux venus avec empressement et courtoisie: c'étaient des amis d'enfance, jeunes et nobles comme lui; mademoiselle de N*** leur prodigua ses plus gracieux sourires; peut-être cherchait-elle déjà un Paulnick parmi eux.

On parla chasse, elle proposa une excursion dans la forêt; l'assaim galant accepta avec enthousiasme. On déjeuna joyeusement, et, en moins d'une heure, tout fut prêt pour le départ.

Quoique mademoiselle de N*** n'eût plus besoin de la surveillance de personne, le comte insista pour que j'accompagnasse sa sœur. J'allais lui répondre par un refus assez sec. Madame Landry le comprit et me supplia du geste et du regard de n'en rien faire.

— Voulez-vous donc qu'il suppose que vous savez tout? me dit-elle; pour l'amour de moi, épargnez-lui cette honte.

C'est en ne changeant point ses relations d'amitié avec le comte et sa sœur qu'elle espérait les laisser croire à son ignorance complète des événements qui avaient amené la mort de Paulnick.

Quant à moi, résolue de quitter Kernoff, je pouvais faire ce dernier sacrifice; et, d'ailleurs, je comprenais qu'après tant de cruauté on cherchât à cacher sous un air de fête la honte et le crime dónt un des plus grands noms de la noblesse de France venait de se souiller.

Ce jour-là, mademoiselle de N*** emprisonna sa taille élégante dans une amazone arrivée la veille de Paris; elle était

bleu clair et d'une coupe charmante... cela représentait le deuil du malheureux Paulnick.

En la voyant sauter sur son petit cheval corse, je reculai d'horreur en songeant que cette joyeuse et belle jeune fille, après avoir tué son amant, était d'une insensibilité si sûre d'elle-même, qu'elle ne laissait voir ni un regret ni une larme, encore moins un remords, et, par cette odieuse indifférence, mettait sa réputation à l'abri du soupçon!

On partit pour la forêt; le comte et M. Landry restèrent au château. Mademoiselle de N*** ouvrait la marche. Soit hasard, soit préméditation, son cheval prit le chemin que madame Landry et moi nous avions suivi l'avant-veille... Nous voulûmes l'arrêter; elle n'eut pas l'air de nous entendre... Les narines gonflées, les cheveux soulevés par le vent, elle courait à toute bride, aux acclamations des amis du comte, électrisés par son intrépidité.

L'air était humide et froid; la terre se cachait sous un épais et sombre tapis de feuilles et de branches qui la recouvrait comme un linceul; nul oiseau ne disait sa chanson amoureuse; le corbeau seul faisait entendre son croassement plaintif, qui, d'écho en écho, allait jusqu'au chateau de Kernoff. Jamais solitude ne fut plus imposante et plus triste!

Arrivée à l'endroit où, deux jours auparavant, nous avions arrêté nos chevaux, mademoiselle de N*** arrêta le sien, l'attacha au même arbre, mit pied à terre, et, relevant avec coquetterie les longs plis de son amazone, armée de sa petite cravache à manche d'ivoire, elle s'enfonça dans le taillis.

— Au nom du ciel! m'écriai-je en courant vers elle et la saisissant par le bras, au nom du ciel! pas un pas de plus!

Elle s'arrêta et me répondit froidement :

— J'ai l'habitude de ne céder ni aux avis ni aux ordres qu'on me donne. Vous devriez le savoir, madame.

Cette insolence était un défi.

En même temps elle me repoussa de la main et marcha fièrement devant elle.

— Mon Dieu! que va-t-elle faire? demandai-je, effrayée, à madame Landry.

— Quelques nouveaux tours de force d'insensibilité, me répondit-elle à voix basse.

Nous la suivîmes toutes deux avec une égale curiosité, voulant connaître jusqu'au bout l'infernal sang-froid de cette femme. Nulle émotion ne se manifesta sur son visage; c'était la même expression dure et dédaigneuse des jours de calme: mademoiselle de N*** eût été lady Macbeth.

L'heure, le lieu où nous étions, tout nous rappelait la rencontre du comte et de l'infortuné Paulnick. Notre cœur succombait sous le poids de ce cruel souvenir.

Voyant que nous hésitions à avancer, mademoiselle de N*** nous cria:

— Venez donc, mesdames, cet endroit est le plus délicieux de la forêt... en été surtout... car les rossignols y font leurs concerts... Je suis venue souvent, très-souvent, pour les entendre.

— Avec Paulnick? lui répondis-je en promenant mon regard sur son impassible visage.

Un sourire plein d'audace glissa sur sa lèvre.

Elle reprit:

— Oui, avec M. Paulnick... Madame a raison de me le rappeler.

— Serait-ce pour nous parler de lui, demandai-je résolûment, que mademoiselle de N*** nous a conduites ici?

— Peut-être! Après tout, M. Paulnick est un sujet de conversation comme un autre... Qu'en pensez-vous, messieurs?

Ceux auxquels cette question s'adressait se contentèrent d'y répondre par un signe de tête qui signifiait:

— Vous êtes notre souveraine; agissez selon votre bon plaisir.

— Encore une fois, rappelez-vous votre promesse, me dit madame Landry en se penchant vers moi.

J'étouffai mon indignation au souvenir de l'engagement que j'avais pris.

Mademoiselle de N*** triomphait.

— Convenez-en, messieurs, cet endroit est charmant, continua-t-elle avec gaieté.

Et, après avoir écarté du bout de sa cravache les feuilles qui criaient sous ses pieds mignons, elle ajouta en attachant sur moi son regard de vipère :

— C'est fâcheux qu'il y ait du sang à cette place, n'est-il pas vrai, mesdames?

Nous reculâmes épouvantées à la vue des taches qui marbraient la terre et auxquelles se mêlaient quelques mèches de cheveux... C'était comme une mosaïque sanglante.

— D'où vient ce sang? demanda-t-on de toutes parts.

Seules, madame Landry et moi, nous gardâmes le silence.

Cette fois, mon regard, terrible comme une sentence de mort, frappa le regard de Julie.

Elle sourit et reprit avec ironie :

— C'est le sang de ce pauvre Paulnick!

— Comment ce sang est-il là? s'écria-t-on au comble de l'étonnement et presque avec effroi.

— Eh! mon Dieu, rien de plus simple. Le comte et M. Paulnick se sont battus à cette place, et mon frère a... blessé M. Paulnick.

Ce mot fut prononcé avec une sorte d'hésitation, mais sans trouble.

— Et la cause de ce duel?

Mademoiselle de N*** resta impassible et répondit :

— Une querelle politique, je crois... peu de chose... les hommes n'en font jamais d'autres.

— Mais Paulnick est le moins entêté des Bretons, et d'une douceur proverbiale.

— Vous le savez, messieurs, les lacs ont leurs tempêtes, plus dangereuses et plus terribles que celles de l'Océan.

— Et Paulnick est blessé grièvement? demandèrent les amis du comte avec l'intérêt banal qu'on apporte dans ces sortes d'événements.

— Paulnick est... mort, répondit froidement mademoiselle de N***.

La consternation se répandit sur tous les visages; le silence succéda à ces sombres paroles... les cœurs étaient émus par un sentiment de douloureux regret. Paulnick avait gagné la sympathie et l'amitié des plus indifférents.

— Allons, messieurs, venez-vous? fit avec impatience mademoiselle de N*** en s'apercevant que chacun restait immobile; nous perdons un temps précieux. Vite à cheval! je vous défie tous : *Mirza* a des pieds de gazelle.

En disant ces mots, elle releva vivement sa cravache, qui était tombée, durant cette scène, dans un amas de feuilles sèches et de sang... quelques cheveux s'étaient attachés à sa poignée d'ivoire.

Julie les aperçut sans pâlir.

Pour moi, je détournai les yeux en frissonnant, et, sans dire un seul mot aux amis du comte, accompagnée de madame Landry, je regagnai Kernoff à toute bride.

— Je pars ce soir, ma chère amie, lui dis-je. Rien au monde ne saurait me retenir ici plus longtemps.

— Pas même l'affection que vous avez pour moi?

— Pas même cette affection.

— Attendez huit jours, nous partirons ensemble.

— C'est impossible. Je ne puis revoir mademoiselle de N***. Cette femme est une honte pour l'humanité...

— Oui, une honte pour l'humanité, vous avez raison, mais elle veut sauver sa réputation; avant tout, elle a un grand nom; c'est celui de son père, bon et loyal gentilhomme, aimé, respecté, béni de tous. Songez-y!

— Oh! n'expliquez pas la conduite de mademoiselle de N***, interrompis-je brusquement... La défense de cette femme est impossible : n'a-t-elle pas chassé jusqu'au souvenir de celui qu'elle a tué? Mettant l'ironie à la place des larmes, vous l'avez vue tout à l'heure insulter à ma tendresse pour Paulnick. La jalousie égare les cœurs les meilleurs, j'en conviens; mais mademoiselle de N*** sait quelle était la nature de la sym-

pathie qui m'entraînait vers ce pauvre jeune homme : c'était la plus désintéressée, la plus sainte des affections. Oui, l'indignation me suffoque! Que ne pouvez-vous mesurer toute l'étendue de mon mépris et de mon horreur pour elle? Mais la prostituée qui vend ses charmes et ruine celui qui les achète, ou le voleur qui assassine, n'est pas plus odieux et plus criminel que celle qui porte aujourd'hui le noble nom des N***.

— Oui, encore une fois, vous avez raison, me répondit madame Landry, qui n'avait pas besoin, pour être convaincue, de la véhémence de mes paroles. Julie est indigne de pardon... Ce qui ne l'empêchera pas, ajouta-t-elle avec un léger sourire, de trouver un mari...

— Dieu pardonne à mademoiselle de N*** le crime qu'elle a commis; mais ce que je sais bien, moi, c'est que je ne reverrai ni le comte ni sa sœur.

— Ainsi vous partez?

— Sur-le-champ.

On envoya chercher des chevaux de poste, et, avant l'heure du souper, sans éveiller l'attention des habitants du château, tous mes préparatifs de voyage furent terminés. Je chargeai madame Landry d'expliquer à son mari, comme elle l'entendrait, mon brusque départ, et, au risque de passer pour une roturière malapprise, je quittai la demeure du comte sans lui adresser un mot d'adieu.

Enfermée dans ma chaise de poste, j'entendis les chants de mademoiselle de N*** se mêler aux claquements du fouet de mon postillon et aux hennissements des chevaux.

Je franchissais la grille du château, lorsqu'un feu follet, courant çà et là, vint voltiger à la portière de ma voiture; jamais lueur plus charmante ne m'avait souri... Je crus un instant que cette flamme bleue, compagne de mon départ, m'abandonnerait au bout de l'avenue de Kernoff; mais, à ma grande surprise, elle sautilla autour de ma chaise de poste jusqu'aux premiers rayons du matin. Au moment de me quitter, elle prit une teinte sombre et s'arrêta. Poussée par un sentiment indéfinissable, je criai au postillon de faire halte;

alors, je vis la petite flamme bleue s'agiter à la hauteur de ma joue... J'étendis la main pour la saisir... Légère comme un souffle de la brise, elle glissa entre mes doigts, et courut dans la direction du cimetière de Kernoff. J'aurais voulu la suivre du regard longtemps encore... mais soudain elle s'évanouit, et, le cœur triste comme au départ d'un être aimé, je repris ma course vers Paris.

Il me sembla que cette flamme, venue pour me dire adieu, était l'âme de Paulnick. Traitez-moi de folle, d'esprit visionnaire... mais, parfois, je le crois encore... et cela, quand je suis seule, rêveuse, et que le sombre château de Kernoff se dresse morne et lugubre dans mon souvenir.

Je souris d'un air d'incrédulité... Ma chère conteuse s'en aperçut et s'empressa d'ajouter :

— Oui, ce feu follet restera éternellement pour moi l'âme de mon pauvre Paulnick.

Deux ans après mon retour de Bretagne, je me trouvais au bal, à Paris, chez un prince étranger; la fête touchait à son heure la plus brillante, lorsqu'un domestique annonça pompeusement madame la duchesse de***. Ce nom m'était complétement inconnu, mais il excita dans la foule un murmure d'impatience et de curiosité... On se précipita de toutes parts pour regarder; le mouvement fut si prompt, qu'il me devint d'abord impossible de distinguer les traits de cette duchesse si fêtée. Tout à coup elle passa près de moi, et mes yeux rencontrèrent les siens. Un cri de surprise s'échappa de mes lèvres. J'avais reconnu la sanglante héroïne du château de Kernoff. La foule prit ce cri d'épouvante pour un cri d'admiration; la duchesse seule ne s'y trompa point, et pourtant je retrouvai le même visage impassible. Elle me jeta un de ces regards de superbe indifférence qui se traduisent ainsi : « Que me voulez-vous? Je ne vous connais pas.»

Et, entourée d'un peuple de flatteurs, la reine de la fête se posa fièrement sur son piédestal.

— C'est un ange, murmura une voix à mon oreille.

A ces mots, la terrible histoire de Kernoff se dressa devant moi; le souvenir de Paulnick me cria de sortir... Je sortis.

Mon drame est achevé, ma chère enfant, me dit mademoiselle Mars après un repos de quelques minutes; je ne chercherai point à prouver la réalité de l'aventure et la ressemblance des personnages; ils ont existé, je vous le certifie, et vous savez que j'aime la vérité.

A ceux qui déclareront Julie de N*** un rêve de mon imagination, je dirai : Lisez la *Gazette des Tribunaux*, hantez la cour d'assises, et vous en verrez bien d'autres.

CHAPITRE ONZIÈME.

LES DEUX GEORGES.

. . . .

Ce soir-là, mademoiselle Mars ouvrit son coffret d'ébène, et, prenant un manuscrit dont l'écriture m'était inconnue, elle me dit : « Vous saurez plus tard comment ce manuscrit est entre mes mains. » Elle lut ce qui va suivre :

Nous sortions à peine du règne de la Terreur. C'était un soir du mois de décembre 1797; dans un vaste salon du vieux Paris, deux hommes, touchant à la seconde jeunesse, concentraient toutes les ressources de leur intelligence sur une scientifique partie d'échecs.

Le marquis de Clairvaux et le comte de Cernay avaient suivi la même ligne de conduite durant les événements de l'ère révolutionnaire; partageant les mêmes inquiétudes, redoutant les mêmes malheurs, vivant au milieu de Paris comme en plein exil, et comptant ensemble les morts aimés que l'échafaud enlevait chaque jour à leur cœur, ils avaient réuni leurs deux existences, et, appuyés sur une vieille amitié, ils se sentirent plus forts contre le présent et plus confiants dans l'avenir.

Le marquis de Clairvaux était Français, le comte de Cernay était né à Lausanne. Au moment où la Révolution éclata, ne pressentant pas tout d'abord quelles en seraient les suites

tragiques, M. de Cernay n'avait pas songé à regagner sa patrie. Plus tard, quand la frontière fut hérissée de baïonnettes, de cocardes tricolores et de bonnets phrygiens, il tendit les bras vers son pays; mais il était trop tard, le comte dut rester à Paris, où l'affection du marquis l'aida à supporter la part de douleurs que ces temps orageux mêlaient à toutes les existences.

M. de Cernay était d'un caractère doux, conciliant, plein d'abnégation; ce qu'il redoutait, c'était la discussion, et, excepté en politique, il immolait volontiers ses idées et ses désirs les plus chers au besoin de vivre en paix avec les autres. Revenu des violentes passions de la jeunesse, le comte considérait le calme comme l'égal du bonheur. Un tel caractère allait merveilleusement à la nature emportée, capricieuse et inflexible du marquis de Clairvaux. Aussi le passionné vieillard mettait-il aisément en déroute les arguments de son flegmatique compagnon. Cette petite guerre, où il n'y avait, pour ainsi dire, qu'un combattant, continuait depuis dix années. Le marquis n'y comptait que des triomphes, le comte que des défaites; mais, si l'un en ressentait d'immenses joies au point de vue de l'amour-propre, l'autre convenait en lui-même que c'étaient là de bien minces victoires, l'ennemi ne se défendant pas. Au reste, tout marchait pour le mieux, et marquis et comte étaient les meilleurs amis du monde.

M. de Clairvaux avait une fille, gage charmant d'une union trop vite brisée; M. de Cernay avait un fils au service de son pays. Comme le marquis, il avait perdu sa femme peu de temps après son mariage.

A l'heure où s'ouvre cette histoire, une jeune fille était assise, souriante et épanouie, à quelques pas des deux vieillards.

Il y avait comme un souffle de brise parfumée à l'entour de cette fraîche créature.

Le rayonnement de ses yeux semblait répondre à de longs regards d'amour, et le séraphique sourire de ses lèvres à de brûlantes paroles. Est-ce le vent qui soulève les cheveux noirs et bouclés de la jeune fille? Est-ce un doux souvenir qui

fait battre son cœur? Non, ce n'est pas le vent; non, ce n'est pas le souvenir: c'est un souffle aimé, c'est une image adorée qui est là, à ses côtés, qu'elle touche, qu'elle embrasse du regard.

Louise de Clairvaux contemplait avec une sorte de ravissement le visage de Georges de Cernay. Une petite table séparait les deux jeunes gens sans empêcher leurs mains de s'unir avec tendresse. L'amitié du marquis et du comte établissait cette familiarité. Habitués à se voir sans cesse, Louise regardait Georges comme un frère; mais ce frère avait le droit de parler d'amour.

— Louise, disait Georges, je vous le répète, je vous aime; vous êtes la première femme que j'aie trouvée belle, vous êtes la seule à laquelle je l'aie dit. Vous serez l'unique adoration de ma vie.

— Je l'espère bien, répondit la jeune fille en pressant de sa petite main blanche et parfumée la main brune et veinée du vicomte. Croyez-vous donc qu'on puisse aimer mille fois? A ce compte-là, on serait l'amoureux de toutes les femmes.

— Et les plus belles ne valent pas un de vos sourires...

— Vous me dites cela avec le cœur, n'est-ce pas, Georges?

— Avec mon âme tout entière.

— Oh! je vous aime, Georges, je vous aime, murmura mademoiselle de Clairvaux.

A ce doux aveu, le vicomte de Cernay, ivre de joie, voulut prendre un baiser sur le front de la jeune fille; mais la barrière qui les séparait l'arrêta. Le mouvement qu'il fit, en agitant la table, réveilla la mauvaise humeur du marquis, que la chance prononcée de son partenaire irritait visiblement.

— Que faites-vous donc, monsieur le lieutenant? vous êtes bruyant comme une fusillade... Le diable vous emporte! Je ne dis pas cela pour vous, Louise, reprit M. de Clairvaux d'un air radouci en jetant un regard demi-câlin sur sa fille; c'est ce damné Cernay qui me met en rage. Allons! encore!... C'est d'une impertinence sans égale, un bonheur comme celui-là! Cernay, je vais me fâcher sérieusement si vous continuez à gagner à tout coup.

— Mon Dieu! mon ami, répondit le paisible vainqueur, si cela peut vous être agréable, cette partie ne comptera pas.

— Bon! voilà que vous faites le généreux, à présent! Je ne veux pas de votre clémence. Je veux perdre, j'y trouve mon plaisir.

Cette petite discussion terminée, nos joueurs reprirent leurs pions et nos amoureux leur causerie.

— Imprudent! fit Louise en se penchant vers Georges...

— Oh! ne me grondez pas! s'écria le vicomte. Vous savez bien que sur un mot de vous je risquerais ma vie...

— Taisez-vous, monsieur, je ne vous ai jamais vu ainsi. Vous me faites peur.

En disant ces mots, Louise s'était rejetée en arrière. Georges se leva et s'assit à côté d'elle.

— Oh! laissez-moi, dit la jeune fille avec trouble.

— Pourquoi?

— Si mon père nous voyait!

— Et ne m'a-t-il pas vu souvent auprès de vous? Ne suis-je pas l'enfant de la maison, moi aussi? Vous êtes ma sœur, Louise, ma sœur bien-aimée.

— Georges, interrompit mademoiselle de Clairvaux avec gravité, ne profanez pas ce titre de sœur. Vous savez bien que vous n'avez plus le droit de m'appeler ainsi, puisque vous m'aimez d'amour.

— Oh! oui, je t'aime! s'écria le jeune homme, entraîné par la violence de sa passion. Je t'aime à en devenir fou, car je doute sans cesse de ton amour.

— Vous doutez de moi, monsieur? oh! c'est mal, et vous ne méritez pas qu'on vous aime... Pour vous punir, je ne vous regarderai point de deux grands jours.

— Pardon! pardon! fit doucement le vicomte.

Et il plia le genou.

Pour lui résister, il eût fallu que mademoiselle de Clairvaux ne vît pas le regard tendre et suppliant du coupable.

— Allons, vous ne serez pas puni, dit-elle; êtes-vous content?

Georges de Cernay ne répondit pas. Son émotion étouffait

sa voix. Jamais le visage de mademoiselle de Clairvaux n'avait été si près du sien. La fraîche haleine de la jeune fille, en soulevant ses cheveux et caressant son front, lui donna un instant de vertige, et, sans se rendre compte de la témérité de son action, il enlaça d'un bras vigoureux la taille de la douce enfant et effleura ses lèvres d'un baiser.

Louise pâlit et s'évanouit.

— Louise! s'écria le vicomte de Cernay, qu'avez-vous? Mon père, courez, appelez du secours; Louise est sans connaissance.

— Pardieu! en voici bien d'une autre! fit le marquis en courant vers sa fille; et vous, monsieur le beau joueur qui me laissez promener mes échecs tandis que ma pauvre enfant est évanouie, vous êtes fou en vérité!

Ce nouveau trait ne fit pas sourciller le comte, il était habitué à bien d'autres attaques de la part de son vieil ami. Tous deux, aidés de Georges, donnèrent leurs soins à mademoiselle de Clairvaux.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, son regard rencontra celui du vicomte de Cernay, et, par un sentiment de pudeur bien naturel dans une âme aussi pure que l'était la sienne, elle cacha sa tête sur la poitrine de son père.

— Eh bien, comment vous trouvez-vous? demanda le marquis avec intérêt.

— Mieux, mon père; merci.

— Mais d'où vient ce malaise?

— Je ne sais.

— Comment, je ne sais! Est-ce qu'on se trouve mal sans raison?

— Oui, mon père, et très-souvent encore, répondit Louise avec un sourire plein d'une grâce enfantine.

— Ah! vraiment? Voilà qui est plaisant. Il n'y a que vous autres femmes pour dire de telles folies. Allons, remontez dans votre appartement et dorlotez-vous jusqu'à demain. Moi, je vais demander une revanche à Cernay. Georges, donnez le bras à Louise. Bonsoir, mon enfant, bonsoir!

Et, après avoir posé ses lèvres sur le front de sa fille, M. de Clairvaux se replaça à la table de jeu.

Louise savait trop bien quel était le caractère de son père pour le prier de la laisser regagner seule sa chambre. Elle passa donc sòn bras sous celui du vicomte de Cernay.

Le salon était au rez-de-chaussée, l'appartement de mademoiselle de Clairvaux au premier; il fallait traverser une grande galerie de tableaux avant d'y arriver, et Louise se sentait effrayée à l'idée de faire ce voyage seule avec Georges. Elle appela Pernette, sa femme de chambre. Pernette ne répondit pas. Louise se résigna.

— Oh! je suis coupable, je le sais, lui dit le vicomte de Cernay en la regardant avec amour; mais vous m'aimez assez pour être indulgente.

— Georges, ne me parlez pas de ce qui s'est passé tout à l'heure; je veux l'oublier.

— Eh! pourquoi l'oublier, puisque dans un mois, avant, peut-être, je pourrai t'aimer à la face de tous, te répéter chaque jour à deux genoux : Louise, ma bien-aimée, ma femme!

— Ta femme! s'écria Louise en se jetant dans les bras du jeune homme; oui, Georges, tu as raison, je serai ta femme!

— Adieu, adieu, lui dit-il en la pressant sur son cœur, à demain, ma femme.

Une petite porte d'ébène sculpté sépara le jeune lieutenant de la compagne de son enfance. Il descendit, ivre d'amour, au salon, où il retrouva les éternels combattants; Louise, elle, s'endormit en répétant le nom de Georges.

Le lendemain, l'hôtel Clairvaux prit un air de fête auquel il avait renoncé depuis longues années. Le marquis criait, pestait, tout en ordonnant à ses gens, avec le goût parfait d'un gastronome, le plus splendide des dîners. Lorsque les choses parurent marcher selon son désir, le vieux marquis s'étendit sur sa chaise longue avec la satisfaction d'un général victorieux, et fit appeler sa fille.

— Ma chère enfant, lui dit il, j'ai tantôt un ami à recevoir, ou, pour mieux dire, à fêter; il y a quinze ans que nous ne nous sommes vus. Je veux que vous soyez belle à ravir, entendez-vous, Louise? et pour cela vous n'avez pas grand'chose

à demander à la coquetterie, ajouta M. de Clairvaux en passant sa main sur la noire chevelure de sa fille.

— Et quel est cet ami que vous attendez? demanda Louise avec la curiosité de son âge.

— Le duc Georges Sierra. Et savez-vous pourquoi je veux qu'il vous trouve belle?

— Non.

— Parce qu'il a prédit, il y a quinze ans, en vous voyant promener vos petits pieds sur le tapis de ce salon, que vous seriez un jour la plus belle entre les plus belles. N'allez pas le faire mentir, mademoiselle!

— Votre ami est un mauvais nécromancien, mon père, répondit Louise; il le reconnaîtra lui-même s'il consent à mettre toute flatterie de côté.

— Là, là, petite coquette, vous savez bien le contraire, dit le marquis en souriant malignement.

— Et le duc arrive donc aujourd'hui? interrompit mademoiselle de Clairvaux.

— Oui, à six heures; son débotté se fera ici. Allons, mademoiselle, n'oubliez pas d'être belle; le programme l'exige.

A six heures, un roulement de voiture attira l'attention de la jeune fille; légère comme une gazelle, elle courut à la fenêtre du salon et vit une lourde chaise de poste s'arrêter devant le perron de l'hôtel.

Les domestiques du marquis se précipitèrent sur la portière et l'ouvrirent. Au même instant, un homme d'une quarantaine d'années, enveloppé dans un manteau fourré, posa son pied, petit et bien chaussé, sur le marchepied de sa voiture, et, sans laisser à mademoiselle de Clairvaux le temps d'examiner ses traits, il monta les degrés du perron et disparut.

Louise sentit une sorte de tristesse s'emparer de son cœur à la vue du duc de Sierra.

Georges s'approcha de mademoiselle de Clairvaux sans parvenir à dissiper la mélancolie qui ombrageait son front.

Cependant Louise avait suivi les recommandations de son

père, et jamais peut-être plus charmante toilette n'avait fait ressortir les grâces de sa personne.

Une chaîne de camées antiques, montés avec un art miraculeux, courait dans ses cheveux; une robe de mousseline de l'Inde laissait voir le contour adorable de ses épaules. Sa taille, emprisonnée dans une ceinture de camées, avait la flexibilité du roseau.

Le vicomte de Cernay passa près d'elle, et lui dit :

— Oh! Louise, que vous êtes belle!

Cet éloge la fit tressaillir. Pour la première fois, elle eut peur de sa beauté.

— Louise, qu'avez-vous? s'écria Georges en voyant l'émotion de la jeune fille.

— Rien, mon ami, rien.

Et elle le regarda avec tendresse.

Georges allait l'interroger encore, lorsque la porte s'ouvrit. Le duc Sierra et le marquis de Clairvaux parurent.

— Ma fille, dit le marquis, je te présente le premier gentilhomme de la noblesse italienne, mon ami, le duc Georges Sierra.

Louise s'inclina; M. Sierra prit sa main, et la baisa avec respect.

Le cœur de mademoiselle de Clairvaux s'était serré au contact de ce baiser, et ses lèvres n'eurent pas un mot pour l'ami de son père.

Le duc alors avait quarante ans; sa taille haute et bien prise, ses traits réguliers et fins, la noble élégance qui rehaussait ses moindres mouvements, le charme de sa voix, son esprit brillant et facile, en faisaient un des hommes les plus remarquables de son époque. Ceux qui l'avaient connu à vingt-cinq ans convenaient qu'il n'avait rien perdu des grâces de la jeunesse : c'était le même visage, le même air, le même langage, la même distinction.

Les yeux de M. Sierra se tinrent longtemps arrêtés sur la fille de son vieil ami. Il sourit, et, s'adressant au marquis, murmura à son oreille :

— Eh bien, avais-je raison, et n'est-elle pas la plus belle entre les plus belles ?

M. de Clairvaux le remercia : son orgueil de père triomphait.

Louise entendit les dernières paroles de M. Sierra ; elles achevèrent de troubler son esprit, et, à dater de ce moment, elle n'osa plus lever les yeux sur lui, dans la crainte de rencontrer son regard pénétrant.

Le marquis prit le vicomte de Cernay par le bras et le présenta à M. Sierra. Quoiqu'une telle démarche n'eût rien que de naturel, elle amena une rougeur subite sur les joues du jeune lieutenant; il s'inclina froidement devant le noble étranger sans trouver un seul mot à lui adresser, et le quitta sur-le-champ. Il était évident que le duc et Georges ne ressentaient aucune sympathie l'un pour l'autre.

Lorsqu'on annonça au marquis qu'il était servi, M. Sierra offrit le bras à mademoiselle de Clairvaux; la jeune fille hésita, chercha Georges du regard, et, ne l'apercevant pas, s'appuya, non sans une sorte d'émotion, sur le bras du duc. Ce mouvement d'hésitation semblait dire :

— Georges, que n'êtes-vous là ?

M. Sierra se plaça à la droite de mademoiselle de Clairvaux. Il fut pour elle plein d'égards et de soins. C'était toujours la politesse recherchée d'un homme habitué aux manières du grand monde.

On parla beaux-arts; le duc fit revivre, avec un sublime enthousiasme, toutes les gloires du passé, il réchauffa de sa voix vibrante et passionnée les cendres de ces morts illustres.

Le duc était un esprit universel ; il savait tout, raisonnait sur tout avec une éloquence et un charme qui tenaient du prodige. Jamais succès ne fut plus unanime que celui qu'il obtint ce soir-là.

Au milieu du juste enthousiasme que cette éloquence avait fait naître sous les tranquilles lambris de l'hôtel Clairvaux, deux personnes n'eurent pas l'air d'y prendre part.

Le lecteur les connaît déjà.

Louise était rêveuse, triste, préoccupée; Georges, lui, sentait l'envie le mordre au cœur à la vue des mérites éclatants de M. Sierra.

— Mon Dieu ! se disait l'amoureux jeune homme, si Louise allait l'aimer! Il est beau, il a un grand nom, une fortune immense; sa voix pénètre jusqu'au cœur, son imagination exaltée éblouit, son esprit captive. Oh! il vaut mieux que moi, assurément. La présence de cet homme m'épouvante, et je ne puis me défendre de l'admirer.

Tandis que Georges de Cernay se parlait ainsi, mademoiselle de Clairvaux se posait cette question :

— Si le duc allait m'aimer, que deviendrais-je ?

Et elle se contentait de soupirer tristement.

Le dîner achevé, le marquis pria sa fille de chanter une ariette très à la mode; mais Louise prétexta un violent mal de tête, et courut s'asseoir auprès de Georges.

Le duc Sierra prit une harpe oubliée dans un coin du salon, et, après un brillant prélude, chanta, en s'accompagnant, quelques stances d'un poëme composé par lui. La voix du duc, une des plus célèbres de l'Italie, avait une puissance et une expression impossibles à rendre. Jamais harmonie plus suave, poésie plus touchante et plus magiques accents ne charmèrent des oreilles humaines.

Appuyé sur sa harpe, le regard inspiré, M. Sierra était admirable. Des applaudissements frénétiques succédèrent à ce chant, qui semblait venir du ciel.

Louise et Georges avaient cédé à l'entraînement général ; eux aussi étaient subjugués par cet homme extraordinaire. Seul le duc paraissait calme, aucune vanité ne perçait à travers son sourire bienveillant ; mais, quoique son visage conservât son expression la plus simple, il était aisé de reconnaître qu'il remerciait en homme habitué à ces sortes de succès.

Le marquis de Clairvaux avait cédé la moitié de son hôtel à son ami et à sa suite ; c'était donc un hôte que Louise recevait ce jour-là. Peut-être la pensée de l'intimité qui en résulterait fut-elle pour beaucoup dans la tristesse subite de la

jeune fille. Louise aimait Georges, comme on aime à dix-huit ans, en exagérant, pour plaire à son imagination romanesque, les forces du sentiment. Elle voyait dans le compagnon de son enfance l'avenir tout entier et le bonheur de sa vie, son cœur ne pouvait se séparer de lui un seul instant. Aussi, tout en reconnaissant le mérite du duc, elle n'admettait pas que M. Sierra dût passer, même à l'état de rêve sans importance, dans son esprit, et cependant elle était peinée qu'il entrât familièrement sous son toit, qu'il s'assît à son foyer et prît auprès d'elle la place d'un ami ou d'un frère. En un mot, l'affection de son père pour le duc, l'enthousiasme que sa nature distinguée lui inspirait, le bonheur avec lequel il faisait ressortir les dons qu'il avait reçus du ciel et de la fortune, tout l'effrayait... Pauvre Louise!

Georges apprit avec un profond chagrin l'installation du duc. Au moment de quitter mademoiselle de Clairvaux, il sentit une larme tomber sur sa joue et la voix lui manqua.

Louise comprit ce qui se passait dans l'âme du vicomte. Elle l'attira doucement à elle et lui dit :

— Vous souffrez, Georges, moi aussi ; et notre mal vient de la même cause.

— Vous croyez, Louise?

— J'en suis sûre. Et, tenez, voulez-vous que je vous dise pourquoi vous êtes triste, rêveur, abattu?... pourquoi vos yeux ne s'arrêtent sur moi qu'avec regret? Eh bien, c'est parce qu'il reste, *lui*, et que vous partez, vous! L'étranger prend une place qui n'appartient qu'à l'ami... qu'à vous, Georges. Mais soyez tranquille, si la maison lui est ouverte, mon cœur lui sera fermé. Et maintenant ai-je besoin de vous dire pourquoi je suis triste aussi, rêveuse, abattue? pourquoi mes yeux ne s'arrêtent sur les vôtres qu'avec regret?

— Oh! je sais ce que tu souffres, interrompit Georges en baisant les mains de mademoiselle de Clairvaux. Je mesure tes douleurs sur les miennes. Vois à quel point je suis préoccupé ce soir, puisque j'ai oublié de te donner une bonne nouvelle.

— Une bonne nouvelle? Oh! dites vite, Georges.

— Eh bien, mon père m'a promis de parler au marquis de Clairvaux de...

Le vicomte s'arrêta en souriant.

— De?... fit Louise avec impatience.

Au même instant le duc s'avança; Georges n'eut pas le temps de jeter à l'oreille de mademoiselle de Clairvaux le mot qu'il tenait sur ses lèvres.

— Si j'en avais le droit, mademoiselle, je vous gronderais de vous sacrifier si longtemps pour nous, dit M. Sierra. Vous avez la migraine, et cette veille forcée peut l'augmenter.

— Le duc a raison, ajouta M. de Clairvaux en intervenant: il est minuit. Allons, rentrez, ma chère enfant. Duc, poursuivit le marquis, soyez assez bon pour donner le bras à ma fille; je vous la confie jusqu'à la porte de son appartement.

Et, comme la veille, M. de Clairvaux baisa le front de la belle enfant.

Hélas! quel changement en si peu de temps! Georges vit avec douleur mademoiselle de Clairvaux s'éloigner au bras de M. de Sierra. Le regard qu'elle lui jeta lui fit comprendre tout ce qu'il perdait. Jamais regard plus éloquent et plus tendre ne s'était arrêté sur lui.

Un instant le vicomte de Cernay sentit l'aiguillon de la jalousie le piquer au cœur. Il fut tellement honteux de sa faiblesse, qu'oubliant son père, le monde, ses exigences, il sortit précipitamment de l'hôtel de Clairvaux et courut chez lui.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée du duc. Les nombreuses relations de M. Sierra prenaient presque toutes ses soirées; il dînait rarement chez le marquis, et il ne voyait Louise qu'à l'heure du déjeuner.

M. de Clairvaux et le comte de Cernay continuaient leurs petites luttes intimes sur l'échiquier. Louise reprenait sa gaieté. Georges paraissait plus calme. Son père lui avait promis de parler au marquis de son rêve le plus cher. Tout marchait donc pour le mieux.

Un soir, le vicomte de Cernay entra tout pensif à l'hôtel de Clairvaux.

— Qu'avez-vous, mon ami? lui demanda Louise avec intérêt.

— Je pars, reprit le jeune lieutenant en tendant à mademoiselle de Clairvaux l'ordre qu'il avait reçu le matin même, et qui l'obligeait de rejoindre son régiment à Fribourg.

— Et quand partez-vous? fit la pauvre enfant d'une voix étouffée par les larmes.

— Demain.

— Demain! Ah! mon Dieu! sitôt!

— Il le faut, Louise; mais je crois que j'en mourrai.

— Non, non, vous n'en mourrez pas! s'écria mademoiselle de Clairvaux avec l'élan d'une vive tendresse, car l'avenir vous garde des jours sans nombre. L'avenir, Georges, c'est moi, entendez-vous?

Le vicomte sourit tristement.

— Louise, le croiriez-vous? mon père n'a pas encore demandé votre main à M. de Clairvaux!

— Cela ne m'étonne point. Il est si tranquille, ce bon M. de Cernay, il redoute tant les tempêtes!

— Vous pensez donc, interrompit Georges, pâle d'inquiétude, que votre père refusera?

— D'abord, oui, par esprit de contradiction. Je le connais si bien! Il querellera M. de Cernay, lui répétera qu'il est fou, que ce mariage n'a pas le sens commun; mais ensuite il consentira. N'êtes-vous pas un second fils pour mon père?

— Mais je pars, reprit Georges en soupirant.

— Vous demanderez un congé pour notre mariage, et après je vous suivrai partout.

— Oh! ce mot-là me rend tout mon courage.

Louise et Georges firent de riants projets; ils avaient les mêmes désirs, le même but, les mêmes espérances; ils parlèrent de l'avenir comme d'une chose à eux, ne doutant ni du consentement du marquis ni de leur union, et se séparèrent sans trop de chagrin, tant l'espoir a la puissance de calmer nos douleurs!

Le lendemain Georges partit pour Fribourg.

Ce jour-là, le duc cessa sa vie mondaine; il parut plus souvent dans le salon du marquis, affecta vis-à-vis de mademoiselle de Clairvaux une politesse moins officielle, et finit par dîner tous les soirs à l'hôtel.

Un tel changement surprit Louise autant qu'il enchanta le marquis.

—Enfin, Vous nous appartenez, disait le vieux gentilhomme en serrant cordialement la main de son ami.

Et ces quelques mots étaient empreints d'une joie véritable.

— Oui, reprenait M. de Sierra, je suis à vous à présent, jusqu'à l'heure de mon départ pour l'Italie. Les exigences de ma position d'homme du monde satisfaites, je puis vivre enfin de cette vie simple et intime que j'aime tant. Quel bonheur pour moi, mon cher Clairvaux, de ne plus quitter votre toit hospitalier!

Pour plaire à son père, Louise fit souvent de la musique avec le duc; ses conseils formèrent son goût en développant sa voix. M. Sierra était un compositeur d'un mérite réel : le théâtre de Milan avait représenté un de ses opéras bouffes, qui obtint le plus éclatant succès; ses mélodies faisaient fureur à Florence, où l'on s'arrachait tout ce qui portait son nom.

Le duc apprit la composition à mademoiselle de Clairvaux et lui donna l'amour de l'art musical, amour qu'il poussait, lui, jusqu'au fanatisme.

M. Sierra peignait avec un goût exquis; le Musée de Florence renfermait d'admirables pages dues à son pinceau, aussi distingué qu'intelligent.

Il proposa à mademoiselle de Clairvaux de lui donner quelques leçons; le marquis accepta vec joie, et bientôt Louise fut en état de copier les chefs-d'œuvre de l'école italienne et flamande.

Les conversations de la jeune fille et du duc avaient pour éléments l'art et la science. Quoique le cœur de mademoiselle de Clairvaux appartînt tout entier au vicomte de Cernay, elle

éprouvait une secrète satisfaction d'esprit à voyager dans le domaine du génie, suspendue, pour ainsi dire, au bras de l'homme le plus éclairé de son siècle. Les jours, les semaines, les mois, s'écoulaient au milieu de cette vie intellectuelle, toute peuplée de poésie. Georges de Cernay écrivait à Louise des lettres pleines d'effusion et d'amour; en y répondant, mademoiselle de Clairvaux racontait au jeune lieutenant ses travaux, son culte pour les arts et ses succès. Elle lui parlait en même temps du duc avec toute la franchise d'un cœur de dix-huit ans.

Georges avait permis à Louise d'accepter les conseils de M. Sierra; il était d'un caractère trop censé pour ne pas comprendre la valeur des avis d'un tel maître. En un mot, le vicomte n'était pas jaloux du duc. Pourquoi l'eût-il été? L'impression douloureuse que lui avait causée l'arrivé de M. Sierra une fois dissipée, et comme le duc n'affectait vis-à-vis de Louise aucun désir d'arriver à son cœur, il le vit avec plaisir développer le talent et l'esprit de mademoiselle de Clairvaux.

Georges écrivait à son père pour le presser de demander la main de Louise au marquis; mais le comte de Cernay était trop ami de son repos pour hâter l'heure d'une nouvelle discussion; aussi répondait-il à son fils qu'il attendait le moment favorable, afin de remporter *de plano* une victoire sur l'esprit quinteux du marquis. Le fait est que le flegmatique vieillard ne disait mot, ne songeant nullement à rompre ce silence; et cependant, connaissant l'amour de Georges pour Louise, il eût été enchanté d'appeler mademoiselle de Clairvaux sa bru. Il est de ces natures qui croient que le bonheur vient sans qu'on fasse un pas pour l'atteindre, et que ce qui n'est pas arrivé aujourd'hui se présentera demain. Le comte était de ces gens-là.

Il y avait trois mois que Georges était parti.

— Mon bon ami, dit un jour Louise de Clairvaux au comte de Cernay en passant son bras sous le sien avec la familiarité d'une enfant gâtée, n'oubliez pas la promesse que vous avez faite à Georges et parlez à mon père de notre mariage; il ne

me refusera pas au fils de son meilleur ami, de mon second père.

Et Louise embrassa la joue ridée de *bon ami*, comme elle l'appelait par une tradition de son enfance.

— Soyez tranquille, répondit le comte; je parlerai ce soir à Clairvaux.

— Mais sans équivoque, sans restriction, ajouta Louise, qui redoutait la nonchalance et le peu de fermeté du vieillard; vous demanderez ma main à mon père au nom de Georges?

— Je la demanderai à votre père au nom de Georges, répéta-t-il en appuyant sur tous les mots, comme pour bien établir sa résolution. Êtes-vous contente?

— Non, pas contente, s'écria la jeune fille, mais heureuse, bien heureuse! Et vous parlerez ce soir?

— Ce soir même, je vous le promets.

— Merci, merci, mon bon ami.

Et Louise, enchantée, quitta le comte de Cernay et écrivit à Georges la conversation qu'elle avait eue avec son père.

Le soir arrivé, une partie d'échecs s'engagea, terrible pour les deux partenaires : le marquis était intraitable; le timide Cernay osait à peine le regarder et compter ses points.

— Taisez-vous! s'écriait de temps en temps M. de Clairvaux.

— Mais je ne dis pas un mot, répondait le comte.

— C'est possible, mais vous alliez parler. Je vous connais de reste; vous êtes le plus intrépide bavard que je sache.

Une telle accusation était le comble de l'injustice, assurément; mais le bon Cernay se contentait de lever les yeux au ciel.

La soirée s'écoula sans qu'il eût osé s'occuper de la demande de Georges; à l'heure du départ, lorsqu'il sortit du salon, il trouva Louise de Clairvaux sur son passage. Elle avait un air de curiosité mêlé d'espérance qui semblait dire :

— Il est impossible que vous n'ayez pas parlé; et, si vous avez parlé, il est impossible qu'on vous ait repoussé.

Le comte comprit ce qui se passait dans le cœur de Louise.

Pour la première fois il se sentit honteux de son manque de courage; et, sans regarder mademoiselle de Clairvaux, il lui jeta ces mots en gagnant à pas précipités le péristyle de l'hôtel :

— J'ai parlé; tout va bien.

— O mon bon ami, que je vous remercie!

Le comte s'enfuit tout confus en entendant ce remercîment si peu mérité.

Le lendemain, M. de Clairvaux dit à sa fille :

— Ma chère enfant, je vais vous parler de votre avenir: écoutez-moi avec recueillement.

— Le comte ne m'a pas trompée, pensa Louise.

Et elle répondit d'une voix émue :

— Parlez, mon bon père, parlez.

— Louise, poursuivit le marquis, vous avez dix-huit ans, vous êtes belle, vous possédez une fortune digne du nom que vous portez; il faut que vous quittiez cette vie insouciante de la jeune fille pour les devoirs de la femme mariée. En un mot, il est temps de vous séparer de moi. J'ai promis votre main à un vieil ami; vous ne m'appartenez plus.

Mademoiselle de Clairvaux comprima sa joie en s'écriant :

— Mais je ne vous quitterai pas, mon bon père; pourquoi ne vivrions-nous pas ensemble?

— C'est impossible; chacun tient à sa patrie. Je suis trop vieux pour quitter la France; et votre mari n'abandonnerait pas son ciel natal.

Louise ne comprenait pas bien.

Depuis dix ans le comte de Cernay habitait Paris; les événements politiques y étaient bien pour quelque chose, il est vrai; mais, depuis le rétablissement de l'ordre, il n'était allé en Suisse que pour y régler ses affaires d'intérêt. En admettant que le comte retournât à Lausanne plus tard, qui empêchait Georges de quitter le service et de passer trois mois de l'année auprès de son père? De la sorte tout se conciliait, et Louise pouvait rester à l'hôtel de Clairvaux.

Ces raisonnements passèrent dans l'esprit de la jeune fille; mais elle redoutait trop, elle aussi, la nature irascible du marquis pour oser les lui communiquer. Elle se contenta de penser que les choses s'arrangeraient tout naturellement après son mariage, et, confiante en l'avenir, elle garda le silence.

— Ainsi vous voilà prévenue, Louise, reprit le marquis; votre main est donnée, dans un mois vous serez mariée.

Mademoiselle de Clairvaux tendit son front à son père et courut à son petit secrétaire en bois de rose, où elle écrivit ce qui suit :

« Mon Georges bien-aimé, réjouis-toi, réjouissons-nous tous les deux : je serai ta femme! Mon père m'a dit tout à l'heure d'un air solennel : J'ai promis votre main à un vieil ami; vous ne m'appartenez plus; dans un mois vous serez mariée.

« Dans un mois! comprends-tu, Georges, ce que ces mots ont jeté de bonheur dans mon cœur? Enfin, nos vœux, nos désirs, nos rêves, vont se réaliser! Un regret se mêle pourtant à ma joie, c'est la pensée qu'il faudra peut-être me séparer de mon père... mais non... tout s'arrangera. J'ai bon espoir.

« Adieu, Georges, adieu. »

Louise adressa sa lettre au jeune lieutenant. Elle était à peine cachetée lorsque le duc Sierra, en habit de voyage, fit demander à mademoiselle de Clairvaux la faveur de quelques instants d'entretien.

La jeune fille était trop occupée de son bonheur pour remarquer la singularité d'une pareille démarche de la part du duc, qui pouvait la voir et lui parler à tout moment. Elle répondit qu'elle était prête à recevoir l'ami de son père, s'il voulait bien prendre la peine de venir la trouver dans son appartement.

En entrant dans le boudoir de mademoiselle de Clairvaux, le duc fut visiblement ému. C'était la première fois qu'il en

franchissait le seuil. Un instant il s'arrêta, interdit, et contempla avec une sorte de ravissement la fille du marquis, qui rêvait, la tête appuyée sur sa main.

Louise ne prit pas garde à l'extase de M. Sierra; elle était loin de pénétrer les sensations qui l'agitaient. En l'apercevant debout à quelques pas d'elle, hésitant à s'avancer, elle courut vers lui.

— Ah! vous voilà, monsieur le duc; je suis heureuse de vous voir.

— Heureuse? répéta M. Sierra, étonné et attendri d'un accueil si cordial.

— Qu'y voyez-vous d'étonnant? N'êtes-vous pas l'ami de mon père? N'avez-vous pas connu ma mère, ma bonne mère?... Votre main a touché la sienne plus d'une fois... puis-je l'oublier? Vous m'avez aimée lorsque j'étais enfant; les amitiés d'enfance ne s'effacent jamais. Ah! croyez-le, monsieur le duc, votre présence m'est précieuse... m'est chère à tous égards.

Louise, croyant n'avoir plus rien à redouter des sentiments de M. Sierra, éprouvait enfin une sorte de satisfaction à lui avouer qu'elle était touchée de l'intérêt qu'il lui témoignait depuis si longtemps, et fière de la vieille affection qui l'unissait à son père.

Peut-être aussi cherchait-elle à réparer la froideur dont elle s'était rendue coupable.

— Je ne vous suis donc pas indifférent? demanda-t-il d'une voix pénétrante.

— L'avez-vous pu croire?

— Hélas! on croit aisément ce que l'on redoute, c'est l'histoire des grands et des petits de ce monde.

— Qu'il en soit ainsi ou non, je vous en veux d'avoir douté de moi, fit Louise avec un sourire; et, si vous ne revenez pas sur l'heure à de meilleures, à de plus justes idées, je vous déclare la guerre, mais une guerre terrible.

— Et moi je signe à tout prix un traité de paix.

La jeune fille tendit la main au duc.

— Que vous êtes bonne aujourd'hui! continua-t-il en regardant tendrement mademoiselle de Clairvaux.

— Oh! c'est que j'ai de la joie plein le cœur.

— De la joie plein le cœur! répéta M. Sierra: et depuis quand?

— Depuis ce matin seulement

— D'où vient cette joie?

— D'une bonne nouvelle.

L'émotion du duc augmentait à chaque question

— Et qui vous l'a apprise?

— Mon père.

— Ah! votre père! fit M. Sierra en comprimant un élan de satisfaction.

— Quand votre père vous l'a apportée, cette nouvelle, ajouta-t-il, avez-vous éprouvé quelque surprise?

— Aucune.

— Vous l'attendiez donc?

— Oui... et cependant, continua Louise, j'ai cru d'abord que les paroles de mon père étaient un rêve, une fiction.

Le duc sourit de cet aveu naïf.

— Vous disiez tout à l'heure, monsieur le duc, que l'on croit aisément ce qu'on redoute; je dis, moi, qu'on redoute trop souvent ce qu'on désire. J'aime à toucher le bonheur du regard, afin de me bien convaincre qu'il existe.

— Et le bonheur, l'avez-vous entrevu? demanda le duc avec intention.

— Oui, ce qui est plus sérieux et plus grave qu'on ne pense, car c'est le bonheur de ma vie entière.

Un rayon de joie éclaira les yeux de M. Sierra, qui s'arrêtèrent sur le visage de mademoiselle de Clairvaux avec une expression de ravissement.

— Que vous êtes belle, mon enfant! lui dit-il.

Il y avait quelque chose de paternel dans l'accent du duc; aussi, sans s'alarmer de son éloge, Louise répondit :

— Belle, non; mais heureuse, bien heureuse!

M. Sierra trouvait dans la contemplation une source intarissable de douces émotions. L'amour doit être silencieux, assurait-il. Il se tut pour mieux regarder les traits charmants de la jeune fille.

— Vous vouliez me parler, monsieur? fit mademoiselle de Clairvaux, comme pour le ramener au but de sa visite.

— Oui, mon enfant, oui, vous avez raison. Je viens vous faire mes adieux.

— Quoi! vous partez? s'écria Louise avec un étonnement mêlé de regret qui n'échappa point à M. Sierra, mais auquel il donna un sens tout différent.

— J'avais prié votre père de vous prévenir de ce départ, l'a-t-il fait?

— Mon Dieu, non!

— Une affaire sérieuse nécessite ma présence à Florence.

— Et vous partez bientôt?

— A l'instant.

— Déjà? Tenez, monsieur le duc, me voilà toute triste. Je ne pense plus à mon bonheur, je ne pense qu'au regret de vous quitter. Vous parti, le calme qui règne ici disparaîtra... Je n'aurai ni gaieté ni sourire... Ah! pourquoi partez-vous?

En parlant ainsi, mademoiselle de Clairvaux était sincère. En effet, le duc avait tout changé autour d'elle. Le caractère du marquis s'était adouci au contact de la nature bienveillante et policée de l'Italien. L'échiquier, ce théâtre de luttes acharnées, avait disparu, et, au lieu de quereller le bon et flegmatique Cernay, M. de Clairvaux le regardait complaisamment sommeiller au coin du feu.

Louise bénissait l'heureuse métamorphose que la présence de M. Sierra avait opérée dans les habitudes et le caractère de son père. Georges absent, elle s'était habituée peu à peu à causer le soir avec le duc, à écouter ses récits, à suivre ses conseils; aussi frémissait-elle à l'idée de se retrouver dans son immense salon en présence du fatal échiquier et des deux combattants.

M. Sierra, qui ne lisait pas dans l'âme de mademoiselle de Clairvaux, vit dans ces dernières paroles une preuve d'amour pour lui.

— Est-ce bien vous qui me parlez ainsi, mon enfant? Qu'il y a loin de ce langage si doux à entendre à votre froide réserve d'hier encore!

— Oh! c'est qu'il s'est passé bien des choses depuis hier, répondit Louise.

— La berline de M. le duc est prête, interrompit un des domestiques du marquis en entrant.

— C'est bien, je descends. Adieu, Louise, adieu, mon enfant! dit le duc avec effort. A bientôt!

— Ah! voilà une bonne parole; je m'en empare. Ne l'oubliez pas, au moins, monsieur le duc?

— Elle est écrite dans mon cœur. Et, d'ailleurs, ne faut-il pas que je sois ici dans un mois?

Louise rougit.

— C'est vrai! ce sera dans un mois, a dit mon père. Un mois! c'est bien long, savez-vous?

Et la jeune fille soupira.

— Enfant! fit le duc, vous aurez tant de fantaisies, tant de caprices à fêter, tant de désirs à former!

— Vous me croyez coquette, monsieur le duc, et vous avez tort.

— Je vous crois un ange, ai-je raison?

Louise baissa les yeux. Le regard passionné de M. Sierra avait jeté une sorte de trouble dans son esprit.

— Votre berline vous attend, monsieur le duc, reprit-elle d'une voix légèrement émue. Chaque pas vers le départ nous rapproche du retour. Partez donc, et rappelez-vous votre promesse.

— Allons! puisqu'il le faut... Adieu, Louise, adieu.

En entourant de ses bras la taille de mademoiselle de Clairvaux, le duc posa ses lèvres sur son front. Ce baiser n'eut peut-être pas toute la réserve paternelle; car Louise, interdite

et tremblante, s'échappa vivement des bras de M. Sierra. Il s'inclina et sortit.

La sensation indéfinissable qu'avait éprouvée mademoiselle de Clairvaux à la fin de cette entrevue s'effaça bientôt. Elle ne pensa plus qu'à Georges.

Le marquis, une fois seul, reprit son caractère querelleur; et, comme pour se délasser de la contrainte qu'il s'était imposée pendant le séjour de son ami, il devint plus irritable que jamais. La voix de Louise était sans puissance pour le calmer.

M. de Cernay était tombé dans un mutisme complet; dès qu'on lui adressait la parole, il murmurait d'une voix craintive, en jetant çà et là des regards troublés :

— Chut ! chut! Clairvaux pourrait nous entendre.

Georges écrivait souvent à Louise.

Huit jours s'étaient écoulés depuis l'entretien du marquis et de sa fille, et le jeune lieutenant n'avait reçu ni une lettre de son père ni un mot du marquis. Ce silence l'inquiétait étrangement, quoique mademoiselle de Clairvaux, sûre des paroles de son père, l'encourageât en rejetant le silence du marquis sur la mauvaise disposition de son humeur.

« — Dans un mois vous serez mariés, — a dit mon père, — écrivait-elle; attendez, Georges, tout ira bien; je réponds de votre prochain bonheur. Déjà l'hôtel se remplit de corbeilles, d'étoffes et de parures. Quel luxe! Quelle magnificence! Suis-je une reine pour qu'on me pare ainsi, et pour vous plaire ai-je besoin de ces riens charmants? J'avais envie de me récrier, mais mon père m'épouvante. Je n'ose plus le regarder. Cependant il est bon ; s'il me laissait le temps d'aller à son cœur, j'aurais raison de sa brusquerie; je le ferais le plus tendre des pères, le plus affable des hommes, le plus indulgent des amis. Le duc Sierra était sorcier, en vérité, car il avait changé cette nature irascible et violente, et l'avait fait sourire...— C'est une robe lamée d'or qui entre; il faut bien saluer cette belle visiteuse. Adieu, Georges, à bientôt! »

Un jour Louise trouva le marquis seul au salon, et elle

aperçut sur son visage une sorte de satisfaction qui l'enhardit à lui parler du vicomte de Cernay.

— Vous êtes content, aujourd'hui, mon père! dit-elle en embrassant M. de Clairvaux

— Ah! vous voyez cela! et à quoi, s'il vous plaît?

— A l'air de votre visage, qui attire et fait plaisir à voir.

— C'est à dire que je ressemble à un ours pour l'ordinaire.

— A un bon ours, objecta la jeune fille en souriant malicieusement.

Jamais elle n'avait eu tant d'audace.

— C'est là votre opinion?

— C'est là un peu l'opinion de tout le monde, mon cher père.

— Ce qui est très-flatteur pour moi, en vérité.

— Pourquoi avez-vous si souvent l'air mécontent?

— Parce que tout va mal ici; d'ailleurs, cet air-là sied à ma physionomie.

— C'est ce qui vous trompe, mon père.

— Vous me voudriez la mine de cette poule mouillée de Cernay?

— Non; mais je vous voudrais tous les jours comme vous voilà ce matin. D'où vient cet heureux changement?

— D'une lettre.

— De Georges de Cernay? s'écria Louise avec transport.

— De Georges de Sierra, répondit sèchement le marquis.

— Ah! c'est vrai, il s'appelle Georges aussi, murmura mademoiselle de Clairvaux.

En faisant cette remarque, sans trop savoir pourquoi, elle se prit à soupirer.

— Le duc me parle longuement de vous, ma fille, de votre mariage, continua le marquis avec gravité. Georges sera ici bientôt...

— Et c'est ce qui vous rend joyeux, mon père?

— La belle demande! Sans doute.

— Eh bien, puisque votre cœur est à la joie, laissez-moi vous parler d'un autre Georges qui nous est cher. Lui avez-vous écrit?

— Non.

— Pauvre Georges! Votre silence l'afflige cruellement; il espérait une lettre de vous.

— Ne lui écrivez-vous pas?

— Sans doute; mais cela ne suffit point, mon père, songez-y; Georges est à Fribourg; il faut qu'il demande un congé.

— Qu'il le demande!

— Lui écrirez-vous, mon bon père?

— C'est inutile; chargez-vous-en; dites-lui, Louise, que vous vous marierez samedi prochain, dans huit jours.

— Dans huit jours! s'écria mademoiselle de Clairvaux étonnée.

— Oui, dans huit jours. Tout a marché plus vite que je ne croyais; que Georges s'arrange pour arriver ici samedi, à huit heures du soir.

— Le jour de la cérémonie! Y pensez-vous, mon père? fit la jeune fille anéantie.

— Et pourquoi viendrait-il plus tôt? Avons-nous besoin de lui? Il nous gênerait, au contraire. Est-ce qu'un officier s'entend aux préparatifs d'un mariage? Allons donc! Il a perdu assez de temps ici; qu'il reste à Fribourg jusqu'au dernier moment; c'est le désir de son père, qui s'est enfin décidé à me parler hier. Je crois qu'il devient sourd et muet, ce diable de Cernay, il reste des heures entières à regarder le plafond, et je crie à tue-tête sans qu'il dérange d'une ligne son immobilité.

— Mais Georges sera au désespoir, objecta timidement Louise, qui, en voyant le front du marquis se rembrunir et ses sourcils devenir menaçants, se hâtait de plaider la cause du vicomte.

— Qu'est-ce que cela me fait, à moi? cria aigrement M. de Clairvaux; s'il est fou, est-ce ma faute? On me rend respon-

sable des exigences des uns, des extravagances des autres, des ridicules de ceux-ci, des maladresses de ceux-là. C'est à perdre la tête. Je gage qu'on dira bientôt que j'ai rendu Cernay stupide; car, ma foi! il l'est, ou peu s'en faut. Bientôt il ne saura plus un mot des échecs. Il prend le roi pour la reine, mêle, embrouille tout. Il me faut une patience, une résignation...

— Hélas! mon père, c'est parce que vous vous fâchez, au contraire, que ce bon M. de Cernay se trouble et...

— Voulez-vous que je le remercie à deux genoux, lorsqu'il me met en colère? interrompit violemment le marquis.

— Mais si, avant la colère, qui est un gros péché, mon père, vous parliez au comte avec douceur.

— Tenez, ma fille, vous n'entendez rien à tout ceci. Allez écrire à Georges; qu'il arrive pour la cérémonie, la cérémonie seulement, entendez-vous? Cela sera assez tôt.

Louise voulut insister, un mouvement d'impatience du marquis l'arrêta. Après avoir interrogé l'air irrité de son père, elle perdit tout espoir de le fléchir et se résigna à l'obéissance. Elle n'eut pas un instant l'idée de s'adresser au comte, et sur-le-champ elle écrivit à Georges les instructions du marquis.

Huit jours après, les salons de l'hôtel Clairvaux avaient peine à contenir la foule qui s'y pressait. Un sentiment de curiosité se trahissait sur tous les visages; on chuchotait au milieu d'une sorte d'impatience générale. Le marquis, en invitant une partie de la noblesse qui se trouvait alors à Paris, avait tu le motif de cette réunion.

Louise était retirée dans sa chambre, où elle s'occupait de sa toilette. M. de Clairvaux, dont la mauvaise humeur ne s'était pas démentie, avait fait les invitations sans en prévenir sa fille.

Georges n'arrivait pas.

— A quoi bon ce luxe et cette cohue d'indifférents? pensait Louise; mon père a fait tout cela sans mon aveu, on le voit bien.

En sortant des mains de ses femmes, mademoiselle de Clairvaux était admirablement belle. La richesse et le bon goût de sa

toilette relevaient encore les attraits de sa personne. Sa robe de brocart d'argent, garnie de malines, était brodée, au corsage, de diamants et de perles fines. Ses bras et ses épaules en étaient couverts. Une guirlande de fleurs d'oranger, entremêlées d'épis en diamants, entourait la tête de la mariée. Elle jeta un regard vers son miroir et sourit en se voyant si charmante. Le nom de Georges glissa sur ses lèvres.

Lorsque mademoiselle de Clairvaux, appuyée sur le bras de son père, entra dans le salon, un cri d'admiration circula autour d'elle. On comprit alors seulement qu'il s'agissait du mariage de la fille du marquis.

En effet, la chapelle était prête.

— Mais qui épouse-t-elle? se demandait-on.

Neuf heures sonnèrent, la porte s'ouvrit.

C'était Georges de Cernay; il était pâle, et, au lieu du sourire qu'elle s'attendait à trouver dans son regard, Louise y remarqua une vague tristesse. Il lui prit doucement la main et la serra contre son cœur; mais il y avait plus de mélancolie dans cette action que de joie.

— O Georges! que vous arrivez tard au gré de mon désir! murmura mademoiselle de Clairvaux.

— Votre père l'a voulu, soupira le vicomte. J'ai bien souffert, Louise, depuis quinze jours!

— Pauvre Georges!

L'heure s'écoulait. — Le marquis attendait toujours.

Tout à coup ces mots retentirent comme le son d'un clairon :

— M. le duc Georges Sierra!

Tous les yeux se tournèrent vers le nouveau venu.

Le duc s'inclina, fendit la foule, et, s'approchant de mademoiselle de Clairvaux, lui baisa la main. Cet acte de pure courtoisie causa une douloureuse impression au vicomte de Cernay... Louise rougit légèrement.

— Mon père, dit-elle au marquis, il est tard; tout est prêt, qu'attendez-vous encore?

M. de Clairvaux s'avança vers le duc avec une gravité solennelle, le désigna du geste et du regard, et, s'adressant à ses hôtes, prononça ces mots d'une voix vibrante :

— Je vous présente M. le duc Georges Sierra, mon gendre.

Louise étouffa un cri de douleur et devint blanche comme les fleurs d'oranger qui paraient son front. Le comte de Cernay était auprès d'elle, interdit et tremblant; elle appuya sa main glacée sur son bras par un mouvement convulsif, et lui dit d'une voix altérée par les larmes :

— Ah ! monsieur, monsieur, vous m'avez trompée !

— Eh! que vouliez-vous que je fisse? Avec ce maudit homme, on n'ose rien dire.

Sur l'ordre du marquis, le notaire présenta le contrat à mademoiselle de Clairvaux. A ce moment elle fit un effort pour parler, mais son regard rencontra deux cents regards attachés sur le sien ; elle se sentit mourir.

— Signez ! signez donc! s'écria vivement le marquis.

L'accent rude et impérieux de son père la fit tressaillir. Elle signa.

Georges avait disparu.

M de Clairvaux prit la main de sa fille et l'on passa dans la chapelle.

Une heure après, Louise était la duchesse Sierra; mais, le sacrifice achevé, ses forces l'abandonnèrent; elle perdit connaissance. Le duc prit la jeune femme dans ses bras, et, sans consentir à accepter l'aide de personne, il la transporta dans la chambre nuptiale.

Comment M. Sierra aurait-il pu soupçonner la cause de l'évanouissement de la duchesse? Ne croyait-il pas à son amour? n'avait il pas présentes au souvenir les paroles que Louise lui avait dites le jour de son départ?

Le duc, s'étant occupé de médecine durant plusieurs années, se chargea seul de veiller et de ranimer la jeune femme. Déjà le mouvement convulsif qui agitait ses lèvres avait disparu, une douce moiteur se répandit sur son corps, la vie revenait d'un pas rapide vers son cœur.

Il était cinq heures du matin. Louise ouvrit les yeux et aperçut le duc à genoux auprès de son lit.

— Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi, soupira-t-elle en pleurant abondamment. Oh! pourquoi ne suis-je pas morte?

— Louise, qu'avez-vous? s'écria le duc étonné d'un tel langage; mon ange bien-aimé, qu'avez-vous?

— Je veux mourir! murmura la duchesse avec une sorte de délire.

— Mourir! Que parlez-vous de mourir, mon enfant chérie? Louise, revenez à vous; je suis là, vous me voyez à présent, vous m'écoutez, vous ne pouvez pas me comprendre.

Louise cacha sa tête dans ses mains.

— Enfant, rappelle-toi les paroles que tu m'as dites il y a un mois; rappelle-toi la joie qui t'inondait alors. Elle était si vive, si vraie, si chaste, que tu semblais la montrer avec orgueil.

— Mon Dieu! c'est vrai! répéta la jeune femme, la voix pleine de sanglots.

— Alors, Louise, à la place des larmes, il y avait des sourires. Vos regards cherchaient les miens, vos mains pressaient les miennes, vous me parliez de joie, de bonheur et d'avenir!.. et aujourd'hui vous appelez Dieu à votre aide, le visage baigné de pleurs.

Louise fut effrayée de la bonté de cet homme, auquel elle allait arracher son illusion la plus chère; ses lèvres s'ouvrirent pour lui dire :

— Monsieur le duc, je ne vous aime pas...

Le regard touchant de M. Sierra suspendit cet aveu.

— Oh! jamais, s'écria la duchesse, je n'oserai jamais!

— Louise, dit gravement le duc, vos paroles sont étranges. Qu'avez-vous à me dire? Vous savez bien que je puis tout entendre. N'avez-vous pas en moi un père, un ami, un mari? Parlez donc librement. Hélas! mon enfant bien-aimée, que n'ai-je une faute à vous pardonner! Le pardon devancerait l'aveu.

Louise ne répondit pas d'abord; mais soudain ses yeux rencontrèrent un petit *crucifix* d'ébène suspendu au pied de son lit; elle poussa un cri. Ce crucifix lui avait été donné par Georges. Un tel souvenir réveilla toute l'exaltation de ses sentiments pour le vicomte de Cernay. Elle eut honte de les avoir cachés si longtemps. C'était presque les désavouer; aussi, surmontant résolûment sa faiblesse et s'adressant au duc :

— Monsieur, lui dit-elle, je vous ai trompé.

— Trompé! répéta le duc en reculant; vous, Louise, c'est impossible!

— Oui, vous avez raison; car j'aurais dû dire : Monsieur le duc, vous vous êtes trompé.

— Je ne vous comprends pas.

— Je vais me faire comprendre. Il y a un mois, monsieur le duc, lorsque vous entrâtes dans cet appartement pour m'y faire vos adieux, je croyais ne recevoir que l'ami de mon père, son ami, entendez-vous? et, au moment où votre baiser vint effleurer mon front, je le croyais encore. Ce qui s'était passé entre le marquis de Clairvaux et le duc Sierra, je l'ignorais.

Le duc fit un mouvement.

— Hier, à neuf heures du soir, lorsque mon père vous a nommé son gendre, alors seulement l'illusion a cessé.

— Mon Dieu! murmura le duc d'une voix sourde.

— Il y a un mois, monsieur, vous avez pris pour l'impulsion de l'amour l'épanchement d'un sentiment presque filial. Un mot pouvait nous éclairer tous les deux... il eût évité des malheurs irréparables. Ce mot, par une fatalité inexplicable, n'a point été prononcé. De là vient votre erreur, de là vient la mienne. Vous avez accepté ma joie comme votre bien; à votre place, j'en eusse fait autant... Vous ne pouviez pas deviner que cette joie appartenait à un autre.

M. Sierra tressaillit.

— A un autre?

— Oui, à un autre, monsieur le duc, poursuivit la jeune femme en cherchant à rassembler ses idées; à un noble cœur que vous avez le droit de maudire, mais que vous estimerez

toujours... Depuis de longues années mon âme s'était donnée à lui tout entière... Enfant, je l'aimais comme un frère; jeune homme, je l'ai aimé comme un... époux; car, noble autant que moi, riche autant que moi : « Louise, m'avait-il dit, tu seras ma femme; mon père demandera ta main au marquis de Clairvaux... » Et, sûr de mon amour et du consentement de mon père, il partit.

— Achevez! achevez!

— Un matin, mon père me parla ainsi : « Louise, j'ai promis ta main à un vieil ami; dans un mois tu seras mariée. » Le marquis de Clairvaux n'est pas de ceux qu'on interroge aisément. D'ailleurs, avais-je besoin d'en savoir davantage? Je ne doutais pas un seul instant que, fidèle à sa parole, le comte de Cernay n'eût demandé ma main, et la joie la plus vive inonda mon cœur. Une heure plus tard, monsieur le duc, vous étiez auprès de moi. Comprenez-vous, maintenant?...

Le duc se tut. Il avait la pâleur de la mort.

— En vérité, il y a quelque chose d'infernal dans ce qui s'est passé, reprit Louise avec l'accent du désespoir. Jamais la fatalité n'a été plus perfide et plus cruelle!

— Mais alors, Louise, pourquoi avez-vous signé ce contrat maudit? Pourquoi vous êtes-vous laissé conduire à cette chapelle?...

— Un moment j'ai failli me jeter à vos pieds et vous ouvrir mon cœur; car vous êtes bon autant que généreux, monsieur le duc, je le sais; une âme comme la vôtre comprend tout et pardonne! Vous eussiez assuré mon bonheur par le sacrifice du vôtre!... Mais les yeux de la foule arrêtés sur moi, la voix cassante de mon père, cet homme vêtu de noir qui me tendait un contrat, tout cela a égaré ma raison... le vertige s'est emparé de moi... j'ai signé... et je suis votre femme, monsieur le duc.

— Vous êtes ma sœur, Louise, rien de plus, répondit M. Sierra en surmontant son trouble; le mari renonce à ses droits, le frère seul fait valoir les siens. Qui sait? A force de ne voir que le second, peut-être oublierez-vous que le premier

aurait pu exister! Le monde s'y trompera; le monde, cet ennemi auquel il faut taire les deuils et les joies de sa vie!

— Vous souffrez, monsieur le duc! s'écria Louise, oubliant un instant son désespoir pour s'occuper des douleurs du duc.

— Et ne souffrez-vous pas aussi? Dieu m'a fait l'âme assez forte pour lutter avec la douleur; ce n'est pas comme vous, enfant!...

Le duc s'arrêta; sa voix tremblait; l'émotion l'emportait sur sa volonté.

— Louise, continua-t-il avec gravité, après ce qui s'est passé hier soir, le vicomte de Cernay attend une lettre de vous, je vous prie de l'écrire; il faut qu'il sache à quelle étrange complication de méprises se rattachent les événements qui nous ont frappés tous les trois. Cette lettre, je viendrai la prendre dans la journée; je me charge de la remettre au vicomte : vous la cachetterez, mon enfant; je ne veux, je ne dois pas la lire.

M. Sierra prit la main de la duchesse, et, s'assurant que la fièvre avait disparu, il sortit.

Ce qui se passa dans l'âme du duc, Dieu seul le sait; il resta plusieurs heures enfermé dans son appartement, et, lorsqu'il parut devant mademoiselle de Clairvaux, ses traits portaient la trace de profondes souffrances, de combats violents, et pourtant sa voix était calme et douce, son regard indulgent et paternel.

— Votre lettre est-elle prête? demanda-t-il.

— Oui, monsieur le duc, la voici.

Louise désigna du doigt une petite cassette sur laquelle était attachée une lettre cachetée de noir, et ajouta :

— Cette cassette, monsieur le duc, contient les lettres de M. de Cernay; je n'ai plus le droit de les garder...

— Je n'accepte pas ce sacrifice : les lettres du vicomte de Cernay sont adressées à Louise de Claivaux; que la duchesse Sierra les garde; c'est un souvenir qu'elle peut conserver sans remords.

En disant ces mots, le duc sépara la lettre de la fidèle cassette.

Louise n'insista pas.

— Maintenant, mon enfant, écoutez-moi, dit M. Sierra en s'asseyant à quelques pas de la jeune femme.

— Parlez, monsieur le duc.

— Louise, il est de ces secrets qui doivent rester ensevelis au fond du cœur, quoiqu'ils n'aient rien de blessant pour l'amour-propre, d'humiliant pour la conscience, de coupable pour l'honneur; mais ils se rattachent à un ordre d'idées, de principes, que la société dénature lorsqu'on les lui livre. Louise, pour tous, le vicomte de Cernay excepté, vous êtes ma femme, entendez-vous? il le faut; vous me le promettez, n'est-ce pas?

— Je vous le jure.

— Si Paris vous plaît, reprit le duc, vous êtes libre d'y rester, j'ai confiance en vous. Choisissez votre ciel; quel qu'il soit, il deviendra le mien.

— Oh! emmenez-moi, monsieur le duc, emmenez-moi, s'écria la duchesse en joignant les mains; partons ce soir pour Florence, l'air qu'on respire ici est rempli de regrets et de larmes; de grâce, monsieur le duc, emmenez-moi!

— Songez-y, Louise, c'est votre père que vous allez quitter, ce sont vos souvenirs d'enfance, c'est votre patrie que vous abandonnez. Au bras de l'homme qu'on aime, tout voyage est facile, tout exil est doux, les chemins sont fleuris, l'espérance y croît à chaque pas; mais le compagnon qu'on suit avec regret, avec crainte, assombrit la route, et jusqu'au ciel. Réfléchissez.

— J'ai consulté mon cœur, monsieur le duc; il m'a dit : Il faut partir. Je partirai, répondit la duchesse.

— Vous me voyez donc sans effroi? demanda tristement M. Sierra.

— Je vous admire, monsieur le duc; vous êtes l'âme la plus noble qui soit au monde, et je vous bénis. Si vous l'eus-

siez exigé, j'aurais été votre femme avec désespoir, car j'aime le vicomte de Cernay de toutes les forces de mon cœur; je suis votre sœur avec orgueil.

— Et moi, Louise, je suis fier de ce titre de frère que vous me donnez aujourd'hui. Maintenant, écoutez et ne voyez dans mes paroles ni un espoir, ni une arrière-pensée. Si un jour votre amour faiblissait, si le vicomte de Cernay perdait le prestige dont votre cœur l'entoure, si vous vous reconnaissiez libre de choisir une autre affection, au nom de ce que j'ai souffert et de ce qui me reste à souffrir, je vous prie, Louise, de vous souvenir de moi et de me tendre la main. J'attendrai, et, quoi qu'il advienne, à dater d'aujourd'hui, vous n'entendrez ni plaintes ni désirs s'échapper de mes lèvres..... J'en prends ici l'engagement solennel. N'oubliez pas ma prière, mon enfant, et rappelez-vous mon serment, ma sœur.

— L'un et l'autre sont gravés là, monsieur le duc, répondit Louise en posant sa main sur son cœur. Mais nous partirons ce soir?

— Nous partirons ce soir, puisque vous le voulez.

M. Sierra s'inclina et sortit.

Le marquis de Clairvaux s'attendait au départ de sa fille; il n'éprouva aucune surprise lorsqu'il apprit que ce départ aurait lieu sitôt. Il connaissait les sentiments du duc, c'était son meilleur garant du bonheur de Louise.

— J'aurai bien quelque peine à m'habituer à l'absence de ma fille, se dit-il; mais Cernay sera là; et d'ailleurs j'irai à Florence l'année prochaine.

Comme tous les vieillards, M. de Clairvaux était égoïste: il lui eût été plus difficile de se séparer du comte de Cernay que de son unique enfant. Les joies du père disparaissaient tout à fait en présence des émotions du joueur.

Au moment de quitter cet hôtel où sa jeunesse s'était épanouie, où le souvenir de sa mère vivait dans toute chose, Louise sentit sa force l'abandonner; elle crut voir Georges assis au foyer paternel lui tendre les mains en l'appelant à lui; elle se rappela ses paroles d'amour, ses serments, les pro-

jets qu'ils formaient ensemble aux jours heureux, et elle comprit que c'était un adieu éternel peut-être qu'il fallait dire aux rêves, aux espérances du passé. L'exil allait commencer, et quel exil! Le plus cruel de tous, puisqu'il pouvait durer autant que la vie. La duchesse vit un fantôme se dresser devant elle... C'était l'avenir : elle eut peur.

M. Sierra observait d'un œil scrutateur et attendri le visage décoloré de sa femme. Il sut pénétrer dans cette âme ardente et peu faite aux luttes morales. Aussi, s'approchant de la duchesse, lui dit-il avec tendresse :

— Louise, vous n'appartenez qu'à vous seule, songez-y; votre volonté a une royauté absolue; je ne veux accepter aucun sacrifice de votre générosité. Hélas! pauvre enfant! vous n'avez que trop souffert pour moi; il en est temps encore : si votre cœur faiblit à l'idée de quitter ces lieux si chers à votre souvenir, dites un mot, un seul, et vous resterez.

Ces touchantes paroles rendirent à la duchesse toute son énergie. Elle rougit de sa faiblesse et voulut être digne enfin de l'homme auquel elle avait associé son existence.

— Merci, merci, monsieur le duc, répondit-elle d'une voix ferme; mais je repousse votre offre. Je vous l'ai dit, je veux partir : partons.

Elle embrassa tendrement son père et le comte de Cernay, la cause involontaire de tous ses maux, et, cachant ses larmes sous un sourire empreint d'une douce tristesse, elle s'appuya sur le bras du duc, et tous deux s'élancèrent dans leur chaise de poste, qui roula vers l'Italie.

Le soir même, le vicomte Georges de Cernay, le désespoir dans le cœur, regagnait son régiment avec la ferme intention de se faire tuer à la première occasion. Après avoir essuyé une larme égarée sur sa joue, le marquis de Clairvaux, lui, s'assit devant l'échiquier, et, faisant signe au comte de Cernay de se mettre en garde, le jeu recommença.

Louise arriva à Florence par une de ces soirées parfumées dont l'Italie a seule le monopole, même en hiver. Le palais Sierra attendait la jeune duchesse; tout avait été prévu, or-

donné et accompli pour que la réception fût digne de son rang.

Habituée au luxe suranné et sévère, froid et méthodique de l'hôtel Clairvaux, Louise s'étonna de l'élégance qui régnait dans le palais Sierra. C'était tout à la fois la demeure d'un seigneur fastueux, d'un poëte, d'un savant et d'un philosophe. Quel vaste musée de toutes les sciences, de tous les progrès, de tous les arts! — La duchesse Sierra consacra un mois à visiter Florence: ses monuments, ses églises, ses palais, ses riches galeries, elle voulut tout voir.

L'esprit descriptif, passionné et original du duc, donnait un mérite aux moindres objets et les poétisait.

Au milieu de ses regrets, Louise éprouvait un charme indéfinissable à écouter cette voix éloquente. C'était une sorte de mélodie qui soulageait son cœur; pour échapper au souvenir de Georges, elle avait besoin de sentir la nature puissante de M. Sierra auprès de la sienne; le prenant pour modèle, elle aurait voulu lui ressembler.

Le duc consacrait six heures du jour au travail. Louise le pria de l'initier à ses fatigues, à ses recherches, à ses succès. M. Sierra y consentit. Quoiqu'il observât à l'égard de la duchesse une grande réserve, il ressentait une joie secrète toutes les fois que le hasard, la curiosité ou l'art le réunissait à elle.

Le matin où la jeune femme pénétra dans l'atelier du duc, elle s'arrêta étonnée et contempla avec intérêt l'aspect et l'attitude du nouveau disciple de Phidias.

M. Sierra portait une blouse de velours noir; un ceinturon de cuir entourait sa taille élégante; sa tête était recouverte d'un large feutre gris qui retenait prisonnières les boucles de sa noire chevelure.

Il achevait un buste de Michel-Ange. Ce n'était plus le grand seigneur habitué aux douceurs du luxe; c'était l'ouvrier ne voyant que le travail.

Absorbé par son œuvre, M. Sierra ne remarqua pas tout d'abord la présence de la duchesse; aussi eut-elle le temps de l'admirer à son aise. C'était une étude intéressante. Pour la

première fois elle comprenait ce qu'il y avait d'émotions, de désirs, d'espérances et de joies dans les luttes de l'artiste.

— Là est l'oubli, se dit-elle.

Et, marchant vers le duc, elle lui demanda avec un sourire irrésistible s'il consentait à la prendre pour élève.

— De grand cœur, répondit-il ; demain nous commencerons notre première leçon.

Et, en effet, elle revint le lendemain.

— Mon Dieu, pensait-elle, si je pouvais aimer l'art assez pour oublier l'amour !

Et ses yeux se portaient alors sur M. Sierra, dont le regard calme et réfléchi semblait pénétrer toutes les profondeurs de la science.

— Il sait si c'est possible, lui; car il a aimé, il a souffert. Peut-être souffre-t-il encore. Si j'osais le lui demander! A quoi bon?... Le travail me le dira.

Et la duchesse se rattachait à l'art comme s'il eût pu la soulager du doute qui l'oppressait. Ainsi les jours, les semaines, les mois, s'écoulaient.

Louise aimait toujours Georges de Cernay.

Un matin, en parcourant seule l'atelier du duc, elle aperçut, soigneusement caché derrière des statues de plâtre, un buste recouvert de la toile humide dont les statuaires se servent. Cet appareil attestait un travail récent et mystérieux. Poussée par une vague curiosité, Louise souleva le voile, et en même temps elle poussa un cri de surprise. C'était elle; c'est-à-dire un chef-d'œuvre de ressemblance, de beauté et de talent. Jamais la main du maître n'avait si bien réussi.

— Il m'aime toujours, murmura-t-elle, attendrie. Puisqu'il en est ainsi, essayons du voyage.

Quelque temps après, M. Sierra et sa femme partaient pour Rome. Ils visitèrent successivement toutes les villes de l'Italie et de la Sicile. Ce voyage, qui fut long, instructif, pittoresque, captiva l'imagination de la jeune femme, et, lorsqu'elle revint à son palais de Florence, ses yeux avaient moins de tristesse et plus d'éclat. Le présent l'occupait enfin; sans effroi

pour l'avenir, elle jetait un coup d'œil sur le passé, et s'apercevait que le regret avait remplacé la douleur. Cependant Georges de Cernay vivait toujours dans son cœur, mais ce souvenir n'amenait plus les crises violentes du désespoir.

Le vicomte n'avait pas quitté la Suisse. Les lettres du marquis de Clairvaux donnaient à Louise des nouvelles de son ami d'enfance. Toutes les fois que le non de Georges de Cernay figurait dans une lettre timbrée de France, la duchesse la tendait à son mari, et celui-ci l'en remerciait avec effusion.

— Louise, j'ai une bonne nouvelle à vous donner, dit un jour M. Sierra; elle vient de Suisse.

La duchesse rougit légèrement.

— Ah! vraiment? fit-elle, troublée.

— Le vicomte de Cernay est capitaine; c'est à sa bravoure seule qu'il le doit. J'ai appris sa nomination tout à l'heure, chez Son Altesse le prince ***. J'en suis heureux.

M. Sierra avait renoncé au monde pour épargner à Louise le chagrin de l'accompagner. Il comprenait qu'après l'épreuve qu'elle avait subie la solitude lui valait mieux que le bruit des fêtes et l'enivrement passager d'une vie de plaisirs. Lui, l'homme le plus recherché de toute l'Italie, se condamner à l'isolement, c'était un nouveau sacrifice, le plus grand de tous peut-être. Louise finit par le comprendre; elle se repentit de ne l'avoir point épargné à M. Sierra, et feignit le désir de faire son entrée dans la société florentine. Alors une autre existence commença pour la duchesse; elle devint la reine de toutes les fêtes. Insensible à ces succès, elle ne s'occupait et n'était fière que de ceux de son mari. Elle vit la foule se prosterner devant lui, l'estime et l'admiration des plus puissants l'envelopper de toutes parts, et le retrouva, au milieu de ce monde dont il était le héros et l'idole, simple, vrai, indulgent, bienveillant pour tous, et pratiquant la plus noble des égalités; aussi la duchesse se prit-elle à rechercher ce monde, cette vie de plaisirs qu'elle avait si longtemps dédaignée; elle fut avide de sa gloire; le suivant pas à pas, elle l'admira en silence avec une sorte d'orgueil, et cependant madame Sierra aimait encore le vicomte de Cernay.

A un des bals de l'ambassadeur d'Espagne, la duchesse remarqua une jeune Vénitienne d'une grande beauté, dont les yeux ne quittaient pas M. Sierra; leur expression passionnée la surprit.

La duchesse voulut connaître la femme qui semblait si fort occupée de son mari; elle apprit qu'elle s'appelait la marquise Paolini. A Venise, elle était célèbre par son esprit et sa beauté. Veuve à vingt ans, et maîtresse absolue d'une fortune immense, elle n'avait jamais donné prise au scandale. Munie de ces renseignements, et entraînée par une curiosité inexplicable, madame Sierra observa la marquise; elle compta les rougeurs subites et les muettes pâleurs qui passaient sur son visage, les soupirs qui s'échappaient de ses lèvres, et peu à peu elle devina les sentiments qui l'agitaient.

Le duc s'assit auprès de madame Paolini et causa longtemps avec elle. Louise mesura d'un seul coup d'œil la joie de la marquise, et soudain elle se sentit triste sans savoir pourquoi.

On dansait. Madame Paolini se pencha à l'oreille du duc; il se leva, lui offrit le bras, et tous deux obéirent au premier signal du bal.

Depuis son mariage, M. Sierra avait renoncé à ce plaisir tant soit peu frivole pour un homme de son caractère; mais comme, après tout, la danse était un art dans lequel il excellait et qui lui avait valu de grands succès, peut-être ne fut-il pas fâché d'y revenir.

Louise ne perdit pas le duc un seul instant; elle admira son élégance en recueillant les éloges qui circulaient autour d'elle, et pour la première fois elle était rêveuse, préoccupée... Son esprit inquiet suivait les rapides mouvements de cette femme suspendue amoureusement au bras de M. Sierra; elle la vit lui parler avec une douce familiarité, et son cœur en éprouva un profond chagrin. Certes, elle n'était pas jalouse!

Au lieu de ramener sa belle danseuse à son fauteuil, le duc traversa avec elle une longue galerie qui conduisait à un jardin, et disparut. On était au mois d'août; la nuit était parfumée, le ciel émaillé d'étoiles. Étonnée de l'absence de son

mari, la duchesse se dirigea vers la galerie, et, entraînée par une attraction singulière, elle arriva au jardin de l'ambassade; à peine eut-elle fait quelques pas, qu'elle retint son souffle, et, craignant d'être reconnue, se blottit toute tremblante derrière un banc entouré d'orangers.

La jeune marquise était toujours au bras du duc.

— Georges, lui dit-elle, reposons-nous sur ce banc; il faut que je vous parle longuement.

Madame Sierra tressaillit.

— Mon Dieu! pensa-t-elle, je vais tout entendre.

Sa situation devenait des plus difficiles : se montrer, c'était laisser croire au duc qu'elle l'épiait; écouter, c'était entrer peut-être dans une intrigue galante, et s'exposer à devenir la confidente de son mari. Madame Sierra s'y résigna pourtant, en se rappelant qu'elle n'avait que le titre et les droits d'une sœur.

La marquise et le duc s'étaient assis.

— Georges, reprit la jeune femme, enfin je vous ai retrouvé! Qu'il s'est fait attendre, ce moment tant désiré! Savez-vous qu'il y a trois ans que je vous cherche? depuis la mort du marquis Paolini. En me sentant libre, je vous ai appelé de toute la voix de mon cœur, car vous êtes le seul amour, l'unique croyance de ma vie. Ce que je vous dis ce soir, Georges, je vous l'ai dit à Venise, à Naples, à Milan; je vous l'ai écrit partout; je voudrais pouvoir vous le répéter à genoux, à la face de tous! Avouer l'amour qu'on ressent pour vous, c'est embellir ses sentiments! Quelle est la femme qui ne serait pas fière de vous aimer? Vous êtes si noble, si digne de respect et d'admiration! Oh! qu'elle est heureuse, *elle!*

La duchesse comprit que la Vénitienne avait trop d'envie dans l'âme pour qu'il ne s'y mêlât point un sentiment de haine.

— Heureuse, elle! répéta le duc, qu'en savez-vous?

Sans prendre garde à ces paroles, la marquise continua avec véhémence :

— Georges, je ne puis plus la voir, cette Française aux

yeux bleus, au visage pâle, au nonchalant maintien, sans éprouver toutes les tortures de la jalousie : elle m'a pris ma place, le nom que je devais porter; en un mot, elle m'a volé mon bien!

— Paquita, interrompit sévèrement le duc, vous savez bien que je n'étais pas à vous!

— Non... mais sans cette femme vous m'eussiez aimée... vous m'aimeriez aujourd'hui!

— Paquita, je ne vous aimerai jamais.

— Oh! vous me ferez mourir, Georges! vous me ferez mourir!

— Pauvre enfant! l'amour malheureux est un poison lent qui ronge le cœur. Il ne tue pas toujours.

— Georges, vous parlez d'un mal que vous ignorez.

— Vous croyez? fit amèrement le duc.

— J'en suis sûre. Car, si vous saviez ce que je souffre, vous n'auriez pas cette insensibilité de marbre contre laquelle je me brise.

— Paquita, écoutez-moi, dit M. Sierra. Sans entrer dans le récit de mes sentiments passés, je puis vous jurer ici, sur la mémoire de ma mère, que j'ai souffert plus que vous encore.

— Oh! tant mieux! s'écria la Vénitienne avec l'égoïsme cruel de la passion désolée. Georges, répète-moi que tu as souffert... cela m'inonde d'une joie honteuse, je l'avoue, mais qui me soulage.

— Eh bien, soyez heureuse, Paquita, je souffre...

Le duc se reprit et ajouta :

— J'ai souffert plus que vous.

— C'est impossible! interrompit la marquise, mettant une sorte d'orgueil à conserver une supériorité dans sa douleur.

— Pourquoi amoindrir les sentiments qu'on n'a pas éprouvés? Ma parole n'était-elle pas suffisante, Paquita?

— Oui, car vous n'y aviez jamais manqué.

— Enfant, continua M. Sierra avec un accent paternel, vous

êtes jeune, belle, riche, admirée; quittez Florence, retournez à Venise, et oubliez-moi.

— Jamais! jamais! s'écria la marquise résolûment. Crois-tu que je t'ai retrouvé pour te perdre, après trois années consacrées à te chercher, à te désirer, à t'attendre? Est-ce qu'on chasse un tel amour de son cœur? Est-ce qu'on oublie? As-tu oublié, toi?

— Non, murmura tristement le duc.

— Oh! tu l'aimais donc bien, cette femme? demanda l'Italienne avec une sombre curiosité.

— A quoi bon vous parler d'elle, Paquita? ce sont des souvenirs douloureux pour moi, pénibles pour vous.

— Et comment ne t'a-t-elle pas aimé, toi si bon, si généreux, toi que tout le monde aime?

— Parce qu'elle en aimait un autre.

— Moins digne de son amour, sans doute... et tu ne l'as pas tué, cet homme?

M. Sierra tressaillit. Il regarda la marquise et fut effrayé de sa pâleur.

— Tu ne comprends donc pas la vengeance? continua-t-elle d'une voix sourde.

— Quand elle est noble, juste, autorisée par l'honneur, oui; quand elle se cache derrière l'envie et le crime, je la méprise.

— Cette femme était libre? interrompit la marquise.

— Oui.

— Est-ce que je l'ai vue?

Le duc hésita un moment.

— Oui, répondit-il.

— Oh! je veux la connaître!

— A quoi bon? Que peut-elle pour votre bonheur, Paquita, et que pouvez-vous pour le mien?

— Tu l'aimes encore? demanda vivement madame Paolini.

— Et quand cela serait?

— Oh! je suis perdue alors! Mon Dieu, prenez pitié de moi!

— Que vous importe, Paquita, si j'aime encore? Allez, croyez-m'en, ne voyez aucun obstacle à votre bonheur dans cet amour sans espoir. N'ayez aucune haine contre celle qui me l'inspire. Il y a trois ans, j'étais libre, vous m'aimiez, Paquita, avec cette même exaltation, et j'ai résisté à vos larmes, à vos prières, et cela parce que mon cœur ne pouvait être à vous. Si j'avais été un de ces hommes sans loyauté qui perdent une réputation de femme pour satisfaire leur orgueil, j'aurais pu vous enlever à votre famille, au marquis, au monde, me parer de votre amour, car vous m'eussiez suivi partout...

— Oh! partout! répéta la jeune femme.

— Oui, je le savais bien, vous étiez à moi... et, si je vous ai respectée, Paquita, je vous le répète, c'est que vous n'êtes pas de celles qu'on accepte pour maîtresses quand l'amour est absent du cœur. L'amour, c'est l'excuse de la faute... Je n'aurais pas voulu vous vouer à la honte éternelle, moi qui ne vous aimais pas, moi qui ne vous aimerai jamais.

— Toujours ces terribles paroles, Georges; savez-vous que le désespoir fait naître des désirs insensés?... A force de souffrir, il m'est venu au cœur une haine implacable.

— Contre moi? dit le duc en souriant avec amertume.

— Non, mais contre elle.

— Vous y revenez toujours, Paquita.

— Oui, parce qu'elle me poursuit de son bonheur.

— Folle! et si elle était plus malheureuse que vous!

— Malheureuse quand tu l'aimes? est-ce que c'est possible? Georges, dis-moi le nom de cette femme!

Le duc se tut.

— C'est la comtesse Lumelini, j'en suis sûre? s'écria la marquise.

M. Sierra secoua la tête.

— Vous vous trompez, Paquita.

— C'est la nièce du cardinal *** ?

— Encore moins.

— C'est la princesse de ***?

— Non.

La marquise parut réfléchir. Ses yeux cherchaient dans ses souvenirs; ils interrogeaient tous les visages, scrutaient toutes les consciences. Tout à coup elle se frappa le front en s'écriant :

— Georges, je vous mets au défi de me démentir. La femme que vous aimez... c'est la duchesse Sierra.

— Taisez-vous, Paquita, taisez-vous, on peut nous entendre, répliqua vivement le duc, alarmé de l'accent de madame Paolini.

— Eh! crois-tu que ce soit un mystère pour Florence? L'indifférence de la duchesse est écrite sur son front. Et moi qui cherchais bien loin ce qui était là sous mes yeux! Tiens, Georges, je suis heureuse à présent, mon sang ne se presse plus dans mes veines, tout désir de vengeance s'évanouit... Je ne la hais plus, cette femme, car elle ne t'aimera jamais. Pauvre Georges... oh! je te plains, ton malheur est irréparable.

La marquise se mit à rire d'un air sardonique.

— Et la duchesse aime donc ailleurs? continua madame Paolini; en France, sans doute, où ses rêves amoureux s'envolent? Je vois d'ici le bel Adonis auquel elle confie ses tristesses conjugales. Amante inconsolable, elle appelle le héros de son cœur à grands cris... Cela ferait un roman très-intéressant. Pourquoi n'en seriez vous point l'auteur, monsieur le duc? dites. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense, Paquita, que celle qui parle ainsi, à l'oubli de tout respect et de toutes convenances, a besoin de s'abriter sous son titre de femme et de s'envelopper de sa douleur pour arrêter le mépris de l'homme qu'elle offense si odieusement...

— Oh! pardon! pardon! s'écria la marquise, ramenée à elle-même par ces paroles indulgentes, le désespoir m'égare, je

crois qu'il me rendra insensée... Georges, dites-moi que vous oubliez mon offense!

— J'oublie et je pardonne, Paquita.

— Votre main.

— La voici.

— Ah! Georges, soupira la marquise, je suis bien malheureuse!

— Du courage, Paquita, du courage!

— Si vous m'aimiez, j'en aurais pour tout, du courage; j'accepterais les plus rudes épreuves sans me plaindre; mais sans votre amour, Georges, je me sens absente de moi-même, je n'ai ni force ni résignation, je pleure et je doute de Dieu.

— Mais vous ne doutez pas, au moins, Paquita, de la tendresse d'ami que je vous ai vouée, à défaut d'un sentiment plus tendre?

— Non, murmura la jeune femme en laissant tomber sa tête sur l'épaule de M. Sierra.

— Pauvre enfant! fit tristement le duc. Si belle et si bien faite pour le bonheur!

— Ne parlez pas de bonheur, Georges, ce mot-là me serre le cœur. Le malheureux envie la joie, le prisonnier la liberté, l'ambitieux la gloire qui lui manque... moi, l'amour du duc Sierra.

Madame Paolini se tut. Ses larmes la suffoquaient.

— Georges, reprit-elle, arrivée à ce paroxysme de la passion qui, en nous conduisant à l'oubli du devoir, à l'abandon de nous-mêmes, explique les idées les plus insensées et les plus coupables égarements, si j'étais la courtisane Rosetti, qui se promène au Cascine, seriez-vous à moi?

— Non.

— Si j'étais la Colombine qui débutait l'autre soir au théâtre, seriez-vous à moi?

— Non... Pourquoi me faites-vous ces folles questions, Paquita?

— Parce que vous me disiez tout à l'heure que vous m'a-

viez repoussée à cause de mon nom, de ma réputation, et qu'il me serait doux d'être aussi perdue que ces deux femmes, si le mépris de tous me donnait à vous.

— Quelle folie, ma pauvre Paquita!

— Traitez cela de folie si vous voulez, Georges, mais c'est une folie qui fait bien mal et qui mérite qu'on la plaigne à l'égal d'un malheur.

— Paquita, dit gravement le duc, vous partirez demain pour Venise.

— Non, répondit vivement la marquise.

— Je le veux... mon amitié vous l'ordonne.

— Que vous ai-je donc fait, pour que vous cherchiez à m'enlever ma seule joie : vous voir, et vous voir toujours?

— Sans l'espoir d'être aimé, la vue de ceux qu'on aime cause une joie qui tue. Croyez-le, évitez-la et partez.

— Oh! jamais, jamais!

— Paquita, songez-y, c'est une preuve de votre amour que j'exige. Allons, soyez forte, pauvre femme, Dieu vous tiendra compte de ce sacrifice.

— Oh! j'accepterais l'exil durant la moitié de ma vie, si tu devais m'aimer après!

— C'est mal, Paquita, reprit sévèrement M. Sierra, vous repoussez la seule prière que je vous adresse; à l'avenir, ne me parlez plus de votre amour pour moi : dès qu'il n'a ni dévouement ni obéissance, je n'y veux pas croire.

Le regard du duc se détourna froid et dédaigneux de la marquise.

— Je partirai, murmura-t-elle avec effort. . je partirai, Georges, je vous le jure.

— Demain?

— Demain!

— C'est bien, Paquita, c'est bien! je vous reconnais enfin. Oh! merci, merci! plus le sacrifice est grand, plus il élève l'âme vers Dieu!

— Dieu! avez-vous dit? je l'avais oublié; vous faites bien

de me le rappeler, Georges, continua la marquise avec recueillement ; puisque je ne puis être à vous, je fais le serment d'être à lui, à lui seul !

— Paquita, ne jurez pas encore... qui sait? l'avenir vous garde peut-être de grandes joies.

— Georges, loin de vous il ne m'apporterait que regrets et douleur... Je serai à Dieu.

Il y avait dans l'accent de la marquise une volonté qui surprit le duc; il n'insista pas.

— Quoi qu'il advienne, Paquita, votre souvenir restera gravé dans mon cœur, et votre résignation me donnera du courage aux jours d'épreuves... vous serez mon ange martyr.

La marquise se leva, pâle et tremblante.

— Partons, Georges, partons, j'ai froid.

Le duc obéit. Ils rentrèrent dans la galerie et disparurent.

— Comme elle l'aime! murmura la duchesse, brisée par l'émotion que lui avait causée cette scène.

Et elle se laissa tomber sur le banc.

Au même instant le docteur Pietro Bambini parut. Il était le meilleur ami de M. Sierra. La jeune femme lui demanda son bras pour rejoindre son mari. Le docteur s'étonna de l'agitation de la duchesse.

— Vous souffrez? lui dit-il.

— Oui, un peu.

— Vous avez la fièvre?

— C'est possible. Cherchons le duc, docteur; je voudrais être loin d'ici.

Lorsque Louise se trouva en face de M. Sierra, elle ressentit un trouble inexplicable; ses yeux évitèrent son regard, et ce fut en rougissant qu'elle appuya son bras sur le sien.

— Il faut ramener la duchesse chez elle au galop de vos chevaux, mon cher : c'est une malade que je vous confie.

— Une malade! fit le duc alarmé.

— Oh! rassurez-vous, cela ne sera rien : un accès de fièvre qui lâchera prise après quelques heures de repos : le sommeil est le meilleur des médecins; couchez-vous donc et dormez, ma chère malade.

Le duc était inquiet; durant la nuit il repassa dans sa mémoire les incidents de la soirée. Son entretien avec la marquise Paolini disparaissait complétement en présence de l'indisposition de Louise, de Louise qu'il traitait comme une enfant adorée.

— D'où vient ce malaise subit? se demandait-il. Elle était insoucieuse en allant à cette fête, pourquoi l'ai-je retrouvée tout à l'heure pâle, triste, abattue?

M. Sierra réfléchit longtemps.

— Quelques souvenirs venant de France ont causé ce brusque changement. Allons! elle l'aime toujours. Pauvre Louise!

M. Sierra aurait pu dire : Pauvre Georges! Le plus à plaindre, c'était lui. Peut-être le savait-il; mais, en s'appesantissant sur les douleurs de la duchesse, les siennes lui paraissaient moins profondes.

Occupé d'elle, de ses désirs, de ses regrets, les inquiétudes, les déceptions de sa vie s'évanouissaient peu à peu. Il s'oubliait pour ne songer qu'à Louise. C'était bien la plus sublime des abnégations. L'âme du duc pouvait seule la comprendre.

Le lendemain, Louise voulut se lever. La fièvre avait disparu. De l'agitation de la veille il ne restait plus qu'une excessive pâleur et une tristesse profonde. Le docteur Pietro, auquel son caractère d'ami et de médecin donnait en quelque sorte les priviléges d'un confesseur, questionna doucement la duchesse; mais elle fut impénétrable : le moment des révélations n'était pas arrivé.

— Je ne puis rien savoir, dit le docteur au duc, qui le pressait de questions, si ce n'est que le mal est au cœur. Interrogez-la vous-même; peut-être serez-vous plus heureux.

M. Sierra n'essaya pas; il comprit que ce n'était point à lui à exiger un aveu qui touchait sans doute à la tendresse de la duchesse pour le vicomte de Cernay. Il se renferma dans un silence absolu. Madame Sierra lui sut gré de sa réserve. Les sentiments qui se pressaient dans son cœur étaient vagues, insaisissables, et échappaient à toute analyse. Comment aurait-elle pu les confier à son mari? Inquiète, elle cherchait en vain à se rendre compte du changement qui s'opérait dans son esprit; sa tristesse l'étonnait; en cherchant à la combattre par le raisonnement, elle se trouvait vaincue par elle.

Lorsque, assise à l'écart, sa tête appuyée sur sa main, le regard rêveur, elle semblait absorbée dans une sorte de contemplation, ce n'était pas Georges de Cernay que son imagination se plaisait alors à suivre .. elle pensait au palais de l'ambassadeur d'Espagne, au jardin d'orangers, à la scène du bal. Le duc et la marquise apparaissaient tout à coup... Elle entendait les paroles passionnées de la Vénitienne, les touchants aveux de M. Sierra; et, revenant vers le passé, elle se rappelait la prière que lui avait adressée le duc à l'heure du départ :

« Si un jour votre amour faiblissait, si le vicomte de Cernay perdait le prestige dont votre cœur l'entoure; si vous vous reconnaissiez libre de choisir une autre affection, au nom de ce que j'ai souffert et de ce qui me reste à souffrir, je vous prie, Louise, de vous souvenir de moi et de me tendre la main. J'attendrai. »

La crise morale qui avait atteint madame Sierra durait depuis quelques jours. Le duc consulta de nouveau le docteur; celui-ci lui répondit :

— Mon cher Georges, si l'enveloppe était en danger, j'appellerais à mon aide les ressources de la science, et nous verrions quel ennemi nous avons à combattre. Mais ici il s'agit d'un mal inconnu qui est là, au cœur : je suis le médecin du corps, je n'y puis rien; vous êtes le médecin de l'âme, agissez seul.

Quoique son amitié pour Pietro datât de l'enfance et qu'il sût qu'elle était payée de retour, le duc ne lui avait jamais confié le secret de son mariage. Ce jour-là, il se sentit sur le point de lui tout avouer; le docteur était digne de sa confiance. Un sentiment de délicatesse l'arrêta; il ne voulut pas livrer le secret de la duchesse sans son consentement. Refoulant sa douleur prête à s'échapper, M. Sierra quitta Pietro sans lui avoir dit un mot de ses douleurs.

Un mois s'écoula durant lequel Louise évita le duc avec un soin scrupuleux; elle passait ses journées renfermées dans son oratoire. Les yeux de la jeune femme ne s'arrêtaient jamais sur le visage indulgent et calme de son mari sans qu'une rougeur subite ne s'ensuivît; jamais un baiser du duc ne passa sur son front sans amener un tressaillement dans tout son être.

Un soir, entraîné sans doute par la violence de son amour, M. Sierra attira la duchesse sur son cœur et l'y retint quelques instants... Cette étreinte ne dura qu'un instant, et, lorsque Louise s'échappa des bras du duc, ses traits portaient les traces d'un trouble profond.

M. Sierra en fut effrayé, et, se méprenant sur la cause de cette émotion, il lui dit doucement.

— J'ai oublié un instant mon rôle de frère. Pardonnez-moi, Louise, c'est la première fois, ce sera la dernière. Me voilà maître de moi; je suis honteux de ma faiblesse.

Madame Sierra ne put retenir ses sanglots.

— Mon Dieu! qu'avez-vous, Louise? s'écria le duc, étonné de ce désespoir subit; quel mal vous ai-je fait? Quel reproche avez-vous à m'adresser?

— Vous ne m'avez fait aucun mal, Georges, et je n'ai nul reproche à vous adresser. N'êtes-vous pas le plus généreux des hommes?

— Mais alors, d'où viennent ces larmes?

Madame Sierra garda le silence.

— Louise, vous manquez de confiance, et je m'en plains. Ne dois-je pas lire dans votre cœur? Et, puisque vous vous

renfermez en vous-même, n'ai-je donc plus de droits à votre affection? Longtemps, je l'avoue, j'ai cru, moi, que vous pouviez tout me dire.

— Oh ! oui, je puis tout vous dire ! s'écria la duchesse, car vous êtes, Georges, le plus indulgent des frères, le plus tendre des amis.

— Parlez donc, enfant, parlez, j'écoute.

La jeune femme fit un effort sur son cœur, ses lèvres s'agitèrent, et soudain, comme épouvantée de ce qu'elle allait dire, elle s'arrêta en murmurant d'une voix brisée :

— Oh ! non, jamais, jamais! Georges, je n'ose pas.

Et elle s'enfuit.

M. Sierra ne chercha pas à la retenir ; passant douloureusement la main sur son front, il prit une résolution énergique et écrivit au docteur Bambini le billet suivant :

« Pietro, l'homme a besoin d'épancher son âme aux heures d'épreuves comme aux jours de joies; souffrir seul rend les douleurs plus amères et plus sombres. Venez demain, je vous dirai tout; puisse votre raison éclairer la mienne qui s'égare, et votre cœur soutenir le mien qui faiblit !

« GEORGES SIERRA. »

Le docteur fut exact au rendez-vous; le duc le fit monter dans sa chambre; leur entretien dura plusieurs heures. M. Sierra se confessa à son ami comme à un ministre de l'Église. Ce fut quelque chose de solennel que la révélation de tant de souffrances.

Le duc avoua ses faiblesses, ses luttes, ses espérances déçues, il parla de son découragement en termes éloquents ; le docteur crut y voir un désir de suicide ; il s'en affligea et le combattit ouvertement. Le duc le laissa faire, et, sans se rendre ostensiblement à des idées qu'il ne partageait pas, il eut le bon esprit de ne pas les heurter. De la sorte, il simplifia le combat; le docteur pensa qu'il avait triomphé d'un principe et s'en réjouit. Lorsqu'il quitta M. Sierra, celui-ci paraissait plus calme.

— Je suis heureux de vous avoir vu, Pietro, dit-il à son vieil ami ; maintenant je vais mieux.

Une fois seul, le duc marcha avec agitation dans sa chambre, comme un homme qui cherche à rassembler ses idées avant d'entreprendre un acte important, puis il s'assit et se mit à écrire. La nuit entière suffit à peine à ce travail mystérieux.

De son côté Louise veillait : vingt fois elle s'était dirigée vers la porte de son appartement, poussée par un désir que la réflexion combattait.

— Oh! je n'oserai jamais, murmurait la duchesse.

Et, tremblante, elle revenait à sa place ; comptant les pas du temps sur sa pendule de porphyre, elle ajoutait avec plus de calme :

— Demain, oui, demain.

Le jour trouva madame Sierra habillée comme la veille. Elle ne s'était pas couchée. Son visage était pâle, ses yeux fatigués. Quand elle descendit, à l'heure du déjeuner, le duc la contempla un instant avec tristesse et parut se rattacher puissamment à quelque sombre pensée.

— Vous êtes souffrante, Louise? lui demanda-t-il enfin.

— C'est vrai.

— Avez-vous dormi ?

— Non, je ne me suis pas même couchée cette nuit.

— Pourquoi?

— Parce que l'insomnie est un mal cruel, il vaut encore mieux le subir dans un fauteuil que sur un lit.

— Pauvre enfant! fit le duc en examinant les traits altérés de sa femme, c'est moi qui vous fais ces nuits sans sommeil.

— Oui, répondit la jeune femme en soupirant.

Et elle cacha sa tête dans ses mains.

Si, au lieu de s'éloigner le cœur désolé, M. Sierra eût cherché à lire dans les sentiments de la duchesse, il se serait jeté à ses pieds en rendant grâce à Dieu.

Le duc s'enferma chez lui une partie du jour ; Louise attendait avec impatience que l'heure du dîner les réunît. Par

malheur, le docteur Pietro arriva, et ce tête-à-tête à trois ôta toute effusion à la duchesse.

On allait passer au salon, lorsque le valet de chambre du duc lui remit une lettre cachetée de noir. Elle venait de Venise. Louise éprouva un serrement de cœur indéfinissable en jetant les yeux sur cette lettre. M. de Sierra l'ouvrit, la parcourut, et un sourire plein de regret glissa sur ses lèvres, des larmes mouillèrent son regard.

— Vous êtes ému, Georges? lui demanda Louise en s'approchant de lui.

— Oui, beaucoup, je ne le cache pas.

— Cette lettre est de la marquise Paolini, j'en suis sûre.

— Comment le savez-vous?

— Oh! c'est un secret.

M. Sierra la regarda étonné. La duchesse fut impénétrable. Elle ajouta :

— La marquise vous apprend sans doute quelque mauvaise nouvelle; vous voilà triste et silencieux.

— Elle m'apprend qu'elle a quitté le monde pour Dieu, — ce sauveur des âmes : les affections éphémères sont remplacées par celles qui vivent au delà de l'éternité.

Le docteur s'avança.

— Ah! vraiment? dit-il avec curiosité. On parlait d'une grande passion qui occupait le cœur de la marquise, mais on ne nommait personne. Madame Paolini était une des plus jolies femmes de l'Italie, n'est-il pas vrai, Georges?

— Oui, répondit froidement le duc.

— Et la marquise a renoncé au monde pour toujours? demanda madame Sierra.

— Pour toujours.

La duchesse éprouva une sorte de joie.

— Elle s'en repentira, fit le docteur : désespoir d'amour n'a qu'un temps; les plus grandes passions s'effacent du cœur, le souvenir les remplace, et le souvenir lui-même disparaît. Bah! tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, comme dit le docteur Pangloss.

— Avez-vous aimé, Bambini? interrompit le duc d'un air de doute.

— Oui.

— Souvent, n'est-ce pas?

— Oh! très-souvent.

— Cela ne m'étonne pas. Vous connaissez l'amour, vous ignorez le sentiment auquel on donne à juste titre le nom de passion; en un mot, ami docteur, vous n'avez été qu'un amant de second ordre dans la comédie de l'amour.

Le duc se leva sans laisser au docteur le temps de répondre. On prit le thé; la soirée s'écoula intimement de part et d'autre. Lorsque la duchesse, appuyée sur le bras du docteur, fut sur le point de regagner son appartement, M. Sierra lui dit avec émotion :

— Louise, le docteur Pietro est mon seul ami : regardez-le toujours comme un père, et comptez sur sa tendresse.

— Pourquoi me dites-vous cela? demanda la jeune femme avec inquiétude.

L'accent du duc avait quelque chose d'étrange.

— Parce que je veux que vous vous laissiez soigner par lui, mon enfant; il vous guérira, j'en suis sûr : bientôt il y aura des roses sur vos joues, un doux éclat dans votre regard... et plus d'insomnie surtout... Adieu, Louise, adieu! ma fille bien-aimée.

La voix de M. Sierra alla jusqu'au cœur de la duchesse; un instant elle eut le désir de prier le docteur de la laisser seule avec son mari; un sentiment de pudeur la retint; comme de coutume, elle tendit son front au duc et sortit. Au moment de la quitter, Bambini lui dit avec tendresse :

— Il est de ces secrets qui n'échappent pas à l'œil du médecin; croyez-moi, le duc souffre cruellement; vous seule pouvez tout pour lui. Les actions généreuses sont faciles aux grandes âmes : le repos, le bonheur, la vie de l'homme le plus remarquable de toute l'Italie sont entre vos mains, songez-y.

En disant ces mots, le docteur disparut.

Quand il entra au salon, le duc n'y était plus.

S'abandonnant à ses sentiments, madame Sierra se jeta à genoux, et remercia Dieu avec ferveur. Un changement complet s'était opéré dans toute sa personne. Ce n'était plus la jeune fille timide, indécise, doutant d'elle; c'était la femme qui entre dans la voie du devoir par la passion.

— Je l'aime... Je l'aime! répétait la duchesse avec cette fierté que donne l'estime de soi-même. Merci, mon Dieu! merci... Oh! maintenant je n'hésite plus.

Et, prenant un flambeau, elle ouvrit une porte qui se trouvait dans son oratoire et traversa une galerie étroite et longue, aboutissant à l'appartement de M. Sierra.

A mesure qu'elle avançait, son cœur battait avec violence. A chaque pas elle s'arrêtait pour dompter son émotion, car sa résolution ne pouvait faiblir. En arrivant auprès du duc, elle savait que ses premières paroles devaient être celles-ci :

— Georges, je vous aime!

Lorsqu'elle se trouva à la porte de la chambre de M. Sierra, cette porte était fermée. Elle frappa légèrement. Jamais la duchesse n'avait été plus belle : un simple peignoir de batiste blanche, garni de valenciennes, dessinait ses formes fines et élégantes; ses cheveux, à peine retenus par un peigne de corail, tombaient négligemment sur ses épaules demi-nues. C'était le plus séduisant des désordres, quoique la coquetterie n'y fût pour rien. On aurait pu l'appeler l'œuvre du hasard.

Les joues de madame Sierra s'étaient recouvertes d'un vif incarnat; le vent, en agitant la flamme de son bougeoir, faisait passer sur le visage de la duchesse des lueurs étranges; tantôt elle l'éclairait tout entière, tantôt elle la laissait dans une demi-lumière caprieuse et d'un effet fantastique.

Le premier appel de madame Sierra resta sans réponse. Elle frappa plus fort. Même silence. Un sentiment d'inquiétude l'agita tout à coup. Sa main, pour la troisième fois, se posa sur la porte. Aucun bruit n'y répondit.

— Georges, c'est moi, dit la jeune femme d'une voix ferme. Georges, ouvrez-moi.

A ce moment, un léger mouvement s'opéra dans l'intérieur de la chambre, mais la porte restait fermée.

— Georges, reprit la duchesse avec anxiété, encore une fois, je suis là. Pourquoi ce silence qui m'effraye?... Georges, m'entendez-vous?... Je viens vous dire que je vous aime.

La duchesse se hâtait de prononcer cet aveu avec une joie d'enfant.

Un claquement singulier se fit entendre, puis tout retomba dans l'oubli.

— Mon Dieu! que veut dire ceci? se demanda la duchesse. M. Sierra n'est-il pas chez lui? Qui sait, peut-être a-t-il voulu revoir encore la marquise Paolini...

Et, tout émue, elle regagna son appartement; là, s'enveloppant d'une mante, elle descendit dans le jardin du palais pour bien examiner les fenêtres du duc; elles étaient éclairées.

— Georges prend souvent de l'opium, pensa madame Sierra; il était fatigué hier soir; il a sans doute eu recours à ce calmant pour dormir cette nuit... Ma voix, en lui causant une sensation magnétique, explique le bruit que j'ai entendu tout à l'heure; allons, attendons à demain.

Rassurée par ce raisonnement, la duchesse se retira chez elle et s'endormit en rêvant aux joies du réveil.

Son premier mouvement, en s'éveillant, fut de sonner sa femme de chambre et de s'informer du duc.

— Monsieur n'a point encore appelé.

— Mais il est dix heures, êtes-vous bien sûre, Pernette, qu'il ne soit pas sorti?

— Parfaitement sûre.

— Voilà qui est extraordinaire! fit la duchesse, qui connaissait les habitudes matinales de son mari.

Et son émotion la reprit. Elle s'habilla à la hâte, congédia ses femmes, et, prenant la même route que la veille, elle arriva à la porte du duc, qu'elle trouva fermée.

— Mon Dieu, que se passe-t-il donc? se demanda-t-elle, effrayée.

Elle frappa, même silence.

Madame Sierra se mit à trembler convulsivement.

— Jacques! Jacques!... cria-t-elle en agitant violemment toutes les sonnettes du palais.

Jacques parut. C'était le valet de chambre du duc.

— Jacques, m'expliquerez-vous ce que signifie le silence qui règne dans la chambre de votre maître? J'ai frappé, j'ai essayé d'ouvrir, le tout en vain; il faut que M. Sierra n'ait pas passé la nuit au palais.

— Je puis attester à madame la duchesse que M. le duc n'a pas quitté le palais. Je prenais ses ordres hier, un peu avant minuit. M. le duc était dans sa chambre, assis devant son secrétaire; il m'a remis une lettre pour M. le docteur Bambini, en me recommandant de la porter ce matin à huit heures, et je me suis retiré.

— Mais voyez, Jacques, le duc n'ouvre pas... il n'ouvre pas! s'écriait la duchesse en agitant la porte avec désespoir. Rien... rien encore... Que vous a dit le docteur?

— Il n'était pas chez lui.

— Mon Dieu! mon Dieu! c'est à en devenir folle!

— M. le duc repose peut-être.

— Jacques, il faut briser cette porte.

— Mais, madame la duchesse...

— Obéissez, je le veux.

L'ordre s'exécuta ponctuellement. La porte vola en éclats. La duchesse se précipita sur le lit de M. Sierra... Tout à coup elle poussa un cri aigu : le duc était étendu sur son lit, le visage livide, les membres déjà roidis par la mort,

Au même instant le docteur parut. Il fit signe aux domestiques de s'éloigner, s'inclina avec respect devant les restes inanimés de son ami, lui serra la main avec émotion, et, examinant son corps, il murmura tristement :

— Pauvre Sierra! j'aurais dû le prévoir!

— Oh! rendez-lui la vie, ne fût-ce qu'un instant, s'écria la duchesse en se traînant aux pieds du docteur Pietro; — qu'il

sache que je l'aime! — oh! rendez-lui la vie, et prenez la mienne en échange!...

— Hélas! madame, vous demandez à la science un miracle que Dieu seul pourrait faire.

— Mort! mort! répétait la jeune femme d'un air égaré. Ah! mon Dieu! est-ce possible?

— J'arrive trop tard; que n'étais-je là hier à minuit? A cette heure le duc vivait encore...

— A minuit! fit la duchesse en rassemblant ses idées au milieu de ses larmes. Oui... c'est bien cela... C'était la dernière parcelle de sa vie qu'il m'envoyait à travers cette porte maudite. J'entends encore ce bruit sourd, ce claquement lugubre... puis ce silence de tombe. Il fallait qu'il fût mort pour n'être pas accouru à ces mots: « Georges, je viens vous dire que je vous aime! »

— En effet, le duc a dû faire un violent effort pour se lever au dernier moment de l'agonie, objecta le docteur. Ses forces l'auront trahi. La mort a été instantanée.

— Mais qui l'a tué? demanda la duchesse, brisée par la douleur.

Bambini hésita et répondit:

— Le duc a été frappé au cœur.

— Oh! ne me dites pas que j'ai porté le coup fatal! J'en deviendrais folle!

— Hélas! Dieu tient la vie de l'homme sous son doigt divin. Il la prend à son heure. Le duc s'est étendu sur ce lit, plein de jeunesse et d'existence. Un instant après, il était foudroyé. La volonté de Dieu s'accomplissait. Résignons-nous, madame, et prions.

Leur prière achevée, madame Sierra et Pietro se relevèrent plus calmes. Après avoir contemplé avec admiration la sérénité qui régnait sur le noble visage du duc, le docteur appela tous les domestiques du palais.

Lorsqu'ils furent réunis, il leur parla en ces termes:

— Votre maître, le duc Georges Sierra, est mort cette nuit

d'une rupture du cœur. Vous tous qui l'avez aimé, priez pour lui.

Les serviteurs s'agenouillèrent, et la prière recommença; puis chacun, passant respectueusement devant le corps du duc, baisa sa main glacée.

Le docteur ne put se résoudre à quitter la duchesse; les consolations vulgaires n'étaient point ce qu'il fallait à cette âme si fortement éprouvée; il encouragea ses larmes et lui dit: « Pleurez! » comme un autre aurait dit: « Calmez-vous! »

Dès qu'il fut seul, Bambini ouvrit discrètement son portefeuille et y prit une longue lettre. Certain que personne ne pouvait le surprendre, il lut pour la seconde fois ce qui suit :

« Mon ami, nous ne partageons pas les mêmes idées sur le suicide; cela tient à ce que nos âmes n'ont subi ni les mêmes épreuves ni les mêmes douleurs. Tant qu'il reste à l'homme une lueur d'espérance, il doit vivre. Si son existence est utile à ceux qu'il aime, il doit la conserver religieusement; mais, dès qu'il s'aperçoit que sa vie est une cause de désolation pour les uns et de deuil pour les autres, il faut qu'il en fasse le sacrifice avec résignation.

« J'ai lutté, Pietro, contre cet ennemi que vous condamnez et que j'aime. Repoussé, il est revenu à moi dans toute chose et toujours entouré de ses charmes amers. Oh! ne maudissez pas mon nom! Ne vous écriez pas: Celui qui se tue est un lâche! C'est là un sophisme. Il y a quelque courage, au contraire, à regarder froidement le poison qui va éteindre le flambeau de la vie que Dieu a allumé en nous. Il y a quelque mérite à compter les minutes qui séparent de l'éternité... Tenez, Pietro, je suis là, appuyé sur ma table, le regard calme, le pouls sans fièvre, et j'attends la mort comme vous attendriez la visite d'un client. La mort est sous ma main, dans une belle coupe de Bohême que le prince *** me donna il y a dix ans. Je la touche et l'admire. Oh! la belle coupe, Pietro!... Quelle riche ciselure!... Et cependant la main du plus intrépide larron s'en éloignerait peut-être avec horreur s'il savait

ce qu'elle contient... Il est onze heures, ami; tout calculé, à minuit et quelques secondes, je serai mort. Ma lettre vous arrivera demain à huit heures du matin seulement. Quelle que soit mon agonie, elle ne durera pas jusque-là; lorsque vous paraîtrez dans cette chambre, votre science n'aura donc plus rien à tenter; vous prierez Dieu pour moi, voilà tout!

« Maintenant, revenons à elle. Pauvre enfant! Vous ne la quitterez pas, Pietro; vous l'entourerez de soins et de tendresse; vous l'aiderez à supporter sa douleur: elle sera sincère... Si ma mort éveille quelques soupçons, vous direz qu'une apoplexie foudroyante m'a frappé au cœur: c'est là que j'ai tant souffert! Votre parole est suffisante. Que la duchesse ignore tout, je l'exige. . . . .

. . . .

« La coupe est vide, Pietro... J'ai bu. Le vœu d'un mourant est sacré.

« Vous conduirez Louise en France. C'est mon enfant que je vous confie. C'est mon seul trésor entre tous mes trésors. Vous chercherez le vicomte Georges de Cernay. Il est encore à Fribourg. Lorsque vous l'aurez trouvé, vous lui direz que la duchesse Sierra, ou plutôt Louise de Clairvaux, est toujours digne de son amour; qu'elle a été la plus fidèle des amantes! — Georges de Cernay est un noble jeune homme. Il l'a aimée... il l'aime encore. Je veux que Louise soit sa femme... sa femme, entendez-vous? Est-ce à l'heure de la mort qu'on est jaloux? Non, Pietro, ce sentiment est fait pour les vivants. D'ailleurs, ai-je le droit d'être jaloux, moi qui ne suis pas le mari de la duchesse? Mon ami, je vous le demande en souvenir de notre vieille affection, ne quittez Louise que lorsqu'elle sera la vicomtesse de Cernay; si vous trouvez des obstacles, aplanissez-les. Ce sont mes dernières volontés, Pietro, ne les oubliez pas, et que l'amitié fortifie votre âme si vous vous sentez prêt à faiblir. Ce poison est terrible; il vaut un poignard dans le cœur: j'ai bien fait de me fier à lui. Ma vue se trouble déjà. Adieu! adieu! mon seul ami; je vais vous attendre.

« Georges Sierra. »

La lettre du duc avait été remise chez le docteur à huit heures du matin; n'y étant pas, il ne l'avait trouvée qu'à son retour, vers la fin de la matinée, ce qui expliquait sa présence si tard au palais Sierra.

— Oui, je ferai ce qu'il m'ordonne, s'écria Bambini en cachant pieusement ce dernier souvenir de son ami. Pauvre femme ! je veillerai sur elle ; hélas ! que n'a-t-elle parlé plus tôt !

Un mois après la mort du duc, madame Sierra, accompagnée du docteur, rentrait à l'hôtel Clairvaux. Là, rien n'était changé. En embrassant sa fille, le marquis céda à une émotion toute nouvelle; il vit renaître en elle le souvenir des deux affections de sa jeunesse : la marquise et le duc, et, quoique endurci par le jeu et l'égoïsme, il pleura amèrement ces morts aimés.

Le docteur Pietro voulut laisser la duchesse à sa vie de famille et se retirer dans quelque hôtel meublé du faubourg Saint-Germain, mais Louise s'y opposa en lui désignant un appartement dans l'hôtel de son père. Cet appartement était celui que le duc avait occupé. Force fut donc à Bambini de l'accepter.

Le docteur allait partir pour Fribourg; il apprit par le comte de Cernay que le vicomte voyageait en Allemagne, et renonça momentanément à son projet.

Un an s'écoula. Louise restait fidèle à sa douleur. Souvent le nom de Georges de Cernay était prononcé devant elle, et jamais le souvenir de l'ami de son enfance n'avait fait naître le trouble dans son cœur ou la rougeur sur ses joues. Elle s'informait de l'avancement du vicomte avec un intérêt plein de simplicité, et, sachant qu'il s'était montré dans des occasions périlleuses, elle en éprouvait un plaisir qu'elle laissait entrevoir.

— Elle ne l'aime plus, pensa le docteur : cependant il faut qu'elle l'épouse; mon pauvre Georges le veut... Il y aura des obstacles... surtout si le vicomte n'a plus d'amour pour elle. Enfin, nous verrons!

Un soir, Bambini proposa à la duchesse d'aller à l'Opéra-Italien. Une cantatrice célèbre y devait débuter.

— Y pensez-vous, Pietro! moi, paraître dans le monde? s'écria la jeune femme avec une sorte d'effroi.

— Mais ce n'est pas le monde... un théâtre.

— Avec des habits de deuil!

— Et! qu'importe.., dans une loge grillée, — une baignoire, en compagnie d'un vieux médecin. Cela est respectable et triste.

— Non, non, mon ami, n'insistez pas.

— Voyons, je vous l'ordonne... Qu'avez-vous à répondre à cela? N'a-t-il pas dit : Pietro est mon seul ami, regardez-le toujours comme votre père? Vous me devez une obéissance aveugle, ma fille.

Louise sourit d'un air résigné et répondit :

— Eh bien, j'irai, mon père...

Bambini conduisit la duchesse aux Italiens; une loge de baignoire permettait une demi-toilette et un deuil sévère. Tout fut observé.

Durant un entr'acte, un léger mouvement s'opéra à l'orchestre; l'attention de madame Sierra se porta de ce côté. Elle vit un homme élégamment vêtu qu'on cherchait à entraîner vers la porte de sortie. Il lui fut impossible de distinguer ses traits, les personnes qui l'entouraient formant une sorte de rempart autour de lui.

— Un médecin! un médecin! cria-t-on tout à coup.

— Pietro, courez, courez vite! fit la jeune femme.

Le docteur s'élança vers l'orchestre.

Là, il trouva un homme d'une trentaine d'années étendu sur une stalle, et complétement privé de sentiment.

— Donnez-lui de l'air! dit Pietro en repoussant la foule; vous voyez bien que vous l'étouffez.

A ces mots, chacun s'écarta. Alors seulement la duchesse put distinguer la personne que Bambini allait secourir; mais quel fut son étonnement en reconnaissant le vicomte de Cernay pâle et presque mourant!

Lorsque le docteur revint, elle le questionna.

— Il va mieux, répondit Bambini ; on le ramène chez lui. Heureusement, il n'était pas seul.

— Savez-vous le nom de ce jeune homme?

— Non, reprit Pietro négligemment.

Une fois dans sa voiture, la duchesse dit à Bambini :

— Je vais peut-être vous surprendre, docteur, en vous apprenant que je connais celui que vous avez secouru tout à l'heure.

— Ah bah ! fit le docteur avec intention.

— C'est le vicomte Georges de Cernay, un ami d'enfance.

— Vous le saviez à Paris? demanda Bambini en lançant un regard scrutateur sur la duchesse.

— Mon Dieu, non ! jugez de ma surprise en le retrouvant ce soir à l'Opéra-Italien. Georges a été longtemps le fiancé de mon cœur. Je l'avoue sans rougir. Aujourd'hui, cette tendresse de ma première jeunesse n'est plus qu'un souvenir.

L'accent de Louise était simple et touchant ; elle regarda le docteur avec une franchise qui eût désarmé l'incrédulité elle-même.

Georges parut quelques jours après à l'hôtel Clairvaux. C'était toujours l'élégant jeune homme que nous avons vu au début de cette histoire ; seulement, son visage avait pris une expression sévère et réfléchie qui s'harmonisait davantage avec le nouveau grade du vicomte.

En revoyant Louise de Clairvaux, le colonel de Cernay éprouva un trouble qui n'échappa point à l'œil vigilant du docteur Bambini. C'était bien là le réveil de la passion.

Lorsque le duchesse mit sa main dans celle de son ami d'enfance, son visage ne trahit aucune émotion ; elle avait ce calme plein de bienveillance que l'amour ignore et dont l'amitié seule connaît le charme.

Mais le vicomte s'y trompa, et prit pour un amour comprimé par les bienséances les véritables sentiments de madame Sierra.

Georges revint souvent à l'hôtel du marquis.

— Louise, dit un matin Bambini, le vicomte de Cernay vous aime.

— Je le sais.

— Pourquoi évitez-vous de le recevoir quand je suis absent?

— Parce que je ne veux en rien encourager l'amour de Georges.

— Vous ne l'aimez donc plus? demanda Pietro.

— Mon ami, si vous tenez à connaître les sentiments par lesquels j'ai passé, écoutez-moi. A l'âge où le cœur ne sait au juste ce que vaut l'amour, j'ai aimé le vicomte de Cernay et donné le nom de passion à la tendresse qui m'attirait vers lui. Mon imagination romanesque, en exagérant mes moindres impressions, a fourni à mon âme des idées, des croyances, des désirs, qui longtemps m'ont égarée; je me suis créé un amour violent là où il n'y avait qu'une affection d'enfant; et, lorsque je vis clair dans mon cœur, ce fut un réveil étrange. Je mesurai tout d'un coup la juste valeur de la passion, et j'eus de la peine à comprendre comment j'avais pu me tromper moi-même si complétement. Alors j'aimais le duc Sierra de toute l'ardeur d'une âme vierge d'un autre amour... J'en fus fière. Ce que je vous dis là, docteur, je n'osais l'avouer au duc. Je craignais qu'il doutât de la sincérité de mes paroles. J'attendis... luttant toujours avec moi, et paralysée par cette crainte absurde. Enfin, je sus me faire violence; l'amour l'emportait sur de sots scrupules. Mais, hélas! il était trop tard, le duc ne pouvait plus ni m'entendre ni me croire. Aujourd'hui, je retrouve le vicomte de Cernay sans crainte, sans remords, sans émotion. C'est un ami, et je serais coupable d'encourager un amour que je ne puis partager.

— Mais le vicomte vous aime éperdument.

— Je le sais, et je le déplore.

— Raisonnons pourtant. Vous êtes jeune, et votre situation de veuve offre des périls pour l'avenir; les amitiés qui vous entourent peuvent vous manquer un jour : le marquis de Clairvaux est vieux...

— Eh! n'êtes-vous pas là, mon bon Pietro? s'écria la duchesse en tendant la main au docteur.

— Oui, oui, je suis là, Dieu merci... Mais l'ami Pietro n'a plus la jeunesse pour emblème; il est déjà courbé, ses cheveux sont grisonnants; la nuit, il peste contre le sommeil qui l'abandonne et les rhumatismes qui se souviennent de lui. Si vous le perdiez?

— Que dites-vous là? fit douloureusement la duchesse.

— Je dis ce qui peut arriver. Et que deviendriez-vous alors, pauvre femme! avec votre grand nom, votre fortune, et belle comme vous voilà? Vous auriez à vous défendre contre l'amour des uns, la médisance et l'envie des autres; votre existence deviendrait une lutte de tous les instants, et vous n'auriez pas même une tête d'enfant pour reposer votre cœur. Vous seriez seule... seule... j'en frémis. Louise... il faut vous marier...

— Y pensez-vous? s'écria la duchesse atterrée; me marier! Est-ce bien vous, Pietro, qui me donnez un tel conseil, vous, l'ami du duc, le mien?

— Et c'est justement parce que j'ai été l'ami du duc que je vous répète : Louise, il faut vous marier.

— Oh! taisez-vous, docteur, de semblables paroles sont cruelles à entendre, interrompit la duchesse avec dignité.

— Elles renferment pourtant le vœu solennel d'un mourant, et ce vœu sera respecté par celui qui le reçut à l'heure de la mort.

— Je ne vous comprends pas, Pietro.

— Vous me comprendrez mieux, Louise, lorsque je vous aurai dit que le duc Sierra m'a ordonné de veiller sur vous comme sur mon enfant, de vous conduire en France et... de vous faire vicomtesse de Cernay.

— Moi?... oh! c'est impossible... s'écria la duchesse avec une sorte d'effroi.

— C'est vrai, reprit le docteur.

— Oh! Georges... Georges... je vous reconnais là... toujours le martyr de votre générosité!

— Oui, c'était une grande âme; aussi faut-il respecter ses dernières volontés, quoi qu'il en coûte à votre cœur.

— Jamais! jamais!... Pietro, ce que vous me proposez me fait horreur...

— Louise, répondit Bambini, vous entendrez la voix de la raison; vous songerez aux périls qui vous menacent; le duc les avait prévus! Jugez-en.

Et le docteur lut le passage de la lettre que M. Sierra lui avait écrite au moment de sa mort. La duchesse écouta, le regard baigné de larmes, le cœur gonflé de regrets et de sanglots.

— Oh! donnez-moi cette lettre, Pietro, je vous la demande à deux genoux!

— Et moi je vous la refuse, répondit gravement le docteur, car elle contient des révélations solennelles que vous devez toujours ignorer. Le duc avait pour seuls confesseurs Dieu et son ami Bambini. Encore une fois, cette lettre ne peut être lue par vous.

— Mais, lorsque le duc l'écrivit, il ne pouvait savoir qu'il dût mourir sitôt, demanda la duchesse en examinant avec attention le visage de Pietro.

— Il le savait. Il est des pressentiments qui frappent les esprits les plus forts.

— Malheureuse que je suis! murmura la jeune femme désespérée; et en présence de pareils souvenirs, aussi déchirants que terribles, vous me parlez d'épouser le vicomte de Cernay!

— Le duc Sierra vous l'ordonne.

— Mais je n'aime pas le vicomte de Cernay!

— Est-il besoin que vous l'aimiez? Vous remplirez vos devoirs d'épouse et de mère. La tâche accomplie, vous irez retrouver le duc en lui disant : « Georges, j'ai obéi à la voix de Pietro, qui était la vôtre; sans amour, j'ai épousé le vicomte de Cernay, parce qu'il était le compagnon que votre affection m'avait choisi pour traverser la vie. Êtes-vous content? » Louise, continua le docteur, vous avez été la sœur

d'un homme que vous aimiez comme une amante; vous serez la femme d'un autre que vous n'aimerez que comme une sœur.

— Laissez-moi, Bambini, fit la duchesse. J'ai besoin de calme.

— Vous réfléchirez, mon enfant.

Elle ne répondit pas. Le docteur la laissa à sa tristesse.

— Il n'est pas d'éternels désespoirs, je l'ai toujours dit, pensa-t-il; elle l'épousera.

Le colonel de Cernay, loin de retourner à Fribourg, s'installa régulièrement à Paris. Le docteur avait gagné facilement ses bonnes grâces en lui parlant sans cesse de Louise; et le descendant d'Esculape, appuyé sur le bras vigoureux du jeune vicomte, se livrait à de longues promenades, durant lesquelles on ne s'entretenait que de la duchesse Sferra. Quoique très-réservé, le docteur donnait quelques espérances à son nouvel ami, et lui répétait souvent :

— Ne vous découragez pas; quand le moment sera venu, je vous le dirai.

Le moment arriva. Le vicomte fit sa demande officiellement au marquis de Clairvaux; celui-ci promit d'en parler à sa fille. Le fait est qu'il s'adressa tout bonnement au docteur.

— Vous répondrez que la demande est agréée, dit Pietro.

— Vous en êtes bien sûr? objecta le marquis.

— Parfaitement sûr.

Ce jour-là, le docteur causa longuement avec la marquise; il fut tendre, persuasif, éloquent. La jeune femme l'aimait tant, qu'elle devait céder à son influence toute paternelle. Elle finit par lui dire :

— Pietro, vous êtes mon Mentor, agissez pour moi... je me soumets à votre volonté.

— Et à la sienne? ajouta le docteur.

— Et à la sienne, répéta la duchesse avec une tristesse profonde.

Deux mois après, dans ce même salon où mademoiselle de Clairvaux était devenue la duchesse Sierra, la duchesse Sierra épousait le vicomte de Cernay, à la grande satisfaction de tout le monde.

— Enfin! s'écria Pietro, les voilà mariés! Êtes-vous content, mon cher duc?

Cette demande s'adressait à l'ami absent.

Le vicomte de Cernay quitta le service et partit pour une terre qu'il possédait à quinze lieues de Paris. C'était une acquisition du vieux comte. Madame de Cernay fut heureuse d'échapper au mouvement de la vie parisienne; et, comme le colonel adorait la chasse et la paix des champs, tout s'arrangea au gré de chacun. Le docteur Pietro suivit les nouveaux mariés; mais sa chère patrie lui tenait trop au cœur pour qu'il pût se regarder au château de Fremont comme sur sa terre natale. Il se promit de quitter la duchesse dès que son esprit serait plus calme, son cœur plus habitué à sa nouvelle situation. Souvent le docteur parlait de Florence, de son beau ciel d'Italie; mais aussitôt la vicomtesse l'arrêtait en lui disant gaiement :

— Nous irons ensemble, mon cher Bambini, au printemps prochain. Je prierai le colonel de m'accorder un congé.

C'était un argument sans réplique; le docteur se résignait. Le printemps venu, M. de Cernay mourut; ce fut une perte douloureuse pour le colonel et sa femme, et un malheur irréparable pour l'égoïsme du marquis de Clairvaux. Ce dernier donna à la mémoire de son fidèle champion le peu de larmes qui lui restaient; il lui trouva des vertus héroïques, une vivacité intarissable, un esprit inventif, séduisant, et une douceur exemplaire. Enfin, l'éloge ne tarissait pas sur les lèvres du marquis : ce n'était plus Cernay le stupide, le lourdaud, l'endormi, le songe-creux; c'était Cernay le malin, le badin, le brillant, l'agréable, le sublime, l'incomparable, l'*irremplaçable!*

C'était surtout lorsque les yeux du vieux marquis tombaient sur l'échiquier abandonné que ses regards, ses larmes et son enthousiasme redoublaient. Le bonhomme Cernay n'en

eût pas cru ses oreilles. A l'heure du jeu, M. de Clairvaux ne contenait plus sa douleur. Sa fille eut pitié de son état et lui offrit de passer quelques mois dans sa terre de Fremont pour y fuir le souvenir du comte de Cernay; le marquis y consentit. Peut-être avait-il déjà jeté les yeux sur le docteur Pietro comme devant succéder au vertueux Cernay; mais le docteur Bambini éprouvait un désir irrésistible de retourner à Florence.

— Dès que votre cœur ne vous retient plus ici, Bambini, vous êtes libre, lui disait la duchesse.

— Vous savez bien que mon cœur vous reste! répondait le docteur avec effusion; de près comme de loin, disposez de moi, je vous appartiens. Qu'un malheur vous frappe dans l'avenir, et je viendrai près de vous pour ne plus vous quitter; qu'une affection vous manque, et vous n'aurez qu'un mot à dire, un signe à faire pour me ramener ici.

Madame de Cernay devait s'immoler au désir du docteur; quoiqu'elle souffrît beaucoup, elle renferma sa douleur au fond de son cœur, et lui dit un jour avec un sourire angélique :

— Et quand partez-vous, Pietro?

— Demain.

— Ah! demain? répéta-t-elle douloureusement. Déjà!...

— Ma chère Louise, c'est par prudence, se hâta d'ajouter Bambini, cherchant à dissimuler son égoïsme. Si je ne suis pas en route demain soir, je n'aurai plus le courage de vous quitter.

— Puisqu'il en est ainsi, il faut partir, docteur.

— Vous m'écrirez souvent?

— Toutes les semaines,

— Qui sait! vous viendrez peut-être à Florence.

La comtesse ne répondit pas... Ses larmes étouffaient sa voix.

Ainsi qu'il l'avait résolu, le lendemain le docteur Pietro quitta Fremont.

Il est juste de dire qu'il partait le cœur bourrelé de regrets et très-mécontent de son amour pour sa patrie, puisque cet amour le séparait de sa fille adoptive.

Plusieurs années s'écoulèrent sans amener d'événements dans l'existence du comte et de sa femme. A défaut d'amour, madame de Cernay avait pour Georges une tendresse immuable, et tous deux vivaient heureux et enviés au château de Fremont.

Un soir, la comtesse se plaignit d'un léger malaise. Son visage était plus pâle que de coutume; on y voyait çà et là les traces d'une douleur comprimée par la volonté.

M. de Cernay fut alarmé de ce changement subit.

— Vous souffrez beaucoup, Louise, dit-il à sa femme avec intérêt. Ne le niez pas.

— Eh bien, oui, Georges, je souffre beaucoup. J'ai froid et ma tête est brûlante... Mille pressentiments m'assiégent... Mon Dieu! si j'allais mourir! s'écria la jeune femme en serrant la tête de son fils contre son cœur. Georges, j'ai peur de mourir.

— Folle! reprit le comte, est-ce qu'on meurt quand on est aimée?...

Un sourire indéfinissable passa sur les lèvres décolorées de la comtesse.

Quelques heures plus tard, une fièvre ardente s'empara d'elle.

— Georges, répétait-elle au milieu de son délire, quelque malheur plane sur nous... Si vous écriviez à Pietro... je veux le voir... j'ai toujours eu foi en lui.

Le comte obéit au désir de sa femme; mais, le docteur Bambini ne pouvant arriver à Fremont avant dix jours au moins, il écrivit en même temps au médecin de sa famille de venir en toute hâte, et donna ordre à l'un de ses gens de le ramener à tout prix.

A son arrivée, le docteur trouva madame de Cernay très-agitée; mais il ne reconnut pas tout d'abord la gravité de son état, et, malgré les instances du colonel, qui désirait qu'il res-

tât à Fremont, il repartit le soir même pour Paris. Cinq jours après, madame de Cernay se mourait.

— Pietro! Pietro! murmura-t-elle d'une voix éteinte, vous seul pouviez me sauver.

Le colonel aurait donné sa vie pour amener Bambini au chevet du lit de sa femme.

Les jours, les heures, s'écoulaient dans cette terrible angoisse de la mort... Pietro n'arrivait pas... Enfin un roulement de chaise de poste se fit entendre dans la cour du château... C'était le docteur... Le comte courut vers sa femme.

— Louise! Louise! cria-t-il, il arrive; c'est lui! Oh! maintenant tu ne peux plus mourir.

La malade ne répondit pas; elle jeta un regard égaré vers la porte, et, apercevant Pietro, haletant d'émotion et de fatigue, elle lui tendit les bras. Le docteur la serra longtemps sur son cœur.

— Vous arrivez trop tard, ami, lui dit enfin la jeune femme en faisant un effort pour parler... J'ai lutté avec la mort jusqu'à présent, car je voulais vous voir une fois encore. Maintenant que vous voilà... Adieu, Pietro... adieu, Georges.

Madame de Cernay avait cessé de vivre.

— Toujours trop tard! répéta le docteur en regardant le visage amaigri de la morte, sur lequel il appuya pieusement ses lèvres.

Le comte et son fils étaient à genoux et priaient. Il était minuit. Bambini se tourna vers eux et leur dit :

— Il y a dix ans, cette femme que vous voyez étendue sur ce lit et déjà glacée par la mort, était à genoux et pleurait auprès des restes inanimés du duc Sierra. Comme moi, hélas! elle était arrivée trop tard. Maintenant, si vous voulez connaître la vie de cet ange martyr, écoutez.

Alors Bambini raconta au comte la fin tragique du duc. Il pouvait tout lui dire.

M. de Cernay entendit ce long et touchant récit avec une

profonde émotion. Le sacrifice que la comtesse avait fait en l'épousant la lui rendait plus chère encore. Lorsque le docteur eut parlé, le colonel se leva, et, prenant son fils par la main, le conduisit vers le lit de sa mère. Là, il prononça ces mots d'un ton solennel :

— Le duc Sierra est mort pour toi, Louise; moi, je vivrai par ton souvenir. Il me séparera du monde entier. Rien de ce qui fait le bonheur des hommes ne dépassera le seuil de cette demeure. J'y resterai seul et sombre comme la tombe qui va se refermer sur toi. Je te le jure sur ton âme qui m'écoute.

— Je le jure, moi aussi, répéta l'enfant en étendant ses petites mains sur le corps inanimé de sa mère.

— Mon fils, dit le comte, savez-vous la valeur de ce serment?

— Oui, mon père, et je vous le prouverai.

Le docteur fut frappé de l'accent et du regard qui accompagnaient ces paroles. C'était une résolution d'homme qui partait d'un cœur d'enfant.

Ce double serment fut répété sur le tombeau de la comtesse. Dieu et le docteur Pietro le reçurent. . . . .

. . . .

Mademoiselle Mars posa le manuscrit sur son guéridon et me dit après un moment de silence :

— Quinze ans s'étaient écoulés, lorsqu'un jour, une vive discussion s'étant engagée entre le docteur Bambini et moi sur l'instabilité des choses humaines, il me dit :

— Vous traitez tout avec trop de sévérité, les hommes sont de bons diables.

— Qui nous font damner dans ce monde et dans l'autre; leur amour est un avant-goût de l'enfer. Où rencontre-t-on le dévouement absolu? Chez nous autres femmes seulement.

— Chez nous autres hommes.

— Ah! bah! je vous défie de m'en donner un seul exemple.

— Je vous en donnerai deux, et pas plus tard que demain.

— Je suis curieuse de voir cela.

— Seulement, il faut que vous me promettiez de me croire un historien fidèle.

— Je vous le promets.

— Serez-vous seule et libre demain soir?

— Oui.

— Eh bien, à demain.

Exact au rendez-vous, le docteur Bambini, avec lequel une rencontre assez singulière m'avait étroitement liée, m'apporta ce manuscrit, qu'il me pria de lui laisser lire. J'y consentis avec plaisir.

La lecture achevée, il me regarda d'un air triomphant.

— Eh bien, belle incrédule, que dites-vous?

— Je dis que le duc Sierra est le plus noble cœur que je sache.

— C'est bien heureux.

— Mais qui me prouve que Georges de Cernay a tenu son serment? Il était jeune, beau, riche et libre, et sans doute, comme chez tant d'autres, l'oubli a germé et grandi dans son âme.

— C'est ce qui vous trompe. Georges a été fidèle à sa promesse.

Je fis un mouvement de tête qui semblait exprimer plus d'un doute.

— Je vous convaincrai, me dit le docteur, et l'épilogue qui manque à ces Mémoires, vous l'écrirez vous-même; mais il faut que vous consentiez à me suivre à Fremont.

— De grand cœur, m'écriai-je, et quand vous voudrez.

Nous prîmes jour séance tenante, et, par une froide journée de janvier, nous arrivâmes à Fremont. Je renonce à vous faire la description de ce triste château, qui ressemblait plutôt à un vaste mausolée qu'à un lieu de plaisance. A peine avions-nous mis pied à terre, que le docteur m'entraîna vers une longue avenue de tilleuls. Là deux hommes se promenaient l'un près de l'autre sans se donner le bras. Ils étaient

vêtus de noir, et leur démarche annonçait de douloureuses méditations. Tous deux étaient pâles et tristes, quoique l'un fût jeune encore par les années.

Le comte de Cernay et son fils Arthur étaient devant moi; je ressentis un sentiment de profond respect à la vue de ces deux hommes qui, depuis la mort d'une femme aimée, s'étaient faits les gardiens de sa tombe. Jamais il n'était venu à leur mutuelle douleur le désir de quitter cette sombre solitude pour chercher des consolations dans une autre existence. Arthur de Cernay, à l'âge où le cœur se nourrit de fantaisie et d'insouciance, avait compris à quelle éternelle et poignante souffrance la mort de sa mère condamnait le comte; il le vit à tout jamais séparé de la société par ses regrets et son serment; plus tard, sentant que sa présence pouvait seule soutenir l'âme découragée de son père, car il était le rayon de cette nuit morale qui ne devait finir pour le comte qu'avec le dernier battement de son cœur, le noble jeune homme se dévoua tout entier, sans regret ni arrière-pensée, au repos de celui qui était à lui seul toute sa famille, toutes ses espérances, toutes ses joies.

Si derrière cet admirable dévouement filial et cette sublime abnégation il y eut un sacrifice, le comte l'ignora toujours.

— J'aurais été peut-être un diplomate médiocre ou un mauvais soldat, disait Arthur de Cernay; je suis un bon fils, ce qui vaut mieux.

Je restai tout un jour à Fremont à contempler ces deux hommes si remarquables par le sentiment, et j'emportai de leur existence le plus touchant souvenir. Ils n'avaient parlé que du passé, car, ne vivant que par le souvenir, le présent et l'avenir les occupaient peu; le passé, pour eux, c'était Louise de Clairvaux.

— Eh bien, me dit le docteur Bambini lorsque nous eûmes quitté Fremont, voilà l'épilogue demandé. Que pensez-vous de ces deux hommes?

— Qu'à eux seuls ils rachètent toutes les fautes de l'humanité!

Quelque temps après, Bambini partit pour l'Italie et me laissa ses Mémoires.

Il me quitta avec la crainte que cet adieu ne fût éternel.— A ce moment, le docteur Pietro avait plus de quatre-vingts ans, et ce n'est plus la saison des projets : quelque terrain qu'on choisisse, on sème trop souvent pour ne pas récolter. Comprenant ce qui se passait dans le cœur de Bambini, je lui promis d'aller visiter sa patrie et de m'arrêter à Florence. Et, en effet, un engagement contracté à l'occasion des fêtes du couronnement de l'empereur d'Autriche me permit de tenir ma parole. J'écrivis au docteur pour le prévenir que j'irais directement à Milan, et que de là je le rejoindrais à Florence. Mais, à la porte même de Milan, je trouvai mon cher Bambini installé dans une auberge où il m'attendait en guettant le passage de chaque chaise de poste.

Il arrêta ma voiture comme un bandit espagnol.

— Quoi! vous voilà! m'écriai-je en mettant la tête à la portière; mais j'aurais été à Florence.

— Je n'en doutais pas. Cependant, me rappelant les vers du plus aimable des rois : « Souvent femme varie... » je suis venu vous attendre ici; sans reproche, vous êtes en retard de trois jours.

— C'est vrai, docteur; mais un accident m'est arrivé en route. J'ai là dans ma voiture un malade.

— Ah! vous m'amenez de l'occupation. Quel est ce malade?

— Mon pauvre Violet, une célébrité en *petits-fours*, un habile praticien en *douceurs*, en un mot celui qui faisait de si bonnes pralines à Paris, et qui extravague depuis notre passage du Simplon.

Bambini s'occupa du malade avec un empressement qui prouvait à quel point il tenait à me convaincre de son dévouement; mais la science ne pouvait rien contre un tel mal. Le cerveau était déjà envahi, et l'inflammation fit des progrès effrayants.

Violet était un serviteur des plus amusants, un vrai type

de *laquais aristocrate,* un autre Vatel; il tenait à honneur d'avoir servi des hommes célèbres, et, lorsqu'à table il vous offrait quelque *douceur* de sa composition, il avait soin de vous dire à voix basse : « Mangez-en, c'est parfait; le prince de Metternich m'en a fait compliment. Prenez ceci, c'est excellent; le maréchal Duroc l'appréciait fort; j'eus l'honneur de lui en faire accepter dans un dîner diplomatique où je portais l'épée; c'était le temps de la gloire, chacun en prenait sa part. »

Violet allait à un autre convive en murmurant à son oreille : « Ce *petit-four* m'a attiré l'attention toute bienveillante du prince Eugène. Ces pralines me valurent un regard de la reine Hortense et un sourire de la princesse Borghèse. »

J'avais beau envoyer à l'auteur des regards significatifs, il n'en continuait pas moins.

A ceux qu'il croyait de souche peu aristocratique, il jetait ces mots :

— Avalez-moi cela. C'était le bonbon favori du duc de Vicence.

Violet ne s'en tint pas là, il donnait des noms glorieux à toutes ses œuvres sucrées, et anoblissait ses friandises. Ici les dragées de la grande Catherine, là les pastilles du grand Frédéric; plus loin, les pommes des Médicis, les abricots des Borgia.

Le vieux serviteur n'était pas toujours heureux dans le choix de ces noms. Les abricots des Borgia n'avaient aucun succès. Le convive voyait la terrible fiole des Borgia se mêler au sirop de l'officier de bouche.

Violet regrettait avec amertume, comme complément de sa gloire d'antichambre, de n'avoir point brossé la redingote grise de l'empereur.

Il est un esprit charmant, rappelant tout à la fois Molière et Marivaux, qui vous raconterait mieux que moi les prétentions et les originalités de ce pauvre diable : c'est ma chère Julienne, l'amie la plus tendre de ma vie, celle qui a quitté

les succès du théâtre pour les joies intimes que lui promettait ma tendresse de sœur, et qui, sous la gaieté la plus vraie, la verve la plus intarissable, trouve une sensibilité exquise chaque fois qu'il faut plaider la cause du malheur. Elle a fait assez de bien pour avoir rencontré beaucoup d'ingrats.

Violet rendit le dernier soupir en s'écriant avec désespoir :

— Et dire que l'empereur est mort sans avoir mangé de mes pralines!

Peu de temps après, je quittai Milan, laissant le docteur, que je ne devais plus revoir. Aujourd'hui les Mémoires qu'il m'a confiés sont donc ma propriété : c'est l'héritage d'un esprit aimable et d'un cœur qui comptait parmi les meilleurs.

— Voulez-vous me prêter ce manuscrit? demandai-je timidement à mademoiselle Mars, je le relirai avec le plus vif intérêt.

— Je fais mieux, ma chère enfant, je vous le donne. Publiez-le si cela vous plaît.

CHAPITRE DOUZIÈME.

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE.

Les désirs, les caprices et les projets, — tout cela est à peu près de la même famille, — tiennent une place importante dans l'existence humaine. Il n'est pas un de nous qui, s'éveillant avec son plan de conduite bien arrêté pour la journée, le soir venu, ne s'étonne de n'avoir fait que la volonté du hasard. Je ne vous parlerai point de ce que l'on peut désirer d'impossible et de possible, pour peu qu'on ait une imagination féconde. Je me bornerai à vous dire qu'un matin je me sentis en tête un désir, mais un désir de nonne. Nous autres femmes, nous ne connaissons que ceux-là.

Avais-je rêvé cachemire ? — Non. — Avais-je rêvé châteaux en Espagne ? — Encore moins. — Mon désir était d'un vulgaire à faire crier au scandale les *gens de qualité*.

Je m'habillai et déjeunai à la hâte, et, comme j'étais libre ce matin-là, je sortis pour satisfaire une singulière fantaisie.

Ma toilette était celle d'une femme qui court à quelque rendez-vous d'amour ; toilette *prudente*, en un mot. Il est à remarquer que la femme qui sort pour un motif galant choisit toujours une mise lugubre. Il y a du *catafalque* dans toute sa personne. On serait tenté de croire qu'elle porte à l'avance le deuil de ses sentiments. Pour ma part, je ne sais rien de moins agréable à l'œil que le voile éploré d'une femme sentimentale qu'un tête-à-tête amoureux appelle hors de chez elle.

Non loin de ma maison, je rencontrai l'objet de mon désir : c'était la première fois que j'osais l'aborder en face. Il traversait majestueusement le boulevard des Capucines. Je fis un signe, et, un instant après, je montais en omnibus. La réalisation de ce désir allait me coûter six sous.

— Je vais à la Bastille, dis-je au conducteur.

J'étais aussi enchantée au début de mon voyage que mademoiselle Leverd, lorsqu'elle enviait du regard le *bœuf aux oignons* d'une petite bourgeoise. A cette époque, mademoiselle Leverd, étant une des célébrités de la Comédie-Française, ne faisait jamais de retour sur elle-même.

Une fois installée et ma place payée, je regardai autour de moi afin de faire plus ample connaissance avec les habitués de l'endroit.

Je me trouvais assise entre deux commères à la mine rubiconde, qui auraient pu servir d'enseigne à quelque taverne flamande. Quoique le jour fût magnifique, en bonnes ménagères, ces dames avaient chacune un énorme parapluie de coton rouge, lequel servait de point d'appui à l'épanouissement de leur majestueuse personne.

Plus loin étaient deux jeunes amateurs du théâtre de la Gaîté. Je crus reconnaître leurs mines de *paradis*. Ces mes-

sieurs causaient très-vivement du dernier mélodrame de M. de Pixérécourt, le Corneille du boulevard. Cette conversation littéraire était des plus originales; elle m'amusa beaucoup.

Une grisette avançait son pied cambré sous le vertueux regard d'un paisible habitant du Marais. Alors la grisette était dans tout l'éclat de son règne. Aujourd'hui la grisette est mère de famille, et vise à devenir dame de charité.

A défaut d'étoffes printanières, un commis en nouveautés étalait les grâces de sa personne : c'était le Lauzun de l'omnibus. Quelques modestes blouses siégeaient çà et là. Nous jouissions des avantages du *complet*. Ma bonne étoile m'avait épargné les nourrices et les *bonnes d'enfants*.

La composition de la voiture offrait, vous le voyez, plusieurs échantillons de voyageurs, qui, tous, laissaient à désirer sous le rapport de l'élégance.

Je croyais mon examen terminé, lorsque mes yeux tombèrent sur mon vis-à-vis: c'était un homme de soixante ans à peu près. Sa physionomie était belle et régulière, un toupet descendait sur ses tempes, et semblait attester du temps l'irréparable outrage; ses mains avaient une finesse et une blancheur extrêmes. On voyait qu'elles devaient être l'objet d'un soin tout particulier. Les vêtements de cet homme ne répondaient ni à la distinction de sa personne ni à l'air de noblesse qui régnait en lui. Son accoutrement râpé se composait d'une vieille redingote grise usée jusqu'à la corde, d'un chapeau de feutre lustré et rougi par plusieurs hivers, et d'une cravate de mousseline bleu clair presque en lambeaux, roulée autour du cou avec négligence; un misérable pantalon noir sans sous-pieds descendait à peine sur la tige des bottes à double semelle, d'un cuir épais et d'une propreté assez terne. Ajoutez à cela du linge très-blanc et très-fin.

Quel pouvait être cet homme? Quelque vieux professeur *de danse et de grâces?* Assurément, si mon *vis-à-vis* n'était pas un artiste en *ronds de jambes*, il avait dû danser le menuet avec succès. Mon attention se concentrait sur lui. Je ne sais pourquoi il m'intriguait. Il tira de sa poche un mouchoir de

batiste brodé, à l'un des coins, d'une couronne nobiliaire. Je trouvai ce mouchoir bien élégant pour un professeur de *chassez-croisez*, et je pensai, dès lors, que c'était quelque gentilhomme ruiné, quoiqu'il y eût, dans sa ruine, un raffinement singulier de misère, de luxe et de négligence.

Pareils à des articles de commerce, mes voisins portaient leur étiquette; une seule manquait, raison de plus pour augmenter mon attention.

Tout à coup le conducteur fit entendre cette phrase d'usage :

— Tout le monde a-t-il payé sa place?

Chacun baissa la tête en signe affirmatif.

— Il y a quelqu'un qui n'a pas payé!

Profond silence.

Je cherchai autour de moi, les visages étaient impassibles.

A ce moment, mes yeux s'arrrêtèrent sur mon *vis-à-vis*.

Tout en fouillant dans son gilet, il rougit et répondit :

— C'est moi.

La voix était douce.

Le conducteur tendit la main.

— J'ai oublié ma bourse, reprit le voyageur avec embarras.

Tous les regards se dirigèrent de notre côté, les oreilles se tendirent.

— Comment! vous avez oublié votre bourse? demanda insolemment le conducteur.

A cette époque, les héros du marchepied étaient moins civilisés qu'aujourd'hui.

— Tranquillisez-vous, mon ami, répondit le vieux monsieur sans se déconcerter, je ferai remettre le montant de ma place au bureau de votre administration.

— Je ne me contente pas de ces raisons-là, fit le conducteur en fixant les yeux sur la mise râpée de notre homme; qnand on monte en omnibus, il faut avoir de quoi payer sa place.

Les omnibus ne se piquaient pas d'hospitalité écossaise.

Mon *vis-à-vis* reçut d'un air de profond mépris ces insolentes observations.

— Allons, allons, descendez! poursuivit l'implacable conducteur.

Un murmure partit du fond de la voiture, les deux habitués riaient sous cape de l'embarras de leur compagnon de route, et bientôt, du haut en bas de l'omnibus, je remarquai la même expression railleuse; personne ne songeait à venir en aide à celui qui subissait cette humiliation. Il se leva avec noblesse et se disposait à descendre, lorsque je lui tendis ma bourse en le priant d'y puiser. Ce mouvement parut l'étonner, il me regarda avec attention, cherchant à traverser l'épaisseur de mon voile; un imperceptible sourire passa sur ses lèvres je ne saurais dire à quel sentiment il se rattachait; puis il accepta le service bien naturel, et, après m'avoir remerciée du ton froid et cérémonieux d'un homme du monde, qui, habitué à l'échange des bons procédés, ne se sert pas de grands mots pour reconnaître un acte de simple politesse, il me rendit ma bourse avec une aisance parfaite, sourit encore légèrement, s'inclina, et, durant le reste de la route, évita de rencontrer mon regard.

Arrivé à la hauteur du boulevard Saint-Denis, il fit signe d'arrêter, me salua de nouveau, descendit et disparut du côté de la rue de Cléry.

Cette rencontre me sembla originale. Ma première course en omnibus était une impression de voyage.

Le soir, on en causa chez moi, chacun fit ses conjectures sur l'homme à l'habit râpé, et l'on déclara à l'unanimité que j'entendrais encore parler de lui.

En effet, le lendemain matin, je reçus un magnifique nécessaire de voyage à mes initiales. Il portait seulement ces mots :

MADEMOISELLE MARS.

ENVOI ANONYME.

Un domestique avait déposé ce nécessaire chez mon concierge, sans lui donner de renseignements.

J'ouvris le coffre, qui était en bois de rose incrusté d'or et orné de médaillons de porcelaine de Sèvres d'une grande beauté, et, tout au fond, je trouvai six sous soigneusement enveloppés. Aucune lettre n'accompagnait cette restitution. On était d'une générosité pleine de discrétion. Fiez-vous donc à l'habit!

Un an s'écoula. J'avais complétement oublié cet incident.

Un soir, en traversant la rue Richelieu, l'essieu de ma voiture vint à se briser, un de mes chevaux s'abattit, et j'éprouvai une secousse qui n'avait rien de rassurant. Il pouvait être minuit. Je revenais du théâtre. L'air était glacial et un épais brouillard m'empêchait de distinguer les objets les plus rapprochés. Ma situation allait devenir très-embarrassante, à une pareille heure, au milieu de la nuit, en compagnie d'une voiture brisée et enveloppée par le brouillard. Au moment où je maudissais cet accident, si fréquent à Paris, la portière s'ouvrit.

— Ah! c'est vous, Jean? dis-je, croyant parler à mon valet de pied.

Sans me répondre, on me tendit la main pour m'aider à mettre pied à terre, ce qui offrait quelque difficulté.

Il me fut aisé de reconnaître que je n'avais pas affaire à un domestique. Cependant je n'en acceptai pas moins ce secours inattendu

— Par ici, madame, par ici, me dit une voix qui ne m'était pas complétement inconnue.

Je cherchai à distinguer les traits de mon guide; un nuage de vapeur le dérobait à ma vue.

— Mais où me menez-vous? demandai-je avec hésitation.

— Là, à deux pas d'ici.

— A travers ce brouillard, on a l'air de jouer à colin-maillard.

— Laissez-vous conduire, madame, et soyez sans crainte. Vous n'avez, je vous le répète, que deux pas à faire pour être en lieu sûr.

— Mais... fis-je avec la même hésitation.

Et je m'arrêtai.

— Encore une fois, laissez-vous conduire, reprit la voix.

Qu'avais-je à redouter? mes gens étaient à portée de m'entendre en cas de besoin. Je les laissai donc se débattre au milieu de l'obscurité, avec leur essieu brisé et mon cheval fourbu, et je suivis cet officieux inconnu, espérant qu'il me mènerait à une place de fiacres, et que là se terminerait notre rencontre nocturne.

En effet, à deux pas, nous trouvâmes une voiture qui stationnait; la portière s'ouvrit, je crus que c'était un landau numéroté et je m'y blottis, très-contente d'échapper à cet air vif et pénétrant.

— Monsieur, dis-je à celui qui m'avait accompagnée, je vous sais gré du service que vous venez de me rendre, et je vous en remercie.

Je voulus refermer la portière, mais elle résista et l'on s'assit à mes côtés. J'éprouvai un secret mouvement d'inquiétude : les glaces de la voiture étaient levées et recouvertes d'un épais rideau d'humidité. Impossible de rien distinguer dans cette nuit profonde. Les idées les moins rassurantes me traversèrent l'esprit.

— Mais, monsieur, je suis chez moi, fis-je en cherchant à dissimuler une émotion qui n'était que trop visible.

— Et moi aussi, madame, me répondit-on tranquillement.

— Je n'ai pas l'habitude, monsieur, de partager une voiture avec le premier venu, repris-je d'un ton sec.

— Vous l'avez peut-être partagée avec plus nombreuse compagnie, madame : interrogez vos souvenirs.

L'accent avec lequel ces paroles furent prononcées me frappa singulièrement; je me rassurai peu à peu.

Mon compagnon baissa une des glaces et cria au cocher :

— A l'hôtel de mademoiselle Mars!

Les chevaux partirent rapidement.

— Ah çà! monsieur, m'expliquerez-vous cet enlèvement? demandai-je, car vous m'enlevez.

— Il paraît, madame, que vous êtes rassurée! me dit mon voisin d'un ton légèrement railleur.

— Je n'ai jamais été plus émue qu'à présent.

— Eh bien, moi, je suis sûr que je vous ai fait une si belle peur, que vous avez failli appeler au secours et me faire prendre par le poste.

— Allons donc, quelle idée!

— Rien n'est plus sérieux.

— Encore une fois, monsieur, m'expliquerez-vous cet enlèvement? interrompis-je en voulant éviter de lui avouer que je l'avais pris pour un voleur.

— Je n'ai rien à vous expliquer, madame, si ce n'est que j'ai l'honneur de vous reconduire chez vous.

— Et où suis-je à l'heure qu'il est?

— Dans ma voiture.

— Et cette voiture appartient?

— A l'habit râpé de l'omnibus.

— Comment, monsieur, je vous retrouve? laissez-moi vous remercier...

— De vous ramener chez vous?... Assurément, madame, vous n'y pensez pas; c'est moi que vous obligez en acceptant ma voiture. Et je sais gré au hasard qui, en me plaçant sur votre passage, m'a permis de vous venir en aide.

— Vous m'avez donc reconnue? demandai-je.

— Est-ce que l'incognito est possible quand on s'appelle mademoiselle Mars?

— Ah! monsieur, quelle singulière rencontre!

— La première ne l'était pas moins.

— J'en conviens.

Nous gardâmes un instant le silence.

La voiture s'arrêta. Nous étions arrivés.

— Déjà! s'écria mon compagnon avec une expression de regret.

— Pourquoi, monsieur, avez-vous d'aussi bons chevaux?

Il descendit le premier, m'offrit la main et me salua.

— Adieu, monsieur, et merci encore, lui dis-je en levant le marteau de ma porte.

— Adieu, madame, et peut-être pour toujours, soupira le vieillard.

Il prit ma main et posa ses lèvres sur mon gant.

La porte s'ouvrit, et j'en passai le seuil.

— Allons, partez, reprit-il, partez. Cependant j'aurais bien voulu vous dire l'histoire de mon habit râpé.

— Eh bien, vous plaît-il que nous nous retrouvions en omnibus?

— Oh! ne me parlez pas d'omnibus.

— Je ne puis vous proposer de briser ma voiture à la même place que ce soir, afin de me faire ramener par vous.

— Non, mais vous pourriez me permettre d'aller vous demander demain des nouvelles de votre accident.

— Soit, lui répondis-je.

— Ah! madame, me dit-il en souriant, vous me prouvez que je ne suis plus compromettant. N'importe, à demain.

— A demain.

— Votre heure?

— Deux heures.

A ce moment, mon concierge, inquiet de ne voir paraître personne, arriva avec sa lanterne et nous éclaira tous deux.

Je retrouvai mon *vis-à-vis* de l'omnibus dans le même costume que la première fois. La redingote grise et la cravate bleue avaient une année de plus, voilà tout.

Le lendemain, à deux heures, mon domestique, annonça le marquis de Pr... C'était un des plus vieux noms de France. J'avais entendu citer, par ces demoiselles de la Comédie-Française, les prouesses galantes et les infidélités d'un très-aimable page de Marie-Antoinette qui portait ce nom. Il serait plaisant, pensais-je, que ce fût là une connaissance d'un demi-siècle.

Le marquis entra. — La redingote grise était restée dans l'antichambre. — Un vieil habit noir serrait la taille légèrement arrondie de mon visiteur; cet habit l'emportait de beaucoup comme caducité sur la redingote. Il faut le reconnaître, jamais plus misérables vêtements n'avaient été portés avec autant de distinction et de noblesse : c'était le grand seigneur habitué encore au commandement sous la livrée du pauvre.

— Vous avez servi dans les pages? demandai-je au marquis après les politesses d'usage.

— Oui.

— Alors c'est vous qui avez enlevé mademoiselle Lange?

— Je le crois.

— Vous avez été un des favoris de cette trop facile Mézerai?

— C'est bien possible.

— Vous donnâtes un coup d'épée au vicomte de Saint-P...., pour une des vestales de l'Opéra?

— Je l'avais oublié. Je vous remercie de me le rappeler.

— Vous étiez l'ami et l'admirateur de mademoiselle Contat?

— Oui, et j'en suis fier.

— Mais, marquis, nous sommes de vieilles connaissances! m'écriai-je gaiement; nos amitiés étaient communes; que de fois on m'a parlé de l'esprit, de la générosité, des belles manières et de l'élégance du marquis de Pr...!

— Du dernier des Romains, voilà ce qui nous reste, interrompit-il en jetant un regard moqueur sur sa personne. Je vous ai promis l'histoire de mon habit râpé, madame; la voici :

Je suis né avec une grande fortune... A vingt ans, on me faisait déjà la réputation d'un homme à la mode. Dans une certaine classe de la société, le mérite se mesure à la bourse.

Mes biens ayant échappé au séquestre, je revins en France après l'émigration et repris mon ancienne manière de vivre. On fêta mon retour. L'exil m'avait permis d'étudier les hommes et de les mieux juger. Dès lors, je m'aperçus aisément que mes amis m'aimaient pour les plaisirs que je leur procurais, et mes maîtresses pour mes prodigalités : le pauvre diable est seul aimé pour lui-même. Durant plusieurs années, je cherchai vainement une affection désintéressée, un cœur sincère. Me croyant puissant et me sachant riche, on assiégeait ma porte, et les solliciteurs envahissaient mon hôtel. Je fis autant d'heureux que d'ingrats.

Sortais-je, on courait à ma rencontre. Chacun prisait à honneur de passer son bras sous le mien ; on citait mes *mots,* — mon opinion faisait loi, — l'argent a toujours raison ; les rues fourmillaient de fâcheux. Je compris à la fin que le moment était venu de vivre avec moi. Entouré de la sorte, je n'avais pas eu le temps de savoir au juste ce que je valais, et la connaissance de soi-même est plus précieuse qu'on ne pense. La société me fit pitié. Je voulus m'éloigner de cette nuée de faux séides, de courtisans besogneux, de visiteurs incommodes et de maîtresses infidèles. Efforts superflus. Je courus m'enfermer dans une de mes terres. On m'y suivit. Un homme riche et généreux ne se soustrait pas ainsi à l'intérêt et aux semblants d'affection de ceux qui, pendant vingt ans, ont partagé son luxe et ses plaisirs.

Fatigué de l'importunité des hommes, affligé de leur ingratitude, révolté de leur hypocrisie et de leur cupidité, je rêvai sérieusement au moyen d'échapper à cette persécution de tous les instants, qui m'empêchait d'être à moi, et bientôt mon plan fut arrêté. Je congédiai mes gens, je quittai ma terre, je vendis mon hôtel, et, m'installant dans un appartement meublé de la rue de Richelieu, j'endossai philosophiquement l'habit que vous voyez. On me crut ruiné, et mes amis les plus dévoués en apparence s'éloignèrent discrète-

ment; les solliciteurs renoncèrent à me demander ma protection : un *gueux* ne protége personne.

Les besogneux ne puisèrent plus dans ma bourse, qu'ils croyaient vide. Ma pauvreté allait m'enrichir.

N'ayant rien à espérer de mon crédit ou de ma fortune, on craignit que je ne devinsse un demandeur d'autant plus exigeant et incommode, que j'avais le droit de compter sur la reconnaissance des uns et le dévouement des autres; — il se fit un vide immense autour de moi, — et je reconnus enfin tous les charmes de la liberté. Pour rien au monde, je n'aurais voulu dire adieu à ma nouvelle existence, si simple et si indépendante.

Au spectacle, à la promenade, dans les rues, mon habit râpé me met à l'abri du regard ou du salut de mes anciens amis. Il y a dix ans que je suis le plus heureux et le plus philosophe des hommes. Je ne regrette ni le luxe, ni les succès, ni les relations d'autrefois, et chaque soir, en rentrant chez moi, je me dis en regardant mon habit :

— Merci, mon vieux compagnon! merci, ma devise de misère! Tu m'as épargné la conversation d'un sot, la requête d'un intrigant, le sourire d'une coquette, les démonstrations d'un faux ami, la flatterie d'un courtisan et le salut de plusieurs indifférents. Quand je passe avec toi dans la foule, personne ne nous connaît. Merci, merci, mon vieil habit râpé!

Que tous les riches fassent comme moi un seul jour, et ils verront ce qu'ils ont d'amis véritables. Un habit râpé est le miroir de la vérité.

Le marquis se tut un instant et poursuivit :

— Ma pauvreté est devenue si manifeste, que personne ne voudrait croire, à l'heure qu'il est, que je suis riche. J'en profite, et, comme il est une chose à laquelle je ne saurais renoncer, — c'est ma voiture, — je puis me promener en équipage sous les yeux mêmes de mes anciens familiers. On me croit toujours dans une voiture *prêtée*, comme si l'on prêtait à ceux qui ne peuvent plus rendre! Oui, madame, voilà l'his-

toire de cet habit, le sauveur de ma liberté. S'il me prouve souvent le peu de croyance qu'il faut accorder au dévouement des hommes, il me donne parfois l'occasion de constater qu'il est de ces cœurs intelligents qui restent fidèles même au malheur.

J'ai deux amis sincères, madame, et un neveu qui m'aime tendrement; à mes yeux, ceux-là rachètent les fautes des autres et me consolent de l'ingratitude des hommes. Ces trois affections suffisent à mon cœur et m'aident à passer doucement les derniers jours de l'hiver. S'il m'arrive de rencontrer un regard bienveillant, un sourire aimable, un salut affectueux, ou, comme il y a un an, une main secourable qui m'offre six sous en omnibus, je regarde encore mon habit, et je me dis : « C'est bien à moi que cela s'adresse; » et j'en suis profondément touché.

Le marquis de Pr... était un homme d'un esprit remarquable; sa conversation avait un charme infini, surtout pour ceux qui font du cœur humain une étude sérieuse. Nous causâmes encore longtemps ce jour-là, et, en nous quittant, nous avions l'un et l'autre un ami de plus. . . . .

. . . .

— Ici je ferme le livre. — Nous ferons une halte dans ces confidences, continua mademoiselle Mars en changeant de ton.

Cette première partie a été consacrée, en quelque sorte, aux événements sérieux et dramatiques de ma vie. — La seconde nous permettra d'esquisser plusieurs médaillons de la maison de Molière. — J'ai vécu, au début de ma carrière, au milieu de la vieille comédie, celle dont on parle tant et qu'on connaît si peu. — Elle était dans tout son éclat à l'époque de la Révolution de 93, et je l'ai vue expirer avec l'Empire.

Je ne vous parlerai ni des le Kain, ni des Brizard, ni des Dumesnil, ni des Clairon, ces grandes figures du Théâtre-Français au dix-huitième siècle; mais il nous restera cette brillante pléiade des Molé, des Grandmesnil, des Monvel, des

Dugazon, des Raucourt, des Contat, et d'une étoile trop vite disparue, de mademoiselle Maillard, la tragédienne, et de tant d'autres encore plus près de nous; nous aurons de quoi choisir, vous le voyez, parmi ces illustres représentants de l'art. Je n'oublierai pas non plus les aventures de mon temps et de ma vie intime, car je n'ai pas tout dit.

Et, maintenant que le programme est fait, baissons le rideau, changeons de costume, plaçons le décor; après l'entr'-acte, nous frapperons les trois coups de rigueur, et, le *drame* joué, nous commencerons la *comédie*.

FIN.

TABLE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH. 1.